

René Bazin

GINGOLPH L'ABANDONNÉ

(1914)

I

AU GUÉNEL ! GUÉNEL !

Sur la grève d'Équihen, vingt hommes, l'épaule appuyée à la coque du bateau, les reins tendus, les orteils enfoncés dans le sable, poussaient un bateau qui allait prendre la mer. Le patron commandait la manœuvre : « Han ! ha ! – han ! ha ! » Chacun donnait son effort, et la *Mouette*, glissant sur les rouleaux, avançait d'une demi-longueur. Il y avait là quelques hommes du bord ; les autres étaient des pêcheurs d'Équihen, compagnons habitués à s'entr'aider et venus à l'appel : tous, bâtis massivement, de taille haute, ils avaient le teint vif, le bord des paupières rouge, l'ourlet des oreilles écaillé, les lèvres gercées, à cause du sel, du vent et de l'eau-de-vie. Aucun d'eux ne semblait avoir dépassé la quarantaine. Deux douaniers, grisonnants, regardaient travailler les marins. Et autour de ce groupe serré, c'était la solitude : en avant, la mer ; partout ailleurs, la plage montante, encore nivelée et lisse du dernier jusant. Quelle longue plage au nord et au sud, et droite, sans un abri, sans une digue, sans un pieu fiché en terre et mesurant l'étendue ! Du côté du sud, elle semblait même illimitée. Elle s'en allait, comme une route, diminuant peu à peu, bordée de dunes plus claires encore que le sable mouillé, et ensemble, les collines et la plage, elles s'enfonçaient dans les brumes, et s'y perdaient. Un brouillard blond et tenace effaçait les limites entre la mer, le sable et le ciel. À peine apercevait-on, au travers, le toit de quelques villas d'Hardelot, d'un rose pâli. Par là venait le vent, gonflant des nuées qui passaient, lentes, successives, mouillant les visages. Et il n'y avait d'autre bruit qu'un murmure très faible, la mer étant calme. En arrière seulement, vers l'est, on pouvait voir, gisant sur son fond plat, un second « flobart » d'Équihen, tout pareil à la *Mouette*, la *Reine-Marie*, dont l'ancre était enfoncée dans la grève, et bien au delà la falaise de glaise herbue, ardue, qui fait suite aux dunes, et défend, tout du long, le rivage du Boulonnais, mais qui commence par porter, alignées sur son premier sommet, les maisons du village d'Équihen.

Les hommes, ayant amené la *Mouette* jusqu'à cinquante mètres de la mer montante, s'arrêtèrent un moment, et l'un dit :

— Voilà un mousse qui rapplique ; c'est pas le nôtre : c'est le petit Gingolph, à mon avis, qui revient de prendre des vers de vase, proche du ruisseau de Becque.

Et quand le petit fut près de la *Mouette*, la même voix reprit :

— Fais voir la boëtte ?

— J'en ai bien deux livres, dit le gars : mais c'est pas pour vous.

Il avait le visage rond, et des yeux verts, de la couleur du détroit, où il y a toujours du sable qui remue. Il ne portait ni chapeau, ni souliers, ni sabots. En parlant, il déposait sur le sable la bourriche d'osier rouge. Plusieurs marins quittèrent leur place de poussée pour examiner les vers poilus, grouillant au fond du panier, entre deux morceaux de toile à voile.

— Voilà de quoi boëtter bien des cordes à merlans. Combien veux-tu de ta pêche ?

— Elle est promise. Nous autres, on ne part pas ce soir, on fait la veillée de Noël !

Le mousse regarda la *Reine-Marie* échouée sur la plage, un peu plus loin, et il eut un sourire d'orgueil, comme si son bateau n'avait pas eu de rival dans le monde. Les hommes ne s'étaient dérangés que pour se donner un prétexte à boire. De la poche de sa vareuse, un des anciens tira un litre d'eau-de-vie blanche, but une gorgée, une autre, une autre, passa la paume de la main, en tournant, sur le bord du goulot, et dit à Gingolph : « Tu prendras bien une goutte ? » D'un signe de tête, l'enfant répondit oui. Flatté de la politesse, il avala ses trois gorgées, bien comptées, séparées par une expiration bruyante, il eut un sourire qui était de vanité plus que de plaisir, et tendit le litre à un marin, en tricot bleu, qui avait le regard vague des alcooliques, et qui s'était placé devant lui, tout près, pour être le premier à boire après Gingolph. En même temps, par derrière, une main s'abattit sur l'épaule du mousse.

— Va faire ta Noël, sacré mousse, et ne bois pas comme ça : tu es trop jeune pour l'eau-de-vie !

La voix était basse, rude, enrouée ; l'homme taillé en rectangle, également épais du haut en bas. Il avait le visage couleur de brique, un nez court, un front bas, de petits yeux dont l'expression ne mollissait jamais. Quant au menton, solide et vêtu de graisse, on ne le voyait guère, à cause du collier de barbe, à l'ancienne mode, qui cachait le cou et le bas de la mâchoire. Le nouveau venu était revêtu d'un complet de toile cirée, qui achevait de le rendre semblable à un paquet.

— Qui est-ce qui prétend voler la boëtte de l'enfant ? Qu'il se déclare !

Il levait au-dessus des marins rassemblés son masque modelé par la colère et durci par le sang. Il étudiait les visages, comme un capitaine

qui passe la revue, pour voir si on ne riait pas. C'était Jean Lamirand, le père de mousse de Gingolph, celui qui, d'après l'usage et moyennant trente francs par mois, veillait sur l'orphelin et lui donnait quelques leçons pratiques. Les hommes savaient que Lamirand ne possédait pas, en ce moment, tout son esprit. Un ancien, que rongeait quelque mal intérieur, un maigre pêcheur, aux joues de poisson, transparentes, apaisa le père de mousse.

— Ne te fâche pas. T'as pas compris : on plaisantait.

— C'est bon. Le ver qu'a pris Gingolph est à lui. Qu'on n'y touche pas !

Il adoucit sa voix et reprit :

— Alors, petit, va faire ta Noël !

En disant cela, il levait son bras, qui ressemblait, dans son étui ciré, à une poutre, et il l'abattait sur l'épaule de Gingolph.

À ce mot de Noël, plusieurs, parmi les hommes rassemblés, eurent une expression jeune et rapide, comme en ont les terres côtières, quand la rayée d'un phare passe sur elles. Des souvenirs, des images traversèrent leur esprit, et déplissèrent leurs lèvres fendues. Rien ne changea dans la physionomie de Lamirand, aucune pensée ne renouvela ses yeux. Seulement, il eut l'air de reconnaître, par-dessus l'épaule des compagnons, quelque chose, une maison peut-être, au ras de la falaise d'Équihen.

Ce fut la voix qui changea et mollit un peu, quand il dit :

— Va, mon petit.

Gingolph n'attendit pas. Il prit à terre sa bourriche, fit un saut, retomba sur le sable, et se mit à courir, en remontant la plage, et il relevait le pied si haut en arrière, après chaque foulée, que le talon touchait le fond de sa culotte.

— Encore dix brasses pour la *Mouette* ! dit quelqu'un.

L'ahan recommença. La coque goudronnée coula encore, sortit de ses rouleaux, et engagea son avant dans la grève. L'eau n'était pas à plus de vingt mètres. Elle répondait à sa manière et venait à la rencontre, battant la plage de ses vagues qui s'effondraient, s'étalaient en virant, et, de la pointe de l'éventail, à chaque effort, gagnaient sur la terre. Alors la plupart des marins se retirèrent, et revinrent sans se presser vers le bourg. Seuls les sept hommes de la *Mouette* embarquèrent. Le patron, le premier, empoigna la corde qui pendait le long de la coque, se souleva, tous les nerfs des poignets tendus, et, appuyant les pieds sur le ventre de la *Mouette*, marcha sur cette muraille à pic.

Parvenu en haut, il se dressa debout sur le bord, se baissa, lâcha la corde, et disparut dans l'intérieur. Les compagnons en firent autant. Bientôt la plage redevint déserte, et le vent fut le maître entre les falaises et la mer.

Gingolph avait eu le temps d'escalader la rampe qui est rude, et de courir jusque chez lui. Il habitait au commencement du village, mais non point à la crête, un peu à l'écart, dans les terres vagues. Ce qu'il nommait « chez moi » n'était pas même une maison, mais une coque de bateau renversée, posée sur quatre murets de terre et de pierre. Quand il entra, la mère, la veuve Lobez, – que le mari, mort en mer, avait laissée avec six enfants, – donnait le sein au dernier, un petit gars infirme. Elle était seule. Gingolph dit :

— Il n'est pas bien tard ; v'là le soleil qui meurt : j'ai le temps d'aller à Boulogne.

— Qu'y feras-tu ?

— Je chanterai : *au guénel, guénel !* Et je gagnerai bien quelques sous, m'man.

La mère avait une admiration pour ce fils d'un peu plus de treize ans, qui ne savait qu'inventer pour lutter contre la misère, et qui « se jetait à tout », comme elle disait. Elle releva le genou, sur lequel reposait la tête, molle comme un morceau de raie, du petit Désiré, et elle répondit :

— Tu ne pourras plus chanter *au guénel* l'année prochaine, mon fieu, te voilà trop grand. Va donc : il y a besoin, chez nous. Mais rentre pour la messe de minuit !

— Ayez pas peur, m'man !

— N'entre pas dans les cabarets !

— Ayez pas peur !

— Tombe pas dans le port qu'est si profond !

— Je nage comme un hareng ! Mais il me faut le lanternon.

Le nourrisson s'agitait et cherchait à lever la tête pour mieux saisir le sein. Elle baissa la poitrine et elle contemplait ce deux fois pauvre, avec son sourire de veuve qui est toujours bridé, puis, voyant que l'enfant s'était remis à téter, elle indiqua, du doigt lentement étendu, une ancienne caisse à chicorée, où elle serrait la provision de légumes. Gingolph se baissa, prit une grosse betterave jaune, qu'il avait arrachée dans un champ, et se sauva.

Le voici qui a traversé le long village d'Équihen, composé de plusieurs morceaux de rue, un sur la côte, un dans le creux, un autre sur la seconde côte, et de quelques villas de Parisiens, closes parmi les

maisons vivantes. Il a passé devant l'avenue qui conduit à l'église, il a suivi la grand'route qui s'écarte de la pointe d'Alprech, et il va vite, sur le plateau tout nu qui portera des champs de blé en été. Mais à présent, veille de Noël, ce ne sont que des guérets à perte de vue sur la droite ; quant à la bordure de gauche, Gingolph la connaît bien, et c'est par là qu'il regarde quand il en a le temps. Il voit, au delà des prairies et de quelques labours, le détroit sablonneux et bourru, un vapeur lointain gagnant la mer du Nord, et déjà sans doute rendu vers le Gris-Nez, une fumée qui vient d'Angleterre, et deux dundees, bien gréés, que Gingolph peut nommer par leur nom, et qui vont vent arrière, passant à trois milles de la côte. Tout de même, la mer est plus déserte que d'habitude : les hommes d'Équihen, du Portel, de Boulogne ont de la religion ; ils aiment, ce soir-là, veiller et aller aux offices avec les femmes, excepté, cela va de soi, ceux qui naviguent trop loin, sur les chalutiers. Le mousse fait ces petites réflexions ; il n'a pas l'esprit bien occupé ; mais, de ses deux mains, il travaille sans relâche. Avec la pointe de son couteau, il creuse dans la chair de la grosse betterave ; il amincit les parois, et, tout en marchant vite, soigne son travail comme un maître tourneur, sans donner un coup de travers. Le couteau des enfants est un outil universel. Celui de Gingolph sert à détacher les moules et les coquillages des rochers, à éventrer le poisson pour le repas de l'équipage, – car il aide Lamirand à faire la cuisine, et prépare avec lui « la chaudière » ; – en été, il coupe les brins de sureau dont on fabrique des pistolets bon marché, des tiges de blé d'où l'on tire un son de flûte ; il taille la soupe, chaque fois que Gingolph est à terre, dans la maison où il est l'aîné des enfants.

C'est un chemin assez long, celui qui va d'Équihen à Boulogne. Après les dernières maisons la route s'infléchit à droite, et s'en va gagner Boulogne par le faubourg d'Outreau, à moins qu'on ne préfère, à mi-distance à peu près, revenir vers les falaises, traverser le gros bourg du Portel, et arriver à la ville par l'*Ave Maria.* Gingolph n'hésita pas : on quitte la mer le moins qu'on peut. La lumière commençait à s'embrumer, mais le soleil n'était pas encore couché. Dans toutes ces régions commandées par la mer froide, le brouillard avale les rayons plus d'une heure avant que le soleil ne se cache ; il se colore diffusément ; la terre est éclairée par une lumière de veilleuse, et les bêtes commencent à gagner l'abri, dès trois heures et demie de l'après-midi. Il était plus de quatre heures quand Gingolph passa au Portel, où il avait de la parenté. Derrière les vitres closes, et derrière le pot de géranium qui veille là, perdant ses feuilles et misérant, plusieurs têtes de femmes, serrées dans la cornette blanche, des femmes aux yeux noirs, doux et longs, toutes pareilles, firent signe : « Tiens, c'est Gingolph ! Le mousse de la *Reine-Marie* ! Entre, petit, et viens boire le café ! » Mais il répondait gaiement, avec sa main qui tenait la

betterave : « On va plus loin, merci, ma tante ! merci, ma cousine ! » Elles comprenaient, elles redevenaient graves, tout de suite. Et Gingolph a parcouru ainsi la rue principale de ce Portel qui est, au contraire d'Équihen, tout bâti et serré dans la fente d'une falaise, protégé contre le vent du sud, de l'est et du nord, ouvert seulement du côté de l'ouest. Gros nid de pêcheurs : les Lobez y ont de la parenté, ils y sont estimés et pris en pitié. Le vent souffle, avec le soir qui tombe.

Lorsque Gingolph arrive à l'*Ave Maria*, à la crête du plateau coupé par le passage de la Liane, il voit devant lui toute la ville étendue, et les premières fenêtres illuminées. La grande nuit était venue. Cependant la rumeur des voitures et des tramways, et celle des voix, le claquement des pieds chaussés de patins, toute la parole confuse de la ville ne s'apaisait pas, au contraire, parce que c'était l'heure où le travail lâche à travers les rues une partie de son monde. Le petit descendit la rue du Parc, qui est de pente si vive et qui tombe, à angle aigu, dans la rue Yvart. Au moment où il tournait et suivait la route en lacet qui raye les terres nues, des femmes, en troupes, montant vers le Portel, passèrent. C'étaient des ouvrières qui sortaient des maisons d'armement pour la pêche ; elles causaient à demi-voix, et d'un geste habituel, sans y songer, elles frappaient, ici ou là, un pli de leur jupe noire ou brune, qui devait être poudrée par la poussière des filets ou les déchets de chanvre et de coton. Elles n'avaient pas pris le tramway, par économie, tandis que les hommes souvent, pour retourner au Portel, ne regardent pas à la dépense. Deux ou trois, des mères qui avaient des enfants de cet âge, saluèrent Gingolph d'un signe de tête, avec une aménité grave. Elles montaient la côte au pas robuste et régulier des montagnards. Une demi-douzaine de jeunes filles les suivaient, et, comme elles montaient plus légèrement que les femmes, et faisant baller leur jupe courte, le jeune gars s'arrêta un moment. Toutes les six avaient les yeux sur lui, mais combien différents d'expression, d'amitié et de langage ! Une seule l'intéressait, une seule avait, dans ses yeux bruns, tout son cœur doux et sage : Marie, qui était la troisième de la bande, du côté où il se trouvait. On avait joué plus d'une fois ensemble. On avait couru sur la grève d'Équihen. Elle n'était pas bien grande, cette Marie, pas bien large d'épaules : mais on ne pouvait voir son visage sans désirer d'elle un signe d'amitié. Serrée dans son châle noir à fleurs vertes, qu'elle avait jeté sur sa tête et sur ses épaules, les cheveux cachés, le cou même invisible, sauf une petite pointe, elle ressemblait à un secret bien gardé. Cette petite avait un entrain incroyable au jeu, et, sur la plage, il fallait la regarder courir, jamais lasse. Mais si la mère apparaissait sur la falaise, et levait le bras, car la voix ne parvenait point à de si grandes distances, Marie poussait un grand soupir, devenait sage déplorablement, et obéissait. On n'avait pas même l'idée de lui dire : « Encore un tour ! Reste ! Ta mère

attendra ! » Non, Marie n'aurait pas cédé : on le savait. Gingolph avait toujours eu beaucoup d'admiration pour Marie. Il ne vit qu'elle, dans la bande de ces grandes filles qui étaient toutes occupées de lui. Les lèvres minces sourirent calmement, et Marie dit :

— Bonjour, Gingolph ! Au guénel !

— Au guénel ! Bonjour, Marie !

Et de l'avoir entendue et vue, il avait un bonheur incroyable.

Ils s'éloignèrent l'un de l'autre, elle montant vers le Portel, lui descendant vers la basse ville.

En quelques minutes, il fut sur le pont Marguet, qui est au bout du port, et toujours foulé. Ce soir du 24 décembre, la marée était haute, et la lisse des bateaux presque de niveau avec les quais. Voici le vapeur *Jupiter*, et *Ambleteuse*, qui appartient au même armateur. Des marins flânent sur le pont. Gingolph se met sur la pierre de granit qui borde le quai, et il chante :

Au gai Noël ! par un p'tit trou
J'vous vois bien là tous les deux ;
Vous mangez d'la tarte et du gâteau,
Vous n'm'en donnez pas un p'tit morceau ?
Au gai Noël ! Gai Noël !
Et toup ! Et toup ! Et toup !
  Lavez vos écuelles
  Et léchez vos plats,
  Si vos filles sont belles
  On les mariera,
  Si ell' sont pas belles
  On les laiss'ra là !
Et le bon Dieu pass'ra par là ;
Il dira qu'é qu'tu fais là ?
  Je cueille des violettes
  Pour ces p'tit's fillettes,
  Je joue du violon
  Pour ces p'tits garçons(1).

Dans la pénombre où ils travaillent, sur l'*Ambleteuse*, à terminer l'armement du navire, plusieurs hommes se sont arrêtés. Un d'eux s'approche, traînant un bout du câble qu'il est occupé à lover, et il se tient les reins cambrés, les bras tombants, la tête levée du côté de l'enfant qui chante.

— N'y a pas ici de fillette à marier, Gingolph, ni belle, ni laide. Va, mon garçon, il n'en manque pas à la Beurrière… Tiens, prends tout de même.

Au bout de son bras tendu, il a mis une pièce de deux sous. Le petit remercie, et youp ! et youp ! et youp ! il est déjà parti, chantonnant le long du quai, où les gros chalutiers se balancent, portés sur l'eau qui monte en ruban, le long du granit à pic, berçant les lourds navires de fer. Il rit en nommant tout bas les bateaux, que d'autres yeux ne distingueraient pas les uns des autres ; il rit aussi de regarder sa betterave creusée et transparente où brûle la chandelle, et de recevoir en plein le vent mouillé qui entre par le chenal, avec la marée. Par la place des Victoires, il pénètre dans le quartier des marins. Des gamins comme lui quêtent par toute la ville. Les uns chantent « au guénel ! », d'autres une chanson, d'autres tendent la main avec un petit sourire. Il voit devant lui des étincelles qui montent la butte. Qu'importe ? La Beurrière a bon cœur. Cette nuit-là, qui ne donnerait pas ? Il veut parcourir les rues où il sait qu'il y a le plus de patrons de navires, la rue du Vivier, la rue de Boston, la rue du Mont-Saint-Adrien, la rue du Calvaire. Elles sont sales, mais bordées de maisons d'un seul étage, bien peintes. On voit des rideaux de mousseline derrière les vitres des fenêtres. Quelques-unes des fenêtres sont déjà éclairées, des ombres remuent derrière les rideaux blancs. Gingolph chante son noël devant une porte verte. Il n'a pas osé sonner ; il ne sait pas qui habite là. Sa voix, qui va muer, a encore de jolies notes hautes, les notes angéliques qui émeuvent le cœur, et, avant qu'il ait achevé, quand il dit : « Je cueille des violettes pour ces p'tit's fillettes », un grand rectangle de lumière remplace tout à coup les panneaux de bois de la porte qui a tourné sur ses gonds, et Gingolph aperçoit devant lui, debout dans l'ouverture bien éclairée, une vieille femme, haute et sèche, qui a de grands yeux blancs et noirs, tout vifs du reflet des lampes. Elle est en cheveux, vêtue d'une robe courte.

— Qui es-tu, sacré mousse ? Pas d'ici, en tout cas.

— Madame, je suis d'Équihen.

— Équihen, pays de tristes marins ! dit une grosse voix dans la pièce d'où vient la clarté.

— Pas vrai ! crie l'enfant. Mon père est mort à la mer ! On navigue aussi bien que Boulogne !

La vieille femme se détourne du côté de la lampe.

— Taisez-vous, les hommes ! Lui faites pas de la peine ! C'est orphelin.

Le petit a descendu la première marche du perron sur laquelle il était monté, il a le visage gonflé de colère, et de larmes aussi, qu'il ne veut pas laisser couler ; il serre dans sa main son lanternon à l'écraser, et il va se détourner, – c'est bien la peine d'être venu de si loin chez ces riches de la Beurrière ! – lorsque la femme rentre rapidement dans

la salle.

— Attends, mousse !

Des groupes montent la rue, derrière Gingolph, deux femmes regardent la porte ouverte de la matelote.

— Tiens ! dit celle-ci en revenant, voilà pour te consoler.

Elle apporte, dans le creux de ses mains accolées, un morceau d'un gâteau qui est orné de dessins en sucre.

— C'est toi qui étrennes. Nous autres, on ne mangera notre part qu'après la messe de minuit.

La trouée lumineuse est maintenant bouchée. La porte a été poussée. Gingolph commence par manger son morceau de brioche ; une passante lui donne un sou ; une autre lui demande : « Chante, je te donnerai deux sous. – J'peux pas, j'ai trop de gâteau dans la gueule. » Et il va, sa bougie remue au vent qui coule par-dessus les toits. Il entre dans l'estaminet de la veuve Charlemagne, où des marins, des jeunes, le font chanter, lui donnent à boire ; chez une femme jeune, belle, qui le reçoit mal et qui lui dit : « Tant qu'il est en mer, j'aime pas entendre chanter : f… le camp ! » Gingolph continue son : « Au guénel, guénel, » et ses « youp, youp » ; les fenêtres d'une maison qui avait l'air toute morte se sont ouvertes, et un bras jeune et blanc a passé, et la main a fait un signe d'amitié, en laissant tomber trois sous qui roulent sur la pente plus de dix mètres, en sonnant. Car elle est rude à monter et aisée à descendre la rue du Calvaire de Boulogne !

Le petit grimpe jusqu'en haut, jusqu'à la place du Fort-Rouge, qui est un triangle vide, un promenoir pour les fils de marins, au faîte de la colline de Saint-Pierre, un peu avant l'église. Il est seul. Gingolph aspire le vent qui s'est salé à la longue, en glissant sur la mer, et c'est peut-être la raison qui fait sauter l'enfant comme un cabri. Il s'est arrêté au beau milieu du plan désert pour compter les sous, – il en a vingt-sept, – que les femmes, les filles et les marins lui ont donnés. Les cloches de Saint-Pierre se sont mises à sonner. La nuit s'avance. Et pendant que les cloches sonnent, il continue sa quête. Il se dépêche, ne disant qu'un couplet, de-ci, de-là, rue d'Ambleteuse, rue de Strasbourg, et le voilà revenu au bout de la Tour d'Odre. Il pense à la mère qui veille sur les frères et sœurs endormis, et qui se demande : « Où est mon Gingolph ? » Pour elle, la ville est plus terrible que la navigation. Et le petit, comme si la main qui berce encore, là-bas, l'attirait, se met à redescendre la rue du Calvaire. Il ne la suit pas jusqu'en bas, mais il prend, pour gagner les quais, une des rues qui dégringolent la butte, et où logent des marins encore et surtout des pilotes. Aussi bien, dans la rue de Folkestone, il complétera sa quête, et il recommence, sa voix sonnant et carillonnant entre les murs tout proches, comme un battant

dans la cage de la cloche. Un homme, à grand effort de jarrets, monte par la ruelle et passe près de Gingolph.

— Dites, qui habite ici ?

La maison, à l'angle de deux ruelles en pente raide, dressait son pignon noirci. Elle avait sa porte d'entrée sur la rue de Folkestone, mais ses fenêtres ouvraient trois sur cette même rue et trois sur le mince couloir qui la coupait. L'homme, interpellé, regarda ces murs moisis, mais un peu plus longs et un peu plus hauts que ceux des maisons voisines.

— Ici ? dit-il. On voit, mon gars, que tu n'es pas de Boulogne. C'est les Gayole.

— Ah ?

Et le marin, comme s'il nommait un archiduc, ajouta :

— Des vert-de-gris, tu comprends ? Après les Gournay Mon Sauveur, qui ne sont plus, les plus anciennes familles de la marine, c'est les Gayole et les Delpierre. Quoi donc que tu sais, si tu ne connais pas les vert-de-gris ?

Gingolph, la mine rose tout amusée, sous la gerbe de lumière qui tombait du bec de gaz, demanda encore :

— Y a-t-il au moins une fille à marier, pour que je chante au guénel ?

— À marier ? non, elle n'a pas l'âge. Mais une fille qui promet, et qui ne manquera pas de galants, oui, il y en a une ici.

L'homme continua de monter. Le petit descendit un peu, se mit en face de la porte, d'où jaillissaient, par les fentes du haut et du bas, deux lames de lumière. À peine avait-il commencé sa chanson, qu'une voix lui répondit, de l'intérieur :

— Entre, mignon ! Mais entre donc ! La porte est ouverte !

Elle riait, la voix dix fois plus chantante et pleine que celle de Gingolph. Il poussa la porte qui céda, en effet, et il vit, dans une salle peu éclairée, une toute jeune fille, élancée, vêtue de clair, les deux mains en arrière, appuyées à une table, et qui regardait entrer le Gai Noël. Lui, il s'avança tout droit vers elle, content d'approcher la jeunesse, et non pas intimidé, mais ébloui parce qu'elle ne ressemblait pas aux filles qu'il voyait tous les jours, celles d'Équihen ou du Portel. Comme elle avait un mince visage long, des yeux noirs fendus, et des cheveux frisants, de la couleur des armoires cirées qu'il y avait chez le syndic d'Équihen, et le menton en pointe que la lampe éclairait en dessous et rendait blanc comme une coquille de palourde, il l'admirait. Elle avait un air de se moquer et d'inviter tout ensemble. Gingolph

était plus petit qu'elle.

— Je sais votre nom, dit le mousse, qui tenait devant elle son manchon de betterave où la bougie avait cessé de brûler. Vous vous appelez Gayole !

— Tout le monde le sait. Qui ne connaît pas les Gayole ?

Elle semblait une fille de prince au fils de la mère Lobez.

— Moi, je suis Gingolph, d'Équihen, mousse de la *Reine-Marie*.

— Que pêches-tu ?

— Je pêche aux cordes.

— Alors tu es venu quêter ? Tu me prends pour une fille à marier, mon petit Gingolph ?

— Je ne crois pas ; mais si vous vouliez…

— Quoi donc ?

— Je crois que vous trouveriez…

— Est-il amusant ? Vous entendez, père ?

Alors, Gingolph s'aperçut qu'ils n'étaient pas seuls, et que, devant la cheminée, loin de la lampe, il y avait deux ombres. L'une épaisse, ramassée sur elle-même, se détourna, – et Gingolph vit un gros visage tanné, cuit et recuit, et une main qui tenait une pipe allumée ; – l'autre ombre, qui était celle d'une femme, ne bougea pas. Aux murs pendaient, çà et là, des chromolithographies : un navire de guerre, tout noir et blanc, fait comme ils ne sont plus, maté, voilé, paré d'une rosace de cordages, et un second tout gris, cuirassé aux lourdes tourelles. Le troisième tableau, la Sainte Famille, attestait la foi de ces Gayole. Une touffe de corail blanc avec ses rameaux divergents et faisant la roue, occupait le centre de la tablette de la cheminée, au-dessus de monsieur et de madame Gayole qui se chauffaient, assis, de l'un et de l'autre côté d'une salamandre.

Le père ne répondit qu'un grognement à l'interruption de sa fille. Mais la femme, avec autorité et volubilité, ordonna :

— Fais-lui manger une platée de soupe, et renvoie-le ; voyons, Zabelle, cet enfant a du chemin à faire pour retourner chez lui : on dirait que le monde n'est fait que pour ton amusement !

Silencieuse, légère, d'un pas naturellement rythmé, Zabelle se dirigea vers la pièce voisine. Le mousse la regardait, et elle sentait le regard autour de son cœur, elle pourtant qui s'en allait, et elle souriait de plaisir, sans être vue, ouvrant la porte de la cuisine. Un court moment, elle disparut. Elle avait laissé la porte ouverte ; on entendait le son de la porcelaine remuée, et le glissement des feutres sur le

carreau. Dehors, les cloches ne chantaient plus, personne ne passait : seul, le vent, maître de Boulogne, ronronnait dans la cheminée. L'homme, ayant soufflé une bouffée de fumée par le coin de sa bouche, dit à Gingolph immobile :

— Qui y a-t-il, avec toi, sur la *Reine-Marie* ?

— L'patron, d'abord.

— Pour sûr : Blampain, un marin, je ne dis pas comme nous autres, mais enfin un homme. Et puis ?

— Sergent.

— Celui qui a naufragé à la pointe de Dungeness ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne peux pas savoir toute la mer : tu es trop jeune. Qui encore ?

— Lamirand, Leprêtre, Condette, Herbez.

— Ils peuvent t'apprendre une partie du métier. Mais vois-tu, c'est le cœur et c'est les yeux qui font le marin, le cœur surtout. Tu aimes ça ?

— Quoi ?

— La mer ?

L'enfant, qui avait les joues un peu écartées par la timidité, reprit tout à coup le masque ferme qu'il avait à bord, pendant la manœuvre. Il ne répondit pas autrement. M. Gayole reprit :

— Il y a bien du changement dans le métier. La voile s'en ira. Je l'ai bien aimée : c'est vivant, c'est pas sale, ça vire et ça court tout seul, sans rien demander, et ça fait des marins. Mais tout de même, la grande affaire est de naviguer et de prendre le poisson, pas vrai ?

— Oui, m'sieur Gayole. Mais nous sur la *Reine-Marie*, on a que de la voile.

— Quand tu seras d'âge, Gingolph, je te dirai les secrets de la mer, veux-tu ?

— Je veux bien.

La femme se détourna de nouveau, et dit avec impatience, en prononçant bien les mots :

— Pour le moment, Gingolph, rentre chez toi, tu en auras assez, plus tard, des nuits de Noël sans crèche et sans bon Dieu.

Zabelle reparaissait, portant une assiette creuse où la soupe fumait. Elle mit l'assiette sur un guéridon, et s'assit à côté de Gingolph, qui mangea vite, avec bruit, intimidé par cette Zabelle qui le regardait,

penchée sous la lampe, l'iris noir de ses yeux remonté près des sourcils, tout le visage lumineux et plein de rire. Elle lui dit adieu gentiment, lorsqu'il eut fini la soupe.

Il se jeta bientôt dans la nuit, et il courait, ses souliers à la main. Avec le jusant, le vent s'était calmé. Sur les falaises, l'odeur du goémon frais montait des roches, puis de l'unique plage indéfinie, où Gingolph s'amusait à regarder la rayée de lune qui le suivait. Depuis la batterie du cap d'Alprech, au delà du Portel, Gingolph avait pris le sentier qui longe la mer. Il passa près de la ferme de Ningles, où habitaient des gens de sa connaissance, et il vit une petite lumière dans la salle. On se préparait. Celui qui est né pour le pauvre monde, voilà dix-neuf cents ans, avait là des amis. Vers le milieu du bourg d'Équihen, Gingolph rejoignit la route, et, plus vite encore, il alla jusqu'au bout de la rue qui n'en finit plus, et quand il eut dépassé la dernière maison, il sauta dans les terres vagues qui montent à gauche, croupe inégale de la falaise. Quelqu'un l'attendait. Au milieu d'un palier d'herbes folles, il revit le bateau de pêche renversé, qui servait de maison à la veuve Lobez. Le bateau avait navigué, il abritait encore, et la tempête et lui continuaient de se connaître. Par le vent de nord ou le vent d'ouest, il n'y avait que les petits enfants qui pussent dormir, à cause du miaulement des fenêtres anciennement découpées à la scie, en pleine coque goudronnée, par feu Lobez, et bouchées par lui avec une mauvaise vitre, et la vitre tremblait à présent, et laissait passer le vent et aussi des gouttes de pluie. L'enfant, l'aîné, revenant au bateau, sentit son cœur s'épanouir. L'étroite porte était ouverte ; une toute petite lueur en montrait le contour, et en avant, sur le côté le plus proche de la route, il y avait une femme debout, la mère lasse, un peu jeune encore, qui dit :

— Enfin, mon Gingolph ! le temps me durait bien !

— J'ai fait une belle récolte ! Regardez : quarante-huit sous !

Il étendait la main.

— C'était le prix de la journée de ton père, dit la veuve. Brosse tes souliers, prends ta veste du dimanche, et viens : j'entends le monde qui sabote.

Les autres petits dormaient, dans les caisses de bois rangées autour de la coque du bateau, entre les pièces de la membrure ; une seule à moitié éveillée, les yeux lourds, la fille aînée, Jacqueline, avait relevé la tête, et la tenait appuyée sur son coude. Elle attendait la consigne et le dernier bonsoir. Le drap, soulevé en son milieu par le corps de l'enfant, ressemblait à une petite tente très basse, comme celles que font les marins, avec les voiles, les nuits de calme, quand on dort sur le lieu de pêche.

— Jacqueline, dit la mère en se penchant à l'intérieur de la maison, si le petit s'éveille, tu le berceras ?

— Oui, m'man.

— Tu lui donneras à boire : j'ai mis une pierre de sucre.

Il n'y eut pas de réponse. La porte fut attirée, le loqueton de bois retomba dans l'échancrure où il avait coutume de trembloter, et la nichée, tout endormie sur la falaise, fut laissée à la garde des anges.

La mère et le fils s'éloignaient, quittaient les herbes, prenaient la route. Les cloches appelaient, la lune était penchée dans la brume, la mer basse pleurait sur le rivage, le vent venait d'Angleterre. Devant la veuve et Gingolph, des groupes remuaient, qu'on n'aurait point vus dans une terre de labour, mais qu'on apercevait vaguement sur le clair de la route. La mère marchait à gauche, du côté du vent, et elle avait pris le bras de son Gingolph qui était là, à droite, comme était le mari autrefois, quand on allait à la messe de minuit, quand on pouvait y aller. Elle pensait à cela, un peu ; elle caressait la main de ce grand, qui était son fils, déjà une force pour elle, et un appui. L'église lui apparaissait comme un lieu où l'on avait chaud à l'âme et au corps, près de son enfant et des gens de la même paroisse.

Les cloches ne sonnaient plus. La veuve descendit dans l'étroite vallée, fléchissement du plateau, où est bâti le plus gros du bourg, et, tout en bas, elle tourna, suivit une avenue raboteuse et boueuse, entre deux murs de pierre, qui s'écartèrent bientôt, encadrant le calvaire des naufragés, et plus loin l'église et la cure. Quand elle passa devant le grand christ en bronze, dont la croix est plantée dans un massif de maçonnerie, et protégée par une grille, elle se signa, en souvenir. L'enfant n'y songea pas. Ils entrèrent dans l'église resplendissante. Gingolph, qui aimait les couleurs vives, regarda les colonnes rouges et bleues, les voûtes couleur d'azur et les étoiles qui brillaient là, tout comme dehors, tant il y avait de cierges allumés sur l'autel. À cause de la grande affluence, la mère, pressée par les gens qui ne laissent pas le passage libre, s'avança l'épaule en avant, disant : « Pardon, la compagnie. » Elle s'avança le long du mur, jusqu'à la chapelle de la Sainte Vierge, à gauche du chœur, et elle trouva deux chaises, car elle n'avait point de place dans les bancs, étant pauvre.

Comme elle faisait d'habitude, elle s'inclina, mettant devant Dieu ses enfants l'un après l'autre, demandant pour chacun d'eux la même faveur spirituelle : « Que ça fasse un chrétien ! Que ça fasse une chrétienne ! » mais changeant de demande, au temporel : « Je voudrais bien que Gingolph soit plus payé et que Jacqueline ait la poitrine plus solide, et que Jeanne grandisse, pour m'aider mieux, que Louise ne soit pas si jalouse et pleurarde, que Ludovic le frisé n'ait pas de ces colères

qui le font ressembler à son père, mon pauvre cher homme défunt, que le bébé ne soit plus paralysé. Vous avez guéri des paralytiques, Seigneur Jésus ! Je l'aime bien quand même, Désiré. » Elle savait qu'il est bon, pour les fils des hommes, de descendre d'une race qui fut en amitié avec Dieu, et que la vraie noblesse, c'est une lignée en grâce habituelle. Cette femme, que le village d'Équihen estimait, avait la vision juste du monde. Elle causait familièrement avec le ciel des choses de sa famille et de sa maison. Le temps lui semblait court à l'église. On ne la surprenait guère à étudier la toilette de ses voisines.

Minuit commençait de sonner. Gingolph tira sa mère par la manche.

— Dis, m'man, regarde donc les trois reines, comme elles sont belles !

— Où çà ?

— Dans la chapelle donc ! Elles prennent leur bâton.

La veuve leva les yeux vers la chapelle de la Vierge, et elle vit les trois reines, qui sont choisies pour trois ans par le curé, deux dans la marine, une dans la campagne, et qui veillent à orner l'église, quêtent pour la paroisse, et remplissent les fonctions de sacristain. Selon l'usage, elles étaient seules dans la petite chapelle, près de leurs trois torches ornées de fleurs artificielles et qu'un anneau retient à la muraille. Elles avaient mis un joli châle sur leurs épaules, et, en l'honneur de la Nativité, la grande coiffe de dentelle qui est la même à Équihen et à Boulogne, pareille à une auréole blanche. Elles s'étaient levées, tenant leur « bâton » ; elles accompagnaient le clergé qui portait la statue de l'Enfant Jésus, du maître-autel à la crèche de Noël. La première surtout avait l'air tendre et pénétré. La mère sourit intérieurement et se pencha :

— Quand tu seras grand, Gingolph, tu épouseras une reine.

Puis, tout de suite avertie qu'elle avait tort, elle reprit :

— Lis dans ton livre, et ne t'occupe pas des reines.

Elle se remit à prier, mais plusieurs fois, pendant que la messe s'achevait, et que la seconde commençait et que les cantiques des Bergers sonnaient sous la voûte, elle jeta un coup d'œil sur cette petite qui avait le visage si calme.

Lorsque l'église fut presque désemplie de fidèles, après la seconde messe de la nuit, la veuve sortit. Les ténèbres étaient grandes, le froid vif, la brume épaisse. La mère et l'enfant remontèrent vers le quartier que les étrangers, par dédain, appellent le quartier des quilles en l'air. Un chien traversa la route, quêtant un lièvre sorti des bois d'Hardelot. Gingolph courut après, sauta par-dessus une barricade, s'enfonça dans

la nuit, ressauta sur la route deux cents mètres plus loin, et guetta au passage la mère qui s'avançait bien droite, sans peur, émue doucement, et qui disait :

— Je te reconnais dans la nuit, mon Gingolph… Es-tu vif ! Et ardent, et souple comme un congre ! Tu seras bientôt un homme.

Quand ils rentrèrent dans la coque de la chaloupe renversée, les petits dormaient à poings fermés, même la gardienne, qui avait essayé de veiller, et que le sommeil avait prise la nuque sur le bois du lit, les deux mains tendues, sans doute pour commander : « Rendormez-vous ! »

II

LE MIREUR DE GOÉLETTES

La *Reine-Marie*, patron Blampain, était donc un flobart, une de ces barques à fond plat, non pontées, trapues, à une seule voile carrée, aidée d'un tape-cul, et que l'habitude est de tirer sur le rivage entre les marées hautes, ou de laisser à l'ancre, ballottées, un peu au delà de la laisse de basse mer, quand le temps le permet. Un dériveur qu'on lève et qu'on abaisse leur permet de naviguer. Elles ont, sur la côte d'Équihen, une réputation ancienne, de bonnes pêcheuses et hardies, mais tout le long de la plage immense on ne leur connaît aucun abri. Elles sont sans terrier, comme des lièvres. Dans les grands mauvais jours seulement, il était arrivé à la *Reine-Marie* de rentrer à Boulogne, comme les autres. Il fallait que le vent fût dur ! Les gens du port, quand ils voyaient la barque, disaient : « On ne peut pas tenir dehors : voilà Blampain. » Elle avait plusieurs défauts, la *Reine-Marie*, n'étant pas vive de façon, ni facile à manœuvrer : mais le plus grave était la vieillesse. Le bateau avait fatigué à la lame ; et sa coque déformée, bossuée par les furieux coups qu'elle avait reçus, était pourrie aussi par la morsure de l'eau.

Le soir de Noël, le brouillard glacé, poussé par le vent, passait sur la falaise, lorsque le mousse rejoignit l'équipage déjà embarqué. La *Reine-Marie* était encore à sec, mais pour peu de temps. La marée montante tâtait déjà du bout de son flot le léger renflement de sable, caprice du jusant, derrière lequel le bateau était échoué. Un bout de cordage pendait à tribord arrière. Gingolph était pieds nus, dans l'ombre du bateau, et il regardait cette lame plate, qui sortait de chaque vague déferlée, d'un mouvement pareil à celui d'une faux, à chaque fois plus avant. Elle était d'un vert pâle ; elle avait seule un regard, dans cette brume qui tuait le soleil, qui tuait l'éclat du sable et la couleur du ciel. Le mousse la considérait comme un jeu qui aurait été à lui. Entre elle et lui, ç'avait été, jusqu'à présent, une lutte d'adresse, sans danger apparent, comme avec un gros chien ou un lion jeune. Il savait qu'elle était dangereuse, mais seulement par le dire des autres. Il avait la confiance des petits, l'éternelle, par qui toute vie commence. La mer montait ; elle allait le bercer, le porter, lui donner du poisson que le patron vendrait aux mareyeuses. Il se réjouissait de sentir bientôt le froid et le frissonnement de la mer fauchante, sur ses pieds nus. La pointe extrême d'une lame monta la pente du remblai, dépassa la

crête, coula un moment sur le versant opposé, et fut bue par le sable.

Une seconde fois, l'escalade fut tentée en vain. Le vert de la mer, dans le cercle étroit de la brume, se fonçait tout autour. Il y avait déjà une nappe de quelque profondeur devant le bateau. Tout à coup, l'eau gonflée tourna, des deux côtés, la barrière de sable ; elle se répandit jusqu'à la proue de la barque. Le petit Gingolph sentit le frais de la vague, et il se mit à rire tout haut. Personne n'entendit le rire du mousse, car la marée, sur toute la plage immense, se plaignait, et déchirait ses lames aux pointes des grains de sable, mais il avait reçu le bonjour de la mer, il pouvait partir. Gingolph saisit le cordage, tendit vers le ventre de la barque ses doigts de pied qui s'appuyèrent en s'écartant et, le corps en angle droit, marchant sur la paroi, il atteignit le bord, qu'il enjamba. Les hommes paraient le bateau. Déjà la mer avait recouvert la plage autour de la *Reine-Marie*. De l'écume, du sable, des débris d'herbe marine roulaient dans ce bain clapotant où baignait la quille du bateau. Toute la Manche, contrainte et enflée par l'Océan, montait le long de ses berges. En peu de minutes, la barre lumineuse du rivage fut loin derrière le bateau ; autour de la *Reine-Marie*, où retentissait le bruit des chaînes, des cordes traînées, des talons de bottes sur les bancs, des mots de Blampain ordonnant à ses hommes quelqu'une des besognes quotidiennes, l'épaisseur des eaux augmenta ; la *Reine-Marie*, une fois, deux fois, fut poussée, de droite à gauche, par une épaule invisible. Ce ne fut qu'un petit ébranlement. La pointe du mât, là-haut, oscilla et revint à sa place. Les hommes couraient gauchement dans la barque : « Hisse ! Pare à l'écoute ! Mollis ! encore ! » Il y eut une accalmie, un repos, comme une grande respiration avant l'effort. Puis, soulevée d'un mouvement égal, doux et puissant, tirée du sable, assise sur l'eau, la barque reçut la vie, et la proue mordit la mer.

Le petit Gingolph, assis à l'arrière, ayant chaussé ses bottes, s'était penché au-dessus des lignes amorcées, roulées dans une manne d'osier. Il découvrait des « manques », prenait, dans une ancienne boîte à biscuits, des morceaux de minard, et y enfonçait les hameçons que les secousses de la marche avaient dégarnis. Quand le morceau était trop gros, l'enfant, d'un coup de couteau, coupait dans la chair rose et tuyautée. La *Reine-Marie* s'enlevait sur les ondulations unies. Il regardait, de temps à autre, par-dessus le bord, et, jugeant d'après la direction, il se disait que Blampain, – qui parlait peu et ne racontait point ses affaires, – allait pêcher sur les Ridens, qui sont à dix milles au nord-ouest de la pointe d'Alprech.

C'est un plateau de roches, avec un éperon tendu vers Boulogne et qui n'est recouvert que d'une quinzaine de mètres d'eau, tandis que, tout autour, les fonds sont généralement de sable, et de vingt-cinq,

trente et quarante mètres. La mer est dure autour de ces talus, contre lesquels les courants se heurtent et se redressent. Les pêcheurs d'Équihen avaient une préférence pour les Ridens, où abonde le congre : Blampain surtout et ses camarades. Ils avaient mis le tape-cul, car il commençait à venter frais. Mais il fallait tirer des bordées. La route fut longue. Il était nuit noire, lorsque le bateau arriva sur le banc. D'ordinaire, on commençait tout de suite à filer par-dessus le bord les cordes qui, mises bout à bout, eussent fait une longueur d'une dizaine de kilomètres. Mais Blampain fit jeter l'ancre et dit : « Que ceux qui veulent manger mangent donc ! » Les hommes avaient apporté leur provision. Assis sur les bancs ou sur le plancher d'arrière ou d'avant, ils se mirent à développer le morceau de lard et la tartine beurrée qu'ils avaient roulés dans un morceau de journal et calés dans un coin, sous le faux pont. Les deux feux réglementaires, comme deux petits lampions d'illumination, l'un vert et l'autre rouge, devaient avertir les grands passants de la mer qu'il y avait là une barque de pêche, dans l'ombre, entre les sillons mouvants. Ohé ! la grande charrue qui courez la nuit, prenez garde à la perdrix qui dort ! La mer était dure, comme les pêcheurs l'avaient prévu, à cause du vent et du courant qui ne faisaient pas ménage ensemble, et du choc des lames sous-marines, qui heurtaient les cailloux et les amas de gravier des Ridens, se rebiffaient, pointaient à la surface, et coupaient de leur dos, et de leurs remous énormes, les lames régulières que le vent amenait de la côte d'Angleterre. Les hommes avaient embarqué aussi quelques bouteilles de bière. Ils buvaient et mangeaient avec lenteur, sans parler, dans un grand contentement animal. Ce fut une longue récréation silencieuse, sur ces planches incessamment secouées, souvent mouillées par l'embrun. Il faisait sombre ; les nuages couvraient les étoiles : à l'ouest seulement, du côté où est le grand Océan, le ciel était clair. Quand la *Reine-Marie* se levait à la pointe d'une vague, et qu'on regardait par là, on pouvait observer qu'il y avait une bordure pâle, entre le bas de cette calotte de nuages et la ligne d'horizon. Partout la mer était noire, avec des lueurs rapides qui couraient. Gingolph, à cause de ses bonnes dents et de son appétit, avait eu fini de manger avant les hommes. Sur ses dernières bouchées de pain, la pluie commença de tomber. On ne vit plus la fente claire du côté du couchant, mais les murailles de la solitude se rapprochèrent, et la *Reine-Marie* se plaignit dans le cercle diminué des ténèbres. Le vent s'apaisant, la pluie, droite et froide, commença à traverser l'étoffe des blouses de toile brune. De l'arrière, où il était étendu sur le faux pont, Blampain commanda :

— Mousse ! la prière !

Le mousse se mit debout, se tourna du côté de la chapelle du bateau, qui était sous le plancher de l'avant, et il dit, de sa voix jeune :

« Notre Père qui êtes aux cieux… » Pendant qu'il disait la prière, plusieurs des hommes se revêtirent de leur ciré. Il n'y eut aucun autre commandement. Les hommes d'Équihen ne tendraient pas leurs lignes avant la fin du jour de Noël. Le ressac des Ridens, la pluie, le vent d'hiver allaient continuer pendant des heures. Gingolph se coucha sur le plancher, à l'abri de la voile qu'on avait abattue, et qui débordait le faux pont d'avant. Il se glissa dessous, la tête la première, et il eut la sensation que les pieds étaient en dehors de la ligne de protection, dans le froid et la brumasse. Alors il replia ses jambes, se pelotonna, se fit tout petit, rabattit sa casquette sur ses oreilles, et posa la tête sur les planches, pour dormir. Un moment, il entendit l'énorme concert de l'eau frappant la coque, l'étreignant, léchant le bois, sifflant, grondant. Puis il perdit la notion de l'heure et du lieu, et il fut séparé même de ses pensées habituelles, de l'inquiétude du chez lui, des projets pour le lendemain, des noms des bateaux du Portel et d'Équihen, et des voix qui appelaient, ici ou là, dans la barque. Car il y avait des hommes qui ne s'étaient pas mis à l'abri, mais, protégés par le suroît, demeuraient à cheval sur un banc de nage, ou couchés à côté des paniers où étaient roulées les lignes appâtées. Ils dormaient, le torse droit, les jambes pendantes, tandis que la pluie tombée sur tout leur corps coulait en filet mince de la pointe de leurs bottes. Parfois, ils s'éveillaient de ce mauvais sommeil, et ils demandaient l'heure, ou bien ils disaient des mots bêtes, des mots de chambrée, pour montrer qu'on ne dort pas, et qu'ils adressaient à Blampain dont la tête et les épaules, appuyées au mât de tape-cul, à l'arrière, faisaient une grosse ombre plus noire que la nuit et dansant parmi elle. Blampain veillait. Il ne répondait que des monosyllabes. Il devait avoir les yeux et l'esprit appesantis. Cependant, à un moment, il se souleva, grandit d'un pied et dit :

— La fête qui passe !

Deux hommes montèrent debout sur les bancs, pour voir. En arrière et à gauche, une longue muraille noire, percée en haut de carrés lumineux, et plus bas de quatre rangées de ronds de lumière, était posée sur la mer et entamait les nuages. Le feu vert de tribord brillait à la hauteur de la passerelle, un autre blanc, très au-dessus, avait l'air d'une étoile voyageant dans la nuit, la seule étoile dans les ténèbres. C'était un grand transatlantique qui passait dans le chenal du sud, entre la côte et les dangers. Il s'avançait enveloppé d'un halo, à cause de toutes les gouttes d'eau de pluie qui entraient dans sa lumière. À travers les lames qui soulevaient et secouaient la *Reine-Marie*, il allait sans qu'on vît remuer sa proue. Aucun bruit ne venait de lui, et la fumée même des machines eût été invisible si les quatre cheminées, par moment, n'avaient été dominées par une barre mince et couleur de pourpre, comme celles qui flottent au-dessus du soleil mort. Les hommes qui s'étaient levés pour voir le grand navire se tenaient

debout, de chaque côté de la barque, aussi perdue et invisible entre les pointes des lames qu'une biche dans des taillis de neuf ans, et qui lève le museau, et qui flaire l'ombre au passage d'un train. Ils ne dirent rien. Ils eurent le sentiment que c'était une autre marine que la leur qui voyageait là-bas. Ils se remirent à cheval sur le banc de nage, en secouant leurs jambes engourdies par le froid. Mais, sous la voile, Jean Lamirand, le père de mousse, et Gingolph, réveillés par le tapage, causaient. Le mousse disait :

— C'est le bateau allemand qui suit le chenal du sud. Il a besoin des grands fonds.

— Oui, il ne passerait pas où nous sommes. Est-ce que ça te plairait à toi, la navigation à vapeur ?

Fier d'être interrogé, prudent dans ses réponses, Gingolph laissa passer un moment, et dit :

— Non. J'aime mieux la voile : ça ne pue pas ; et puis, on est entre soi.

Lamirand enfonça le poing dans l'épaule et la poitrine de Gingolph, et cette bourrade était un signe de contentement.

— Tu as raison, fieu ! La navigation à la part, entre compagnons qui partagent, je ne comprends pas autre chose. Les gens d'ici, et quelques-uns du Portel, qui font comme nous, j'appelle ça des marins. Mais ceux de Boulogne ! Dis donc, Gingolph ?…

Le petit comprit et répondit :

— Ayez pas peur : les hommes ne me feront pas faire ce qu'ils voudront.

— Alors, ça sera peut-être les femmes. Mon défunt père disait qu'on obéit toujours aux uns ou aux autres.

Il se mit à rire. Puis, se redressant un peu, et regardant la silhouette immobile du patron qui veillait, à l'arrière :

— On a le temps de redormir : il a allumé sa pipe.

La *Reine-Marie* continua de tanguer et de rouler dans l'ombre, la pluie de tomber, les hommes de chercher le sommeil que le froid leur disputait.

Quand il fut minuit, le guetteur se leva, et vint, en frappant de ses bottes le plancher du bateau, jusqu'à la voile qu'il déplaça, faisant gicler un demi-baquet d'eau jusque sur Lamirand.

— Voilà Noël fini, dit-il : faut tendre les cordes.

En trois minutes, on leva la misaine, on tira l'ancre, et, sur la mer dure, les hommes commencèrent à filer, par-dessus bords, les lignes

enroulées dans les mannes et que des petites bouées, armées de pavillons, soutenaient de distance en distance…

La pêche fut bonne. Après quatre heures du matin, la *Reine-Marie*, qui s'était mise à la cape, commença à relever les lignes. Elle revint avec une belle charge de congres et de merlans, et quelques raies et barbues, prises par les cordes qui traînaient sur les fonds de sable voisins des Ridens. Au petit jour d'hiver, quand elle aborda, en secousses successives, portée et reprise par les lames, sur la plage d'Équihen, elle était attendue par plusieurs femmes, porteuses de paniers, ou traîneuses de charrettes légères. Parmi ces femmes, était la mince mère Lobez, chétive dans sa robe de laine, le coin de son tablier relevé et pris dans le cordon noir qui entourait la taille. Elle avait près d'elle, piquée dans le sable, sa hotte d'osier pour mettre le poisson, et sa grosse bourriche pour y serrer les coquillages, ou les crabes et les homards qu'on prend parfois avec les lignes. Dès que la *Reine-Marie* eut trouvé son échouage, les hommes se pendirent par les mains à la lisse et se laissèrent tomber. Le mousse resta un peu avec le patron. Ils déchargèrent le poisson que les bonnes femmes achetaient à des prix convenus, qui ne variaient point. Et Gingolph alors descendit, et embrassa la mère. Puis il prit les deux courroies de la hotte, y passa les bras, en se baissant, et souleva le fardeau, qui n'était pas très lourd. Au retour de la pêche, il aidait ainsi la mère, traversant pour elle les sables de la plage, et remontant la falaise, avec le lot de poisson. Gingolph était un si jeune gars, et si vigoureux, il avait, dans le sang, tant de sel marin, qu'il lui était impossible de régler tout à fait son pas sur celui de la mère Lobez. Il marchait devant, levant tout le corps et la hotte en cadence ; il aurait couru volontiers ; il se retournait à demi, songeant à chaque fois : « Comme elle va lentement ! » Mais, à cause de son cœur, qui n'était pas dur, il ne disait pas cette pensée-là, mais d'autres petits mots : « Alors, tu as dormi ? – Oui, mon Gingolph, la pleine nuitée. Désiré ne s'est pas réveillé plus de deux fois. – Jusqu'où tu vas aller aujourd'hui ? – Au village de Manihen, à Haffringue, où il y a des maisons qui m'achètent du congre, quand j'en ai, et puis, si j'ai encore du poisson, je reviendrai par la lande du mont Saint-Étienne, où il y a bien sept ou huit feux. – Pas bien cossus, en hiver, quand les baigneurs ne sont pas là. – Tout de même, le maître du café « Au Repos de la Côte » tout près du cimetière : eh bien ! il m'a acheté quatre soles la semaine dernière. – Ça devait être pour des compagnies heureuses ? – Peut-être bien. T'as pas eu froid, mon Gingolph ? »

Le mousse se rappelait d'autant mieux la lande du mont Saint-Étienne, en arrière d'Équihen, que, depuis sa naissance, jamais il n'avait pénétré plus avant dans l'intérieur des terres. Il était tout marin, et ne faisait de long chemin que sur les eaux. La mère Lobez, obligée de passer devant sa maison, voulut au moins entr'ouvrir la

porte ; elle vit que Jacqueline, l'aînée des filles, qui avait huit ans, faisait le ménage, que Louise et Ludovic étaient déjà par le village et par les champs, à baguenauder, et que le petit paralytique, dans le berceau, dormait. Alors, elle fit des recommandations, comme les mères en ont toujours à faire, et, avec un grand soupir, recevant sur ses épaules et sur ses reins la charge de la hotte, – ce soupir-là aussi était une habitude, – elle s'éloigna, presque cachée par son fardeau. On ne voyait d'elle que son cotillon maigre, le bas de ses jambes nues, et ses souliers qui se relevaient en mesure, avec jeunesse encore.

Gingolph entra sous la coque de la *Hardie*, et, s'approchant de la couchette établie au fond, à l'endroit de l'ancien gouvernail, il tira, de dessous la paillasse, un rouleau qu'il mit dans sa poche, et un plat de fer-blanc. On faisait sa toilette à la porte, dans la famille Lobez. Le mousse tint le plat à bras tendus, pendant que Jeanne y versait de l'eau, puis, ayant posé la cuvette sur l'herbe de la dune, il se débarbouilla, plié en deux.

— Faut que je voie clair, ce matin ! dit-il.

— Que vas-tu mirer ?

— Je ne sais pas trop : il y a le *Dauphin* qui revient de Portugal, avec du sel, un gros harenguier neuf qui vient des chantiers de Rotterdam, et un chalutier qui est en retard. Il y a aussi un jutier, qui arrive des Indes pour la maison Saint Frères.

— Tâche de les voir le premier !

Gingolph haussa les épaules pour montrer qu'il ne craignait pas la concurrence, et reprit aussitôt le chemin de la côte. Il traversa la grand'route, s'engagea entre deux maisons, sur la pente très raide de la falaise, et, un peu plus bas, trouva un sentier qui suit une seconde crête, et qui va vers le Portel et Boulogne. Il courait, montant et descendant les prés de la côte, où pousse une herbe rare qu'on appelle le gazon d'Espagne ; il avait laissé ses bottes à la maison ; ses pieds se posaient sur des cailloux, entraient dans les flaques de boue avec la même décision. Il passa devant la ferme de Ningles, sauta le ruisseau, et se mit bientôt à gravir la croupe verte que domine le phare d'Alprech. Un peu avant l'extrême pointe, il s'arrêta et se blottit entre deux roches, son poste habituel d'observation, à l'abri des passants et du vent d'ouest. Au-dessous de lui, il avait toute la falaise terreuse, à pic, retenue et comme clouée par trois rangées de pierres rondes qui saillaient en cabochons et l'empêchaient de s'ébouler. Alors il tira de sa poche une longue-vue, composée de quatre tubes qui s'emboîtaient l'un dans l'autre, et se mit à mirer.

Pauvre petit mireur de goélettes ! Il se servait de la longue-vue qui avait appartenu au père, au marin « élingué en mer », emporté par une

lame de fond, devant Bishop Rock, à la pointe du pays de Cornouailles. Par hasard, les verres, la construction de l'instrument s'étaient trouvés irréprochables. Grâce à la lunette de feu Jean Lobez, les yeux clairs de Gingolph pouvaient fouiller l'horizon, et reconnaître un mât, une cheminée avec l'étoile, les deux raies blanches, le cercle noir, là où les autres guetteurs voyaient à peine la fumée sur les nuages. Dès qu'un navire avait quitté les côtes d'Angleterre, s'il arrivait, gros comme un grain de blé, et presque aussi pâle que la brume, au point de la courbe terrestre qu'on pouvait découvrir du haut de la pointe d'Alprech, il était vu, reconnu, nommé, salué d'un petit cri de joie, comme en jettent les goélands qui aperçoivent leur proie. Gingolph sortait de la cachette, et au plus court, au galop, ne s'arrêtant jamais, il courait au Portel ou à Boulogne, droit chez l'armateur d'abord : « Monsieur Grollier ? monsieur Clouet ? J'ai vu le navire ! Il vient tout droit. – Tu as vu les cercles rouges ? – Comme je vois votre main qui s'en va à votre poche. » Et, en effet, le mousse recevait trois francs, quatre francs, cinq francs, selon l'importance du bateau et de la nouvelle. On lui disait : « Tu as gagné le vin », et il prenait l'argent. Il allait encore « gagner le vin » chez les patrons ou les capitaines dont les familles étaient sans nouvelles. Les femmes se réjouissaient avant même qu'il eût pu crier : « Le *Dauphin* est en vue ! » Les matelotes de Boulogne, qui sont généreuses et hautes d'honneur, ne ménageaient ni les pièces blanches, ni les gâteaux, ni les bonbons. Gingolph rapportait les deux trésors à la maison, l'argent gagné et la longue-vue. Il avait des jaloux parmi les autres mousses et les quelques trimardeurs, marins sans travail, qui cherchaient à gagner leur vie en regardant la mer. Ils enviaient la longue-vue, et Gingolph, comme un riche, avait quelque chose à défendre contre les voleurs. Dans le mois de mai et le mois de juin surtout, il se faisait de beaux bénéfices. C'est l'époque où les vapeurs morutiers, qui sont partis en avril, « pour Islande », rentrent à Boulogne, avec le poisson qu'ils ont pris au chalut : ratisseurs des bancs de sable, qui reviennent avec des milliers de poissons salés.

La mère Lobez aimait en son fils aîné le sauveur possible et le véritable appui de la famille qu'elle devait nourrir et élever. Elle calculait, dans ses heures de solitude, quand elle allait vendre son poisson dans les villages, que le gain de Gingolph serait nécessaire à la maison pendant longtemps, car Jacqueline ne montrait aucun goût pour les choses du ménage, et Jeanne, qui venait ensuite, n'avait encore que six ans. Comment eût-on vécu sans ce petit, travailleur comme un homme, et qui ne savait qu'inventer pour aider la mère, tantôt pêcheur de moules ou de vers pour les cordées, tantôt mireur de goélettes, et, dans les soirs d'hiver, capable de sculpter et de gréer des petits bateaux qu'on vendait, pendant l'été, aux baigneurs d'Équihen ou du Portel ? Il avait une nature rude, défiante du nouveau, très

portée à ne point changer les usages. Il aimait les jeux auxquels il avait joué d'abord, il y excellait même, jeux de marin qui sont de nager, de mener un canot à la godille, de courir sur la plage, de soulever des pierres dans les mares pour prendre des anguilles qui se cachent dessous ; il vantait les gens d'Équihen, et les bateaux d'Équihen, et le bout de lande qui domine le village et fleurit deux fois l'an : le reste du monde lui semblait peu digne d'intérêt. Ses sœurs disaient qu'il n'en faisait qu'à sa tête. Et, en effet, il mettait son point d'honneur à ne pas se laisser conduire par elles. La mère ne le jugeait pas de la même manière. Elle avait une finesse naturelle. Elle pouvait bien étudier ses enfants dans la vie commune si étroite de la *Hardie*. Rien n'échappait à son inquiétude. Elle songeait ; elle imaginait l'avenir d'une façon si nette qu'elle en souffrait ou s'en réjouissait déjà. Pour Gingolph, ce qui la rassurait, c'était la conscience de l'enfant. Il avait de la religion. En plusieurs occasions, et pour des motifs de cet ordre seulement, elle l'avait vu accepter un avis qu'il avait refusé d'écouter d'abord.

Un jour, vers la treizième année, elle avait dit à son fils aîné :

— Tu as le cœur tendre comme une femme, mon Gingolph, comme une femme qui serait bonne. Quand on te contrarie, quand on te dit seulement un mot plus haut que l'autre, c'est comme si on jetait une pierre dans la caverne de Glengor, que ton père a vue…

— Où c'est, Glengor ?

— Je ne sais pas, dans une île. Mais si on jette une pierre, du haut de la falaise, la caverne est si grande qu'on l'entend sonner encore le lendemain matin. Tu es comme ça. Je crois bien que tu souffriras.

— Je ris pourtant plus souvent que je ne pleure !

— Tu auras du mal à te gouverner contre ce cœur-là. C'est difficile. Il n'y a qu'un moyen : avoir de la religion comme un saint.

— Mais, maman, je sais mon catéchisme !

— Sans doute, et même bien, mon mignon : mais tu n'as pas l'âge où la foi s'éprouve.

— À quel âge donc ?

— À l'âge de la vraie peine. Va t'amuser !

Le meilleur de cette pauvre femme, le principe de sa force, et on peut dire toute sa supériorité, était aussi dans sa foi, non pas une foi ignorante et de simple tradition, mais pénétrée, méditée et aimée. Elles sont nombreuses, les obscures méditantes, en ce pays de France où le sang du Christ est partout dans le sang du peuple. On ne saurait aller dans une des provinces où la foi a conservé quelque rayonnement, sans deviner, à la dignité de leur manière, à l'accent réfléchi de leurs mots, à leur regard qui a l'habitude du ciel, que ces anciennes ont de

profondes âmes, et que la pensée sublime les a façonnées. Belles philosophies vivantes, qu'ont créées la famille, la douleur et la grâce ! Elles ne s'expriment point toujours selon la noblesse de leur habitude d'esprit, mais elles agissent, elles s'oublient, en conformité avec la loi de perfection. Quelquefois, lorsqu'elles rencontrent, dans les mots communs et dans l'amour de tout leur être, des facilités plus grandes, lorsque l'émotion improvise pour elles et révèle leur âme, on les entend dire des choses qui résument des jours de méditation, et l'on découvre le type éternel de l'humanité rachetée et déifiée. Les femmes du Portel ont été défendues ainsi contre la vulgarité des milieux obéissant à la mode. Une origine commune, l'absence de grande plage qui attirât le déplorable baigneur, les mariages entre familles de pêcheurs, une vive fierté de la mer, l'absence fréquente des hommes, la séparation même entre le bourg, blotti dans une cassure de la falaise, et la ville de Boulogne, ces espaces vides qui l'enveloppent, ces déserts qui sont au blé et au vent, tout a favorisé le recueillement et la songerie des Porteloises. Regardez leurs yeux bruns, leur air de religieuses : elles ont des visages auxquels conviennent les paupières abaissées. Plusieurs des anciennes, sans avoir lu beaucoup de livres, ont beaucoup lu les mêmes choses, les Évangiles, l'*Imitation*, quelques vies de saints, des passages même de sainte Thérèse ou de saint Liguori ; elles ont compris la raison de vivre, la providence, la paix, le mystère de la souffrance. Beaucoup sont tertiaires de Saint-François. Leurs enfants peuplent les séminaires, les cloîtres, et vont prêcher l'Évangile aux païens. Elles feraient, en maint endroit, figures de saintes et de théologiennes. Elles sont simplement des femmes du peuple que l'affreux dénuement moral du minimum de religion n'a pas encore atteintes.

Rosalie Lobez, originaire du Portel, avait eu cette formation d'esprit et de cœur, et sa pauvreté n'était que d'argent. Le souci du pain quotidien la travaillait souvent ; elle cherchait, comme toutes les mères, à combiner cet avenir, où tout serait facile à la mère heureuse et aux enfants bien portants ; elle souhaitait, non pas précisément la fortune, – c'était trop loin de son expérience, – mais l'aisance qu'elle avait connue du temps du père ; elle souhaitait la guérison de Désiré, un abri meilleur et plus large que la coque de la *Hardie*, de quoi acheter des souliers pour les six enfants, et deux autres choses encore, qui lui apparaissaient comme des ambitions presque déraisonnables, presque folles : gagner assez pour rentrer au pays d'origine, le Portel, et pour y reprendre le costume de fête des femmes mariées, qui est tout de belle soie violette et noire. Oui, elle n'était point différente en cela des autres mères de toute la création : mais elle avait une tendre et claire affection pour les créatures sorties de son sein, un sentiment de sa responsabilité morale, le goût de la pureté pour ses filles et pour

ses fils, la bonne envie de les défendre contre les périls qu'elle connaissait, laissant à Dieu le soin d'écarter les autres. Peu de mois après la naissance de Désiré, dans les premiers temps de ce deuil qui mettait en misère toute la famille, un étranger avait proposé à la mère Lobez de placer l'enfant infirme dans un sanatorium. Il ne voyait que la santé à soigner et le fardeau à diminuer. La mère avait répondu : « Je voudrais bien, monsieur, mais je ne peux pas : qui est-ce qui lui ferait son âme ? » Elle avait gardé le nourrisson malade. Cette mère très chargée mettait toute son application aux besognes multiples et pénibles qui lui venaient de ses six enfants et de la pauvreté ; mais, si lasse qu'elle fût, lorsqu'elle entrait dans l'église d'Équihen, elle retrouvait une force, elle se sentait en amitié avec une puissance qui lui répondait et la renvoyait consolée. « Que fais-tu si longtemps à ta place, penchée sur ta chaise, ma pauvre Rosalie ? avait dit jadis le marin. – Je l'avise, et Il m'avise. » Lui, le père, il n'avait jamais eu autant de compréhension des choses religieuses, ni cette tendresse pour Dieu : de là une partie de la déférence qu'il avait pour sa femme, les jours du moins où il n'avait pas bu. Ce qu'elle disait lui semblait l'expression d'une telle sagesse qu'il se taisait après l'avoir entendu. La mère reconnaissait, chez Gingolph, cette nature emportée, défiante de l'influence étrangère, toute marine, qu'avait eue le père. Mais elle savait aussi que son fils cachait, sous des dehors bourrus, une sensibilité vive ; qu'il méditait, dans la solitude, ses petits chagrins d'enfant, qu'il les amplifiait en attendant qu'un jour, presque sûrement, il souffrît d'une douleur capable d'abattre un homme. Elle s'en inquiétait. Il grandissait vite. Elle avait vu autour d'elle, au Portel, à Boulogne, à Équihen, tant d'accordailles se faire, dès le sortir de l'enfance, entre les fils et les filles des gens de la marine ! Sa pensée maternelle cherchait déjà la maison du Portel d'où sortirait, un jour, la fiancée de son Gingolph, une fille grave et tendre, dominatrice par la douceur, qui prendrait, sur l'esprit et le cœur de Gingolph, une grande puissance et qui viendrait, les dimanches, trouver la future belle-mère, et se promener sur la falaise, en causant, comme une toute jeune sœur…

Pays partagé, où les femmes ont l'esprit et les hommes le courage. Elles ignorent la mer sur laquelle les maris, les pères, les frères, les fiancés, les amants sont aventurés. Elles disent : « Il est en mer. » Quelle route ont-ils prise ? Elles n'ont ni voyagé, ni étudié. Elles savent seulement qu'après trois ou quatre jours de navigation, ceux qui partent pour l'Islande sont « dans le trou », un endroit profond, dangereux, de l'Océan glacial, où tout le vent, toute la pluie et toute la neige du nord viennent s'abattre. Elles savent quelques noms, mais qui restent vagues, sans image précise : les côtes d'Irlande, où l'on pêche le maquereau, « la Plata », qui est le Havre, où se termine la campagne de

hareng, les Shetlands où les pêcheurs commencent, en juin, à rencontrer le poisson. Où sont les villes, les contours des terres, et de qui dépendent les îles ? Qu'importe, puisque la mer est partout mauvaise, et qu'il n'y a point de communication entre les pêcheurs et la pointe de falaise où sont abrités la femme et les enfants ? « En mer », cela suffit. Tout le pays sait que la peur du naufrage, l'appréhension du grand paquebot qui éventre les voiliers immobiles sur les bancs, et l'espérance aussi des pêches miraculeuses sont au fond des cœurs. Les femmes sont averties des départs et des retours des bateaux ; les noms des vapeurs et des voiliers ne cessent d'être répétés, et les enfants mêmes connaissent toute la grappe de femmes, de marmots, de promises, de parents proches et lointains, qui attendent la *Louise*, ou le *Souffleur*, ou les *Trois-Frères*.

Quand Gingolph était en mer, la pauvre Rosalie Lobez, dès qu'elle voulait se représenter son fils, le voyait environné de hautes vagues vertes à la pointe blanche, toutes prêtes à le surprendre, à l'aller cueillir en tournant, comme elles avaient fait pour le père. Elle aimait mieux chasser ces visions-là, élever son cœur un petit moment, et dire : « Vous le voyez mieux que moi : protégez-le ! »

III

LA BÉNÉDICTION DE LA MER

Cette pauvresse inquiète eut deux joies le même jour, un peu plus de deux ans après cette veille de Noël où Gingolph avait été chanter « au guénel ! »

On était à la fin de juin. C'est la saison où la mer elle-même est en fleur. Du haut de la falaise d'Équihen, quand on regardait l'eau prodigieuse, c'était, le matin, comme des lilas blancs, ou comme des lilas mauves, sous les plis très légers des lames, et le soir, au coucher du soleil, c'était comme des gerbes de genêts. Ce dur vent qui souffle tout le printemps, avait fait place à une brise molle, tantôt chaude, tantôt fraîche, qu'on ne pouvait respirer sans être content de vivre. Les bateaux revenus de la pêche au maquereau, presque toute la flottille d'Irlande se reposait, le long des quais de Boulogne, et, pendant que les charpentiers réparaient, que les charbonniers remplissaient les soutes, qu'on établissait, sur le pont, les bacs, subdivisés en compartiments, où s'entasserait bientôt le hareng frais, pendant le court répit entre les deux grandes campagnes, celle qui s'achevait et la campagne du hareng, les hommes vivaient à terre. Quelques vapeurs harenguiers étaient déjà partis en pointe, au-devant du banc, dans la mer glaciale, mais la plupart étaient là. Les cabarets regorgeaient. Même à Équihen, on entendait les voix des hommes criant, grondant, chantant. Les femmes ne se promenaient plus, cinq ou six de front, se donnant le bras, balancées d'un même mouvement. On les voyait à côté du mari, craintives et fières en même temps, le teint animé, regrettant la longueur des absences qu'elles devaient faire hors de la maison, et ces visites interminables chez les parents, pendant lesquelles il faut boire. Ni la mer, ni les villages de la mer n'avaient leur physionomie habituelle. Pour la veuve Lobez, les jours ressemblaient aux jours de toute l'année, sauf par la fatigue qui était plus grande.

Un matin qu'elle avait été vendre, au Portel, un lot de surmulets, qu'un semeur avait pris, la nuit précédente, et, au moment où elle passait devant la maison de Marie Libert, dans la rue Carnot, qui est la principale, elle s'entendit appeler :

— Ma cousine ?

On est un peu cousin de tout le monde, dans ce Portel où les familles sont si bien enchevêtrées, et la veuve ne fut point surprise, si

ce n'est à cause de sa pauvreté, qui raréfiait les cousinages. Elle répondit, en s'approchant de la fenêtre qui avait un grand encadrement de peinture jaune et des volets peints en mauve :

— Que me voulez-vous, ma cousine Marie ?

La jeune fille était accoudée à l'appui de la fenêtre. Elle avait sa cornette en mousseline nouée sous le menton, et son air de sagesse, et ses yeux d'un châtain clair tachés d'or, et qui luisaient au coin. Elle répondit :

— Je veux vous dire bonjour : le plaisir en vaut bien la peine !

— Vous êtes bien honnête !

— Et vous demander si vous voulez bien m'aider à m'habiller, le jour de la bénédiction de la mer ? Me voilà grande à présent, plus de seize ans et demi !

La veuve Lobez, qui avait toutes ses dates familiales dans l'esprit, pensa : « Mon Gingolph a eu ses seize ans avant-hier. »

Elle répondit :

— Volontiers, je viendrai dimanche, ma cousine Marie. On n'oublie rien ni personne du Portel, bien sûr : mais je n'aurais pas osé vous le demander. Comment va votre mère ?

Les yeux châtains devinrent compatissants, et ils perdirent la petite flamme. La tête de Marie Libert, un peu détournée et relevée, indiqua, vaguement, la porte de l'autre chambre, en arrière :

— Il n'y a pas de remède, il n'y a que des soins. Elle aurait tant aimé habiller sa fille !

— Elle vous verra.

La mère Lobez s'en alla toute fière jusqu'à Équihen. Gingolph était à essayer de mirer un dernier chalutier qui devait revenir d'Islande. Quand il rentra, tard dans la soirée :

— Petit, dit la mère, j'irai dimanche habiller la cousine Marie Libert, qui met pour la première fois son grand costume.

— Que voulez-vous que ça me fasse ?

— Elle va, parmi les filles de Marie, à la procession pour la bénédiction de la mer. C'est une politesse qu'elle m'a faite. Quand on est pauvre, les politesses, ça vous rehausse.

Elle ajouta, plus bas :

— Les hommes, ça ne comprend pas tout.

Le dimanche suivant, dans l'après-midi, elle se mit en route. Gingolph allait près d'elle, avec Jacqueline la pâle, la longue et la

demoiselle, qui avait mis autour de son cou un ruban de boîte de baptême. Les autres enfants avaient été confiés à une femme qui habitait un autre bateau renversé, sur la même crête de la falaise. Entre ses deux aînés, et n'ayant pas sa hotte à porter, ni son Désiré infirme, la mère Lobez était heureuse. Elle faisait des projets pour l'avenir, regardant tantôt Jacqueline, tantôt Gingolph qui, tous les deux, regardaient au loin, l'une du côté des champs, l'autre du côté de la mer. Elle disait :

— Si seulement nous pouvions, cette année, faire remplacer le tuyau de la cheminée ! Il vient de la pluie, par là, et du vent. Ça tombe près de Désiré qui enrhume tout au long de l'hiver. On pourrait, je crois, faire la dépense. La saison a été bonne pour le mirage des goélettes. Bientôt, toi, mon fieu, tu ne seras plus mousse, tu gagneras gros.

— Faut d'abord qu'on me demande. Je ne veux pas être novice sur tout bateau.

— Que voudrais-tu donc ?

Il ne répondit pas, et la mère reprit :

— Qui sait ? Déjà, la semaine passée, comme je vendais de la raie aux chalets d'Hardelot, le père Lœuillette, tu sais bien, celui qui a le nez tors, m'a interpellée : « Vous avez un grand fils, ma petite mère, et qui est marin comme la marine. Il voit remuer une sole par six brasses de fond. » Tu crois que ça ne veut rien dire, des paroles comme celles-là, quand elles sont dites par un patron ?

— On n'embauche guère en ce moment-ci, maman. Je n'aurai de chance qu'en février, quand la mer rend tous les hommes.

— On verra bien ! Mais quand tu auras trouvé ce que tu veux, Jacqueline ne tardera pas à entrer en apprentissage. Elle aussi gagnera bientôt.

Un grognement de Gingolph montra nettement que le mousse avait en petite estime le métier de couturière. La mère, pour prévenir une discussion, se hâta de demander :

— Le temps n'est pas sûr. Pourvu qu'il ne pleuve pas sur la procession ! De si belles hardes ! Qu'en penses-tu ?

— Des petits grains, pas de pluie, du vent pour ce soir : voilà mon avis.

Gingolph avait prononcé son arrêt après avoir, une fois de plus, considéré l'horizon, la couleur de la mer et la forme des nuées. Celles-ci, faites comme des roches rondes, noires, bordées de lumière, formaient, au bas du ciel, des entassements qui n'avaient point de repos.

— Tu connais la mer joliment ! dit Jacqueline.

— C'est mon pays, dit Gingolph.

Il riait, et il avait bonne mine, son fort visage levé, regardant les premières maisons du Portel. Ce n'était plus un enfant. Il avait beaucoup grandi. Les épaules, la taille, la décision de la marche étaient déjà d'un homme. Au-dessus des lèvres qu'il avait droites, le beau printemps de sa jeunesse attachait deux pinceaux de poils blonds, fournis et courts comme l'épi de blé qui se forme. Il avait la figure pleine, le nez bref et solide, des lèvres qui s'ouvraient toutes seules sur des dents larges et blanches, un air de santé et de franchise.

À l'entrée du Portel, quand on vient d'Équihen, il y a une pauvre haie d'épine-vinette. Gingolph en cueillit un brin, et le passa dans le galon de sa casquette. Cela voulait dire : « Nous sommes en fête, la mer qui va être bénite, et moi son mousse. » Le petit groupe descendait la pente qui mène jusqu'au fond de ce ravin bâti du Portel.

La veuve Lobez commençait à faire des signes de tête aux Porteloises reconnues sur le seuil des portes ou derrière les rideaux de mousseline. Elle regardait les drapeaux qui décoraient les façades, drapeaux tricolores, drapeaux du Pape. Son cœur s'épanouissait parce que ce village aux maisons pressées était sa patrie.

— Pendant que vous habillerez Marie, dit Gingolph, moi je ferai un tour à la falaise.

Il voulait dire : sur le petit port, dans les ruelles qui le dominent. La mère hésita. Pourquoi se séparer de lui ? N'aurait-il pas pu attendre, dans la cour des Libert, ou sur les marches du perron ? Et ne serait-ce pas honorable, pour Gingolph comme pour Jacqueline et pour la mère Lobez, d'accompagner cette belle riche fille, qui se rendrait à l'église pour prendre rang dans la procession de la bénédiction de la mer ? Mais Gingolph avait dit : « Je ferai un tour à la falaise », avec une résolution qui intimida la mère. Elle céda, par faiblesse, comme elle avait cédé, plus d'une fois, à son mari. D'ailleurs, Rosalie Lobez avait hâte d'entrer chez ses parentes et de répondre à la politesse qu'on lui avait faite.

— Va donc ! Mais trouve-toi sur la plage quand la procession passera ?

Avec Jacqueline, elle entra chez la cousine, et, voulant d'abord saluer la malade, elle alla, au bout du corridor, jusqu'à la pièce où la mère Libert, assise dans son lit, le dos appuyé sur plusieurs oreillers, regardait, à travers sa chambre et la chambre voisine, la jeune fille à sa toilette. D'abord elle dit quelques phrases, timidement, comme une pauvresse chez une riche ; elle remercia de l'intention qu'avait eue Marie d'inviter les cousines d'Équihen, et, suivie de Jacqueline

silencieuse, elle s'avança vers la pièce, chambre d'apparat, salon de la maison marine, où Marie Libert, debout sur le parquet, en vêtements de dessous, jupon court de laine blanche, chemise plissée à peine échancrée au cou, attendait qu'une grande fille du Portel, pâle et longue de museau, son amie, commençât de poser les trois pièces de la coiffure.

— Vous arrivez bien, cousine Lobez, dit Marie : on va me faire belle.

En même temps, prenant bien garde de ne pas remuer la tête, car on emprisonnait, dans un premier bonnet de piqué, son chignon bien serré, dur et demi-circulaire comme une châtaigne quand elles sont deux dans la même bogue, elle tendait les mains, elle donnait un peu de son âme tendre à la pauvresse invitée. Celle-ci n'avait point de fille de cet âge. Elle se sentit comprise, aimée, interrogée par ces yeux entre blond et brun, de la même couleur que les cheveux, et qui la regardaient tout droit, et l'enveloppaient, et l'attiraient. Ils disaient : « Petite mère Lobez, si vous croyez que je vous ai fait venir pour le seul plaisir de vous avoir chez moi, vous vous trompez. Vous êtes une bonne femme, une lointaine parente, mais il y a une autre raison : devinez laquelle ? » La veuve pensait : « Quel plaisir j'aurais à avoir cette petite nonne chez moi ! Jacqueline ne m'aide guère. Jeanne fait ce qu'elle peut, mais c'est bien petit encore, tandis que celle-ci, celle-ci ! » Elle serra les mains qu'on lui tendait, et, prenant, sur le lit de parade, la cornette de toquet, qui est le fond de la coiffe de cérémonie, elle l'appliqua sur le bonnet de piqué, et l'assujettit en arrière, avec une épingle de cuivre. De même, en avant, elle fixa, et serra une belle bande de mousseline bordée de Valenciennes, qui affleurait le front, pressait les tempes, tournait au-dessous de l'oreille, et venait s'attacher aussi à la naissance de la nuque. La coiffe étant ainsi posée, on ne voyait des cheveux qu'une toute petite barre châtain clair, un banc de sable entre le front et la dentelle. La tête, moulée dans l'étoffe blanche, n'ayant plus la richesse profane des cheveux, prenait une dignité religieuse. Le visage devenait roi. Rien ne se perdait plus du moindre mouvement des sourcils, des yeux, des lèvres.

— Voici maintenant la robe, dit la veuve.

De ses deux bras écartés, elle entr'ouvrait la jupe de fin mérinos rouge, qu'elle tint un moment immobile au-dessus de la tête de Marie, et qu'elle laissa couler jusqu'à la ceinture. Aussitôt la jeune Porteloise, l'autre habilleuse bénévole, pria Marie de tendre ses bras aux manches repassées, et qui se tenaient gonflées, d'un corsage en mousseline blanche brodée. Elle attacha le tablier, également de mousseline brodée, et elle se recula, pour juger de l'effet. C'était déjà un riche costume, et mis en place par des mains adroites. La petite Jacqueline,

pour l'admirer, s'était détournée, elle avait cessé de compter les chemises, les draps, les tabliers et les mouchoirs de soie assortis, les serviettes et les torchons de l'armoire ouverte à deux battants. Mais la principale pièce du costume manquait encore. Sur le lit, Rosalie Lobez prit le « mouchoir d'honneur », un grand châle en cachemire, orné de dessins de couleurs violentes, rouges, violets et verts, et garni de longues franges blanches comme ceux des filles de Séville. Elle mit un peu de temps à l'ajuster, car c'est un art véritable. Il faut que le châle laisse le cou dégagé, qu'il fasse comme une corbeille au bas de la nuque, et qu'il croise sur la poitrine. Sur la table, ce fut Jacqueline qui prit les boucles d'oreilles d'or, longues d'au moins cinq centimètres, deux « branches de raisin », comme on dit au Portel, et les pendit aux oreilles de Marie. Ce fut elle qui passa au cou de Marie la chaîne d'or qui faisait cinq tours, et qui venait de la grand'mère.

— Te voilà gréée, dit la mère Libert : viens me voir !

Toutes les filles ont le sentiment de la parure. Mais d'être ainsi parée comme une châsse, d'être une splendeur vivante et pudique, de ressembler aux aïeules qui avaient inventé ce vêtement magnifique et qui en avaient porté plusieurs pièces, de songer aussi qu'elle allait rehausser l'éclat d'une cérémonie religieuse, de se sentir enfin à cette heure et dans ce rôle virginal dont elle avait si souvent rêvé, il vint à l'esprit de Marie une joie grave qui la grandit. Elle s'avança, comme dans la gloire de ses noces, les paupières à demi baissées, ne souriant pas, mais ravie. Et la mère Libert elle-même, en l'embrassant sur le front, crut baiser la statue d'une sainte.

« Quel dommage ! pensait Rosalie Lobez, en sortant de la maison. Je n'aurais pas dû laisser aller Gingolph ! Voici que nous sommes dans la rue, que tout le monde regarde notre cousine et se récrie : et Gingolph n'est pas là ! Je suis sûre que, s'il la voyait seulement, il lui donnerait son cœur tout neuf. J'ai eu tort. J'ai fait une faute. Dans ma hâte, qui était de l'amour-propre, je me suis débarrassée de lui, afin d'assister à la toilette de Marie, parce que cela me flattait. À présent, où est-il ? N'aurais-je pas mieux fait, cent fois, de le retenir, ou de demeurer avec lui dehors, et d'être seulement là, sur le passage, mais avec lui ! »

Elle avait une conscience délicate, dont les agitations ne se calmaient pas vite. Tout le long de la rue Carnot, puis sur la place de l'Église, elle chercha des yeux son fils, elle s'accusa d'orgueil, et n'eut pas tant de plaisir d'accompagner Marie qu'elle ne sentit de remords parce qu'elle n'avait pas commandé son enfant. Non, il n'était pas parmi les groupes qui étaient plantés sur la place, près à près, comme des massifs noirs à la tête fleurie et mobile. « Tiens, regarde ta cousine qui entre à l'église ; on lui donne l'eau bénite, comme à une dame. »

Une demi-heure plus tard, sous le soleil, chaud entre les nuages, la procession sortait. La croix d'argent allait en tête, accompagnée d'enfants de chœur. Derrière elle venaient, sur deux rangs, les enfants des écoles libres qui portaient, sur leurs épaules, des statuettes ou de petits bateaux sculptés et gréés par les capitaines en retraite, les femmes de la congrégation des mères chrétiennes, vêtues de noir et de violet, mouchoir de soie violette à dessins noirs, tablier de soie violette, coiffées du toquet, ornées de tous leurs bijoux d'or. Quelques-unes des femmes, les plus vieilles, malgré la chaleur, portaient le grand manteau de deuil bordé de velours, qu'attache par-devant une agrafe d'argent, et elles faisaient songer à leurs sœurs des brumes de la mer, les Brugeoises, qui portent la même mante longue. Après les femmes venaient les jeunes filles, toutes en toquet, tablier de couleur, jupe noire bordée en bas d'un large ruban de couleur vive. Les enfants de Marie, les porteuses du bateau de Notre-Dame de Boulogne, les chanteuses, précédaient immédiatement le clergé, et formaient l'anneau éclatant de cette longue chaîne humaine. Elles étaient attendues, regardées, enviées, non seulement par les quelques étrangers, accourus de Boulogne ou des plages voisines qui commençaient à recevoir les premiers baigneurs, mais par toute cette population de marins, parentèle énorme, neveux, cousins, arrière-cousins, dont la plupart allaient suivre la procession, et qui guettaient là, sur le parvis de l'église et devant l'entrée, cette floraison du Portel, les filles fraîches aux yeux baissés, et le costume de pourpre et de lin blanc que les ancêtres avaient inventé.

Toutes ces jeunes bouches levées chantaient les litanies de la Vierge. Marie Libert marchait dans les derniers rangs, loin derrière les trois reines qui tenaient, à deux mains, leur lourd bâton blanc. La mère Lobez, pour une fois, n'avait pas voulu se mêler aux femmes du Portel ; mais, en dehors de la procession, et fendant la foule, elle tâchait de se maintenir sur la même ligne que Marie, et le plus près possible, pour voir cette belle jeune fille, qui tournait le visage, quelquefois, et la caressait d'un regard de ses yeux sages. La mère Lobez songeait qu'elle n'aurait jamais assez d'argent pour acheter tout ce drap, toute cette soie, et cet or, et ces broderies, et que Jacqueline qui était là, à sa gauche, ne pourrait jamais prendre rang dans ce cortège. Mais elle chassait la tentation d'envie. La procession allait lentement. Les chantres continuaient de chanter les litanies. Plusieurs prêtres suivaient, puis une foule d'hommes, presque tous des marins, des débarqués de la flottille d'Islande, qui allaient s'embarquer demain pour la pêche au hareng, ou sur les chalutiers. Ils s'approchaient, par groupes épais, sans discipline, et se fondaient en une masse qui s'étirait et prenait à peu près la largeur d'une rue. Combien étaient-ils ? Sept cents ? neuf cents ? un millier ? Les chapeaux de soie qu'on voyait, çà

et là, sur la tête des plus riches d'entre eux, indiquaient l'importance de la fête et la volonté du respect. Quand les marins se furent joints à la procession, il resta peu de monde sur la place : des curieux seulement, et des mécréants qui avaient renié leurs pères. Déjà les enfants de chœur qui ouvraient la marche descendaient sur le sable de la plage. Par la rue de la Marine, la rue de l'Amiral-Courbet, la rue de la Mer, le peuple du Portel, serré entre les maisons, arrivait à la pointe du petit port, passait entre quelques canots tirés au sec, le long du ruisseau qui sert d'égout à la ville, et se répandait sur la plage. Celle-ci, bien ouverte, recevait le vent du large et le soleil. Elle donnait la liberté. Il n'y avait plus de cortège, mais une multitude assemblée au bord de l'eau, attentive à une seule chose : aux mouvements du prêtre qui allait bénir la mer.

L'abbé, maigre, revêtu du surplis et de l'étole, plus petit que beaucoup des pêcheurs qui l'enveloppaient, mais plus ardent, s'était avancé jusqu'à l'extrême limite du flot. Les enfants de chœur, autour de lui, amusés, regardaient la vague qui, déferlant à courte distance, s'aplatissait sur le sable et cernait les souliers à boucle du pasteur. Les autres prêtres se tenaient en arrière. Lui, il regardait au loin la souple étendue, sur laquelle ses paroissiens vivaient tant d'heures, et qui les lui enlevait. Les chantres entonnèrent les chants de la bénédiction, et il ôta sa barrette. Puis, le psaume terminé, le prêtre récita la prière que la longue tradition lui prescrivait et qu'une partie des assistants, des femmes du moins, traduisaient vaguement. Il disait : « Dieu tout-puissant, nous supplions votre bonté de remplir cette mer de vos bénédictions, de sorte que votre peuple ait toujours sujet de vous rendre grâces pour vos bienfaits. Que la fécondité de l'abîme comble de biens les pauvres, et que l'homme de peu et l'indigent célèbrent le nom de votre gloire… Bénissez nos bateaux, et tous ceux qu'ils portent, comme vous avez béni l'arche de Noé voguant dans le déluge ; tendez-leur votre droite comme vous l'avez tendue à saint Pierre marchant sur les eaux… Seigneur Jésus, qui avez commandé aux vents et à la mer, et alors survint une tranquillité immense, exaucez les prières de votre famille, et accordez-nous, par ce signe de la sainte Croix, que s'écarte de nous toute la cruauté de la tempête… » L'officiant leva le bras droit, et jeta de l'eau bénite dans l'eau sauvage. Des milliers de témoins l'observaient, du haut de la falaise ou du rivage. La bénédiction selon la coutume n'était pas encore complète. Il se mit donc à marcher dans la mer. Trois enfants de chœur le suivaient. L'eau passait par-dessus les souliers, baignait les soutanelles rouges et la soutane noire. Un grand murmure sortait de la foule. Alors le curé prit, des mains du premier des enfants de chœur, la grande croix argentée ; il fit encore quelques pas, et lentement, avec la hampe, tandis qu'une vague déferlait, il traça dans l'eau le signe rédempteur. On attendait que la mer eût ainsi tous

les sacrements qu’elle peut recevoir. Des hommes, des femmes, des enfants s’avancèrent aussitôt, et, trempant les doigts dans le flot nouvellement bénit, ils se signèrent. Le geste fut fait, en même temps, d’un bout de la plage à l’autre.

Déjà la foule refluait ; déjà, sous le commandement d’un vicaire, la procession se reformait et commençait à monter la rue de la Falaise. En haut de la rue, ouvrant les bras, on voyait le grand Christ, accompagné de la Vierge et de saint Jean, et devant lequel les prêtres, un moment, s’arrêteraient. On se hâtait, le temps menaçait. La mère Lobez, avec Jacqueline, tout le long de la plage, avait cherché Gingolph, de groupe en groupe. Bien que la pauvre femme eût grand’peur d’être trouvée « hardie », elle avait levé le nez vers les pêcheurs ou les étrangers accoudés au muret qui suit le bord de la falaise. Mais nulle part elle ne vit un jeune garçon qui ressemblât à son fils. Un moment, elle fut arrêtée par le défilé du cortège, qui coupait la plage. Elle aperçut encore Marie. Ce ne fut qu’une vision rapide. Séparée du groupe des Porteloises par des étrangers, qui voulaient s’approcher et photographier les porteuses du bateau de Notre-Dame, elle fut repoussée, rejetée en arrière de la foule. Le gros nuage, depuis le matin menaçant, avait monté dans le ciel ; il couvrait la mer, qui était devenue noire, et une de ses tours, arrondie et cuivrée, pleine de pluie et d’électricité, dominait la plage, la ville, les champs. Des gouttes d’eau tombèrent. Aussitôt les parapluies s’ouvrirent, cachant à moitié le cortège ; des mères se précipitèrent pour emmener une enfant des écoles, d’autres relevèrent leur tablier ; les banderoles effarouchées se mêlèrent ; des statues, au-dessus de la foule, hésitèrent, balancées, car les porteuses en avant voulaient se réfugier dans la maison du coin, et les autres étaient d’avis de continuer. « Quel dommage ! Toute la procession va être gâtée ! Et toute la mousseline perdue ! Et les enfants trempés ! » On entendait ces mots-là, partout, murmurés. Un rire sonore fit se retourner la mère Lobez et Jacqueline. Un tout jeune homme, quelqu’un de la marine, mais qui ne devait pas être du pays, pas même de Boulogne, un petit bien habillé, impertinent, coiffé d’un chapeau melon, la moustache blonde relevée, riait à gorge déployée, dans un groupe de marins.

— Pourquoi ris-tu ?

— Regarde-les donc, tous les mômiers ! Sont-ils embêtés !

— C’est pas une raison pour rire, la pluie va gâter leur beau fait, et les hardes de fête. Moi, je ne ris pas.

— Moi si ! J’aime ce qui embête les autres.

La mère Lobez fut outrée de ce propos. « Viens ? » dit-elle à Jacqueline. Elles tournèrent la foule, passèrent au ras de la mer qui

montait. Jacqueline, par-dessus sa tête, pour s'abriter, avait relevé sa robe. Les deux femmes marchaient vite. La pluie tombait. Quand elles furent rendues à l'entrée de la rue de la Mer, les paroles d'un cantique volèrent autour d'elles, emportées dans le souffle du vent. C'était le cantique des marins du Portel :

Hélas ! sur cette terre
Souffrir est notre sort,
Le poids de la misère
Nous suit jusqu'à la mort,
Ah ! soyez-nous propice,
Recevez-nous au ciel…

— Nous suit jusqu'à la mort… Tu entends ? dit la mère Lobez. Que c'est vrai ! Moi, en ce moment, je souffre de ma faute,… d'avoir laissé aller mon Gingolph.

Elle dit, un moment après :

— As-tu vu comme elle était jolie, la cousine Marie ?

— La plus jolie !

— Non : elle a un petit nez en l'air qui l'empêche d'être belle tout à fait : mais mignonne, oui, la plus mignonne de toutes.

La pluie tombait ; un vent froid soufflait, et traversait l'été, rappelant à tous que le détroit lui appartient. Rosalie et sa fille montaient vers Équihen. Elles y arrivèrent lasses. Gingolph n'était pas rentré.

Il ne rentra que vers huit heures du soir, à l'heure dorée où tout ce qui a des yeux et un cœur regardait, ce jour-là, dans le ciel à présent dégagé, descendre le soleil. Il se baissa, pour entrer sous la coque de la vieille barque, et la mère, qui faisait cuire la soupe sur le fourneau, se retourna :

— Je ne vivais plus ! D'où viens-tu ?

— De Boulogne.

— Avec qui ? Tu as été au café, je le vois, tu es rouge !

— Avec Fourmanoir.

La mère Lobez avait l'esprit rapide. Elle avait déjà compris que Fourmanoir proposait à Gingolph d'embarquer sur la *Belle-Chance*. Tout ce qu'elle avait rêvé si souvent, le salut par son Gingolph, le retour au Portel, les enfants mieux vêtus, la maison en pierre, le voisinage des parents de là-bas, tout le bonheur lui commandait d'agir. Elle demanda :

— Tu as accepté, au moins ?

— Non, dit le mousse en secouant sa crinière fauve, j'ai bu avec lui, il m'a fait visiter le bateau, et j'ai dit non.

— Fourmanoir, c'est moins bon que les frères Charlot, je le sais, Gingolph. Mais c'est tout de même un bon patron, et sa *Belle-Chance* est un joli voilier. Marie Libert m'en a parlé. Il te veut comme novice, pas vrai ? Combien t'offre-t-il ?

— Quatre-vingts francs par mois.

— Presque la paye d'un homme ! Comment as-tu refusé ça ? Dis ? Tu as bu trop d'eau-de-vie dans ton café ? Tu n'as pas pensé à nous ? Est-il possible ? Quelle raison lui as-tu donnée ?

— Pas. Je suis bien à bord de la *Reine-Marie*. On prend du poisson. Je connais tous les compagnons.

Il ajouta, se penchant :

— Est-ce que mon père l'a quittée ?

Elle fut surprise de ce que son fils eût rassemblé si fortement, en si peu de mots, toutes les raisons qu'il avait de demeurer à Équihen, de ne pas quitter le petit bateau cordier. Mais la décision ne l'étonna pas. Le père était ainsi, sans ambition, résolu dans le danger, mais épouvanté par le changement. Rosalie reconnut l'homme d'un village, d'une falaise, d'une barque. Elle répondit, sans avoir l'air de répondre :

— Mets du charbon dans le fourneau, mon fieu ? Il faut que la soupe ait un bouillon de plus.

Le mousse se détourna ; derrière la porte, il prit le seau qui était léger, léger.

— N'y a plus rien, dit-il.

Il se souvint qu'on avait dépensé toute sa part de pêche pour payer le boulanger et pour acheter une petite machine électrique, une espèce de ceinture que la mère faisait porter, nuit et jour, à Désiré. Sans hésiter, il alla au fond de la maison de bois, il se baissa, et, sous son lit, dans une cachette, il saisit un petit chariot, fait de main de marin, et dont il s'était bien amusé, pendant toute son enfance. Dans l'intérieur du jouet, il entra ses deux pouces, pesa sur les bords, et les fit éclater.

— Tiens ! dit-il à la mère, en lui offrant quatre planches et des éclats de sapin : ça flambera bien mieux qu'un morceau de charbon !

Elle mit les planches dans le foyer, avec la même peine secrète que si le chariot avait été à elle. Gingolph avait rejoint ses sœurs et son frère qui s'amusaient, dans le long crépuscule, sur les terres vagues de la falaise d'Équihen. Cinq minutes plus tard, la mère agitait, selon sa coutume, une petite sonnette de poupée, qu'une fille de Parisiens, l'été

précédent, avait donnée à Louise. La nichée accourut, moins Désiré, l'infirme, qui avait les jambes molles, et qui rampait, se soulevant sur ses bras. La soupe était servie, entre deux lits, sur une table basse. Toutes les pauvretés ne sont pas tristes. On riait souvent, et même la mère Lobez riait volontiers, causant avec ses enfants, sous la coque renversée de la *Hardie*. Mais ce soir-là, elle demeura comme au temps où le père venait de disparaître, absorbée, répondant mal aux questions, ne grondant pas, ce qui était un grand signe d'absence. Gingolph n'avait pas changé du tout. Elle songeait : « Il est comme son père, que le monde ne remuait point, et qui n'avait que le cœur de bien vivant. »

Après le souper, les trois petits furent couchés, et Jacqueline avec Gingolph accompagnèrent Rosalie Lobez, qui avait dit : « Si nous allions prendre le frais ? » Ils descendirent un peu, sur la rude pente de glaise herbue, et ils allèrent jusqu'à la dernière maison du village, à l'endroit où il n'y a plus de muraille, plus de jardin, et même plus de filet qui sèche. Les enfants restèrent debout, la mère s'assit. Le jour ne voulait pas mourir, l'eau était plus lumineuse qu'au plein midi des mois d'hiver. Elle montait jusqu'aux limites extrêmes où elle avait poussé, naguère, les débris de goémon, de paille et de liège, mêlés ensemble et qui faisaient une ligne sur le sable. Elle couvrait les pierres tombées et les quelques rochers entre le Portel et Boulogne, en arrière. Toutes les anses, tous les ports, le lit tordu des petits fleuves côtiers étaient pleins et gonflés d'eau.

Rosalie Lobez considéra d'abord cette immensité paisible, puis elle dit :

— Mon Gingolph, la maison de chez nous a tant vieilli qu'elle ne tient plus. Je n'ose ouvrir la fenêtre de peur que les carreaux ne tombent ; la pluie coule sur le lit de Jeanne. J'aurais plaisir à avoir une maison de pierre.

Il ne répondit rien. Il avait l'air absorbé par le feu des phares qui flambaient et mouraient dans le jaune du crépuscule.

— Voilà des années que je traîne ma dette chez le boulanger. Si tu devenais novice à bord de la *Belle-Chance*, tout serait payé. Et qui sait l'avenir ? Tu monterais mieux en grade, sur un grand bateau du Portel, que si tu restes à Équihen. J'ai toujours compté sur toi…

Le jeune homme demeura debout, et muet, plus d'un quart d'heure. La mère, courbée vers l'herbe de la falaise, haletante, n'osant bouger de peur de changer les idées de l'enfant, écoutait, arrachait des brins d'herbe à la falaise, et les brisait en morceaux. Tout à coup elle sentit que son grand gars s'était mis à genoux près d'elle, qu'il la serrait contre son cœur et que, passionnément, pieusement, comme s'il

proclamait : « Je vous appartiens ! » il la baisait au front.

Ce fut tout ce qu'il dit. Mais elle comprit. Jacqueline, devenue joyeuse, se mit à rêver tout haut.

— Je connais une maison au Portel, qu'on pourrait louer pour pas cher. Jeanne ferait la cuisine avec maman ; moi je commencerais mon apprentissage de couturière. La maison a une cour ; elle a deux belles chambres et un grenier : ça ne sera pas si loin qu'Équihen, mon petit Gingolph, quand tu descendras de la *Belle-Chance* !

Lui, il s'assit à côté de la mère Lobez, un peu en arrière. Il était content d'avoir eu la force de faire son sacrifice. Le soir vient, même à la fin de juin ; l'ombre s'était posée sur la terre et les lointains de la mer ; il soufflait du large une brise qui entrait, par bouffées, dans la chaleur des champs et dans les maisons dont les fenêtres, toutes, étaient ouvertes. La pauvre Lobez, quand elle voyait la mer, n'était jamais en paix. Ce soir-là, la mer était douce. Chacun songeait à la vie nouvelle.

Quand il fut l'heure de rentrer, Rosalie Lobez, montrant la plage, dit à son fils :

— Regarde donc : tout le sable, et les coquillages, et les moules des rochers, et les puces de mer, tout était dans la sécheresse. La marée est venue : à présent, tout est plongé dans la fraîcheur de l'eau.

Il ne répondit pas, mais, en arrière dans le demi-jour, son visage s'épanouit, parce qu'elle avait bien parlé de ce qu'il aimait. Et, comme elle disait : « Il faut pourtant aller se coucher, mon Gingolph ? » il demanda, il osa même commander :

— Non, restons !

Ils restèrent longtemps encore, ne se disant rien, leur âme était sur la mer et parlait avec elle.

IV

L'EMBARQUEMENT SUR LA « BELLE-CHANCE »

Le lendemain matin, dans la clarté de neuf heures, le mousse d'Équihen, bien astiqué, vêtu de son pantalon le meilleur qui avait une pièce au fond, et de la petite veste de toile cachou dont l'ourlet raide tombait à peine au bas des côtes, son visage rond luisant de jeunesse, coiffé d'une casquette de laine qui laissait passer, en avant, un éperon de cheveux dorés, avait pris la route d'Équihen au Portel, puis celle du Portel à Boulogne. Il arrivait au point où le plateau des terres à blé, des pâturages et des falaises est coupé par la vallée de la Liane. Le chemin tourne et descend en lacets. Quelques maisons ouvrières sont plantées sur l'extrême marge du plateau. C'est l'*Ave Maria*. Gingolph s'arrêta, regarda devant lui, et fut saisi d'une grande émotion. Il avait passé là bien des fois, indifférent. Était-il donc devenu un autre homme ? Oui, et pour un signe qu'il avait fait. Il sentait son cœur battre et tantôt se donner et tantôt se refuser à cette ville où il aborderait, désormais, après chaque expédition de la *Belle-Chance*. Il la considérait comme un de ces chefs auxquels on est présenté, tout à coup, dont on va dépendre. Pour lui elle était pleine de secrets. « Serai-je aussi heureux ? Deviendrai-je riche ? Est-ce que je pourrai m'habituer ? » Ce n'est plus sur la plage déserte d'Équihen qu'à chaque marée, à présent, il prendrait pied, comme un goéland ; il serait l'un de ces marins qui montent, par les échelles de fer, jusqu'au quai de granit, et qui se répandent dans les ruelles du port, en quête d'un abri et d'une femme, de la fiancée, de la maîtresse ou de la ménagère qui sait l'heure, à peu près, du retour, et qui attend, chez une amie, que le bateau ait achevé de débarquer le poisson.

Par-dessus le quartier de Capécure, tout neuf et tout rouge, qui fumait à ses pieds, par-dessus les usines, les entrepôts, les maisons d'armement, au delà du port presque invisible, Gingolph voyait la vieille Boulogne, bâtie sur deux collines jumelles, Boulogne avec ses trois paroisses si différentes d'image, de population et d'esprit : Saint-Pierre qui est la colline avancée dans la mer, la septentrionale et la guetteuse, Saint-Nicolas caché dans le creux, Notre-Dame qui est la seconde colline, et qui remonte en arrière ; Saint-Pierre qui appartient aux pêcheurs, Saint-Nicolas aux commerçants, Notre-Dame aux armateurs, aux vieilles filles et à ceux qui peuvent vivre à l'abri du vent ; Saint-Pierre, qui n'a pas un pouce de verdure entre ses maisons,

que domine la tour carrée de l'église, Saint-Nicolas où l'ombre tourne, dès le matin, comme sur un cadran solaire, Notre-Dame, l'ancienne cité forte, qui porte à son sommet, couronne verte et vivante, les cimes de ses ormeaux sur les plis des remparts et, par-dessus, la gloire de Boulogne, la cathédrale, la coupole bleue si bien dégagée de tout et lancée dans les airs, qu'elle sert de signal aux navires du large. Gingolph regardait aussi, fermant la vue, derrière la ville, la ligne des terres qui descendent du mont Lambert et entrent dans la mer à la pointe de la Crèche, ligne bien établie, régulière et fine, d'où s'élèvent le moulin Flour et, toute blanche, la colonne de la Grande-Armée. Le marin de la *Belle-Chance* étudiait avec attention cette image magnifique, et celle des rivages qui fuyaient sur la gauche, falaises, plages, caps lointains pareils sur la mer à des brumes roulées ; mais toujours il revenait à la colline de Saint-Pierre, à son quartier à lui, commençant par le haut, puis laissant couler son regard sur les toits qui sont noués au clocher et qui pendent tout autour, toits fanés, rouillés, jaunis, brunis, plus pressés que les écailles d'une dorade, mais nulle part plus souples de mouvement que dans cette longue draperie des Tintelleries, par où les maisons de Saint-Pierre rejoignent celles de Saint-Nicolas. Il disait : « Voilà où je vais vivre plus que je ne voudrais ! » Tout ce qu'il avait entendu dire des villes lui revenait en mémoire, et aussi le visage de ses compagnons de la *Reine-Marie*. Et il sentait les larmes voisines de ses yeux.

Pour ne pas se laisser attendrir, après longtemps, il se remit en marche, et il tâchait de ne plus penser à ce qui allait arriver. Par les rues de Capécure, il gagna le pont Marguet. Tout l'intéressait plus qu'à l'ordinaire, ce matin. Il flâna sur le quai ; il se promena au milieu des tas de poissons que trente vapeurs ou voiliers, arrivés dans la nuit ou le matin, versaient sur le port. La pêche avait été bonne. Harenguiers, chalutiers, déchargeaient les uns près des autres, mais, tandis que les tonneaux de harengs salés et les caisses de harengs glacés étaient empilés sur des camions et des charrettes et directement portés chez les mareyeurs ou chez les armateurs, la cargaison des chalutiers devait d'abord passer par la criée. La halle était entourée d'une multitude affairée, comme une grosse fourmilière aux heures chaudes. On débarquait le poisson que des grues à vapeur allaient chercher au fond des cales ; on le versait à même sur les pavés, ou sur de grandes tables dressées par les marchands ; des équipes d'hommes, vêtus comme pour naviguer, courbés, les mains gluantes, le bas de leurs jambes enduit de colle de poisson, triaient les prises que les machines ne cessaient de puiser dans les cales et de jeter sur le quai. Ils les rangeaient, rapidement, par espèces, dans des paniers ou sur les claies des petites charrettes. Ils mettaient côte à côte les poissons plats, les poissons longs, les poissons ronds, et la « broutille », toutes les petites espèces

qu’on entasse dans des mannes d’osier, carrelets, rougets, limandes, vives ; ils composaient les lots qu’on allait vendre, et toutes les bêtes, saupoudrées de glace, la peau égratignée, le ventre enflé ou contracté, les nageoires saignantes, souvent l’estomac rose débordant de la gueule, voisinaient, s’amoncelaient, étaient séparées, prenaient enfin leur gîte sur une planche. Quelquefois un corps de grand poisson, posé en équilibre instable au sommet d’une pyramide, glissait jusqu’à terre, et l’on voyait la mort souple et luisante comme la vie. C’était l’apport quotidien des pêcheurs : les rougets grondins, écarlates ou bruns, les congres à la gueule formidable, les turbots, les soles, les barbues, les énormes anges de mer, les Saint-Pierre ou Jean Dorés, qui ont la tête transparente, les roussettes, tachetées, rugueuses, hideuses, les morues zébrées de jaune, les raies, les merluches, les lieux, les chiens de mer à la peau bleue, les poules de mer, faites en émail, les maquereaux, et les menus profits de l’équipage, qu’on a soin de vendre à part : homards, araignées de mer, oursins ramassés dans les fonds par le chalut, palourdes, coquilles de Saint-Jacques enguirlandées de goémons. En même temps qu’on déchargeait les cales pleines, on remplissait les cales vides avec de la glace concassée ; des automobiles, des charrettes acculées à l’extrême limite des quais, laissaient couler leur macadam glacé, à reflets verts, au fond des bateaux ; avant qu’ils fussent entamés, ces tas de glace, formés en talus aigu, étaient beaux à voir, recevant un dernier coup de lumière, et brillant d’un éclat dernier au moment d’être enfouis ; d’autres charrettes apportaient des sacs de charbon, que des hommes jetaient dans les soutes. Au milieu de cette foule en mouvement, Gingolph allait sans hâte, regardant tout : c’était son entrée dans le monde. Jusqu’alors, il avait passé comme un enfant, étranger, sans comprendre.

La *Belle-Chance* était amarrée vers le milieu du port, avant la Douane. Fourmanoir se tenait sur le quai, vêtu comme l’un de ses compagnons de travail, et il surveillait le débarquement des caisses de harengs, que la machine du cabestan enlevait par piles, du fond de la cale, et que des marins tiraient à eux et plaçaient sur une charrette. Il vit venir Gingolph, car ses petits yeux, enfoncés dans de la graisse rouge, voyaient clair, mais il fit semblant de ne pas l’avoir aperçu. Gingolph esquissa un vague salut de la tête, les hommes de la marine se découvrant peu, et il dit :

— Maître, j’ai réfléchi : si vous voulez de moi, j’embarque.

— C’est bien ! dit Fourmanoir, d’un ton bourru ; je ne pensais plus à toi ; je croyais que tu étais une bête. Si tu as réfléchi, tant mieux : je pars dans une heure.

— Je n’ai pas mon coucher, répondit Gingolph, mais tant pis, je dors partout ! Donnez-moi seulement une avance…

Il jugea qu'il avait bien le temps de s'embarquer, et continua sa promenade. Arrivé à l'extrémité de la longue file de bateaux, il se retourna, et revint, parmi les charrettes, les tas de poissons, les barils de bière, les filets, les baladeuses, et les gens affairés que le marché avait attirés. Il n'avait pas fait cinquante pas, qu'il entendit une voix claire qui riait : « Ah ! ah ! ah ! » Elle était savante, la voix qui riait, et plus de dix hommes s'étaient retournés, d'un air déjà galant, des jeunes, des vieux. Et que la fille était plaisante ! Gingolph la reconnut aussitôt. Elle passait, les joues animées, les yeux baissés, la bouche ouverte, les dents luisantes, au bras d'une amie de son âge, mais choisie parmi celles qu'on ne regarde pas ; elle suivait l'extrême limite du quai de déchargement, là où commence la chaussée de la rue. Elle avait, sur ses cheveux frisottés, un mouchoir bleu noué sous le menton, comme en portent souvent les ouvrières de la pêche. Elle allait du côté de la Beurrière. Et, quand elle fut sûre qu'on l'avait remarquée et qu'on la regardait, elle ne regarda personne, pas même en dessous. Elle fit la fière. Elle se redressa, et, sûre de son pas, du balancement de sa jupe, du geste de son bras, la main pliée, et blanche, et appuyée sur la hanche, elle s'éloigna en diagonale, plus grande que sa compagne, grandie encore par ses patins qui sonnaient sur le pavé.

« La dangereuse fille ! » pensa Gingolph.

Et aussitôt, il désira revoir, puisqu'il reviendrait souvent au port de Boulogne, cette Zabelle Gayole, qui l'avait accueilli, trois ans plus tôt, le soir où il chantait « au guénel, guénel ! » dans les rues de Saint-Pierre. Cette pensée-là lui tint compagnie jusqu'au bateau. Il n'y voyait point de mal, et dangereuse, dans son esprit, voulait dire attirante.

Une heure plus tard, il passait entre les jetées du port, et, comme tout l'équipage, composé de Portelois de la vieille race, et fidèle, il saluait d'un signe de croix le Calvaire des marins qui est au bout de la falaise de Boulogne. Il allait à l'embouchure de la Seine, pêcher le hareng, il commençait « le grand métier » à bord de la *Belle-Chance*.

V

ZABELLE

— Cette fille-là, on ne la tourne-vire pas comme on veut. Que je lui donne un ordre, elle fera le contraire. Que je ne dise rien, elle cherchera ce que je peux bien penser, pour ne point penser comme moi. Pourvu qu'on lui dise qu'elle est belle, elle trouve que le monde est bien fait.

C'est ainsi que madame Gayole, assise dans son salon, c'est-à-dire une chambre décorée, jugeait sa fille, en buvant du café, avec madame Gournay-Rivet et madame Bonvoisin, deux femmes de patrons, pairesses de la Beurrière, qu'elle avait invitées. Elle aimait à traiter ses amies ; toute la marine de Boulogne savait qu'on buvait de bon café et de la vieille eau-de-vie chez les Gayole Vert-de-gris, qu'on fût prié par la femme ou par l'homme. Mais l'homme n'avait pas toujours la permission d'inviter, tandis que madame Gayole ne dépendait de personne, et ne suivait que son bon plaisir. Elle aimait aussi à parler, elle aimait à entendre répéter, par des femmes de sa génération, qu'elle méritait encore sa réputation de beauté, enfin elle avait le goût des sucreries et des gâteaux, qu'elle ne manquait jamais d'offrir à ses amies. M. Gayole ne grondait pas, il ne trouvait pas de réponse, lorsque sa femme lui expliquait : « Je ne peux pas recevoir mes amies comme si j'étais la femme d'un matelot-pilote, ou d'un douanier ! » Dieu merci, M. Gayole était un autre homme ; il payait cet honneur assez cher pour ne pas l'oublier. Madame Gournay-Rivet, matrone imposante, madame Bonvoisin, de moindre noblesse, mais grave, fort économe, et qu'on disait très riche, ne laissèrent point passer les propos de madame Gayole sans les relever. Elles défendirent Zabelle.

— Peut-être auriez-vous désiré une fille moins jolie ? dit madame Bonvoisin, – qui n'avait point de prétention ; – il y a des mères auxquelles on ne peut pas faire compliment de leurs filles sans les rendre jalouses. Mais vous n'avez rien à craindre, ma chère : quand on vous voit l'une à côté de l'autre, on ne choisit pas, on vous caresse de l'œil comme deux poules dans le même panier, et dont personne ne sait l'âge.

— Vous êtes bien honnête, mais le reproche que je fais à ma fille n'est point d'être jolie, c'est de ne pas obéir, de ne pas savoir ce que c'est !

— L'avez-vous su jamais ?

— Parbleu oui, quand j'étais petite.

— Elle n'est plus petite ! Dix-sept ans vont sonner pour elle, cette année. Ça fera de l'amour de plus sur les quais de Boulogne.

— Je lui connais un amoureux ! dit madame Gournay-Rivet.

Les deux autres femmes, qui buvaient, écartèrent la tasse de leurs lèvres, et dirent, en même temps :

— Vraiment ?

— Un parmi d'autres, reprit la matelote en retouchant les plis du châle de soie qu'elle avait mis pour venir chez sa voisine. L'autre jour, j'arrivais, par la rue Faidherbe, près de la halle aux poissons, j'allais faire mes provisions, et je vois, au loin, passer Zabelle, avec son air de reine, entre deux petites compagnes. Tout le quai se retournait. Les caisses de harengs restaient en l'air au bout des vergues…

— Vous racontez trop bien, on ne vous croira pas, dit la mère.

— Je dis ce que j'ai vu. Près de moi, arrêté, regardant tout, ne faisant rien, il y avait un novice, un mécanicien peut-être, je ne sais pas, un tout jeune…

— Que dites-vous, ma chère ? interrompit madame Bonvoisin ; la fille d'un patron, comme Zabelle, n'épousera pas un mécanicien, voyons ! Pauvre petite !

— En effet, dit madame Gayole, sans indignation, mon mari n'a pas de goût pour leurs sacrées mécaniques. Nous sommes obligés d'en avoir plusieurs, de ces mécaniciens, pour notre bateau le *Dragon* ; ça le fâche assez, lui qui est de l'ancienne marine. Et que faisait-il, votre jeune homme ?

— Il la regardait, ma chère, avec des yeux !

— C'est tout ? J'ai souvent pensé que s'il y avait des allumettes sur le quai, elles prendraient feu, tant il y a de regards qui s'y croisent. Qui est-ce qui n'est pas regardé ? Revenez donc à mon café, Marguerite !

— Volontiers, Joséphine. On voit que vous l'avez fait vous-même. À propos, et la petite servante que vous aviez prise l'an dernier : je ne la rencontre plus ?

— Je l'ai renvoyée ; elle était pour moi comme le mécanicien pour monsieur Gayole : je ne pouvais la souffrir. Je m'en passe très bien.

— Zabelle vous aide, évidemment ? demanda madame Gournay-Rivet.

La belle madame Gayole fut un instant embarrassée. Il lui était désagréable d'avouer que sa fille ne se mettait pas volontiers aux

besognes du ménage. Mais elle avait de l'invention. Et, ayant humé une dernière gorgée de café, pour se donner du temps, elle répondit :

— Je la laisse faire le moins possible. Qu'est-ce que je deviendrais, si je n'avais pas à travailler ? Et puis elle a d'autres idées.

— La maison d'armement peut-être ?

— Justement, elle entre demain chez Grollier.

Un peu de temps encore, dans la salle d'honneur des Gayole, chauffée par une large coquille de charbon, les trois femmes continuèrent de causer. Puis les voisines se retirèrent, car le crépuscule tombait, et la rue s'emplissait d'une brume glacée où flottait l'odeur des cuisines. En fermant la porte, madame Gournay-Rivet dit à l'autre visiteuse :

— La servante remerciée, la fille à l'armement : les affaires ne sont pas brillantes chez les Gayole. Je m'en doutais !

Elle se trompait ; sa jalousie était en défaut. La fortune des Gayole n'avait pas subi de diminution ; elle s'était transformée, elle courait une chance : mais on pouvait approuver Gayole d'avoir tenté cette entreprise où d'autres ont réussi. Il avait acheté un bateau à vapeur, pour la pêche au chalut, un bateau construit en Angleterre, et qui lui coûtait 150.000 francs. Sans doute, il ne possédait pas une somme aussi importante ; tout le monde se souvenait, dans la Beurrière, qu'il avait épousé une fille sans fortune, à laquelle ses parents n'avaient pas même pu donner les trois meubles d'usage, le lit, l'armoire, la commode. Que de fois on avait répété : « Cette Gayole, qui, en se mariant, n'a eu qu'une pièce ! » Non, l'homme devait à son travail, à son énergie, à sa connaissance de la mer, les 80.000 francs qu'il avait versés comptant pour l'acquisition du chalutier. Le reste était avancé par un banquier. L'ancien patron de pêche était ainsi devenu armateur, en prenant sa retraite, et le bateau, dont la première année de pêche venait de se terminer, avait rapporté une somme assez ronde. Mais M. Gayole, en devenant capitaliste et chef d'entreprise, s'était aperçu que les frais généraux sont lourds, et il s'en était vengé, en enjoignant à la belle madame Gayole de se priver de la petite servante, et à Zabelle d'avoir à gagner elle-même ses rubans et ses tabliers de soie, si elle en voulait porter. De là, les deux résolutions dont s'étonnaient madame Bonvoisin et madame Gournay-Rivet. Joséphine Gayole était trop fine pour révéler ce qui ne la flattait pas. Elle avait obéi à son mari, parce que, sur ce point, elle savait qu'elle ne gagnerait point la partie : la marine était en cause, et là il entendait commander. Mais le brave Gayole n'avait eu, de la victoire, que l'apparence. Dès le lendemain, « ses femmes », comme il disait, recommençaient à dépenser non pas follement, mais largement, en princesses qu'elles

étaient, l'argent que le patron Gayole, depuis les débuts du ménage, gagnait pour Joséphine et pour Zabelle.

Les exemples sont nombreux, dans le peuple de France, et de plus en plus, des ménages où l'homme, rude, solitaire et absorbé dans le travail, s'use pour contenter le goût de bien-être et de luxe d'une femme qu'il estime supérieure, qu'il veut rendre heureuse, et qui semble, aux yeux des tiers, une personne d'une autre condition sociale. Cependant, le ménage n'était point troublé. On ne jasait pas sur le compte de madame Gayole. Même dans ce quartier surpeuplé, où la jalousie et la médisance ne manquent point, on ne lui prêtait aucune aventure. Elle était libre seulement d'allure et de propos, et assez belle encore, à quarante-trois ans, pour que M. Gayole se crût, parfois, le droit d'être jaloux et de le montrer. Elle avait une beauté forte, rayonnante, satisfaite et classique. Les plus belles étoffes de soie dont on peut faire des tabliers étaient pour elle, et de même les plus belles dentelles qui peuvent border la coiffe boulonnaise. Elle serrait, dans la grande armoire de sa chambre, un « fer à cheval » garni de Valenciennes, et un autre de dentelle de Bruges. Ses « dorlots » venaient de chez le bijoutier adopté, de tout temps, par la Beurrière ; elle commandait ses corps, – le mot du XVIIe siècle est demeuré vivant dans la marine, – chez mademoiselle Cécile, « corsetière des dames matelotes » ; elle tenait à ses patins, à ses longues boucles d'oreille, à la manière qu'elle avait toujours eue de se coiffer, les cheveux séparés en deux bandeaux réguliers, ce qui était d'un beau dessin et convenait à ses lignes. Volontiers elle blâmait, comme d'un manque d'esprit et de coquetterie, les filles qui abandonnent le costume traditionnel des matelotes boulonnaises. Et, sur ce point, comme sur plusieurs autres, elle se trouvait en désaccord avec sa fille, la plus souple, la plus câline, la plus fière en esprit, la plus faible de cœur, la mieux attirée par la mode, la mieux persuadée de la royauté de la jeunesse, la plus franche d'ailleurs, et peut-être la plus capable de dévouement, de toutes les filles de la Beurrière.

Zabelle, mise en demeure de travailler, avait choisi l'un des métiers que préfèrent les jeunes filles et les jeunes femmes des marins de la côte. Quelques-unes se font inscrire comme ouvrières dans les fabriques de plumes d'acier ; la plupart entrent dans les maisons d'armement et réparent les filets, ou disposent, dans les caisses, le poisson qui sera expédié dans toute l'Europe. Zabelle avait choisi le métier de remmailleuse, de ramendeuse, comme on dit à Boulogne. Elle était de ces Boulonnaises qu'on voit passer, le matin, vêtues d'une courte jupe brune ou noire, d'un corsage à basque, la tête couverte d'un châle de laine qui ressemble à une mantille, quand il est bien posé, et qui retombe sur les épaules, les pieds chaussés de socques à talon de bois qui haussent la taille de ces femmes, presque toutes

grandes et élancées. Elles vont par bandes, souvent en se donnant le bras. Elles portent une petite marmite de fer étamé, dans laquelle elles feront mijoter du café, ou leur soupe pour midi. Il y en a de jolies ; il y en a beaucoup d'élégantes, et de bien faites, et qui marchent comme des reines qui seraient hardies. Leurs patins claquent à tous leurs pas. Elles n'ont peur ni du pavé gras, ni des fondrières, ni du vent, ni du brouillard, ni des propos douteux des marins qui déchargent les bateaux, des rouliers ou des traîneurs de baladeuses qui emportent le poisson, des soutiers noirs comme des sangliers, des camionneurs amenant la glace brisée ou les barils de bière, ou des employés circulant parmi les groupes de cette grande bourse de la pêche qu'est le port de Boulogne. Car elles ne gagnent pas le pont Marguet et le quartier de Capécure par les rues détournées : non, elles descendent tout le long des quais, regardées, interpellées, répondant, même les douces, même les chastes, et riant parmi des hommes affairés, dont elles connaissent presque toujours le nom, la famille, le bateau, la maison dans les rues du Portel ou de Boulogne. Elles vont au travail, elles vont d'abord à la conquête du monde. Quand elles ont passé, bien des yeux les suivent. Elles traversent le pont, les lignes de rails de la gare maritime, sur lesquels, tout le jour et toute la nuit, des locomotives poussent ou tirent des wagons ; elles entrent dans l'usine, et montent au « grenier » qui sent le hareng, le goudron et la corde mouillée.

Dans l'atelier où venait d'être admise Zabelle, travaillaient des Porteloises, en nombre supérieur à celui des Boulonnaises, et qui venaient du Portel, à pied, par bandes moins bruyantes, entre les champs, les terrains vagues et les villages de la route. La directrice, la « contredame », était une Wacogne, du Portel, vieille femme à lunettes, toute blanche de visage, toute brune de mains, à cause de tant de filets tannés qu'elle avait remués, parlant peu, gouvernant son grenier par le regard de ses yeux verts, le claquement de sa langue et le battement de ses patins sur le plancher, et qui ne retrouvait un reste d'entrain et de physionomie qu'en entonnant un cantique, ou rarement une chanson, pour distraire les travailleuses et leur remettre l'âme en place, ainsi qu'il est d'usage dans les meilleurs ateliers. Ce n'est pas que l'armateur fût dévot ; on le disait radical ; il était de médiocre ouverture, mais l'intérêt chez lui commandait les principes ; les ouvrières faisaient bien leur travail ; elles ne réclamaient point d'augmentation : M. Grollier fermait les oreilles.

Or, un matin des derniers jours de janvier, la contredame avait dit :

— Deux ouvrières pour aller étendre des filets près de la Colonne ?… Qui demeure par là ? Vous, Louise ? Vous, Zabelle ? Descendez !

Quelle joie de quitter le grenier, de « partir à l'air » et de flâner jusqu'à midi ! La charrette était déjà sous le porche de la maison d'armement, le filet plié entre les montants de bois, le conducteur à la tête du gros cheval boulonnais, luisant, tondu, violet comme aubergine. Le patron ne devait pas être dans les bureaux. Un employé sortit, faraud, guignant les deux matelotes.

— Eh bien ! mesdemoiselles, vous montez sur les filets ? Oui ? Malgré le froid ? Voulez-vous la main ?

— Comme étrier, dit Zabelle.

Un instant, on vit la jeune fille poser le pied entre les mains jointes de l'employé, saisir un des barreaux du montant, et sauter sur les filets. Louise en fit autant, avec moins de légèreté. Pour toute récompense, l'une et l'autre, elles dirent merci, d'un air détaché, se sentant regardées par tout le bureau.

— Vas-y, charretier ! dit Zabelle.

Et la lourde voiture, d'un élan, descendit le trottoir et remonta sur la chaussée de la rue, les deux jeunes Boulonnaises assises en haut du gros tas brun, tournant le dos au cheval, et dansant, avec tout le filet, aux cahots du pavé.

Il faisait froid, mais elles avaient seize ans et dix-huit ans ; il pleuvinait, mais le jour était assez clair pour qu'on vît leur jeunesse ; la voiture trottait ; le port était plein de bateaux en réparation, ou qui arrivaient pour ne plus repartir que dans un mois ; les marins en vacances, ne sachant que faire, passaient des heures dans les cafés. Vers le milieu des quais, au coin de la rue Étienne-de-Blois, il y avait, devant le café « Au gai Marin », un groupe d'hommes nombreux, qui n'avaient pu trouver place à l'intérieur, et qui causaient. L'un d'eux, ayant aperçu les deux ramendeuses sur leur tas de filet, se détacha du groupe, et suivit la voiture. Il marchait moins vite que le cheval ne trottait, et les deux matelotes n'eurent pas l'idée, d'abord, que ce promeneur voulût les rejoindre. Il les regardait s'éloigner, mais combien d'autres avaient tourné la tête au passage de Louise et de Zabelle ! Elles le perdirent de vue à cause des groupes de promeneurs et de marins qui traversaient la voie. Mais, lorsque le cheval, sortant des quais, dépassant le casino et ses jardins, tourna pour prendre le boulevard Sainte-Beuve, qui longe la mer, elles ne doutèrent plus : ce jeune pêcheur s'était mis au pas de course, et les suivait. Il se rapprocha quand la route, au bout de la plage, commença de monter.

— Le voilà qui nous rattrape. Comme il court ! Comme il relève les talons ! Et il est joli, le garçon ! C'est toi qu'il regarde, Louise !

Il regardait Zabelle surtout. Il vint même si près qu'il saisit l'arrière de la charrette, se mit à rire, et dit :

— Est-ce que vous me reconnaissez, mademoiselle Zabelle ?

Il avait chaud, il tenait à la main sa casquette, ce qui est une marque de respect extraordinaire dans la marine, et Zabelle ne s'y trompa point. Elle se tenait penchée en avant, les deux mains écartées du corps et appuyées au filet, et elle observait avec attention ce Gingolph, ce grand gars tout rose et lisse de visage comme certaines coquilles marines, l'air passionné et naïf qu'il avait, ses yeux clairs dans la lumière du chemin montant, sa bouche entr'ouverte, qui laissait voir des dents carrées, plantées en ligne droite. Elle ne cherchait point qui il était, l'ayant nommé, dans son esprit, dès la première seconde, mais qui il serait. Elle le trouvait bien un peu jeune, se demandant ce que penserait sa compagne, si une fille de seize ans prenait au sérieux les galanteries d'un jeune gars qui n'en avait pas dix-sept, et qui était du Portel. Mais, ayant jeté un coup d'œil de côté, et deviné que Louise trouvait Gingolph très bien, et tout à fait plaisant, et même émouvant, elle se hâta de répondre :

— Vous êtes le chanteur d'*au guénel !*

— C'est vrai ! dit Gingolph tout flatté. Ne m'aviez-vous pas vu l'autre jour, déjà, près de la *Belle-Chance* ? Vous passiez avec une amie.

— Non, je ne vous ai pas remarqué.

— Vous regardiez de mon côté, un peu en dessous. Moi qui suis venu à cause de cela ! Je n'aurais pas osé…

Elle se mit à rire, et dit tout bas à sa compagne :

— Il est gentil, hein ?

— Oh ! murmura Louise, pour une enfant comme toi, tout est bon !

— Quand vous êtes sur votre cordier d'Équihen, reprit Zabelle, et que vous jetez vos lignes, vous ne savez pas quel poisson vous prendrez. De même, nous autres, quand nous passons sur les quais de Boulogne… Tu l'entends, Louise, il n'aurait pas osé ? Il est cependant fort comme un homme… Est-ce une place à côté de nous que vous demandez ?

— Non, la permission de vous suivre, mademoiselle Zabelle.

— Si c'est pour nous aider, je veux bien : n'est-ce pas, Louise ?

— En effet, la besogne ira plus vite. Tous ces garçons ne sont pas comme nous, qui ne chômons pas huit jours par an !

— C'est que je ne navigue plus sur un cordier, reprit Gingolph, je suis de la *Belle-Chance* à présent !

— Peste ! La *Belle-Chance*, un des jolis voiliers d'ici !

Il se mit à raconter son avancement. Le charretier entendait le

dialogue. Assis sur le brancard de gauche, l'œil somnolent, il laissait la bête aller au petit pas, tirant la charrette, les filets, les deux Boulonnaises. Gingolph suivait, sans plus toucher à la charrette. On n'avançait guère. La montée était rude. Les deux filles avaient l'air de s'intéresser au paysage, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Elles auraient pu y trouver plaisir : à leur droite était l'entrée du port de Boulogne, et ses bateaux en marche, et le ciel immense où duraient les fumées des courriers disparus ; à gauche, on voyait des prés, quelques maisons, d'autres prairies, toujours montantes, et tout en haut, se levant de sa petite futaie drossée par la tempête, la Colonne blanche de l'Empereur. Ce charretier, ces jeunes filles, ce Gingolph voyageaient en terrain impérial. La dernière ruelle devant laquelle ils avaient passé, au commencement de la plage, s'appelait la rue de la Baraque de l'Empereur ; une autre, un peu avant, la rue du Fort-en-Bois ; un chemin, sur le sommet là-bas, se nommait la rue du Camp de droite ; au bord de la mer se dressait une stèle commémorative, à l'endroit où se tenait le grand victorieux, au milieu de son armée prête à envahir l'Angleterre, le jour de la première distribution des Aigles. Mais ces enfants de vieille race boulonnaise ignoraient leur patrie. Zabelle Gayole voyait tout cela, mais aucune idée ne lui venait d'autrefois, elle ne savait rien de la plus proche histoire, et de tous ces points de la terre et de la mer que son regard effleurait, elle n'entendait sortir qu'une seule parole. « L'heure de mon amour est donc venue ? » Elle ne jetait qu'un petit coup d'œil sur Gingolph, de temps en temps, et lui, l'innocent, il la croyait occupée de tout, excepté de lui, et il se demandait : « Comment ferai-je pour l'intéresser à moi, pour qu'elle pense à moi ? Comme tout la distrait ! Moi qui ne peux que la regarder ! » Louise les enviait, et elle tournait le visage obstinément vers les jetées du port qui semblaient petites à présent, vues de cette hauteur et de cette distance. Zabelle ne voyait vraiment rien, elle écoutait la voix qui parlait en elle-même. Jusque-là elle n'avait pas eu d'amoureux, ayant été tenue un peu par sa mère, tandis que beaucoup de filles de son âge, dans le quartier de la Marine, commençaient à parler de leur fiancé, et à raconter les promenades du dimanche, ou les rencontres arrangées et les conduites qu'on se faisait, le soir, à la sortie des ateliers. Elle était flattée que ce Gingolph fût venu pour elle, et nullement pour Louise la voisine, flattée aussi qu'il eût l'air intimidé. Elle mesurait son pouvoir ; elle le trouvait même si grand qu'elle en éprouvait une ivresse ; elle aimait sa royauté nouvelle : elle n'aimait pas encore ce grand novice de la *Belle-Chance* qui marchait derrière la charrette et qui attendait un regard.

Le charretier, comme on arrivait au haut de la côte, fit tourner le cheval à droite et prit une sorte de chemin d'exploitation, qui conduisait bien à deux ou trois maisons bâties sur la pente, mais qui

servait surtout aux charrettes de M. Grollier. Au bout de cette charroyère, la voiture entra dans le pré, les deux ramendeuses sautèrent à terre, et l'homme, ayant pris le cheval par la bride, se mit à suivre lentement une ligne droite, le long des fils de fer et des poteaux qui défendaient l'herbage. Zabelle et Gingolph d'un côté, Louise de l'autre, avaient pris l'extrémité de ces filets assemblés dont la charrette était chargée, et ils en étendaient sur l'herbe les nappes successives, ces « roies » brunes dont l'ensemble forme une « tézure ». Quand la charrette fut rendue à l'extrémité du pré, elle vira et refit la même route, en sens inverse, à vingt mètres de sa première trace. Le filet coulait toujours à l'arrière, et l'herbe, en une demi-heure, fut rayée de longues raies blondes.

Alors, sous prétexte de revoir leur ouvrage et de mieux étendre les roies qui, çà et là, formaient des poches, Zabelle et Gingolph laissèrent Louise et le charretier achever de décharger le filet, et ils s'éloignèrent, se baissant, secouant les mailles, se relevant, allant plus loin. Tous deux, ils avaient souhaité d'être ainsi, libres, l'un près de l'autre, et ils avaient le cœur battant. Gingolph osait parler. La mer l'enveloppait au loin de ses plages en festons, Wimereux, Ambleteuse, Audresselles. Il l'entendait, et se sentait plus de courage pour dire ce qu'il voulait dire. D'abord, il racontait à Zabelle les derniers voyages de la *Belle-Chance*, et ce qu'était la ville du Havre, où il avait fait escale.

— C'est grand comme dix Boulogne, disait-il ; j'ai tout vu ; j'ai couru la ville avec un marin d'Hollande, que j'ai rencontré à la « Brasserie de cidre et boissons », celle qui est peinte en vert, vous savez, sur le Grand-Quai ?

— Non, je ne sais pas, dit Zabelle.

— On voyait du café les mâts de la *Belle-Chance*. J'ai même visité le cap de la Hève, qui est haut comme trois fois la falaise d'ici. Eh bien ! mademoiselle Zabelle, vous pouvez penser que j'en ai vu des Havraises, dans une si grande ville : il n'y en a pas une qui approche de la manière des Boulonnaises.

— Vous dites cela, vous, Portelois ?

Elle riait, le regardant, et, comme elle avait fini d'étendre un morceau de la tézure, elle se mit près de Gingolph, pour revenir vers la charrette. Mais ils n'allaient point vite.

— Que trouvez-vous donc que nous avons ?

Elle était dans son domaine, cette fille qui parlait de sa beauté. Mais lui, le pauvre marin d'Équihen, si mal préparé à dire les mots qu'il eut fallu, comment s'en tirerait-il ? Il avait commencé à souffrir par elle, et les mots vinrent du cœur blessé.

Zabelle allait en se balançant, ses patins de bois claquaient à peine. Elle était de deux pouces plus haute que lui. Elle avait les yeux au loin, ses yeux contents et pleins d'esprit, le teint vif à cause de la fatigue, les lèvres tendues par un petit rire et mouillées par la brume. Il n'osait pas la regarder, mais il la voyait bien. Elle répéta, d'une voix blanche :

— Qu'avons-nous donc ?

— Je ne peux pas le dire. Ceux qui vous voient ont envie de rire.

— Voilà qui est flatteur !

— Et puis de pleurer.

— Il faut choisir.

— Mademoiselle Zabelle, moi, par exemple, je voudrais avoir vos amitiés, et j'ai peur de vous.

Elle s'arrêta ; ils étaient encore loin de la charrette sur le pré en pente. Elle se tourna un peu du côté de Gingolph, de manière qu'il vît ses deux yeux, mais elle continua de regarder la mer, au large du port. Elle souriait à peine.

— Mon pauvre garçon, vous vous trompez ; Zabelle Gayole n'est pas pour vous !

— J'en avais peur. Vous êtes promise ?

— Non, je ne le suis pas.

— Trop riche alors, pour le fils de la mère Lobez ? Dites-le ! allez ! Je me le suis dit.

Elle fit un geste d'impatience.

— Gingolph Lobez, vous êtes trop jeune pour moi.

— J'ai six mois de plus.

— C'est d'une autre manière que vous êtes trop jeune. Vous ne me connaissez pas. J'ai tant de défauts !…

Il voulut rire, mais il vit qu'elle était sérieuse, et presque triste.

— Je suis capricieuse ; chez moi, mes parents me cèdent toujours, ou l'un ou l'autre.

— Peut-être que je ferais de même si nous étions accordés.

— Non, je trouve qu'ils ont tort de me céder comme ils font. Vous voyez la drôle de fille que je suis. Et si peu reconnaissante !

— Là, je ne vous crois guère.

— Je me connais bien, allez ! Il faudra que je sois fière de celui que je choisirai, et qu'il me fasse la cour tout le temps.

— Je veux bien, mademoiselle Zabelle.

— Qu'il ne me reproche pas ma dépense, ni mon goût pour la danse… Je parie que vous ne savez pas même danser ?

Dans sa main gauche, elle prit la main droite de Gingolph, étendit le bras et, comme si elle avait été un danseur, elle essaya de faire faire au jeune homme un pas de polka. Mais il ne suivait pas l'élan que prenait Zabelle.

— Eh ! là-bas ! cria Louise, au lieu de danser sur l'herbe, si vous veniez m'aider !

Ils auraient dû rire, et ils ne riaient pas.

— Je ne peux pas servir à grand'chose, reprit Zabelle ; je ne sais guère faire la cuisine.

— C'est comme moi !

— Je n'ai pas de goût pour le ménage… Qu'avez-vous à dire ?

— Que ce que vous n'avez pas peut vous venir.

Elle se tourna tout à fait vers lui, touchée de l'espèce d'adoration qu'elle sentait dans ce cœur tout proche et si jeune. Pour la première fois, il vit les yeux de Zabelle occupés de lui, parce qu'il parlait d'amour, et parce qu'il était déjà un homme.

— Il ne manque pourtant pas de filles à courtiser, à Équihen ou au Portel ?

— Pas une comme vous !

Elle vit qu'il devenait tout blanc de visage, à cause de l'inquiétude et de la passion.

— Alors, aimez-moi donc ! dit-elle. Je ne peux pas vous le défendre : vous le feriez tout de même.

— Et vous, qu'est-ce que vous ferez ? Me donnerez-vous vos amitiés ?

Mais, sans répondre, elle se mit à marcher vers le haut du pré, et elle dit :

— Voilà cette sacrée Louise qui guette nos gestes. Il faut que je retourne aux filets, mon petit Gingolph… Laissez-moi seule et rentrez chez vous. Tenez, allez-vous-en par le Jésus-Flagellé. On se reverra.

Ils se quittèrent. Gingolph suivit un chemin contournant la batterie de la Crèche, et qui, bientôt, descend et traverse de biais une vallée sans arbres. C'est là, au plus creux, parmi quelques maisons, que la piété des Boulonnais a bâti une petite chapelle, aux murs de laquelle sont accrochées des couronnes funéraires, et des banderoles, avec les noms des marins morts en mer et qui n'ont point de sépulture. Quelques paysans, épars sur les grandes ondes de terre nue, et qui le

virent ainsi descendre, roulant, au pas régulier, pensèrent : « Voilà un marin qui va accomplir son vœu au Jésus-Flagellé. » Mais il passa devant la chapelle, posée là au bord d'un champ, et il revint par les hauteurs à Boulogne. Il était fier. Cette Zabelle, fille d'un patron de pêche, et l'une des plus aguichantes, bien sûr, de la Beurrière, lui avait dit, à lui Gingolph : « Aimez-moi donc ! » Elle avait ajouté, c'est vrai : « Je ne peux pas vous le défendre. » Mais la permission était donnée. Il ne tenait qu'à lui, désormais, d'aborder Zabelle, s'il la rencontrait sur le port, ou de l'attendre à la sortie de la maison d'armement, et de faire route avec elle. Quelle aventure ! Il s'étonnait de la rapidité avec laquelle une si grande affaire avait été résolue, entreprise et conclue. Car, en suivant la charrette sur laquelle trônaient les deux matelotes, il n'obéissait point à un dessein raisonné. Souvent il avait pensé à cette jeune fille, dont un marin avait dit, devant lui : « Ça sera la plus chouette femme de Boulogne » ; mais l'idée de lui parler, de lui demander son amitié, il l'avait eue tout à coup, en apercevant cette jeunesse qui passait. Ou avait-il trouvé ce courage, lui si lent d'habitude à se décider et timide devant les étrangers ? Il était un homme, il avait un amour qu'il cacherait ou qu'il déclarerait, mais, s'il se décidait à le garder secret, il pourrait dire cependant aux compagnons, dans les heures oisives, quand on se rend sur les lieux de pêche et qu'on fait de la route en causant : « Moi aussi, j'ai mon amour. » Il répétait le mot, il voyait Zabelle au moment où elle s'était tournée vers lui, un peu penchée, les yeux si pleins d'ombre qu'on pouvait s'y perdre et qu'il n'en avait pas aperçu le fond. « Aimez-moi donc, mon petit Gingolph ! » À présent, il fallait revenir à Équihen. Qu'allait dire la mère Lobez ? Elle qui avait un goût si vif pour le Portel, et pour les filles du Portel, et pour les habitudes du Portel ? Il doutait si peu qu'elle dût accueillir sans plaisir une pareille confidence, qu'il finit par se résoudre à ne point parler de la conversation qu'il venait d'avoir avec Zabelle Gayole.

Il revint seulement vers trois heures du soir à Équihen ; il avait bu un peu avec les camarades, il était las et de méchante humeur. Quand il entra sous la coque de la *Hardie*, la mère le considéra, ainsi qu'elles font toutes, lorsque l'absence a duré.

— Qu'as-tu fait, mon Gingolph ? À présent que les bateaux se reposent, les hommes ne savent plus que dépenser et que s'ennuyer. Tu as été à l'estaminet, dis ?

Elle obtint, pour réponse, quelques grognements, et ne parvint pas à rencontrer les yeux de son enfant, du moins le temps qu'il faut pour lire le livre de l'âme, dont les pages tournent au vent. Chaque soir elle avait l'habitude de chercher ainsi le regard de Gingolph, et elle le trouvait si aisément d'ordinaire, si confiant, si pur ! Elle fut blessée

dans sa tendresse toujours inquiète. Ce fut comme si le capitaine d'un bateau lui avait dit : « Le novice n'est pas bien ; je ne sais pas ce qu'il a ; nous l'avons laissé au port, là-bas. » Dès lors, elle s'agita, imaginant plusieurs choses, et se demandant quelle serait la manière la plus sûre de faire parler ce rude enfant muet. Car il fallait savoir : il n'était pas possible de passer la nuit sans connaître ce qu'avait fait Gingolph et ce qui troublait ainsi le cœur de l'aîné.

Gingolph, à l'extrémité du bateau, s'était assis, au bord du matelas de varech qu'il nommait son lit, et, dépliant un paquet de vêtements serré dans un coffre, à côté, il montrait à Jeanne les reprises qu'il y avait à faire, et les touffes de fil qui marquaient la place d'un bouton arraché. Jeanne, assise près de lui, sérieuse et maladroite, prenait l'aiguille que commençaient à manier ses doigts courts, et elle essayait de recoudre les bords d'une déchirure. On ne distinguait pas bien la forme du vêtement, jersey, veston, sarrau ? L'ombre n'était combattue que par les quatre pauvres rayons, gros comme un galet de plage, qui entraient par les lucarnes. Mais les deux enfants, pressés l'un contre l'autre, l'un travaillant, l'autre regardant, causaient avec volubilité, très bas, en riant. Ils ne parlaient d'aucune chose importante, sûrement, et Gingolph s'étourdissait, et cédait à la jeunesse qui a besoin de rire. Rosalie Lobez était jalouse de cette liberté même, que son fils avait avec Jeanne, et n'avait pas avec sa mère. Elle sentait qu'il ne riait, en somme, que pour éviter sa mère. Et elle jetait un coup d'œil, souvent, vers le fond du bateau, en achevant de fourbir le chaudron et de nettoyer les cuillers d'étain qui allaient servir pour le dîner. La demi-nuit de cinq heures tomba sur les falaises ; le vent qui soufflait par l'ouverture de la porte devint froid tout à coup.

— Va au village, chercher du sel et une demi-livre de lentilles pour faire la soupe ?

À peine la petite avait-elle disparu, que la mère prenait place à côté du novice. Elle continua de fermer la déchirure du jersey bleu, ayant soin de caresser quelquefois la main que Gingolph appuyait sur le lit, les cinq doigts écartés, et de dire : « Tu es mon petit enfant ! » Quand elle eut parachevé la couture, coupé le fil avec ses dents et considéré le tricot qui tombait encore bien droit par devant et sans marquer la plaie, elle piqua l'aiguille dans l'étoffe de son corsage.

— Mon Gingolph a de la peine ? Bien sûr il ne m'a pas tout raconté ? Allons, mon petit, ce n'est pas mal d'avoir été au café, bien qu'on soit pauvre encore chez nous, et que je doive faire attention à toute dépense. Pourquoi as-tu l'air changé ? Crois-tu que je ne voie pas saigner ton cœur ?

Elle n'obtenait point la réponse qu'elle voulait, et il lui déplaisait cependant de faire une question plus précise. Les mères dont les fils

commencent à grandir ont vite peur de la femme. Mais Rosalie Lobez, retenue dans ses discours, n'osait pas dire sa crainte. Ne se trompait-elle point ? Il fallut que l'heure passât, et que l'enfant détournât tout à fait les yeux, pour que la mère, anxieuse, rouge, à bout d'artifices et d'à-peu-près, demandât :

— Mon Gingolph, est-ce une femme qui t'aurait plu ?

Il se sentit deviné ; aussitôt il fit tête, le visage levé, et non plus détourné, mais rapproché de celui de la mère, qui, dans l'ombre, voyait luire les yeux de son jeune fils. Avec une décision singulière, il se mit à répondre. Et l'angoisse à présent était sur leurs deux visages.

— C'est une de Boulogne.

— Pourquoi pas de Paris ?

— Qui est jolie plus que les autres…

— Mon pauvre petit !

— Et bonne aussi !

— Comment la connais-tu ? Pour l'avoir vue sur le port ?

— Mieux : je lui ai parlé !

— Deux mots, je parie ?

— Autant que j'ai voulu.

— Ce n'est pas possible ! Où étais-tu ?

— Dans les prés de la Colonne. J'avais suivi les roies qu'on portait à sécher.

— Ah ! tant mieux !… Non, je ne veux pas dire que tu aies bien fait, mais je comprends, à présent. Tu l'as rencontrée dehors…

— Elle s'appelle Gayole.

— Bien ! bien ! Je ne connais que la mère, une grande femme, qui ne vous regarde jamais qu'en passant, comme le phare du Gris-Nez.

Il lui raconta, non pas avec toutes les circonstances, mais sans omettre les mots que Zabelle avait dits, ce qui s'était passé dans la matinée. Et la mère ne répondait que des petites phrases qui l'encourageaient à continuer : « Ah ! vraiment, voilà ce qu'elle t'a dit ?… Et comment as-tu répondu ? » Quand il eut fini, elle voulut lui faire entendre que Zabelle s'était moquée de lui. Mais il se fâcha et répondit :

— Vous croyez que je suis un enfant ? Eh bien ! vous verrez !

Alors elle se fit très douce, comme jadis lorsque le père exprimait une volonté arrêtée. Elle essaya seulement de montrer que ces menues galanteries n'étaient pas destinées à avoir un lendemain, et qu'il y

avait mieux à faire, pour un garçon de seize ans et demi, que de courtiser une fille de patron boulonnais, qui serait mariée, sûrement, le jour où Gingolph Lobez serait en âge et en situation de l'épouser.

— Et puis, mon Gingolph, qu'est-ce que nous sommes pour ces gens-là ?

Mais il sortit sans répondre. Et presque à la même seconde, Jeanne rentra avec le sel et la demi-livre de lentilles.

La mère avait toujours porté seule les soucis de la maison. Elle trouvait lourde la croix de cette soirée de janvier, et, pareille à tant d'autres femmes, tandis qu'elle voyait se rassembler autour d'elle les plus petits chassés des chemins et des landes par la nuit, Louise, Ludovic et le petit infirme qui somnolait tout le jour sous le vent de la *Hardie*, elle ne pensait qu'à Gingolph, le grand, qui devenait un homme et jetait déjà son cœur à une fille étrangère. « Que cela dure peu, l'enfance ! » disait-elle. Penchée sur le fourneau qui ronflait, soulevant le couvercle de la marmite pour écumer la soupe, la saler ou y jeter des rouelles d'oignon, elle s'accusait, plus fort que jamais, de la négligence qu'elle avait eue, le jour de la bénédiction de la mer ; elle formait des projets pour réparer son erreur, et, brave, se remettait à espérer, c'est-à-dire à vouloir. « Quand mon aîné va rentrer, j'aurai l'air plus calme que je ne suis ; je lui donnerai sa pleine assiettée, pour qu'il soit content ; je causerai plus avec lui qu'avec les autres, et je le ménagerai en paroles, si nous parlons encore de sa matinée. »

Il revint lui aussi à l'heure de la soupe. Trop jeune pour lutter contre sa mère, persuadé qu'il l'amènerait à d'autres idées, il fut ce qu'il était dans les bons jours, à peu près. La coque enfumée de la *Hardie* s'emplit du bavardage et du rire de tous ces petits Lobez. Quelquefois cependant, au meilleur moment d'abandon, la mère, contente de retrouver sa nichée au complet, observait, au fond des yeux qui ne fuyaient plus, un souvenir obsédant, personnage nouveau, venu en fraude dans la maison.

Gingolph continua d'aller, presque chaque jour, à Boulogne, pour avoir des nouvelles du bateau, et connaître les nouveaux compagnons que le patron embauchait. Il y avait toujours des rassemblements, devant la douane où sont les bureaux de l'inscription maritime, et on apprenait là tout ce qui se préparait pour la prochaine campagne. Mais au bout d'une semaine, un soir qu'il neigeait, et que la mer, avant le coucher du soleil, s'était montrée d'un vert sableux, et toute hérissée de crêtes blanches, Gingolph tardait à rentrer. Les petits étaient endormis ; les deux grandes filles, tenues en éveil par l'inquiétude de Rosalie Lobez, encadraient la pauvre veuve, qui s'était avancée, – bien inutilement, mais c'est le geste maternel ! – jusqu'à la limite des terres vagues, jusqu'au bord de la route, afin de voir plus tôt Gingolph,

quand il rentrerait. La femme demandait, pour la dixième fois :

— Il n'a rien dit, ce matin, quand il est parti ?

— Non, maman. Comme d'habitude : « Au revoir, les petiots ! » Pas autre chose.

La bourrasque de neige enveloppait le groupe. Le vent sifflait, emportait, relançait en l'air les flocons trop légers de la neige, qui ne cinglaient pas le visage, comme les gouttes de pluie ou les grains de sable, mais se posaient avec hésitation, capricieux, sur la peau tiède, et fondaient aussitôt. Les trois jupes se tordaient en arrière. Une ombre parut sur la route, grandit, se dessina, plus nette, derrière le voile moins épais de la neige.

— Pas lui ! murmura Jacqueline.

— Trop grand ! répliqua Jeanne.

L'homme avait reconnu les trois femmes.

— Rosalie, dit-il, en portant la main à sa casquette, je suis chargé de vous prévenir que votre fils ne rentrera pas ce soir.

— Où est-il ?

— Il a trouvé une pêche à faire, je ne sais quoi. Vous dire le nom du bateau, je ne saurais, ni celui du patron. Mais le gars est en mer depuis deux heures à présent.

— En mer ! Et quand reviendra-t-il ?

— Pas demain, voilà le sûr. Avec ce vent-là et une demi-voilure, ils font dix milles à l'heure !

La mère Lobez s'est retirée sans rien dire. Encore le danger des corps et celui, plus redouté, des âmes ! Encore l'impuissance de la mère, qui n'a plus sa couvée sous ses ailes ! Quand elle a poussé le verrou de bois qui ferme la porte de la *Hardie*, elle a une si grande peine de vivre que ses deux filles, deux petites, cependant, devinent la détresse de son âme. Une seule essaye de la consoler, c'est la seconde, Jeanne, un gros cœur simple, une fille qui n'aura point d'esprit, mais qu'on verra, sans doute, appliquée à bien vivre, et lumineuse pour quelques-uns. Elle s'est approchée de la mère assise à l'extrémité du plus grand lit, en face de la porte et du couperet d'air glacé qui glisse par-dessous les planches, et elle baise le visage et les mains de la mère silencieuse, elle l'interroge, elle lui dit des mots qui ont du pouvoir, – elle le sait, – sur la tristesse des grandes vieilles personnes, elle répète : « Je vous aime ! Je vous aime ! » Puis, rendue communicative et tout amollie de tendresse, elle raconte ses jeux ; elle mêle, à des enfantillages, le rappel de Dieu, de qui on lui parle si souvent, sous la coque de la *Hardie* ; enfin elle exprime tout l'élan de son âme déjà

dévouée au sacrifice.

— Maman, je voudrais être missionnaire !

— Pour quoi faire ? Les petites filles ne peuvent pas l’être.

— Pour que Gingolph revienne toujours !

— À quoi sert de revenir, si le cœur n’est plus avec nous ?

La mère parle comme si elle parlait à une autre femme. La petite ne comprend pas. Elle dit, avec la même effusion :

— Je voudrais être martyre !

Alors la mère l’a embrassée, afin d’arrêter cet accès de sensibilité, et elle a dit, avec un soupir :

— Tu voudrais être martyre ? Eh bien ! accepte la vie ! Ça fera le compte.

Et Rosalie Lobez s’est mise debout, au pied de son lit, et elle a commencé à se déshabiller.

Le vent est dur de plus en plus. Toutes les choses crient sur son passage.

VI

LA BAIE DE SOMME

Dans un des cabarets qui sont au delà des quais de Boulogne, au fond d'une salle peu claire, et tandis que la neige commençait à tomber, obscurcissant encore la pauvre ruelle, Gingolph et un autre jeune matelot, un peu plus âgé que lui, avaient été amenés par un étranger.

— J'ai un mot à dire à vous, mes garçons ! Venez-vous à l'*Hareng saur* ?

Ils avaient suivi, parce que l'aventure commande les gens de mer. L'homme, avant de les aborder, les avait longuement considérés, tandis que, debout, les mains dans la culotte de laine bleue qu'elles élargissaient, la petite blouse brune tendue par leur jeune poitrine, le visage impassible sous le vent et la neige, ils écoutaient les anciens qui causaient devant la douane. L'étranger, un grand, mince, tout rasé, les yeux jaunes et chargés de fluide comme ceux des bêtes de proie, le corps serré dans un pardessus imperméable plus militaire de coupe que le suroît des marins français, avait expliqué ce qu'il demandait et promis une récompense. Le compagnon de Gingolph fit signe, de la tête, qu'il n'acceptait pas le marché. L'homme n'insista pas, et se tourna du côté de Gingolph. Celui-ci but le mélange d'eau-de-vie et de rhum qu'il s'était fait servir, et, pendant qu'il buvait, à petits coups, ébranlé par le refus de son compagnon et disposé à refuser, il aperçut la bague d'or, ornée d'un diamant, vrai ou faux, que l'étranger portait au doigt. Ses lèvres s'allongèrent sur le bord du verre. Une idée s'était emparée de son esprit, une image se levait, et, de ses pupilles rapprochées, il avait l'air de la contempler, au fond d'un lourd gobelet.

— Je marche ! dit-il.

L'Anglais congédia l'autre, d'un geste non équivoque. Resté seul avec Gingolph, il expliqua, à demi-mot, qu'il ne pouvait débarquer sa marchandise près de Boulogne, ayant été dénoncé aux douaniers, mais qu'il avait plusieurs amis sur la côte, chose bien nécessaire, dans son métier.

— Seulement, je ne prévoyais pas le contretemps. Je n'ai pas à bord mon pilote, vous comprenez, pour l'autre pays ? Vous connaissez le pays ?

Il prit, dans sa poche, une carte marine, la déplia, et indiqua une échancrure profonde dans les terres. Le jeune homme se pencha, les sourcils et tout le visage contractés par l'attention ; il eut besoin d'un peu de temps pour se reconnaître au milieu des dessins de la carte et de ces noms écrits en anglais, puis il dit :

— La baie de Somme ! J'ai fait la pêche à la crevette, au chalut, toute une saison. Il y en a, par là, des retraités, qui peuvent aider un brave homme dans l'embarras, comme vous dites !

Il prononça un nom, puis deux, et l'Anglais faisait signe : « Ce n'est pas ça ! » Au troisième, l'étranger eut un épanouissement bref de tout le visage. Gingolph avait deviné. Fier, il écrasa, de son pouce retourné, un petit carré moiré qui figurait un bois.

— Voilà le Hourdel ! Et voilà un bois où il n'est pas facile, la nuit, de suivre un homme. Le fermier habite par derrière. J'ai déjeuné plus de deux fois chez lui, quand on avait fait bonne pêche. Mais les courants ne sont pas commodes pour aborder, et, sur la côte, c'est tout galet.

L'étranger eut l'air de comprendre. Il étudia, une dernière fois, la physionomie de Gingolph qui lui parut hardie, et le torse qu'il jugea de robuste modèle. Et, ayant dit un « all right ! » en manière de conclusion, il se leva, afin de ne pas demeurer trop longtemps dans la ville. Son bateau croisait au large.

Une demi-heure plus tard, Gingolph prenait la mer et rejoignait, dans un canot, le sloop qui s'éloigna aussitôt, et prit la direction du sud-ouest. Il avait, en quittant Boulogne, demandé à un camarade de faire prévenir, à Équihen, les habitants de la *Hardie*. Maintenant, obligé de tirer des bordées, par ce dur vent et cette tempête de neige, il s'avançait lentement vers l'embouchure de la Somme. Les quatre hommes qui composaient, avec le capitaine, l'équipage du sloop, ne savaient pas le français ; occupés de la manœuvre, ils ne descendirent guère dans le poste, et Gingolph, étendu sur une couchette, dormit un peu, ou songea, jusqu'au moment où le bateau cessa complètement de tanguer, et navigua, malgré le vent qui continuait de souffler, sur des eaux calmes. Alors il se leva, et remonta sur le pont.

C'était le petit matin, l'heure où les phares sont encore allumés dans le jour naissant. Le sloop, dont on avait diminué la voilure, ne faisait aucun bruit en avançant, la mer non plus le long des rivages qui étaient lointains, très bas, sauf à gauche où l'on devinait, dans les brumes roulées, le noyau d'une terre plus haute. En avant, la nappe d'eau n'avait point de limite visible, et ce qui arrêtait la vue, on le devinait aussi, n'avait point de consistance et serait bientôt enlevé dans la lumière. Autour du bateau, la mer était coulante, rapide, moirée

d'écume. Le réservoir démesuré de l'estuaire de la Somme restituait l'énorme masse d'eau qui couvrait tout à l'heure les bancs de sable jusqu'à plus de dix lieues dans les terres. Gingolph fit mettre la barre toute à tribord, de manière à éloigner le sloop du chenal. On navigua un quart d'heure, puis l'ancre fut jetée, à deux milles de la côte, et le jour fit sortir l'image de la terre des brumes où elle dormait. Le sloop avait, au bout de son beaupré, un rivage fait de galets relevés en talus, et qui couvraient les champs sur une profondeur variable, jusqu'à un point qu'on ne pouvait apercevoir du pont du petit navire. Tout ce débris de la falaise de Dieppe avait été jeté là par les courants. On voyait un village à la pointe qui ferme la baie de Somme, le Hourdel, une rive déserte, d'un mauve assez vif piqueté de blanc, qui était la couleur des cailloux, la tache verte d'un bois de pins, puis un autre village. Toute la grande baie de Somme s'étendait à gauche, lac de lumière, que son peu de profondeur, le calme des eaux baissantes, les bancs de sable devenus voisins de la surface, rendaient plus clair que le ciel. On voyait nettement, à présent, les dentelures fines de l'autre rive, par delà l'estuaire, des toits menus comme des coquilles, les deux clochetons blancs d'une maison du Crotoy, illuminés par l'aube, et la suite vallonnée des terres, et la hachure brune du maquis sur les dunes. La vie du jour était commencée. À la file, les bateaux de Saint-Valéry-sur-Somme, les chalutiers de crevettes, un foc, une grand'voile de misaine, un petit tapecul, sortaient par le chenal, longeant la terre, s'avançaient en mer libre et commençaient de ratisser les basses. Ils passaient à peu de distance du sloop qui avait hissé à son mat un pavillon de yacht de plaisance, blanc et rouge. Le capitaine anglais s'entretenait avec Gingolph, dans la cabine située en avant du poste d'équipage. Il sortit et donna un ordre. Un jeune marin attira le canot qu'on avait mis à la remorque une demi-heure avant le jour, se jeta dedans avec Gingolph, et s'éloigna, pour gagner la pointe la plus rapprochée, et entrer dans le chenal. À présent qu'il était immobile, le sloop sentait le miel et le pavot.

— Je ne suis pas fâché de quitter le bord, dit Gingolph à son compagnon : ça commençait à m'entêter.

L'autre ne chercha pas même à comprendre. Droitement assis, ses deux longues jambes appuyées au banc de nage, étendant les bras en avant, les allongeant de toute la longueur de son torse plié, il les ramenait en arrière, sans à-coup, aisément, le tricot de laine se gonflant aux biceps, la poitrine bien ouverte, le masque sans pensée, mais épanoui comme les autres muscles en mouvement, et tout l'être exalté par ce sport habituel.

Gingolph tenait la barre, et, agacé de ne pouvoir parler, il chantonnait, sur l'air de *La Boulangère a des écus,* une chanson

composée jadis au camp de Boulogne, et que les Lobez tenaient d'un grand-oncle, voltigeur de l'Empereur :

Du mont Lambert, pas du Tape-Cul,
On voit bien l'Angleterre,
Oui on la voit, car je l'ai vue,
J'ai bien vu l'Angleterre, j'ai vu,
J'ai bien vu l'Angleterre.
D'l'Angleterre z'aurons les écus
Qui ne nous coût'ront guère,
Car elle en a plus que d'obus,
Partons tous pour la guerre, partons,
Partons tous pour la guerre !

Le canot passa bientôt à la pointe du Hourdel, dont il se tint à distance, la tourna, longea le talus, d'une désolation infinie, tout de grès et de silex. La mer avait des lames de fond, qui soulevaient inopinément l'embarcation, la portaient sur leur dos, et brusquement la laissaient retomber dans un creux qu'on n'avait pas vu s'approcher, ni s'approfondir. L'Anglais nageait régulièrement, sans aucun souci de la direction, qui appartenait à Gingolph. Celui-ci donna bientôt un coup de barre, et le canot entra, à droite, dans un petit port que bordaient d'un seul côté des maisons de pêcheurs et de trieurs de pierre, des maisons menacées par les valets indéfiniment versés par la mer, avalanche qui sortait des profondeurs, et se dressait en colline sur la rive, et refoulait jusqu'aux jardins clos les débris de falaise depuis des années immobiles et blanchissants. Ce désert de pierre polie n'avait pas une herbe. Gingolph, autrefois, l'avait parcouru, pour tendre des lignes et essayer de prendre des bars, assez nombreux dans ces mers tourmentées. Il monta sur le quai, et prit aussitôt la route qui, au delà du village, traverse des terres plates, marécageuses çà et là, sans arbres, sans beauté, fertiles quand l'eau n'y stagne pas. La mer, à quelques centaines de mètres, sur la droite, et souvent beaucoup moins, luisait et se plaignait, d'une plainte qui commençait à l'extrême pointe du Hourdel, et se poursuivait tout le long de la dure muraille inclinée. Car le désert pierreux s'étendait sur une grande longueur de rivage. Il venait par endroits jusqu'à la route même et au delà, poussait ses traînées de galets au milieu des marais, des prés ou des cultures.

Le fils de la mère Lobez marcha une demi-heure, et arriva à la hauteur d'un petit bois de pins étêtés par le vent et jaunis par l'embrun, qui s'étendait à gauche de la route, semis déjà ancien, dont les arbres, rapprochés et contraints cependant de s'étendre en largeur, formaient un fourré difficile à traverser. Vers le milieu seulement, il y avait une charroyère.

Depuis qu'il avait quitté le village, Gingolph n'avait rencontré aucun voyageur, aperçu aucun paysan dans ces étendues herbeuses, abandonnées à l'hiver. Mais il connaissait une ferme à l'abri du bois, et c'est là qu'il allait. Avant de quitter la route, il considéra le petit yacht anglais, dont la proue, à présent, faisait face au Crotoy, car la mer descendante s'épanouissait en éventail, en sortant de la baie de Somme, et repoussait les bateaux qui tiraient sur leur ancre. Il observa que le courant creusait la mer juste en face d'un mât de signaux, à présent inutile et mort, établi près de la côte, et qu'elle faisait un pli comme une soie sur le métier qu'on commence à détendre. Des deux côtés de ce pli, elle brisait et moutonnait sur des bancs de galets invisibles, en marche vers les terres. « C'est là que j'aborderai cette nuit », songea-t-il. Alors, il tourna vers le bois, et se mit à marcher dans l'herbe molle et fanée, que personne n'avait fauchée. Quelquefois l'eau secrète de la tourbière giclait sur ses bottes de matelot. Il était content, il pensait à cette Zabelle, à la surprise qu'il lui ferait, au retour, quand l'expédition aurait réussi. « C'est pour moi ? Vous avez gagné cela ? Votre mère ne le sait pas ? Comment avez-vous fait ? Que c'est joli ! » Qu'est-ce qui serait joli ? Quel cadeau offrirait-il à cette longue Zabelle qui était devenue sa pensée habituelle, autant et plus que la mère et les sœurs d'Équihen ? Il n'en savait rien lui-même. Mais il se représentait la joie et la jeunesse ensemble de ce visage qui le remerciait, il imaginait les mots que diraient les lèvres qui riaient si bien.

Gingolph tendait la joue au vent froid du large. Il sautait par-dessus les touffes d'épines rampantes parmi les herbes ; il avait le cœur battant, les veines de ses tempes soulevaient le bord de sa casquette. Que lui faisait le risque qu'il courait ? Il savait vaguement qu'il pouvait être condamné à des mois de prison, à une amende « grosse comme lui », et qu'une balle est vite tirée, dans la nuit, par un douanier qui a peur : mais il s'en souciait bien ! La mer est plus dangereuse que la douane. Il sifflait un air d'opéra, qu'il avait appris sur les quais. Après le bois, la terre se renflait insensiblement ; elle devenait légère et féconde, propre à toute culture. Des champs bien tracés succédaient aux marécages. Il fit, en longeant les lisières d'un guéret et d'une pièce de jeune blé, environ cinq cents mètres, et il arriva dans la cour d'une ferme neuve, basse, couverte en tuiles, qui n'avait point de chemin battu ou d'avenue qui la reliât aux routes voisines, mais où l'on abordait seulement par des pistes tracées autour des cultures, et qu'on voyait tourner dans la plaine toute rase. L'homme qui vivait là, pourvu qu'il fût sur ses gardes, ne devait pas être facile à surprendre. Gingolph frappa deux coups sur la porte de chêne encadrée entre des montants de brique. Il se passa un moment avant qu'une réponse vint de l'intérieur. Puis un gros homme ouvrit la porte. Il était vêtu seulement d'une chemise et d'un pantalon qui s'arrondissait sur son ventre. En

reconnaissant Gingolph, qu'il n'avait pas revu depuis quatre années, il eut un mouvement d'étonnement.

— On est revenu pour chaluter la crevette ?

— Non, monsieur Guiscard, répondit Gingolph, en montant les deux marches et en pénétrant dans la pièce : je suis venu…

— Chauffez-vous d'abord, dit le fermier, interrompant Gingolph qu'il avait pris par l'épaule et qu'il entraînait, au fond de la cuisine, vers le feu de branches flambant dans la cheminée. Vous avez eu mauvais temps, cette nuit ? Il fallait être marin, pour s'y risquer.

— En effet, dit Gingolph en s'asseyant, tandis que l'homme, resté debout, tournait le dos au feu, et tendait l'oreille du côté de la pièce voisine. Je suis venu…

Omer Guiscard l'interrompit de nouveau :

— Comment va la maman d'Équihen ?

Il ne regardait pas son hôte, mais tantôt la porte qui ouvrait sur la pièce voisine, tantôt la fenêtre à travers laquelle on voyait la cour, une grange, et un mur bas formant clôture. Gingolph reprit : « Je suis venu », et l'autre lui demanda aussitôt des nouvelles de plusieurs marins d'Équihen, de la pêche au hareng, d'un Islandais qu'on avait cru perdu, de telle sorte que le jeune homme ne pouvait engager la conversation, ni expliquer le voyage du yacht, par cette nuit mauvaise. Il y avait bien un quart d'heure qu'il était là, tout fumant de la vapeur d'eau qui sortait de ses bottes et de ses vêtements mouillés, lorsque la figure finaude de l'homme s'éclaira d'un sourire. Les prunelles d'Omer Guiscard se déplacèrent, pour suivre un animal sans doute qui traversait rapidement la cour. Il courut à la porte.

— Ohé, Jean Waraille ! À présent que tu as compté mes bouteilles d'eau-de-vie, tu t'en vas sans me dire adieu ?… sans même accepter un verre ?… Comme tu voudras… Je te retrouverai ce soir, au café…

Les réponses arrivaient vaguement jusqu'à Gingolph.

— C'est la régie qui inventoriait ma cave, dit le fermier. Elle s'en va. Nous sommes seuls. Eh bien ! mon garçon, vous êtes venu avec l'Anglais. Ça n'est donc pas sûr, à Boulogne ?

— Comment avez-vous deviné ?

— Il n'arrive pas un yacht en vue du Hourdel ou de Cayeux sans que j'en sois averti. Vous débarquerez votre tabac cette nuit ?

— Je viens m'entendre avec vous.

— Vous avez vu que j'ai déjà invité les Contributions pour ce soir ; c'est un moyen dont j'use quelquefois : quand les douaniers ont bien bu, ils courent mal.

Il fut convenu qu'à neuf heures le canot prendrait terre près du signal, en face du bois de pins. Omer Guiscard se tiendrait prêt à transporter la marchandise. La voiture, attelée, attendrait à la lisière, et, dans la nuit même, le chargement du yacht serait à l'abri, dans l'une des cachettes que le fermier pourvoyait, selon les jours, l'inspiration et les avis de son chien Verdier.

Gingolph quitta la ferme après avoir déjeuné, revint au Hourdel, trouva l'Anglais, qui avait amarré son canot à l'entrée du port, et gagna la haute mer, où le yacht, immobile, dormait dans la lumière du matin. La journée lui parut longue.

La mer fut pleine vers cinq heures du soir. Elle commença à descendre au coucher du soleil. Malheureusement, le vent s'était relevé et pouvait rendre malaisée l'opération projetée pour la nuit.

À huit heures, il n'y avait pas un feu au large. Sur la côte, les chalets de baigneurs dormaient leur sommeil d'hiver, et, sauf du côté de Cayeux, où l'on apercevait quelques étincelles, lampes allumées dans des maisons distantes, on ne pouvait souhaiter une rive d'apparence plus déserte, pour débarquer la cargaison du yacht. Le panneau fut ouvert, et les hommes, silencieux, violents et sûrs de geste, commencèrent à charger le canot, où se tenaient Gingolph à la barre, et un matelot, debout à l'avant, et qui empêchait l'embarcation de heurter la coque du bateau, ou de s'éloigner. La mer était décidément rude, travaillée par les courants de reflux que contrariaient les amas de pierres presque à fleur d'eau. Il avait été défendu d'allumer une lampe, ou de fumer une pipe. Dans l'ombre, les matelots du yacht jetaient, par-dessus bord, des paquets de tabac assemblés et liés de manière à former un bloc de quarante centimètres cubes à peu près. Gingolph et son compagnon arrimaient le chargement dans le canot. Quand celui-ci fut plein, un troisième homme descendit, portant des cadres de bois qui allaient servir de hottes à ses deux compagnons, puis il prit les rames, l'amarre fut larguée, et le canot s'éloigna sans bruit, gouverné par Gingolph, qui tachait de reconnaître le chenal, au bruit moindre des lames et à la lueur que traçait, dans les ténèbres, le courant entre les récifs, la bande moirée d'écume, que remontait le rameur sans repos ni pensée.

Ce fut l'Anglais qui sauta le premier à terre, en tirant l'amarre du canot. Les galets s'éboulèrent sous lui, et, pendant un moment, il se tint debout sur la pente du remblai, face à la terre, les pieds mouillés par les vagues, écoutant et regardant la nuit tout alentour. L'espèce de plateau formé par les galets n'avait pas une touffe d'herbe qui put cacher un guetteur. Quand il fut sûr que le bruit n'avait pas fait bouger une des ombres qui épaississaient la nuit et dentelaient vaguement le bas du ciel au delà de la route, l'Anglais, profitant de l'élan d'une lame,

mit le canot à peu près au sec sur le talus de pierre, et, hâtivement, avec l'aide des deux autres hommes, entassa les paquets sur la pente. Le canot reprit la mer. Gingolph, ayant arrimé, sur l'un des cadres de bois, tout ce qu'on y pouvait loger, passa les bras dans les courroies, et, droit malgré le poids, la tête dominée par la charge, s'avança sur le plateau, franchit la route, entra dans les herbes qui précèdent le bois.

Il n'avait pas peur, mais il pensait aux douaniers qui attendent les contrebandiers, et il serrait ses deux poings, qu'il tendait en avant, les bras pliés, les coudes au corps, comme un lutteur. Bientôt, dans la passe où les arbres sont le moins serrés, les branches de pins le touchèrent de tous côtés, et, du bout de leurs pinceaux de feuilles, égratignèrent les bottes, la blouse, les bras, et la charge qui s'élargissait en arrière. L'Anglais devait le suivre à quelque distance. Gingolph arriva, sans avoir été interpellé par personne, jusqu'auprès de la charrette d'Omer Guiscard. Une ombre seulement courut à lui, silencieuse. Gingolph vit tout à coup, entre deux pins, deux yeux qui flambaient à un demi-mètre au-dessus du sol, et une gueule entr'ouverte, d'où s'échappait un souffle moins gris que la nuit. Les pattes de devant étaient ramassées, la tête horizontale, les pattes de derrière ramenées sous le corps et prêtes à se détendre. Il n'eut que le temps de siffler doucement et de dire : « Verdier ! tu ne connais pas les amis ! » C'était le mot de passe que Guiscard lui avait appris. La bête aussitôt parut plus grande d'un grand pied, et de sa joue poilue, et de son cou lancé en flèche comme celui d'un serpent, elle caressa le haut de la botte de Gingolph. Le tombereau du fermier était à dix mètres de là. Gingolph, d'un coup d'épaule, jeta sa hottée dans la voiture, puis il serra la main de Guiscard, assis dans l'ombre de son cheval. La lune éclairait comme un plafonnier, derrière des nuées en sillons que le vent poussait tout d'une pièce.

— Ils étaient trois douaniers au café, tout à l'heure, et ronds comme des tonneaux, dit le fermier. Tu n'as rien vu sur la route ? Pas même un mendiant qui boitaille et qui demande son chemin ? Ils sont forts pour se costumer ! Alors, retourne vite et reviens de même. Et puis, si tu es surpris, pour que nous autres on puisse se tirer les pattes, tu te rappelles le signal convenu ?

Gingolph fit semblant de siffler, les doigts rapprochés de la bouche. L'Anglais arrivait derrière lui. Ils se rejetèrent ensemble dans le bois, et regagnèrent le bord de la mer.

La dernière hottée de tabac fut soulevée par Gingolph, une heure plus tard. Le canot était revenu, apportant le reste de la cargaison du yacht. Les deux Anglais venaient de se coucher sur les galets, prêts à embarquer si une ombre inquiétante s'avançait sur la route ou se levait d'entre les herbes. Le jeune homme parcourut les deux cents mètres

qu'il fallait traverser à découvert avant d'atteindre le bois. Mais, à peine avait-il écarté, de sa poitrine contente et chaude, les branches des deux premiers pins, qu'il se jeta en arrière.

— Halte à la douane !

Pour toute réponse, Gingolph se mit à siffler dans ses doigts, et le coup de sifflet fut entendu de tout le bois et des champs voisins. En même temps, d'un geste de l'épaule, Gingolph rejetait son fardeau de contrebande, il tendait les bras en avant, il recevait le premier choc d'un homme plus grand que lui et plus gros, et tous les deux roulaient sur la mousse, Gingolph dessous, l'autre dessus. Ils battaient l'air de leurs jambes, ou déchiraient l'herbe avec le talon de leurs bottes, avec leurs coudes, avec leur tête, Gingolph cherchant à se relever, l'autre à le maintenir dessous, tous deux mêlant leurs mains qui tâtaient le cou de l'adversaire, et le lachaient par force et par douleur, et le serraient de nouveau, écrasées, griffées, mordues. Ils respiraient bruyamment, ils grognaient, ils râlaient. D'un coup de reins, Gingolph, tendu en arc, secoua le douanier, et, tournant avec lui, se trouva couché sur le côté ; mais son bras gauche, engagé sous le torse de l'homme, calé dans un creux du sol, n'avait plus de force. Alors, feignant de céder, laissant l'adversaire sauter de nouveau sur lui et l'opprimer de son poids, saisi à la gorge, les yeux convulsés, il enveloppa, de ses deux bras devenus libres, la poitrine du douanier, la fit craquer, la vida de tout l'air respiré, et, tout à coup, rejeta comme une loque ce corps épais, où la vie, menacée, se mit à trembler. Lui-même, il s'évanouit. Ils restèrent là, l'un près de l'autre, allongés. Le plus âgé se ressaisit le premier, et dit, se tâtant les côtes :

— Diantre ! pour un jeune, tu en as, une poigne !

Ce qui fit que Gingolph s'éveilla en riant, et répondit :

— Est-ce qu'on recommence ?

Le douanier fit signe que non.

— Mon camarade est perdu saoul, dit-il ; moi, je l'étais à moitié : sans ça, tu serais déjà coffré, jeune homme ;… c'est égal, tu embrasses dur…

Il se frottait les côtes, et soufflait comme ceux qui sortent d'une plongée. Visiblement, il était incapable de retenir Gingolph. Celui-ci, qui l'observait, se redressa à demi. Le douanier fit de même, en geignant, et s'aidant de ses poings appuyés à la terre.

— Comme tu es jeune ! dit-il. Je ne te demande pas ton nom, tu ne me le dirais pas…

— Bien sûr.

— Mais quel âge as-tu ?

— Bientôt dix-sept.

— Quel dommage que tu fasses ce métier-là ! Je vas te laisser échapper. Le faut bien : je suis le plus faible. Mais tu te feras reprendre… Tu es donc dans la misère ?

— Non.

— Alors, qui t'a mis dans la contrebande ?

Il y avait assez de lumière pour qu'on pût voir le visage épais, pacifique, tout civil du douanier.

Gingolph se leva, enhardi, et, se penchant :

— C'est pour une fille, dit-il, et une belle !

— N'y en a pas de si belle qu'elle puisse te rendre l'honneur, si tu le perds, mon garçon !

Le jeune homme demeura debout un petit moment.

— Avec votre permission, je sors d'ici, la place n'est pas sûre.

Il s'écarta de l'homme, qui s'était mis debout, lui aussi, fit le tour d'un arbre, et, sans quitter des yeux le douanier, se baissa pour reprendre son ballot de marchandise. L'autre, qui continuait de se tâter, cria :

— Est-ce que c'est tout le souvenir que tu vas me laisser : huit jours de lit et quinze jours de douleurs ?

— Ma foi, si vous fumez, voilà de quoi bourrer votre pipe ! répondit Gingolph en jetant un paquet.

Il crut entendre : « Ce n'est pas de refus. » Vivement, il sauta hors de cette clairière qu'ils avaient faite, en se battant et se roulant parmi les pins et les herbes. Les branches étaient tombées, le sol était foulé comme celui de la bauge d'un sanglier. Le douanier demeura debout au milieu. En trois pas, Gingolph l'eut perdu de vue. Il se dirigea droit sur la mer : l'Anglais avait disparu ; le vent, très dur, rendait difficile le maniement d'un canot dans le ressac des grèves pierreuses. On ne pouvait apercevoir, au large, que la mer qui était, sous la lune, couleur de ferraille, par endroits polie et par endroits rouillée.

La brume cachait le sloop, et ne laissait passer que la plainte de la marée laborieuse, poussant le flot contre les pierres. « Est-ce qu'ils m'ont laché ? » se demandait Gingolph. Et toutes les vieilles histoires où étaient mêlés les Anglais jasaient dans sa mémoire, les histoires qui datent du même temps que la Colonne de la Grande-Armée. Il ne revint pas vers la route, mais se mit à longer le bord de la mer, tout à l'extrémité du plateau de galets. En vérité, si un nouvel ordre avait sonné dans la nuit : « Halte à la douane ! » Gingolph n'aurait pas hésité : il se serait jeté à l'eau, il aurait essayé d'échapper, en se

laissant dériver, dans cette ombre et cette mer dangereuse, jusqu'à une basse qu'il connaissait, où il avait pêché plus d'une fois. Non, le plateau était désert, la bourrasque levait, partout où elle le pouvait, de grands copeaux de poussière qu'on voyait vaguement se mêler au brouillard.

Tapi dans une dépression du rivage, transi de froid, Gingolph attendit deux heures, à l'endroit qu'il avait désigné pour embarquer, en cas d'alerte. Après ce temps, il entendit son nom qui venait de la mer, et il répondit, et la proue d'un canot blanc sortit de l'ombre. Quand les trois Anglais qui montaient l'embarcation virent que Gingolph avait échappé à la douane, et qu'il avait sauvé même la dernière hottée de contrebande, ils s'écrièrent ensemble : « *Good fellow !* » et lui serrèrent la main plus fortement que personne ne l'avait jamais fait, pas même le douanier.

Tout le reste de la nuit, le yacht voyagea, d'abord sans feux ; puis les deux étoiles, la rouge et la verte, s'allumèrent au-dessus de la lisse. Gingolph dormait, dans le lit d'un Anglais. Il avait reçu quatre guinées du capitaine. Au petit jour, le canot qui l'avait pris, dans le port de Boulogne, le débarqua, non pas à Boulogne, mais au pied d'une échelle de l'Épi, la digue du Portel. Le mauvais temps était fini, les bateaux harenguiers sortaient du port voisin, et passaient au large du fort de l'Hert. Gingolph suivit la jetée et monta sur ce rebord des falaises du Portel, protégé par un mur bas, et que pressent les maisons. Du bout de sa main droite, qu'il enfonçait dans sa poche, il touchait les quatre guinées, prix de l'expédition, et qui disaient : « Pour qui nous as-tu gagnées ? Est-ce pour la mère Lobez que tu as peiné, couru le danger de la prison, lutté avec le gabelou, enduré le froid dans le creux du Hourdel ? La matinée est presque douce. Quand onze heures vont sonner, si tu étais brave, tu irais attendre Zabelle Gayole à l'entrée du pont Marguet, là où se tient, dans sa cabane roulante et vitrée, le marchand de pommes de terre frites. Elle viendra, toute grande, avec sa jupe courte qui se balance quand elle marche, et sa manière de regarder du coin de l'œil, tandis qu'elle parle et qu'elle rit avec les compagnes, la rue qui passe et qui la regarde aussi. Nous sommes là, nous les quatre belles pièces d'or : dépense-nous pour elle, choisis pour elle une joie, et tu verras dans les yeux de Zabelle comme un feu de la Saint-Jean. Va chez le marchand de dorlots ! »

Et le jeune homme descendit jusqu'à Boulogne, et entra chez le bijoutier, qui comprit tout de suite qu'il avait affaire à un amoureux bien muni d'argent.

— Asseyez-vous, monsieur.

— Pas besoin, merci : rester debout, ça me connaît.

— Vous venez peut-être pour que je vous vende une belle croix du Portel ?

— Non pas : un bracelet, un bracelet d'or, ce qu'il y a de beau.

— Combien voulez-vous mettre ?

— Cent francs !

Jamais Gingolph n'avait dit deux mots avec tant de fierté. En les prononçant, il eut un battement de cœur. Le marchand lui montra des cercles d'or. Gingolph en choisit un, tordu, guilloché, et qui avait une petite chaîne de sûreté. Lui-même il le posa dans la boîte de carton, et, à plusieurs reprises, il souleva la ouate qui recouvrait le cercle d'or et ses rayons en épis. Il fit ensuite un brin de toilette, dans l'arrière-salle d'un café du port, puis, ayant songé longtemps, accoudé sur la table où fumait son bol de chicorée, le menton dans la paume de ses deux mains accolées, le regard levé vers les mâts et les cheminées de navires qui battaient la mesure, lentement, à travers les vitres, le Portelois se sentit le courage d'offrir son bracelet à cette Boulonnaise intimidante, qui, tout à l'heure, allait sortir de la maison d'armement de M. Grollier.

Gingolph n'alla pas cependant jusqu'au milieu du quartier de Capécure. Il s'arrêta au commencement, et tout juste devant l'hôtel du Louvre, qui forme un îlot, entre le port, la Liane, le bassin à flot, et les rues animées et bâties par toutes les industries de la pêche. Les ouvrières qui vont déjeuner chez elles, dans la basse ville de Boulogne ou sur la colline de Saint-Pierre, sont obligées de passer à droite ou à gauche de l'hôtel du Louvre, pour gagner le pont Marguet. Le claquement de leurs patins, quatre fois le jour, sonne autour de la grande bâtisse et fait lever la tête aux marins de Norvège, qui, non loin de là, déchargent les planches de sapin du nord et les blocs de glace.

Trois minutes ne s'étaient pas écoulées depuis le dernier coup de onze heures, que Zabelle tournait à l'angle de l'hôtel, du côté du bassin à flot. Elle n'était pas seule. Trois amies l'accompagnaient ; elles allaient se donnant le bras, inclinant, d'un même mouvement, comme des barques sur la même lame, leur tête coiffée d'une capeline noire tricotée et leur taille enveloppée de laine brune ; mais le groupe avait un centre, un chef, une âme, et c'était la belle fille qui marchait la seconde à droite, un peu plus haute que les autres, plus égale de teint, généreuse de sourires, de gestes et de paroles comme celles qui savent leur royauté. Elles ne firent guère plus de dix pas sur la place ; avant même d'avoir traversé les voies de la gare maritime, elles furent arrêtées par Gingolph, qui saluait Zabelle, et lui tendait la main.

— Je viens de faire une marée, mademoiselle Zabelle, et j'ai une commission pour votre père.

Elle le considéra un petit moment, du haut en bas, et d'un air de ne

pas le croire.

— Dites-la toujours si je peux la faire.

— Excusez, dit Gingolph, il vaut mieux que je vous suive : la chose est pour lui seul.

— En ce cas, suivez-nous. Tenez, mettez-vous là-bas à côté de Marguerite. C'est une fille qui cherche un galant.

Marguerite était une grosse fille réjouie, la plus éloignée de Zabelle sur la ligne des promeneuses. Gingolph se plaça près d'elle, et la bande continua la route, et le bruit des talons de bottes, frappant les pavés, se mêla au claquement de quatre paires de patins que chaussaient des pieds cambrés, nerveux et fouettés d'un sang jeune. La bonne humeur grandit, du fait de ce garçon qui marchait en serre-file. Toutes les ramendeuses de filets, les encaqueuses de harengs, les emballeuses d'huîtres et de palourdes, les filles et les femmes employées chez les armateurs et les mareyeurs, observaient les quatre Boulonnaises et leur cavalier, et jasaient en arrière : « Pour qui vient-il ? – Pour Marguerite, tu vois bien ! – Pour personne : il n'a pas vingt ans ! – C'est bien l'âge pour un commencement ! Tout de même, il aurait pu choisir… »

De l'autre côté du port, une des quatre jeunes filles, Marguerite justement, se détacha du groupe et entra dans les rues de la ville basse. On suivit le quai. Un peu avant la douane, les deux autres jeunes filles quittèrent Zabelle, qui resta seule avec Gingolph, et lui demanda :

— Que me veux-tu donc ?

Elle le tutoyait. Il fut ému, comme si elle l'avait regardé avec des yeux de tendresse. Et cependant ils allaient l'un près de l'autre, et elle n'avait pas l'air occupée de lui, mais elle suivait du regard le dundee *Jeanne-et-Jeannette*, le plus fin de Boulogne, qui sortait du port, tâchant de tenir le milieu du chenal, car la mer était presque basse, et naviguant avec sa voile demi-pleine et son foc encore indécis.

— Vous me tutoyez : je suis donc votre ami ?

— Oui, un de mes amis, Gingolph, et j'attends ce que tu vas dire.

— Je n'ai pas de paroles à dire. Je ne sais pas aussi bien que vous. Mais je suis allé loin…

— À la Plata ?

— Non, en baie de Somme, et j'ai fait, dans une nuit, une sorte de pêche dangereuse, que tout le monde ne fait pas, j'ai trompé les gabelous : Zabelle, ce n'est pas pour une autre, c'est pour vous que j'ai dépensé toute la belle guinée que l'Anglais m'a donnée. Devinez ce que j'ai acheté ?

— Des bonbons, parce que tu sais que je les aime ?

Il se mit à rire, content de l'erreur où elle était.

— Une broche en cornaline ?

— Pourquoi pensez-vous à des bijoux de pauvre ?

— Un mètre et demi de dentelle pour mon fer à cheval des grandes fêtes ? Ils en font de jolies, des dentelles, du côté d'Argentan, qui n'est peut-être pas loin de la Somme ?

— Ce n'est pas ça.

Ils avaient dépassé la rue de Folkestone, la rue du Fort-en-Bois, la rue de Mâchicoulis, qui montent si raide à travers la Beurrière, et Zabelle n'avait pas fait mine de tourner et de grimper par un de ces escaliers. Les marins, les bateaux du port étaient cachés par le casino de Boulogne. Gingolph et Zabelle avaient devant eux le boulevard Sainte-Beuve, et un jardin public désert, où le vent d'hiver avait, plus d'une fois, fait pleuvoir les embruns. D'un commun accord, ils entrèrent dans le jardin, et s'assirent sur un banc devant la mer. Gingolph mit sa grosse main dans la poche de sa culotte, où il avait caché l'écrin ; il tendit la boîte à la jeune fille, qui la prit et la posa sur sa robe. Elle enleva prudemment, du bout de ses longs doigts, les deux feuilles de papier qui enveloppaient l'écrin, et elle ouvrit.

— Oh ! dit-elle, que c'est beau !

Et elle se pencha en arrière, et elle tendit l'écrin à la lumière qui venait du ciel et de la mer, afin que le cercle d'or fût plus étincelant, tandis que Gingolph, un peu incliné de côté, la regardait et voyait ce visage, d'abord tout rayonnant de joie, qui devenait plus grave, et ces yeux qui ne cessaient point de contempler le bijou, mais qui songeaient maintenant au petit novice portelois : et il crut voir deux larmes commençantes au coin de ces yeux, et il sentit une des longues mains qui effleurait son dos et qui se posait sur son épaule. Mais Zabelle ne voulait pas qu'on vît son émotion, et ses lèvres se mirent à rire, tandis que les yeux demeuraient graves.

— Est-il possible que tu aies gagné tout cela dans une nuit ? Tu es un brave garçon, mais je ne sais pas si je dois accepter un cadeau pareil ? Que dira-t-on, si je le porte ?

— On dira que j'ai vos amitiés.

— Écoute, Gingolph : ma mère me laisserait porter tous les bracelets que je voudrais, mais mon père, non pas ; il me battrait, si je ne lui disais pas d'où vient le bijou. Laisse-moi le temps de leur parler… Ils ne sont pas toujours du même avis… Si un jour tu me rencontres sur le port, ayant au poignet ton bracelet, tu pourras, le soir, monter la rue de Folkestone… Non, ne me remercie pas… Je suis touchée, mais flattée aussi !… Mon pauvre, mon pauvre, si tu savais

comme je suis orgueilleuse !

— Vous avez de quoi !

— Je ne dis pas : mais pour bien faire la cour à une fille comme moi, je ne sais pas moi-même ce qu'il faudra !

— Je gagnerai pour vous ! Je dépenserai tout pour vous !

— Bien des hommes ont dit cela !

— Je me priverai de boire !

— Ah ! mon mignon, n'en dis pas plus ! Tu es amoureux, je le vois bien, pour de bon : tu ne calcules plus les mots.

Elle se détourna un peu, et il put voir de près, dans le coin de l'œil de Zabelle, passer tout l'esprit de la Beurrière, le contentement des belles filles de là-haut, qui aiment à être adulées, le doute qu'elles ont des hommes, leur instinct de dominer, la douceur aussi de leur remerciement.

— Quel drôle de ménage nous ferions, Gingolph ! Tout de même, tu as de bons yeux que j'aime parce qu'ils sont à moi… Je n'y vois que mon portrait, qui est là, tiens…

Elle avançait le doigt. Elle dit encore :

— Et le portrait de la mer avec le mien. Je vois les vagues qui remuent.

— Je n'aime que ça, répondit Gingolph. Je voudrais, quand je serai plus vieux, t'emmener sur mon bateau.

— Non, nous autres, on ne navigue pas. On vous attend, on compte les heures, on pèlerine pour vous.

Le rire de Zabelle courut dans le jardin désert, et sur la plage. Et il n'y eut personne qui l'entendit. La mer se brisait, le vent cherchait ses ennemis sur la côte et montait les falaises.

— Allons, mon amoureux, voilà qu'il est midi passé…

— Déjà !

— Tu ne les as pas entendus sonner ? À Notre-Dame et à Saint-Pierre ! J'ai l'oreille plus fine que toi.

— Parce que c'est des bruits de la terre, dit Gingolph en se redressant. Moi, j'entends si la mer sonne le creux, quand je suis dans le poste de l'équipage.

Il se leva parce qu'elle s'était levée. Elle rajusta sa capeline, lissa, de la main, ses cheveux que le vent avait ébouriffés.

— Quand je te rencontrerai, je lèverai le bras, comme ça, pour que tu voies mon poignet. Ne m'aborde pas tant que le bracelet ne sera pas

en place… Je te remercie, mon Gingolph.

— Dites encore ?

Elle répéta le nom, et elle s'en alla, avec une pensée nouvelle et un cœur épanoui.

Quand il l'eut perdue de vue, Gingolph reprit la route qu'elle avait suivie, et monta dans le tramway du Portel. Il s'inquiétait de revoir sa mère.

VII

LA MAISON D'ARMEMENT

Dans la maison d'armement Grollier, dont les hangars, les magasins et les ateliers bordent une cour rectangulaire, la salle des ramendeuses occupe tout le second étage, du côté de la rue. Là comme ailleurs, on l'appelle le grenier. On travaille sous les toits et parmi les charpentes. Les fenêtres sont, du côté de la rue, de moyenne taille et assez élevées au-dessus du plancher ; mais du côté de la cour, on les a faites fort larges, elles se suivent sans autres intervalles que des pans de bois et de brique, elles forment une verrière par où la lumière entre abondamment. Voici que les jours commencent à s'allonger. Le mois de mars est déjà à moitié passé. Il est sept heures et demie du matin. Les quarante ouvrières du grenier sont presque toutes à leur poste, et, autour du poêle qui ronfle encore, près de la porte, il y a bien une vingtaine de petites marmites de fer émaillé. Sur les quarante femmes composant l'équipe de ramendeuses de M. Grollier, trente-deux sont du Portel, et elles ne retourneront que le soir à la maison ; elles mangeront à onze heures dans un coin de la pièce ; elles y dormiront un somme, s'il leur plaît, en attendant que le long printemps froid du Pas-de-Calais ait fini de secouer, sur les falaises, les herbes de roches et les blés nouveaux, et qu'on ait plaisir à se promener, le nez en l'air, sur le quai ou sur la place de Capécure. La contredame elle-même est du Portel, cette Louise Wacogne, qui n'a pas manqué une semaine, en trente-cinq années, de faire à pied, deux fois en chaque journée, le trajet du Portel à Boulogne, de monter au grenier, d'y travailler de ses yeux et de ses mains, pendant dix heures, et, pour dissiper l'ennui des besognes machinales, de chanter un cantique ou de réciter le chapelet. Elle a un gros vieux visage d'homme, et des petits yeux bleus d'une limpidité angélique ; elle a le crâne et les oreilles couverts de laine, été comme hiver, à cause des névralgies qui la travaillent ; elle peigne avec soin les cheveux gris qui font bandeau sur le front, et, plus bas, sur les tempes, sont plaqués et tirés horizontalement comme les fils d'une chaîne sur le métier. Grande et mince vieille fille, digne en ses mouvements, et qui n'a pas les mains moins tachées de goudron et de cachou que ses ouvrières, et qui ramende à sa place, près du poêle, près de la porte, quand elle n'est pas appelée, ici ou là, pour donner son avis sur l'état du filet qu'on répare. À sa gauche, le long des grandes baies qui donnent sur la cour, d'autres femmes travaillent,

d'autres encore au fond de la salle, d'autres le long du mur du côté de la rue, quelques-unes au milieu du grenier, autour des piliers de bois qui soutiennent la toiture et qui, à cinq pieds du plancher, s'épanouissent en arcs-boutants. Partout des filets sont amoncelés sur le plancher. Chaque ouvrière prend l'un d'eux, une « roie » de vingt-cinq mètres de long, et l'accroche à un clou. Chose curieuse ! on s'est groupé par nation, dans le grenier de M. Grollier. Les huit matelotes boulonnaises travaillent en ligne, le long de la rue ; elles mettent, à des filets neufs, la cordelette qui sert de bordure, le *waretail*, ou bien elles lient, au bas de ces roies, des bourrelets serrés de vieux filets qui serviront de plomb pour faire descendre l'engin. Parmi elles, il y a Zabelle Gayole, qui est la troisième de la file, et qui est entrée en fredonnant un couplet de café-concert et en regardant, d'un air de défi, la voisine et la préférée de la contredame, Marie Libert. Il a fallu que la vieille femme la fît taire :

— La paix, Zabelle ! on ne chante pas, au grenier d'ici, des chansons du bal de la Carotte !

Ce n'est pas la première fois que les deux jeunes filles se dressent l'une contre l'autre, s'affrontent, et semblent ennemies. On tâche de diviser les camps et les travaux. Les Porteloises sont occupées, les unes à remplacer les mailles rompues des filets, les autres à remettre une partie neuve à un filet déjà usagé, à « coudre des largeurs » après avoir « flingué » les parties défectueuses. Il fait mauvais temps. Le plancher est taché par les empreintes des patins mouillés. Les fenêtres sont secouées par la bourrasque. Certes, de novembre à mai, les jours sont nombreux où la Manche est maussade, où le vent lève la mer en copeaux dansants. Mais les marins du nord ont l'habitude de ces lames cassées. Depuis quatre jours, c'est une vraie tempête qui empêche les pêcheurs de sortir. Ils sont tellement nombreux, les bateaux de Boulogne et du Portel, qu'ils obstruent le port, toutes les étraves pointées vers les quais et serrées entre d'autres étraves, comme des têtes de poissons, quand un banc de mulets cherche un passage dans les courants. Chaque matin, les matelotes descendent de la Beurrière, inquiètes, disant bien haut, quand elles rencontrent leur homme : « Tu ne vas pas partir, hein ? Tu n'es pas assez fou pour partir ? Celui qui sifflerait le premier, il mériterait qu'on le mette en prison, et qu'on démolisse son bateau ! » C'est leur grande crainte : elles savent que si un patron fait siffler sa sirène et prend la mer, tous les autres patrons de pêche suivront ; qu'elles auront beau prier et menacer, elles n'ont pas le pouvoir de retenir les hommes qui veulent gagner et qui ont peur d'être traités de lâches par les camarades. Ce matin, qui oserait s'aventurer en haute mer ? Le boulevard Sainte-Beuve est balayé par les vagues qui s'avancent jusqu'aux maisons bâties au pied de la falaise ; pas un point du ciel qui ne soit d'un gris violet, pas un pli de

la mer qui ne soit d'un vert mauvais, couleur de tessons de bouteilles ! Les femmes pensent toutes, dans l'atelier, à des bateaux qu'elles connaissent.

La contredame, qui n'entend pas autant de conversations et de rires que d'habitude, commence de réciter la grande prière du matin, car l'usage s'est conservé, dans l'atelier portelois, de prier en commun : « Très sainte et très auguste Trinité, Dieu seul en trois personnes, je crois que vous êtes ici présent. Je vous adore avec les sentiments de l'humilité la plus profonde, et je vous rends de tout mon cœur les hommages qui sont dus à votre souveraine majesté… » Les ramendeuses répondent toutes, la plupart d'une voix habituée au ton de la prière publique, pliée à l'unisson, voix jeunes, voix graves, voix que ranime et qu'enfle par moment la pensée d'un danger, d'un amour en péril, l'enfant, le frère, l'époux, l'ami ; d'autres disent avec indifférence les formules depuis toujours connues, sans qu'une pensée d'amour leur traverse l'esprit, ni l'amour divin, ni l'amour des hommes, et cela fait, dans le concert de la réponse qui emplit le grenier, comme une partie à part, bien que la note soit la même et que les bouches remuent au commandement des mêmes mots.

Dans l'atelier qui forme un angle droit avec celui des ramendeuses, et qui n'en est séparé que par la cage d'un escalier en échelle, des hommes travaillent à monter les filets réparés ou neufs ; ils attachent, ils « lemment » les uns aux autres les morceaux de la longue tézure qui prendra les harengs, ils mettent les lièges et les « ficelles » : le murmure des voix leur parvient. Ils sont accoutumés. Ils disent : « Voilà les femmes qui disent la première prière, il n'est pas loin de huit heures. » Quand la contredame a fait le signe de la croix, et scellé toute la demande avec l'« Ainsi soit-il », les voix montent de deux tons pour le moins et des rires traversent le grenier, la porte, la cage de l'escalier. Il y a une majorité de jeunes filles parmi les ouvrières de M. Grollier. Les aiguilles de bois passent plus vite dans les mailles, et, ressaisies au-dessus du filet, tirées en bas par la main qui les avait lâchées, serrent plus dur le fil sur le petit moule poli. C'est le matin, les forces sont fraîches. Toutes les femmes sont debout. Elles dédaignent leurs tabourets, les petits tonneaux qui ont dansé sur la mer et soutenu les filets.

À neuf heures, une ramendeuse, la seule qui manquât à l'atelier, Léontine Lhomel, sœur d'un jeune patron de pêche de Boulogne, entre dans le grenier, bruyamment. Toutes les ouvrières se détournent ; les plis des filets dansent d'un bout à l'autre de la salle, comme au passage d'une lame. Elle a une physionomie de tragédienne, cette Léontine, brune, pâle, les yeux rouges, les cheveux en désordre sous la capeline de laine. Elle n'accepte pas les observations de la contredame qui lui

dit :

— Vous auriez dû prévenir !

— Prévenir ? Est-ce que le mauvais temps me prévient, moi, quand il va faire la chasse à Lhomel ? Est-ce que le beau temps me rend visite ? On voit bien que vous êtes vieille fille, et que vous n'avez pas de viande en mer !

Elle est debout, au milieu de l'atelier, elle a mis sa main gauche, comme pour se retenir, sur un filet accroché à une colonne de chêne équarri, et ses doigts blancs et jaunes, tachés d'anciennes taches, s'enfoncent dans la toison des mailles. Elle a des mains de princesse. Sa poitrine se soulève. La contredame est la seule qui ait repris le travail, et le bruit de son aiguille heurtée par ses ongles traverse le silence. Toutes les femmes et les jeunes filles, Boulonnaises ou Porteloises, ont l'esprit sur le pont des navires, entre les lames qui menacent l'homme, c'est-à-dire aussi la famille, la maison, le rang, la joie, les projets, l'amour, tout. Elles se penchent. Elles veulent savoir.

— Qu'y a-t-il ?

— Mes belles, vous entendez le vent ? On ne peut pas tenir sur la jetée ; dehors la mer est comme une furieuse. La grande drague qui a voulu sortir a été obligée de rentrer. Moi, je suis allée sur le quai : mon frère était parti à sept heures ; je ne vivais pas, je ne pouvais pas venir ici, voyons, tandis que les hommes hésitaient. On menait le tapage, nous autres, on était bien quarante femmes de la Beurrière, autour de ceux qui entraînent toujours les autres. Ils étaient raisonnables. Ils disaient comme nous : « Ça serait de la folie ; ça serait vouloir sa mort. » Il n'y en avait qu'un qui ne disait rien. Devinez qui ?

— Torcaille la Bistouille ! N'est-ce pas que c'était lui ? Torcaille ! Torcaille ! Toujours lui !

Elles sont vingt qui crient le même nom.

— C'était lui ! Il tournait le dos à la mer ; il ne faisait que grogner, parce que son bateau mangeait du charbon depuis le matin…

— Le beau malheur ! C'est l'armateur qui paye !

— Mais cet homme-là, vous le connaissez : il écouterait un chien plutôt qu'une femme. À neuf heures moins un quart, tout à coup, il écarte les femmes, les filles, les compagnons, les gamins, nous tous, il va, les mains dans les poches, du côté de trois hommes de son bord qui regardaient la pluie tomber : « On embarque, les enfants ! » Fallait voir les femmes ! Elles les ont tirés par leur veste, par le bras, par le bout de leurs bottes. Mais baste ! en trois minutes ils ont dégagé l'avant du chalutier…

— Et puis ils ont sifflé ?

— Je vous crois ! Deux coups. On a vu le bateau au milieu du chenal. Alors, tous les autres chalutiers ont démarré, tous les hommes ont quitté les estaminets ; ça été une procession, vapeurs, voiliers, tout ce qui pêche au chalut…

— Le 2.200 ?

— Aussi !

— Hélas ! hélas ! et le 306 ? Le petit bateau de Boutoille qui est grand comme un joujou ?

— Parti ! Je l'ai vu ! Je vous dis qu'ils y sont tous !

— Et le *Dragon*, est-il aussi dehors ?

La voix qui demandait cela ne tremblait pas. Léontine Lhomel répondit par un signe de tête affirmatif. Zabelle Gayole reprit :

— Et la *Belle-Chance* ?

Pourquoi demandait-elle cela ? Dans ce rassemblement devenu tumultueux, parmi ces femmes et ces jeunes filles qui se lamentaient, ou qui invectivaient contre Torcaille, la tempête et le dur métier de la pêche, la question de Zabelle produisit une accalmie. À cause de l'amour qu'elles devinaient dans ces mots de Zabelle « Et la *Belle-Chance* ? » elles se turent, et elles observèrent le visage de la jeune fille, à qui Léontine Lhomel répondait :

— Partie avec les autres ! Il leur faut du poisson ! S'ils crèvent, nous irons mendier ! Toutes les femmes ont couru en pèlerinage à Notre-Dame.

Zabelle supportait tous ces regards comme des rayons de soleil, ses longues lèvres lissées par un sourire.

— Allons, mesdemoiselles, au travail ! reprit la contredame.

Mais sa voisine, Marie Libert, une des très rares ouvrières qui avaient recommencé à travailler, mollement d'ailleurs, et distraite d'une maille à l'autre, dit, par-dessus son épaule :

— Que peut faire la *Belle-Chance* à une Boulonnaise ? C'est tout Portelois !

— Bravo ! dirent cinq ou six des filles les moins jolies du Portel, qui ne pouvaient souffrir Zabelle Gayole. Est-ce qu'elle a une part sur le bateau, cette Zabelle ?

La Boulonnaise lâcha le filet qu'elle tenait dans son poing et qui retomba le long du mur, comme une portière de velours brun. Tout l'atelier, sans exception, écoutait.

— Oui, mesdemoiselles : j'ai mieux que ma part, à bord de la *Belle-Chance*, j'ai mon bon ami, mon fiancé de demain, vous entendez, Marie

Libert ?

— Qui ?

— Gingolph Lobez.

— C'est au Portel qu'il habitera maintenant !

— Possible ! mais ce n'est pas là qu'il ira chercher femme !

Marie Libert rougit ; la vieille Louise Wacogne répéta : « Paix, mes enfants, travaillez ! » mais Boulogne était exaspérée, Boulogne représentée par huit de ses filles, qui échangeaient des mots rapides au bout du grenier. Zabelle s'avança de trois pas, et, regardant bien en face la Porteloise qui l'avait interpellée, et qui ne clignait pas les yeux, elle non plus, et qui était grave comme la douleur nouvelle :

— Vous ne pensiez pas que je le nommerais, Marie Libert ?

— Comment donc ! C'est votre habitude… Les filles de Boulogne disent tout.

— Vous, jamais assez !

— C'est qu'on garde le meilleur. Chez nous, on est discret.

— Dites donc cachottier. Boulogne dépense tout au grand jour, son argent et ses mots.

— Nous, on économise, c'est vrai. Ceux que nous aimons sont sûrs de ne pas être nommés en public.

— Mesdemoiselles, je vais vous mettre à l'amende. Tout le grenier est à l'envers à cause de vous !

Les deux rivales se considérèrent encore un moment l'une l'autre. Zabelle n'avait point quitté cette physionomie hautaine qui lui était familière ; Marie savait mieux qu'elle composer son visage. Eut-elle une pensée de revanche ? On vit, sur sa calme figure de vierge, le sourire secret des filles du Portel, et elle reprit son travail, tandis que les autres ramendeuses bavardaient à mi-voix, et commentaient les nouvelles de cette matinée : le départ des hommes, et l'amour déclaré de Zabelle pour Gingolph.

L'après-midi deux femmes manquèrent, parmi les ouvrières de l'atelier de mademoiselle Wacogne : Marie Libert et Zabelle Gayole, la première qui avait prévenu la contredame, deux jours d'avance, l'autre, capricieuse fille, à laquelle on pardonnait son impertinence et d'assez fréquentes absences, parce que peu d'apprenties montraient autant d'adresse, de vivacité et de belle humeur au travail. Zabelle, à peine libre, sans attendre ses compagnes, avait couru au port. La tempête n'avait point cessé, des nuages gris galopaient sous le ciel noir, et tâtaient l'est et le sud de leur pointe échevelée. Cent bateaux attendaient dans la vase du port.

— Les hommes sont revenus ?

— Tous, sauf quatre équipages.

— Tant mieux ! La *Belle-Chance* ?

— Revenue l'avant-dernière, son gouvernail brisé.

La jeune fille alla jusqu'au bout du port, mais ne reconnut point Gingolph parmi les marins, vêtus de leur suroît, le dos tourné à la mer, et qui attendaient que le vent voulût se taire et la mer s'apaiser ; elle traversa la chaussée où sont les rails du tramway, et revint le long des maisons qui vivent dans la brume salée, cabarets souvent, dont Zabelle entr'ouvrait la porte, afin de voir les visages qui se levaient, autour des petites tables, les têtes lourdes, bleuies par la fumée.

— C'est toi, la jolie ? Je parie que c'est moi que tu cherches ?… Non ?… T'es pourtant pas mariée ? Dommage qu'on ne voie pas plus longtemps ta frimousse !

Elle fermait la porte ; elle continuait ses visites aux estaminets où Gingolph aurait pu se trouver. Quand elle eut, vainement, cherché le jeune homme jusqu'aux halles abandonnées et dont le pavé de ciment, par hasard, était sec, elle avisa une petite Porteloise qui passait, revenant de faire une commission, un paquet au bout du bras.

— Dis, Jacqueline, tu reconnaîtras bien Gingolph Lobez, d'Équihen ? Veux-tu aller ?

— Il emménage aujourd'hui dans la maison du Portel ! Je la connais, la maison : ma tante y a demeuré.

— Tiens, regarde cela !

Zabelle tira de sa poche l'écrin qui ne la quittait point, l'ouvrit, et prit le bracelet qu'elle passa à son bras.

— Qu'il est joli ! dit la petite. On le dirait en or vrai !

— Eh bien ! tu diras à Gingolph que tu as vu Zabelle Gayole, et qu'elle avait au bras son bracelet d'or.

— Oui, mademoiselle. C'est tout ?

— C'est tout. Et je te donne dix sous pour ta peine.

L'enfant partit, et Zabelle monta vers Saint-Pierre. Avant d'entrer dans la rue de Folkestone, elle remit le bijou dans sa poche. Il était plus de midi.

Comme presque tous les jours, à pareille heure, le patron Gayole se tenait dans la première pièce, le salon, devant l'image de son bateau, sa fortune et sa gloire, un vapeur presque neuf que l'artiste avait peint sur une mer régulièrement gaufrée et du plus tendre azur. Au bas, l'artiste avait écrit : « *Le Dragon*, vapeur harenguier, construit en acier

à Hull (Angleterre) chez Cook, Welton et Gemmel, en 1901, jaugeant brut 264 t., et net 92 t. 35 ; dimensions : longueur 37 m. 36, largeur 7 m., hauteur 3 m. 70 ; machine à triple expansion, de 480 chevaux indiqués ; vitesse moyenne 10 nœuds, un gouvernail avant. Appartient à M. Joseph Gayole, de Boulogne. »

— Bonjour, papa ! Je suis en retard ?

— Pas mal ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Il était magnifique de bougonnerie habituelle et fausse. Ses yeux bigles, sa bouche édentée qui creusait un sillon en arc dans ses joues rasées, son large nez en porte-voix, ses oreilles remontées en pointe, tous les traits du visage riaient à la fille unique et gâtée, tandis que, du gosier pavé, une voix coléreuse s'échappait, qui reprochait à Zabelle d'être en retard.

— On ne peut donc pas traverser le quai sans causer ?

— Aujourd'hui surtout ! J'ai demandé des nouvelles du *Dragon*.

— En mer, n'est-ce pas ? Un des quatre qui ont tenu la mer !

— Et puis, j'ai été attaquée, à propos de Gingolph chez Grollier !

— Par qui ?

— Une Porteloise.

— Une sournoise alors, jalouse de toi ?

— J'en suis sûre !

— Moi, je le disais à ta mère ce matin, que ce Gingolph trouverait facilement femme, si tu ne voulais pas de lui.

— J'en veux, et je l'ai dit tout haut, devant tout le grenier, et, à présent, il faut que mon père et ma mère consentent, ou bien que je sois sans honneur, par leur faute !

Le patron Gayole, qui avait les deux pouces dans ses poches, et tenait ainsi sa culotte au large, eut un sursaut, et entraîna Zabelle, la prenant par le bras, auprès de la fenêtre. Ils causèrent à voix prudente. Madame Gayole, qui cuisinait à côté, sortit à l'improviste, les surprit complotant, devina ce qu'ils se disaient et s'emporta tout de suite.

— Un pauvre et un Portelois, deux raisons pour que je dise non !… Tu es faible pour ta fille, comme tu l'as été pour moi, Gayole ! Tu fais tout ce qu'elle veut… Heureusement que je suis là pour empêcher notre ruine ! Devenir Lobez, quand on est Vert-de-Gris !…

— C'est pas toi qui l'es, ma poulette. Tu n'en as que l'aigrette. Moi, je peux juger : il a du mérite, ce garçon-là !

— À dix-sept ans !

— Il en aura ! Je vois cela dans ses yeux.

— Alors, c'est plus facile à voir dans ses yeux que dans les tiens. Moi, je te dis que je ne veux pas !

— Et moi, qu'il aura ma fille, et qu'au retour du service, il commandera mon bateau…

— Le *Dragon* ?

— Aussi vrai que tu m'as commandé, mais que tu ne me commandes plus !

Madame Gayole, pour la première fois de sa vie, voyait son mari lui tenir tête ; elle en concevait un si violent dépit qu'elle ne se sentait plus cette verdeur d'esprit, cette ironie qui lui était naturelle, mais qui ne va pas sans quelque possession de soi-même. Évidemment, la grande force de Gayole était cette Zabelle, droite et mince, serrée contre son père et qui murmurait, en arrière, des mots que la mère n'entendait pas. Celle-ci prit le parti de diviser l'ennemi, et de remettre la bataille, c'est-à-dire la victoire, au moment où Zabelle aurait quitté la maison pour se rendre chez Grollier. Mais Zabelle, après le déjeuner, refusa de retourner au travail, pria le père, plus rouge et plus louche que de coutume, d'aller faire une promenade sur le port, et, demeurée seule avec sa mère, laissa passer les colères, les cris, les larmes, les supplications, et, au bout de cinq heures de lutte, arracha cet aveu à madame Gayole :

— Jamais je ne t'approuverai. Mais ça n'est pas la peine de discuter plus longtemps : tu as la tête aussi forte que moi, Zabelle, et ça n'est pas peu dire. Appelle ton va-nu-pieds, et mets devant tes compagnes son bracelet.

— C'est déjà fait.

Quand le père rentra, au soir tombant, il trouva la maison silencieuse, et les deux femmes cousant, à quelque distance l'une de l'autre.

Avant midi, Marie Libert était de retour au Portel. En quittant l'atelier, pour aller plus vite, elle a pris le tramway. De la station, par la rue Carnot, elle s'achemine vers la maison qu'a louée la veuve Lobez, dans la plus vieille partie de la petite ville, sur une pente raide, qui mène à la plage. Rêve que la pauvre Lobez a cru si longtemps impossible ! Mais non, pendant que Gingolph, au mois de janvier, passait en fraude des ballots de tabac jaune sur les galets de la baie de Somme, elle avait été visiter les logements à louer, et elle avait arrêté, pour le terme du 15 mars, cette maison bâtie en pierre, cette maison qui avait des cloisons, des fenêtres, une cour, tout ce que n'avait pas la

Hardie. L'heure d'emménager était venue ; Marie avait promis d'être là pour aider sa cousine ; Gingolph avait dit : « Si je n'embarque pas, je viendrai aussi. »

Voici donc la façade, que Marie connaît depuis l'enfance. Elle n'est pas large, et le propriétaire ne l'a pas fait réparer : une fenêtre dans le toit de tuiles, une au rez-de-chaussée, à peine séparée de la porte, des murs autrefois peints en jaune, maintenant crevassés et verdis par des coulures de pluie, deux degrés de granit, que des grosses bottes de pêcheurs et des patins de ménagères, à la longue, ont creusés au milieu.

Dormir dans une maison qui n'est pas en planches ! Vivre au milieu de ce Portel où la race a vécu, où l'on a vu jouer cette Rosalie Lobez qui est veuve aujourd'hui, et pauvre, et qui revient ! Tout ce bonheur a épanoui le visage de la mère. Elle se tient debout devant la maison, à côté de tout son mobilier chargé sur une charrette, et de ses enfants rangés à sa droite et à sa gauche : Gingolph accouru de Boulogne, puisque la *Belle-Chance* n'est point au large, Jacqueline, Jeanne, Louise, Ludovic, Désiré couché entre les brancards. Tout le monde regarde la maison. Les voisines regardent les locataires nouveaux. Marie Libert descend tout doucement la rue.

Elle jette un coup d'œil sur l'énorme chargement qu'a traîné un cheval misérable et à son dernier souffle : tous les lits, les chaises en hérisson, les coffres, l'armoire, le poêle, des caisses, une malle, la table, un panier plein de poules entre les pieds de la table, et, dominant le tout, comme un mât penché, le tuyau du poêle qui chauffait la *Hardie* et où le vent joue un air enragé. Elle voit la cousine Lobez qui porte une horloge dans ses bras, et Gingolph, qui est vraiment le chef de ces pauvres, leur force, et leur beauté. Elle pense plusieurs choses, mais nul ne saurait dire si cette sage enfant, à la figure de petite novice, qui tend la main à Marie Lobez, à Gingolph, à Jacqueline et aux autres, est émue diversement par le bonjour de chacun. Sa plus tendre conversation est pour le plus chétif, Désiré, dont la tête est énorme et le corps décharné.

— Vous venez nous aider, ma cousine ? demande Gingolph. Eh bien ! quand ça sera trop lourd pour moi seul, je vous appellerai ! Nous ne sommes que deux qui ayons de la force.

Il n'appela pas une seule fois. Mais, dans la maison ouverte, où la tempête courait librement, Marie, comme une sœur aînée, plus experte que Jacqueline, serrait le linge, pliait les vêtements, étendait les paillasses et les matelas dans les pauvres châssis de bois, aidait enfin la mère qui n'avait point encore d'aide efficace.

Il était tard, le vent s'apaisait, la lumière diminuait lorsque la

maison commença de prendre la physionomie qu'elle devait garder, ici de cuisine, là de chambre pour les enfants, là-haut de chambre pour Gingolph, qui dormirait au grenier. Dans la cuisine, qui ouvrait sur une cour étroite, toute la famille Lobez et la cousine Marie se reposaient. Une conversation amicale les tenait attentifs, assis en cercle sur des chaises ou des caisses. Marie Libert interrogeait les enfants sur Équihen, et leur racontait quelques-unes des innombrables histoires du Portel, ville tassée, ramassée, habitée par une dizaine de familles qui ont multiplié sans beaucoup essaimer, et où, pour des raisons de parenté et d'étroit voisinage, la journée de chacun est vite l'histoire de tous. Elle était près de Gingolph, assis, tout couvert de poussière et sa veste de toile brune déchirée aux manches, sur un gros sac de pommes de terre ; elle dominait d'assez haut le pêcheur de la *Belle-Chance*, et lui, souvent, pour mieux l'entendre, et parce qu'elle était agréable à voir, il levait le menton. Leurs yeux se rencontraient, et la douceur était grande qui tombait de ceux de Marie. Rosalie Lobez s'étonnait que Gingolph n'eût point l'air de s'apercevoir que Marie le regardait avec complaisance ; elle songeait que c'était un singulier honneur que Marie fût venue aider à l'emménagement de si pauvres cousins ; elle se rappelait que son Gingolph, sur les quais de Boulogne, et dans les ports de pêche où relâchent les harenguiers, était guetté par d'autres filles, et elle disait, bien lasse pourtant et peu disposée à écouter :

— Ne nous quittez pas, ma cousine Marie, c'est le meilleur soir que j'aie passé depuis longtemps. Ce que c'est que la ville, tout de même : on y trouve des gens qui savent amuser le monde !

Un peu plus tard, elle dit encore :

— Gingolph, n'est-ce pas que les yeux de notre cousine Marie ressemblent aux yeux de ta sœur Louise ?

Mais le garçon secoua la tête, en regardant les yeux de Marie, qui souriait du fond de l'âme. Et toute la nichée fit silence.

— Non, dit-il, et même ils ne sont pas tous les deux de la même douzaine.

— Ils sont jolis et bien à mon goût ; que veux-tu dire, mon garçon ?

— Qu'il y en a un, celui-là, où je vois une feuille morte !

— Par exemple ! s'écria Rosalie Lobez, en se penchant au-dessus des yeux qui s'étaient détournés et remplis de larmes, n'écoutez pas ses plaisanteries : il veut parler d'un point jaune que vous avez dans l'œil gauche… Et cela vous va bien…

Elle aurait continué. Mais, au même moment, dans le couloir, on entendit saboter. Une petite fille, qui avait des cheveux blonds, le ventre en avant, la robe courte et bouffante, et des jambes maigres

habillées de noir, s’arrêta entre les chambranles de la porte, et demanda :

— C’est-il ici chez les Lobez ?

— Oui.

— J’ai tant couru ! Personne ne savait.

— Que nous veux-tu ?

— Je veux dire à monsieur Gingolph que mademoiselle Zabelle a mis son bracelet d’or… Et c’est vrai : je l’ai vu… Il a une chaînette…

Elle tendit la main :

— Donnez-moi deux sous, pour ma peine.

Marie se leva aussitôt, et elle sortit. On ne la vit ni pleurer, ni reprocher à Rosalie Lobez de l’avoir invitée. Elle eut le courage de dire bonsoir aux plus jeunes enfants qui l’aimaient déjà, l’ayant devinée avec leur instinct sûr. Mais, dans le vent diminué, dans la nuit commençante, qui appelait les femmes au fourneau, et diminuait, derrière les fenêtres, le nombre des témoins, elle s’en alla, les mains jointes sous son tablier, le visage droit parce qu’elle était brave, mais les yeux fixes, et privés d’âme, et qui ne voyaient rien, parce qu’elle souffrait. Elle remonta la rue, elle tourna, prit la rue principale où elle habitait, et arriva devant la maison bien crépie, dont les volets étaient peints en mauve.

Là sa jeunesse heureuse avait demeuré. Marie est persuadée en ce moment que sa jeunesse est finie. Elle est de la grande race humaine, qui ne vit point d’amusement, qui a le regard tout clair, dès le matin de la vie, à l’heure des brouillards d’amour, et elle se demande, étonnée encore d’avoir été dédaignée, si ce n’est point là le sacre douloureux, le signe d’une vocation plus haute. Ne serait-elle pas une de ces créatures associées au rachat du monde, employées jusqu’à l’usure des forces au bien des faibles et des abandonnés, fille qui vieillirait, oublieuse d’elle-même, garde-malade de la mère infirme, fidèle au soin de l’église qu’elle balaie et qu’elle orne, dévouée au salut des enfants auxquels elle apprend le catéchisme, âme qui achète la paix et qui peut la donner, veilleuse qui est mise sur le chemin, dans les grandes ténèbres, et que le vent n’éteint pas ? Quelle dure solitude ! Dieu qui l’habite avec nous n’est point pressenti de loin. Elle fait peur. Marie voit une femme jeune, qui lui ressemble à elle-même, qui a le visage de la sagesse, et qui se penche sur un livre de prière dont les pages sont fanées par le toucher des doigts. Est-ce toi, Marie Libert ? Toi jolie ? riche parmi les filles du Portel ? Toi qui as dix-huit ans ? Et d’où vient si peu de confiance dans la vie qui commence ? Le vent de la route a séché les yeux, les yeux bruns qui ne sont pas de la même douzaine.

Elle soupire une fois. Elle monte les trois marches. Elle ouvre la porte : « Bonjour, maman ! »

Rosalie Lobez a d'abord fait dîner ses enfants, – et la soupe était longue à faire, on ne savait plus où trouver chaque chose, – elle a couché les petits, Désiré dans la cuisine, Ludovic dans la mansarde, à côté du grand frère. Les filles coucheront dans la belle chambre qui donne sur la rue. Puis elle a causé avec Gingolph, pas longtemps, auprès du berceau où dort encore l'infirme. Elle ne grondait pas : elle était blanche de fatigue et de la grande peine de Marie.

— Tu as donc donné ton cœur, pour de bon, mon enfant ?… J'espérais que tu réfléchirais, car nous avions déjà parlé d'elle, à Équihen ?… Les parents savent-ils que tu as de l'amitié pour leur fille ?… Elle a mis le bracelet d'or, pour te faire signe que vous êtes accordés ?… Le bracelet d'or, tu l'as gagné dans les deux grandes nuits de tempête, ou j'ai eu si peur pour toi ? C'est là ton secret que tu refusais de me dire ?… Tu m'as caché l'histoire de ton voyage, toi qui me racontes tout ?…

Il répondait oui à toutes les questions. Il était net et assuré dans ses réponses, comme un homme. Mais la jeunesse et le grand amour qu'il avait, et la joie de se savoir accepté, passaient en étincelles dans son regard. Et elle le voyait bien. Il répétait :

— Ma pauvre maman, quand vous la connaîtrez, vous serez plus contente ! C'est la plus belle fille de Boulogne.

La mère finit par dire :

— J'aurais mieux aimé la meilleure du Portel.

Et ils se séparèrent après s'être embrassés.

Alors, dans son lit nouveau, qui était encastré dans la muraille comme une couchette de marin, – tout ce pays est modelé par la mer, – Rosalie Lobez connut les longues pensées inquiètes qui naissent l'une de l'autre, les projets qui tombent, le courage qui va manquer, les paroles trouvées après coup, et qui peut-être auraient touché l'enfant, et qu'on ne dira jamais parce que l'heure est passée… Elle avait tant rêvé de ce retour au Portel, et tant espéré de ce tranquille visage de Marie, qui devait émouvoir le cœur de Gingolph !

VIII

LA DEMANDE

Dès l'aube, Gingolph quitta la mansarde. Rosalie Lobez entendit le pas des lourdes bottes de marine dans l'escalier. Elle entr'ouvrit la porte. Quelle nuit reposée et pleine de rêves heureux il avait passée, lui ! Dans le petit jour qui éclairait le couloir, la mère remarqua le soin avec lequel son fils s'était habillé. Il avait mis sa toque de loutre, achetée à un marin de Norvège, et qu'il enfonçait et appuyait sur ses oreilles comme sur des consoles naturelles, sa blouse neuve, une cravate rouge autrefois réservée pour les fêtes. Il embrassait la mère, il la remerciait du regard, en s'éloignant à reculons, avec de petits gestes de la tête : « Merci ! Tout est bien fini, n'est-ce pas ? Vous ne pensez plus, comme moi, qu'à la joie de mes futures accordailles ?… » La mère le trouvait beau. Il l'était : la joie courait comme une sève dans les veines pures de ce corps de jeune homme ; en lui l'honnêteté de sa race fleurissait ; en lui s'annonçait la force qu'avaient eue les anciens ; dans sa physionomie décidée, dans le port de la tête, dans le pli qui déjà se creusait entre les jeunes sourcils, on voyait transparaître le courage qu'ils n'avaient pas tout dépensé. La vieille marine du Portel fleurissait au bout de la branche. La mère ne put retenir un sourire de fierté : il y vit le pardon, l'oubli, l'approbation de l'amour.

— Combien de temps vas-tu naviguer ?

Il répondit, la porte déjà ouverte :

— Ça sera une longue marée : le patron a fait embarquer beaucoup de glace.

Elle entendit les pas de l'enfant, qui s'éloignait dans la rue sonore, et l'âme demeurée en arrière et qui disait : « Ô ma joie ! Ô mon matin ! Mon amour triomphant ! Zabelle que je verrai peut-être, tout à l'heure, sur le quai de Boulogne ! »

Il ne la vit pas. La *Belle-Chance* glissa de bonne heure entre les jetées de Boulogne, et se coucha sur l'épaule gauche pour mieux nager, poussée par un grand vent d'est, si subtil et aigu, que les hommes le sentaient souffler dans le creux de leurs os. Elle fit bonne pêche en face de Plymouth ; avec ses deux bons chaluts neufs, dont l'un se reposait, tandis que l'autre travaillait, elle dragua la mer tout le long de la côte anglaise, se laissant venir au vent qui ne mollissait point ; elle faisait

assez de chemin pour prendre même les poissons de vive allure comme les maquereaux ; les hommes disaient : « C'est la meilleure marcheuse de la côte, seulement, lui faut de la voile tant qu'elle en veut, c'est comme une belle garce qui n'a jamais assez de toilette. » Elle s'enhardit parce que les cales s'emplissaient et que le vent soufflait toujours ; elle fonça dans l'Atlantique, longeant les dernières pierres du continent, semées à la pointe de l'Angleterre, les Sorlingues formidables, montagnes, débris de falaise, pierres levées, assemblée d'écueils qu'unit la rumeur perpétuelle du flot, et là, par des fonds de cinquante brasses, le chalutier prit deux mille mannes de maquereaux, sans parler des grondins, des morues, des chiens de mer et des merlus. Les Portelois exultaient. Il y eut un jour où le cambusier, un brave père de mousse, ayant été un peu généreux dans la distribution de l'eau-de-vie, l'équipage fut saoul pendant une marée. C'est à quoi le patron jugea qu'il était bon de rentrer : « Nous autres, disait-il, nous ne valons que ramenés souvent et gaulés par nos femmes. » Gingolph, enthousiasmé par le voyage et par le gain, était des compagnons qui auraient voulu continuer la campagne. Il les entendait raconter d'étonnantes choses, comme s'ils connaissaient les abîmes : « Les merlus, ça vient du Golfe de Gascogne, par cent vingt brasses, jusqu'aux Sorlingues, et puis ça vire sur le cap Finistère, sans s'arrêter… » Il apprenait, sur ce grand bateau chanceux, à lire, dans les eaux, le passage des poissons, comme font les braconniers qui reconnaissent, au milieu des fourrés, la coulée habituelle des bêtes de plusieurs sortes. Mais, après dix jours, le patron reprit la route de Boulogne, et Bishop rock s'enfonça peu à peu au-dessous de l'horizon.

À cause de la marée, la *Belle-Chance* ne rentra au port qu'un soir, au coucher du soleil. Zabelle était sur le quai. Elle avait guetté l'arrivée du bateau.

— Viens avec moi, Gingolph ?

— Chez vous ?

— Non, pas encore ; mère ne le permettra pas tout de suite : viens faire un tour de ville ?

C'était l'heure où les villes sont déjà illuminées, sous le ciel encore jaune. Ils allèrent, l'un près de l'autre, dans le quartier de Saint-Nicolas, où sont les magasins les plus nombreux de Boulogne, parmi les employés, les commis, les petites dactylographes, les couturières, les ouvrières des manufactures de plumes métalliques, peuple de jeunes hommes et de jeunes filles, qui traverse les bas quartiers de la ville, si pressé qu'on croirait assister à la sortie d'une grande réunion publique, et si curieux de ce qui brille ! Les groupes s'arrêtent devant les étalages, on regarde les images, les femmes en cire de la vitrine du coiffeur, les dépêches affichées sous le hall, aveuglant de lumière, du

journal *le Télégramme*, les jolies dentelles que, bientôt, les baigneurs achèteront, les affiches d'un cinématographe : et, sous le châle de laine ou le chapeau melon, la jeunesse des visages apparaît un moment. Les pères, les mères sont ailleurs ; ils attendent dans les maisons ; pas de bourgeois non plus, ils ont gagné les hauts quartiers de Notre-Dame ; peu de voitures : le pavé est aux gens de bureau et d'atelier qui musent et baguenaudent avant de rentrer, et respirent la brume de la Manche qui descend autour des réverbères et les coiffe de mousseline jaune.

Gingolph et Zabelle vont inaperçus dans cette foule en mouvement. Zabelle lui raconte ce qui s'est passé au grenier de Grollier et chez le patron Gayole. Elle parle vivement, d'une voix ample qu'elle retient, et elle fait des gestes, car elle n'a ni parapluie ni sac à main, et la Beurrière est orateur. Parfois elle s'interrompt pour montrer un objet à l'étalage : « Ce que c'est joli, dis, Gingolph ? Tu n'as pas l'air d'être de mon avis ? » Elle parle pour lui et pour les voisins qui peuvent l'entendre ; elle rit pour lui et pour les voisins qui peuvent voir ses dents éclatantes ; elle est habituée, dans le quartier de la marine, à vivre dans la rue, et il lui importe peu qu'on s'aperçoive, ce soir, qu'elle enjôle ce Gingolph. Lui, il s'en va près d'elle, les bras ballants, marchant comme sur la *Belle-Chance*, ne sachant guère ce que dit Zabelle, étourdi par le bruit, par la rapidité des mots, et par tous ces passants, mais bercé par la musique de la voix de Zabelle, ému par le beau visage qui se penche, et par ce grand halo d'amour qui enveloppe la femme qu'on aime. À respirer ainsi près d'elle, à sentir sur sa veste le frottement du bras de Zabelle, il a le cœur aussi chaud que s'il avait la fièvre. Au coin de la rue Thiers, elle s'est arrêtée : « Paye-moi des gâteaux ? » Ils entrent dans la boutique, et Gingolph tient son porte-monnaie dans sa main, pour bien montrer qu'il paiera. Il est si content de lui faire plaisir, de dépenser pour elle ! Il n'a qu'un regret, celui de n'avoir pas proposé lui-même d'entrer chez ce pâtissier. Zabelle est une connaisseuse. Tandis que lui, il choisit un morceau de flan, elle se fait servir, dans une assiette, une demi-douzaine de petites friandises à la crème, aux fruits confits. Elle n'est point fâchée d'observer que des curieux ont mis leur front sur la glace de la boutique, pour voir la matelote croquer ses gâteaux. « Joli dîner, mon petit Gingolph ! Continuons la promenade ! »

Tous les deux, plus près l'un de l'autre, ils ont suivi la rue Thiers, tourné devant l'église Saint-Nicolas, et commencé de monter la Grande-Rue, qui est de pente si rude. La foule est restée en arrière. Ils ne montent guère que pour lui échapper. Gingolph, à présent, s'est enhardi jusqu'à serrer la main de Zabelle, un petit moment. La nuit est venue. Au pied des remparts de la ville haute, devant la porte des Dunes, dont un rayon de lune, en glissant sous la voûte, dessine la courbe, il y a des arbres plantés, un mail presque désert. Gingolph et

Zabelle s'y promènent un peu.

Le jeune gars raconte la campagne de pêche ; il annonce que le lendemain, avant midi, la *Belle-Chance* doit reprendre la mer. Il n'ajoute pas qu'il est grand temps, pour lui, de rentrer au Portel. C'est Zabelle qui l'attire tout à coup et lui dit :

— Embrasse-moi et va-t'en !

Il l'a embrassée, dur, avec sa grande force jeune, sur les deux joues. Et alors, tous deux courant, comme des enfants, ils ont descendu la longue pente et regagné le quai, où ils se sont séparés.

Quand Zabelle a retrouvé sa mère, au coin du fourneau de la cuisine, elle a dit :

— Je viens de voir mon Portelois : il fera tout ce que je voudrai !

Madame Gayole a répondu négligemment, en levant ses belles épaules :

— Les hommes, c'est tous les mêmes : n'y a qu'à savoir les mener.

Cependant il se passa encore plus d'un an avant que les parents ne se fussent entendus. Les Gayole et la mère Lobez continuèrent de ne point se connaître.

L'année suivante, au moment où l'été commençait, la *Belle-Chance* ayant, comme chaque année, remisé ses chaluts dans les magasins, fut armée pour le grand métier, qui est celui du hareng, et, dès les premiers jours de juin, avec les vapeurs les plus audacieux, monta jusqu'au nord de l'Écosse, à la rencontre du grand banc de poissons qu'on dit venir du pôle. À peine si les hommes eurent le temps de vivre en famille, cette saison-là, et de voir grandir les mousses ; la pêche fut belle, trop belle même. Les amoureux se retrouvaient rarement, et pour peu de minutes. On ne restait au port que le temps nécessaire pour renouveler les provisions de glace, de bière, d'eau-de-vie, et de reprendre une nouvelle tézure, quand les filets avaient souffert. Le 16 juillet seulement, au retour d'une pêche faite au-dessous d'Aberdeen, en face de Stone Haven, le patron annonça qu'on ne partirait que le 19. Il voulait assister à la confirmation que l'évêque d'Arras devait donner, le 18, à quatre cent cinquante enfants du Portel, parmi lesquels Fourmanoir comptait douze neveux ou nièces.

La longue insistance de Zabelle avait enfin déterminé madame Gayole à recevoir Rosalie Lobez. Madame Gayole ne changeait pas de sentiment, elle n'approuvait pas sa fille, elle consentait simplement à ne pas prolonger une opposition inutile, et à laisser faire ce qu'elle nommait « une sottise de petite fille ». Elle avait dit un matin, à ses amies, madame Bonvoisin et madame Gournay, qui s'étaient

empressées de le répéter à Zabelle :

— Ça sera un vrai mouillage, ce mariage-là ! Mais, puisque monsieur Gayole, mon mari, en est entiché, je laisserai faire.

Le 17 juillet, vers quatre heures du soir, toutes les commères de la rue de Folkestone étaient au guet, pour voir passer la Porteloise Rosalie Lobez, qui allait demander aux Gayole la main de Zabelle. Elle arriva menue et longue, montant à petits pas, car la chaleur était vive. Pour faire honneur aux Gayole, elle avait mis sa meilleure robe noire, un corsage que fermait, au cou, une petite broche en doublé, cadeau de défunt Lobez, et elle s'était coiffée du toquet de fête garni d'un petit bout de dentelle, qui serre la tête et descend à pic le long des joues, couvrant l'oreille. De la poche de son tablier sortait l'extrémité d'une boîte de carton. Elle n'avait pas d'ombrelle, ce qu'observèrent en souriant les dames de la marine. On remarqua de même que de ses mains, couvertes de mitaines de fil noir, d'une très ancienne mode, elle esquissait des gestes, comme si déjà elle eût été devant madame Gayole. Derrière les rideaux de mousseline ou les stores brodés, les filles des patrons et les dames matelotes échangeaient des mots sans bienveillance.

— Ce n'est pas qu'elle ait mauvaise mine, non, ma chère, mais c'est du pauvre monde : la dentelle de son toquet n'a pas un centimètre.

— Une vraie miséreuse, cette mère Lobez : pas de chaîne d'or, une chaîne de montre en cordonnet, et des boucles d'oreilles pas plus grosses qu'un bouton de chemise. Est-ce curieux que Zabelle tienne tant à ce Gingolph ! Une fille qui est belle de sa personne !

— Et riche, ma chère ! Voilà déjà cinq ans qu'elle s'est fait inscrire chez la lingère, et qu'elle dépense plus de cent francs par an, oui, pour être gréée en beau linge, quand elle se mariera. Toutes les pièces sont brodées, à ce qu'on dit.

— Une fille qui aura en dot, en plus du lit, de l'armoire, de la commode, je le parierais, une table de milieu, peut-être même un secrétaire ; oui, cinq pièces, une de plus que moi : ça n'est pas rien… Tenez, voilà la mère qui sonne… On n'ouvre pas tout de suite… On la fait attendre… C'est une luronne, madame Gayole… Que je voudrais entendre ce qu'elles vont se dire !

Rosalie Lobez fut accueillie d'abord par une servante, qui venait encore quelquefois faire le ménage chez les Gayole, et qu'on avait retenue pour la circonstance. Elle resta debout, dans la pièce contiguë à la cuisine, et qui, salle à manger autrefois et des moins décorées, était devenue salon, à mesure que M. Gayole, patron d'un bateau de Boulogne, s'enrichissait. On dînait dans la cuisine, mais on recevait dans le salon, où il y avait deux fauteuils et un canapé en tapisserie,

deux guéridons, un piano sur lequel étaient posés des cornets de verre de Venise, et, dans un angle, une machine à coudre, dans sa boîte en bois de rose, ornée de peintures. La veuve Lobez tournait le dos à la fenêtre, elle considérait les deux coquillages rapportés de la côte de Coromandel, et qui flanquaient la pendule, quand madame Gayole entra. Elle fit un signe de tête et tendit un peu la main. Mais elle s'aperçut que madame Gayole entendait rester à distance.

— Asseyez-vous donc, madame Lobez. Vous arrivez du Portel par un temps qui vous a donné bien chaud. Peut-être aussi avez-vous de l'émotion ?

— Excusez-moi, madame ; ce n'est point à cause de vous, car tout le monde dit que vous êtes bien parlable : mais c'est à cause de ce que j'ai à vous dire.

— Sans doute.

La femme du patron s'assit en belle lumière, sur le canapé, en face de la veuve. Elle n'avait pas fait toilette ; mais, autour de son cou, elle avait passé sa grande chaîne d'or, qui dessinait, sur sa poitrine, cinq guirlandes étagées ; elle avait remplacé les boucles d'oreilles en forme de boule, qu'elle portait d'habitude, par le long bijou d'or qui va s'élargissant et qu'on appelle les mille anneaux ; ses cheveux étaient peignés et tordus avec un soin extrême, et les bandeaux soufflés, d'un noir vivant et qui brillait au sommet de la courbe, encadraient savamment le visage régulier, pâle et plein de madame Gayole. La Porteloise admirait secrètement la beauté de la Boulonnaise, son air fort et assuré.

— Les choses sont ainsi, dit-elle : mon fils a mis ses amitiés chez vous. Il est jeune, il a rencontré votre fille, il m'est revenu tout malheureux. Moi, je croyais que cela passerait. Je me disais que l'idée n'était que dans sa tête : mais non, elle était dans son cœur, et, si vous le vouliez, à présent, ils pourraient se causer, le dimanche.

— Il n'est pas dégoûté, votre Gingolph, madame Lobez : la plus belle fille de tout Saint-Pierre et qui n'est pas la plus pauvre ! Qu'est-ce qu'il nous apporte en retour ?

La main de la mère Lobez toucha la boîte de carton.

— Pas grand'chose, c'est bien vrai, madame Gayole !

— Une nichée de frères et de sœurs. Combien avez-vous d'enfants ?

— Six en tout : mon mari est mort jeune.

— Ça fera cinq miséreux, qui seront toujours à quêter ma fille.

— Eh ! permettez ! répondit la veuve, en ramenant ses deux mains vers sa poitrine, et en les appuyant sur son cœur pour en comprimer

les battements. J'espère bien que pas un de mes enfants ne mendiera, pas plus que je n'ai mendié ! Nous sommes de pauvres gens, madame Gayole, mais, si je suis vivante et mes six petits aussi, je n'ai que mon travail à remercier, après Dieu.

La matelote dodelina la tête et leva les épaules.

— Vous ne pouvez pas dire autrement. Mais chacun sait qu'on ne fait pas six enfants égaux, et qu'il y a joliment des chances pour que l'aîné nourrisse plus que son ménage. Ça sera dur, avec la gainée d'un pêcheur !

La passion maternelle faisait étinceler les yeux de la Porteloise et la soulevait au-dessus du fauteuil.

— Que savez-vous s'il ne deviendra point patron ? Mon mari ne l'était pas, je le sais, mais votre père non plus. Gingolph a de quoi l'être, lui.

— Je ne dis pas !

— Un jeune homme qui a le goût de son métier dans le sang, qui ne se dérange pas, qui n'est pas de la révolte, comme tant de ces jeunes gars, qui ne résiste point au commandement, qui a le cœur frais comme la mer, et qui n'a peur de rien ! Ce n'est pas souvent que vous trouverez le pareil !

Madame Gayole lissa, de ses deux mains qui s'écartèrent, ses bandeaux de cheveux, et aplatit le chignon, à petits coups mesurés, afin de mieux montrer qu'elle n'était pas en colère, comme madame Lobez.

— Ne vous fâchez pas, madame Lobez, je suis une mère qui parle avec une mère. Je n'attaque pas votre fils ; je ne lui vole pas son avenir : je dis seulement qu'il n'a guère de présent, ce qui n'est pas mentir, ma chère dame. Et puis, j'ai toujours pensé qu'ils ne se ressemblaient guère, Gingolph, Zabelle : un Portelois, une Boulonnaise.

— Là-dessus, je pense comme vous, dit Rosalie en s'appuyant au dossier du fauteuil. Je n'ai pas désiré pour lui un si grand mariage.

Flattée, madame Gayole laissa comprendre, en souriant légèrement, qu'elle jugeait aussi que le fils de la mère Lobez ferait un grand mariage, s'il épousait Zabelle.

— J'avais toujours pensé, madame Gayole, qu'il appareillerait avec une fille du Portel.

— C'était le plus sûr.

— Sans compter que je n'aurais reçu de lui que des compliments. Mais que voulez-vous répondre à un garçon qui refuse de regarder seulement les plus jolies filles du Portel, depuis qu'il a vu votre

Zabelle ?

Madame Gayole leva ses mains, que les soins du ménage n’avaient point déformées.

— Je ne prends point la responsabilité de ce ménage-là ; j’ai dit à monsieur Gayole que je voulais bien avoir l’air de céder, pour qu’on ne jase pas dans la Beurrière : mais qu’on ne me demande rien de plus. Zabelle ira chez vous, la Lobez, elle ira demain si vous le désirez. Mais il est entendu que je ne paraîtrai point, jusqu’au jour de l’église.

Rosalie avait parfaitement senti le dédain de cette appellation, « la Lobez » ; elle répondit quand même, un peu rouge :

— Vous êtes bien honnête de ne pas refuser votre enfant, car enfin, vous le pourriez… J’avais acheté la chevalière avec les pierres, comme cela se doit. Ça n’est pas qu’elle soit digne de vous, bien sûr…

Elle tira, cette fois, la boîte de carton, et, se levant, la tendit à madame Gayole qui dit :

— Non ! pas à moi… Zabelle ?

Par la porte de la cuisine, Zabelle, qui guettait le signal, s’avança. Elle alla vers Rosalie Lobez, se pencha un peu, à distance, et dit : « Embrassez-moi ? » La veuve la regardait, étonnée. Elle vit des yeux d’une seule pensée, capables de folie, incapables de mensonge, et elle ouvrit les bras.

— Il a tort de m’aimer, votre Gingolph. Maman me connaît bien, et vous ne me connaissez pas.

La veuve prit dans la boîte la chaîne d’or, ornée de petites pierres taillées, de vingt couleurs, et, pour toute réponse, la passa autour du cou de Zabelle.

— Que c’est joli, dit la jeune fille, et bien choisi !

Elle avait payé la chaîne bien cher, la mère Lobez, du gain de plus d’un mois. Mais elle eut la certitude que la fiancée de Gingolph était une fille de cœur, elle en éprouva une joie dont elle fut transfigurée. Jusqu’alors, et depuis son arrivée à la Beurrière, ce n’avait pas été la mère Lobez telle qu’on la rencontrait au Portel et parmi ses enfants. Mais quand Zabelle eut dit : « Que c’est bien choisi ! » Rosalie reprit une manière de plaisanter et, comme elle disait elle-même, de « courtoiser les gens », qui lui était familière. Elle tourna la tête, considéra une des murailles du salon, une autre, une autre encore.

— Comme c’est riche chez vous, madame Gayole ! Je parie que vous allez à Paris ?

— En vérité, non. Je n’y suis allée qu’une fois, et je me suis bien amusée. Mais mon mari ne s’amusait pas. Il n’aime pas qu’on me

regarde… Ça me prive souvent de n’y pas aller. Pas vous ?

— Ma foi non, madame Gayole, je n’y pense jamais.

— Ce n’est pas défendu ! Chacun vit pour son plaisir.

Le visage de la Porteloise redevint un peu rêveur, et la flamme des yeux s’amortit.

— Que voulez-vous, chez nous, on ne dit pas de même.

— Et que dit-on ?

— Nous vivons pour…

— Dites-le !

— Pour gagner notre mort avec toute notre vie.

Elle disait : « not’mort, not’vie ; » elle était une pauvre femme. L’autre comprit à peine. Les mots demeurèrent entre elles, mouvement d’air, sans être reçus, comme s’ils n’avaient pas de prix. Zabelle écoutait, comme sa mère, cette langue étrangère.

IX

L’APRÈS-MIDI SUR LE MONT SAINT-ÉTIENNE

Le lendemain, qui était le 18 juillet, le chemin qui va de Boulogne au Portel avait plus de passants que de flaques d’eau en hiver. Malgré l’heure matinale, des étrangers se mêlaient à des habitants de Boulogne ou de la campagne, invités à la cérémonie de la Confirmation. L’odieuse curiosité du baigneur fouillait les rues et les places, interrogeait, photographiait, cherchait à tout voir et à tout savoir, et ne comprenait rien, parce que la beauté de la fête était dans l’invisible. Un peuple de pêcheurs recevait l’évêque. Une partie des hommes étaient en mer. Ceux qui restaient, et les femmes, avaient tendu des filets le long des murs des maisons, draperies blondes qui ne laissaient pas un vide, et couraient en feston d’une fenêtre à l’autre. C’était comme une longue table de communion, tendue à travers la cité populaire, et où toutes les familles et tous les âges avaient leur place. Dans les mailles, ici et là, selon le caprice des riverains, des fleurs et des feuillages étaient piqués. Les potées exposées sur les fenêtres, à l’abri, avaient donné pour ce jour-là des grappes de fuchsia et de géranium ; les jardinets des reines-marguerites, des giroflées, des balsamines, des roses du Bengale ; les champs voisins des tiges de trêfle incarnat, des pompons bleus de luzerne et des palmes ardentes de ce genêt qui n’a point peur de la mer et fleurit dans ses landes comme au profond des terres. Un peu avant les premières maisons, le clergé, les notables en redingote et coiffés du chapeau de soie, les enfants de chœur entourant la croix d’argent, des marins, des cyclistes qui iront porter la nouvelle au sonneur de cloches, des femmes vêtues de soie noire et violette, cinquante enfants de Marie dans leur costume rouge, attendent l’évêque et vont former son cortège.

Gingolph est là sur le bord de la route. Lui, il attend Zabelle, qui a promis de venir. Elle vient, accompagnant son père, qui n’aime pas la toilette et qui a pris sa veste à boutons de corne et sa casquette de patron, noire avec une petite visière vernie.

Zabelle est jolie dans le matin. Elle a mis sa belle coiffe qui forme une auréole autour de ses cheveux. Un nuage de poussière s’élève derrière elle, à côté, devant elle et la cache. C’est l’automobile qui amène l’évêque d’Arras. On s’empresse, la foule enveloppe la voiture, le cortège se dévide lentement et sort de la confusion extrême ; on voit

l'éclair de la croix au-dessus des têtes ; la voix des chanteuses vole en festons dans l'air marin. Parmi ces remous de peuple, Gingolph a rencontré le patron Gayole et Zabelle. Ils vont sur le trottoir, tous trois, tantôt ensemble et sur une ligne, tantôt à la file, plus vite que les pèlerins, de sorte qu'ils parviennent bientôt à la hauteur du groupe des enfants de Marie. Zabelle ne regarde point ailleurs. Tandis qu'ils se détournent pour voir l'automobile entourée, obligée de s'arrêter, et l'évêque bénissant les enfants que les mères portent à bras tendus, elle cherche une jeune fille, elle l'aperçoit.

— On m'avait bien dit que Marie Libert allait être nommée petite reine : c'est fait. Voyez-la donc ! Elle a mis tous les dorlots de sa mère et de sa grand'mère, je suppose. Si on pouvait lui voir la cheville, on verrait qu'elle a des anneaux d'or au pied. Mais le vent n'est pas de force à soulever ces robes-là, pas plus que cette Marie n'est de force à porter son bâton à fleurs !

Marie marchait, en effet, en tête des enfants de Marie, avec la grande Reine et la seconde Reine, et portait, comme ses deux compagnes, une torche carrée, blanche, ornée d'un gros bouquet de fleurs en papier d'argent et d'un flot de rubans rouges, et qui était le signe de sa dignité. Elle tenait à deux mains cette lourde hampe ; elle était pénétrée de l'importance de son office, et son profil de sainte de vitrail ne se baissait ni ne se levait, tandis que le flot humain qui lui servait d'écran ne cessait de se mouvoir et de rouler sur l'autre trottoir de la rue. Ne reconnut-elle pas Gingolph et Zabelle qui passaient à sa gauche, le long des maisons ? Elle n'eut point, sur son visage, cet air d'effarement et ce signe de la mort qu'y laisse une âme blessée qui se retire pour pleurer. Mais, sans détourner la tête, et tenant toujours sa torche devant ses lèvres qui chantaient, elle suivit du coin de l'œil, aussi longtemps qu'elle fut visible, la grande auréole blanche qui dominait la foule et glissait, plus rapide, le long des filets blonds piqués de fleurs et de feuillages.

Sur la place de l'Église, M. Gayole, Gingolph et Zabelle retrouvèrent la mère Lobez, qui avait remis son toquet de fête et sa menue broche en doublé. Autour d'elle, elle avait sa marmaille. Zabelle, dans les poches de son tablier, apportait des bonbons, et, tandis que le patron et la veuve du marin se saluaient et échangeaient les pauvres banalités coutumières, le spectacle était joli, de cette grande jeune fille penchée, un sac dans chaque main, et de ces enfants en demi-cercle, riant aux sucreries, intimidés en même temps, éblouis par la splendeur de cette inconnue, une princesse probablement, qui avait une dentelle à sa coiffe, un corsage de soie bleu pâle à reflets plus foncés, et, sur sa jupe noire, un tablier de soie de la même couleur que le corsage.

Tous, ils assistèrent à la cérémonie de la confirmation, qui fut

longue, puis ils déjeunèrent chez la mère Lobez, et, un peu rouges, à cause du vin qu'elle avait servi, et de son café mêlé de beaucoup d'eau-de-vie, ils allèrent, moins l'infirme, faire une promenade dans la campagne. Il faisait chaud ; ils parlaient haut ; les enfants trottaient par-devant et s'échappaient à travers les champs. La route fut d'abord toute vallonnière et d'horizon timide. C'étaient les plis de terrain qui entourent le Portel. La mère Lobez en connaissait chaque motte, ayant couru de ferme en ferme pour vendre du poisson. Elle indiquait les pistes à travers les prairies, et l'endroit où le muret de clôture était bas et écrêté, entre les champs. M. Gayole avait déboutonné son gilet ; le petit Ludovic portait sa veste sur son bras ; entre les deux groupes, celui des enfants et le couple des vieilles gens, Zabelle et Gingolph marchaient, se donnant la main. Et voyant les deux mains unies, les bras tombants, qui se balançaient au-dessus des landes, au-dessus des herbes, au-dessus des chemins, le patron Gayole répétait comme un refrain :

— Ça va bien, leurs affaires : ils ne s'occupent de personne ! Tenez, madame Lobez, vrai comme je suis le patron Gayole, ils partent pour faire un ménage comme le mien. C'est un luron, votre Gingolph !

— Un brave cœur qu'il ne faudrait pas faire souffrir.

— Du plus loin que je l'ai vu venir, j'ai dit à Joséphine : « Laisse arriver ! » Elle ne voulait pas. C'est moi qui ai tenu bon.

— Lui aussi !

— Ah parbleu ! répondait en riant Gayole, quand une fois on a vu Zabelle, on la revoit toujours, comme l'ombre qui ne peut vous quitter, tant qu'il y a du soleil ou tant qu'il y a de la lune. En a-t-elle une tête d'amoureuse ! Des yeux comme des amandes chez l'épicier, des cheveux qui se tortillent comme un banc de goémon, et une voix dont on est travaillé…

— Et comment a-t-elle le cœur, monsieur Gayole ?

— Eh bien ! ma petite mère, il est bon. Elle peut faire de la peine, je ne dis pas qu'elle n'en ait jamais fait : mais je ne crois pas qu'elle l'ait voulu. Elle aime rire.

— C'est de son âge.

— Elle quitterait père et mère pour s'amuser, mais si, ensuite, elle les voyait pleurer, elle en serait malade de chagrin. Il y a bien des femmes qui sont comme elle.

La veuve Lobez songeait qu'il y a d'autres femmes encore. À quoi bon dire sa crainte ? Elle était trop discrète et trop fine pour ne pas se taire. Mais elle trouva plus dure la montée qui commençait. Car la petite troupe était sortie des prairies et des champs, et gravissait la

pente du mont Saint-Étienne, en suivant la route qui passe derrière Fringhen. C'était l'heure où toutes les poussières sont dans le ciel et brisent la lumière. Les bêtes, dans les pâtures, cherchaient l'ombre d'un arbre ou d'un bout de haie. La haute colline, ronde et pelée du côté opposé au vent, c'est-à-dire vers le nord et vers l'ouest, n'entendait pas parler la mer et ne sonnait que la chanson d'été, qui est celle des insectes. Tout au sommet, la petite église du village se dressait, couverte en tuiles couleur de feu, entourée d'un cimetière dont les croix rapprochées, faisaient autour des murs, un étrange gazon fleuri, blanc et noir. On ne voyait que ce couronnement, l'église, les croix, et un peu plus bas, sur la gauche, un bouquet de futaie. Le village était en arrière. Splendeur des cimes ! Il devait habiter de la joie, là-haut, car les voyageurs, même les anciens, quand ils aperçurent le clocheton de Saint-Étienne, se hâtèrent et sentirent la fatigue qui fuyait devant quelque chose de fort et de chantant. Encore un bout de chemin, entre une lande et un champ de blé, et ils entrèrent dans l'église, le temps de mettre un genou sur les bancs, puis ils firent le tour du cimetière, parmi les tombes. On est là comme sur un phare. Sauf au nord, où le mont Lambert, prince des monts boulonnais, barre la vue, étendant vers la mer sa longue ligne fléchissante, et ses pentes couturées de ravines, au bout desquelles Boulogne fleurit, toute rose, on découvre un vaste paysage : tout le bassin de la Liane que commande le mont Saint-Étienne.

— Qu'est-ce que c'est, là, au sud, demandait Gayole pour qui la carte terrestre n'était faite que de falaises et d'écueils près de la côte.

— La forêt d'Hardelot, répondit Gingolph. Maman a été souvent jusqu'après les dunes, vendre du poisson, jusqu'à Florincthun et à Écames. A-t-elle marché, la pauvre !

La mère faisait, de la tête, un petit geste de contentement. Avec Gingolph et avec Zabelle, avec le vieux Gayole, elle voyait les plus rapprochées des dunes plantées, leurs arbres jeunes et, par endroits, le sable qui mirait le jour entre les pins, puis, au delà, une forêt plus compacte, plus ancienne, une forêt des terres fortes, puis des croupes cultivées, bien modelées, qui la débordent et, au delà, la ligne continue, à peine festonnée, de la chaîne des hauteurs qui ferment le Boulonnais.

Ils ne s'attardèrent point à contempler le beau dessin de cette terre vêtue et tourmentée ; ils descendirent de quelques mètres, contournèrent le cimetière, et vinrent se grouper au pied de la terrasse qu'il forme, décidés à se reposer, et parlant déjà du retour. La mère Lobez était assise sur un moellon tombé du mur, Zabelle sur l'herbe ; Gingolph et le patron Gayole s'étaient couchés sur la pente, et accoudés, par politesse. Ils apercevaient devant eux, très bas, la vallée

de la Liane, ses espaces d'un vert mouillé, ses groupes d'usines, d'où s'échappait un nuage couleur d'ocre, et la ville de Boulogne, lointaine, d'un rose fané par les fumées de ses fabriques et de ses navires. Un court moment, ils se montrèrent, les uns aux autres, des points de cette terre déployée sous eux, et qui leur rappelait tant de souvenirs, ils nommèrent des quartiers de Boulogne, des maisons du Portel et d'Outreau, des carrefours de chemins qui ressemblaient à deux pailles en croix. Les femmes répondaient, mais bientôt, Gayole dit :

— Et la mer ! Elle se chauffe !

Alors les deux femmes perdirent leur expression de bonheur, et elles laissèrent parler les hommes.

— Elle n'a pas sa figure d'hiver, hein ? On la jurerait innocente ! On lui donnerait à manger dans la main !…

Gingolph, en lui répondant, employa le mot dont se servent les marins quand ils parlent au patron du bateau.

— Oui, maître !

— Tu m'appelles comme les hommes de mon bateau, quand je les commandais. Viens, que je te parle d'elle. J'ai des choses à te dire, puisque tu seras mon gendre, un jour venant.

Ils se levèrent, et, l'un près de l'autre, s'avancèrent sur la pente, au delà des femmes, au delà du groupe des enfants. Ils étaient debout ; il n'y avait, devant eux, que de l'air, de la lumière et, au loin, là où ils regardaient, la mer toute luisante sous la rayée de juillet.

— Hein ? dit Gayole, la voit-on assez, la Manche ? Nous sommes presque au goulot. Car elle ressemble à une bouteille qui n'aurait pas de fond ni de bouchon. C'est une mer courte, un passage pour le vent, et pour le poisson, et pour les bateaux. Rien n'y tient en place. Presque pas de profondeur : des misères, trente, quarante mètres, au plus une centaine, dans la fosse qui commence au-dessus de Cherbourg. Pas mal de dangers, des talus qui se lèvent, comme la Bassurelle, le Colbart, les Ridens, et toute cette vasière de la pointe d'Angleterre, sans parler des îles et des courants. Sois un homme qui n'a peur de rien, quand il a mis de son côté tout son devoir bien fait. La mer n'aime pas qu'on ait peur d'elle. Va toujours bien hardi, veillant de tes yeux et de tes oreilles, ne dormant guère.

— C'est ma manière, dit Gingolph.

— Rappelle-toi que la Manche se remplit et se vide du côté de l'Océan, par le fond. Il y a une seconde branche de courant qui fait le tour de l'Angleterre, et le tour de l'Écosse. Les deux mordants de la tenaille se rencontrent devant Dunkerque, et l'eau vous la danse, la gigue anglaise.

— Je l’ai déjà vu, patron.

— Tiens toujours compte de la profondeur de la mer. Il y a des mers qui vous disent : « Ne reste pas là, nous avons des mauvais coups à faire, va ailleurs. » Mais surtout, pour trouver le poisson, calcule la profondeur, l’abri du fond, le courant, l’habitude qui fait que les mêmes espèces retrouvent les routes d’une année à l’autre. On pêche trop au chalut. Le banc de Hull, qui était un trésor au poisson, dans ma jeunesse, il est dévasté, à présent. Rien qu’à Hull, ils sont dix-sept cents bateaux. On les voit par paquets de trois et quatre cents, qui pêchent. Tu verras cela, la nuit, quand on passe : tous les feux allumés, les lampes à acétylène, les lampes électriques éclairant le pont…

— Les hommes disent que c’est comme une ville qui se balance.

— J’aime mieux le chalut dans la Manche, et les grands coups de filet qu’on donne à raser les eaux d’Angleterre. Faut pas se faire prendre, par exemple ! Surtout, j’aime mieux le hareng. Voilà le métier des Boulonnais, le hareng ! Tu es du Portel, mais tout de même tu comprends ce que je veux dire. C’est lui qui a bâti la ville. Il est le maître de tout. Tu vas, – une supposition, – en forêt de Boulogne. Tu vois un homme qui travaille avec sa hache. Tu lui dis : « Pourquoi cognes-tu sur le hêtre ? » Ailleurs on répondrait : « Pour chauffer les gens », mais il répondra : « Pour saurir le hareng ! Tout le doré du hareng saur, et son goût, il est dans la fumée du hêtre à quoi on ajoute une poignée de sciure d’ormeau et de frêne si l’on veut. » Tu vas chez un armateur, chez les fabricants de voiles, de cordes, de filets, chez les constructeurs de machines, chez les marchands qui vont chercher la glace de Norvège en billots et qui la cassent en grêlons : chacun d’eux parlera du hareng plus que de tout autre poisson. Tu vas dans les prés de Boulogne : ils servent à étendre les filets qui ont passé par le cachou. Toujours l’hareng : il est roi de Boulogne. Sans lui, la moitié et plus du quartier de Saint-Pierre serait toute pauvre. Le métier d’hareng est le plus beau, je te le dis. Moi, j’ai passé deux cent quatorze fois devant Douvres, que tu vois là-bas, et je ne compte que mes navigations au hareng. Je sais où on le vend. Ce n’est pas seulement dans nos pays de rivage, ou bien en Hollande, ou en Angleterre : tout le monde en veut. Réjouis-toi, quand tu liras dans les journaux que les vendanges ont été bonnes en Champagne, en Bourgogne, en Touraine, car les vignerons de ces pays-là mangent l’hareng saur pour mieux boire après. Ceux du Bordelais, par exemple, ne font pas de même, et c’est la morue salée qu’ils préfèrent. Gingolph, tu seras patron, tu deviendras riche, si tu as bien appris à reconnaître le poisson. Écoute-moi, moi qui n’irai plus. Pars toujours de bonne heure, et va jusqu’au 60° de latitude nord, par le travers des Shetlands. Il se montre là tout d’abord. Le hareng, c’est comme des champs tout mûrs et grouillants

qui se lèveraient du fond, pour nous, toujours dans les mêmes temps et au même endroit. Fonce dedans, pêcheur du Boulonnais ! fais ta moisson ! emplis ta cale : il restera toujours de la graine ! Les gens qui n'ont pas fait la pêche, les savants, disent que les millions et les millions de harengs, dont la mer est quelquefois luisante dans la nuit, ne forment qu'un seul banc, qui descend du pôle, et qui suit la côte d'Angleterre, et puis qui passe par le détroit, pour aller se faire prendre encore jusqu'au Havre. Y crois-tu ?

— Monsieur Gayole, moi, je n'en sais rien encore.

— Moi, je sais ! Ça se lève par quartier, l'hareng, ça fait un peu de chemin, mais toujours dans son canton. Ça n'est pas le même poisson que nous pêchons, tout le long de la campagne de six mois. L'hareng des Orcades a de bons pâturages, faut croire. Tu es là, dans le grand nord, en juin. – Et Gayole étendait le bras. – Tu prends le poisson, il est gros, il est plein, tu l'ouvres, il n'a pas de laite, rien qu'un morceau de graisse. Trois mois après, tu es devant Grimsby ; le poisson aurait dû grossir : il est plus petit. Et il n'est plus le même, non plus, en novembre, quand on le pêche devant Boulogne, ou en décembre, devant le Havre. Le difficile, c'est de découvrir le banc, quand il n'est pas encore tout formé, dans les mers froides. Eh bien ! je vas t'apprendre mes secrets. Pour moi, il y a trois apparences qui signalent l'hareng : les oiseaux, les baleines, et l'huile du poisson, qui blanchit la mer. Mais la plus sûre de toutes, c'est la baleine. Quand tu as vu la baleine souffler, et jouasser, et ses baleineaux venir tout contre le bateau, sois content : vingt-quatre heures après qu'elle a passé, mets tes filets à l'eau : tu es sûr de prendre du poisson. Ne grogne pas après le mauvais temps. Le pire, c'est la lune. Elle chasse l'hareng. On voudrait la faire tomber. Il faut une mer remuée, avec son sable, une nuit bien noire, et la danse ne gêne pas. Gingolph, je vois que les marins changent un peu de caractère. Ils ont moins de conduite, plus d'orgueil, et le poil dans la main souvent : mais la mer, ça ne change pas. Aime-la !

— C'est fait !

— Elle te le rendra. La Manche, c'est une mer qu'on ne connaît pas facilement, une femme, une matelote, mais c'est une bougresse aussi qui sait remercier ceux qui s'occupent d'elle. Tu verras !

Il avait parlé de son plus grand amour. Il prit Gingolph par le bras, le secoua pour s'assurer que le gaillard était solide sur ses pieds, puis il revint vers Zabelle et la mère Lobez, qui avaient causé, doucement, de menues choses de ménage.

— Il me plaît, ce garçon-là, il me plaît beaucoup !

— Tant mieux, monsieur Gayole ; c'est bien de l'honneur !

Le vieux se prit à rire, et regardant, de ses yeux inégaux, tantôt les femmes, tantôt son voisin, comme un homme qui a une arrière-pensée, et qui prépare l'auditoire à une confidence :

— Pourtant, Gingolph, tu n'es pas de la même marine que nous ! Tu es en retard, comme tout le Portel ! Tu navigues encore à la voile ! Tu es payé à la part !

Le vieux Boulonnais riait tout à fait, et on put voir qu'il n'avait pas été mal surnommé par les gens de mer, qui le nommaient : Gayole la grand'goule.

Gingolph cessa de rire, au contraire, et de regarder Zabelle.

— Je tiens à la voile, et je tiens à la part ! dit-il.

Et, au sérieux de son visage, il fut aisé de voir qu'il affirmait une conviction, un principe qu'on avait déjà attaqué devant lui, et qu'il avait défendu. Zabelle, silencieuse, l'étudiait. La mère Lobez observait son fils avec un peu de fierté et un peu de crainte, comme s'il s'exposait à un péril. Seul, le vieux patron riait encore.

— Et pourquoi donc que tu ne viendrais pas sur nos vapeurs ?

— Jamais ! maître Gayole.

— C'est le progrès. Vous ne pouvez pas chaluter aussi bien, parce que vous n'avez pas la vitesse, et, quand il faut aller au hareng, le long de l'Écosse ou de l'Angleterre, et que le vent n'est pas votre ami, vous en perdez, du temps, à faire les voyages !

— Et vous, quand vous avez une avarie de machine, un corps mort, votre bateau !

— Tu y viendras !

Zabelle, en arrière, doucement, ajouta :

— Nous autres, à Boulogne, on donne le ton à la marine.

— Ah ! mais non ! cria Gingolph, qui se détourna, et jeta à Zabelle un regard mécontent, comme s'il avait été personnellement injurié, mais ne voulut répondre qu'au vieux Boulonnais ; ah ! mais non ! vous êtes plus flambarts, vous les Boulenois, vous parlez plus de ce que vous faites, vous ne vous cassez pas un bras, ou une amarre, ou une rame, dans un sauvetage, sans vous faire donner un ruban, comme des femelles…

— Dis donc, Gingolph !… Qu'est-ce que tu penses !… Paix, mon petit !

Les trois exclamations furent poussées en même temps par Gayole, par Zabelle et par la mère. Mais le jeune homme debout, le bras tendu vers le vieux patron, continuait :

— Vous faites la pêche aussi bien que nous, vous avez du coup d'œil pour le hareng ; je veux bien : seulement, vous n'êtes plus des frères les uns pour les autres ; vous ne partagez plus la pêche, vous n'êtes que des ouvriers qui reçoivent leur gainée, que la pêche soit bonne ou mauvaise ; vous embauchez tout le monde, tandis que moi, sur la *Belle-Chance*, rien qu'entre Portelois, avec ma part d'homme, et, si j'ai un filet, avec ma part de filet, je suis dans ma maison, je suis sur mon bien !

— C'est vrai, dit Gayole sentencieusement ; les patrons le disent tous, la pêche de Boulogne, ça devient de l'industrie, mais aussi la plus belle pêcherie de France !

— Une école de fainéants !

— Moi, un fainéant !

— Pas vous, vos hommes ! À qui fera le moins d'ouvrage, puisqu'on est toujours payé de même ! Tandis que nous, bon sang de bon sang, quand il y a une espérance de poisson, une dure manœuvre de tézure, du vent, de la glace, de l'eau dans les bottes, faut nous voir : personne ne demande à se reposer ! Je resterai sur nos voiliers, maître.

Il eut un petit rire rapide, pour Zabelle, et dit encore :

— Je gagnerai toujours assez pour faire bouillir notre chaudière, à Zabelle et à moi.

Le vieux Gayole n'avait pas parlé sans raison des vapeurs harenguiers de Boulogne. Il avait l'air d'un homme emporté, et il l'était, mais ses colères étaient souvent méditées, et ses conversations toujours. Il s'était promis de faire, ce jour-là, un bel honneur et un plaisir à Gingolph, et, malgré ce début peu engageant, ayant mûri son projet, il le déclara.

— Tu ne me déplais pas, jeune homme…

— À moi, il me déplaît quand il parle ainsi, interrompit Zabelle.

— Tais-toi, la fille ! Je dis, Gingolph, que tu ne me déplais pas quand tu défends tes camarades du Portel. Il ne faut pas laisser sa maison, où qu'elle soit, sans raison ni regret. Mais, puisque je t'ai permis de causer avec Zabelle, j'ai pensé à te faire un autre cadeau : que penserais-tu d'être inscrit sur le rôle du *Dragon*, mon bateau, à moi ?

Gingolph eut un mouvement de surprise, il fronça le sourcil, embarrassé de répondre, puis la jeunesse, incapable de se taire, l'emporta, et dissipa le nuage.

— Je refuserais, maître.

— Tu ?…

— Oui, même si je me soumettais à naviguer sur un vapeur, je n'irais pas à bord du *Dragon*, parce qu'il y a un homme qui ne me revient pas.

— Il s'appelle ?

— Le Minquier !

— Le mécanicien en second ? Brave type, il me semble, débrouillard.

— Je le connais, interrompit de nouveau Zabelle : il est drôle tout à fait. Toutes les fois que je le rencontre, il a une manière de me saluer si jolie qu'on dirait un monsieur. C'est un Breton.

— Un étranger, dit Gingolph, et un homme que je ne peux voir. Là où il sera, je ne serai pas !

Le ton de Gingolph était si décidé que Zabelle, tout indépendante de caractère qu'elle fût, ne riposta rien. Le patron Gayole crut qu'il ne s'agissait point d'une haine personnelle, et que Gingolph exprimait seulement, à propos d'un homme qui ne lui était pas sympathique, la rivalité, l'hostilité de carrière, les différences d'origine souvent, de culture, d'habitudes et d'idées qui existent entre les pêcheurs et le personnel des machines. Il ne voulut pas trop contredire Gingolph, et d'autant moins qu'il n'aimait guère, lui non plus, « la chaufferie ». Changeant de sujet, sur d'être écouté et approuvé, il proposa d'entrer « Au Repos de la Côte », dans la médiocre auberge, bâtie en contre-bas du cimetière et de l'église, et qui soutient comme eux, sans rempart, ni talus, ni rameaux d'arbres qui protègent, l'assaut presque constant du vent d'ouest. Ce fut un moment de cordialité. Chacun faisait effort pour faire oublier les dissentiments qui venaient de se révéler. Chacun se montrait prévenant : comme si la claire puissance qui veille tout en haut de l'âme n'avait pas deviné et vu qu'il y avait un désaccord véritable entre Zabelle Gayole et Gingolph Lobez, amoureux cependant et qui voulaient demeurer tels, l'un et l'autre.

Le retour, avec la lumière sur la joue gauche et la brise de mer qui venait d'elle-même au devant des poitrines ouvertes, fut un moment court et paisible. Les deux fiancés marchaient près de Gayole et de la mère Lobez. On parlait d'autres promenades qu'on ferait, si la pêche le permettait. Quand le groupe se sépara, dans le bourg d'Outreau, le père Gayole, qui savait les convenances, demanda la permission d'embrasser la mère Lobez ! et cela signifiait qu'on était bien d'accord, et que les riches, les pauvres, les Boulonnais, les Portelois, ne formaient plus qu'une seule famille. Mais, dès que les maisons les eurent cachés les uns aux autres, et qu'ils se retrouvèrent sur des chemins différents, la veuve Lobez et son fils, le père Gayole et sa fille devinrent comme muets. Ils revivaient les heures récentes comme les

bêtes remâchent leur herbe, lentement, la tête levée, les yeux au large. La destinée, si souvent faite de nos imprudences, de nos passions, de nos fautes, de nos vanités, les tenait tous prisonniers sur parole. Aucun ne cherchait à s'évader. Gingolph et Zabelle, pris au piège d'amour, pénétrés d'une image qui courait dans leurs veines, libres déjà dans une petite limite, n'avaient ni l'un ni l'autre la force de redevenir étrangers, et défendus l'un pour l'autre, et seuls dans la vie. Ils se répétaient intérieurement, sans y croire tout à fait, que les dissentiments s'effaceraient, et que, d'ailleurs, ces différences qu'ils avaient constatées, d'opinions, n'étaient point de première importance.

S'agissait-il de religion ou d'honneur ? Non. Avait-on découvert que ce Gingolph était un débauché, un ivrogne, un brutal ? Non encore. Zabelle, avec la confiance orgueilleuse des femmes très belles, qui ont déjà éprouvé leur pouvoir et qui le croient aussi grand sur les esprits que sur les cœurs, se promettait d'apprivoiser ce sauvage, qui refusait de monter à bord d'un vapeur, et ce jaloux, que le nom de Le Minquier avait rendu si rude. Le vieux Gayole n'était pas sans quelque contentement secret d'avoir rencontré un caractère d'une certaine vigueur. Moins dupe que d'autres des apparences, il ne doutait pas que cette querelle ne finît par le conseil et selon le désir d'une femme, de Zabelle sans doute, peut-être de la veuve Lobez qui ne s'était pas prononcée. Celle-ci apercevait seule les profondeurs, elle voyait que Zabelle et Gingolph n'avaient point l'âme pareille, et que leur volonté d'être heureux l'un par l'autre ne suffirait pas pour les rendre heureux, mais qu'elle leur montrerait, au contraire, quelle idée différente ils avaient du bonheur. Elle ne méprisait pas la jeune fille : elle éprouvait une mélancolie, une pitié qui enveloppait les deux enfants. Toujours son cœur voyageait dans l'avenir et souffrait pour les autres.

Les ménagères, sur le seuil de leur porte, secouant la salade lavée dans la cage de fil de fer, disaient : « Bonjour, mère Lobez ! un joli soir ! » Elles recevaient une réponse de petite attention, et elles continuaient alors de causer avec les filles de la pauvre femme, qui traînaient la jambe, toutes trois, et qui riaient en arrière. La mère, pour rien au monde, n'aurait voulu faire part de ses craintes à Gingolph. « Maintenant, c'est fait, songea-t-elle, il a tant voulu, tant voulu que j'aille chez ces Gayole ! Si je lui disais ma peine il serait encore plus malheureux que moi ; et il ne me croirait pas, pourtant, à cause des trop beaux yeux de la Zabelle. Il faut que le malheur nous conseille lui-même. Il n'y a point de conseilleur comme lui. Mon Dieu, que mon petit souffrira, avec son tendre cœur ! Je n'ai qu'à préparer mes bras pour le consoler !… Non, je ne veux pas faire la leçon. Mais, quand j'aurai l'esprit plus tranquille que ce soir, je dirai une seule chose à mon enfant, et, pour Zabelle, je tâcherai de l'aimer. »

La ville était pleine de baigneurs qui faisaient monter le prix des vivres. La mère, en les retrouvant, ces inconnus qu'elle ne cessait de rencontrer, pensa encore : « J'aimerais mieux devoir deux cents francs chez le boulanger, et que ces Gayole, leur fille et leur argent n'eussent jamais approché de nous ! »

Au commencement d'août, dans le court espace de temps que les hommes de la *Belle-Chance* demeurèrent à terre, elle eut un moment de solitude avec Gingolph, parce que les enfants étaient allés s'amuser sur la plage. Elle dit alors à son fils :

— J'ai réfléchi. Si les grands vapeurs prennent plus de poissons que les voiliers, il ne faut pas rester en arrière de ton état, Gingolph. Tu ne peux pas faire que le passé revienne. La part est meilleure que la paye, je suis de ton avis : mais, si tu es capable d'arriver second sur un vapeur, dis, est-ce que tu refuseras ?

— Quelle apparence ? Mon père l'a-t-il été ?

— Vois-tu, ce qu'il ne faut pas faire, c'est changer son bon cœur contre un mauvais, c'est jurer, c'est fainéanter, c'est ne pas obéir ; mais ne te plains pas du déplaisir de la vie, ni des compagnons, ni de la fatigue : les pierres font partie du chemin. Emporte ton bon Dieu, et ne te soucie point du reste. Quitte la part, et va à la paye !

Il ne répondit pas sur l'heure, mais quand la campagne de hareng fut finie, – oh ! la dure année ! le dur hiver où les bateaux étaient revêtus de glace, où les embruns gelaient en touchant les cordages ! – il accepta d'embarquer sur la *Tour-d'Odre*, un vapeur harenguier et pêcheur de maquereaux, qui appartenait à l'un des principaux armateurs de Boulogne.

La belle Zabelle fut contente, le vieux Gayole aussi. La mère Lobez connut seule l'influence à laquelle il avait cédé, la pensée qui lentement, dans ce cœur d'honnête homme, avait germé. Le jour où Gingolph lui annonça qu'il venait de se faire inscrire sur le rôle de la *Tour-d'Odre*, elle dit en elle-même :

« Gingolph, qui n'es que le reflet de la femme, c'est pour cela que tu vaux quelquefois. Hélas ! une autre est déjà venue. Puisses-tu être, encore un peu de temps, le reflet de ma pauvre âme, parce qu'elle prie ! »

À bord de la *Tour-d'Odre*, Gingolph avait pour patron Torcaille la Bistouille, ainsi surnommé à cause du terrible goût qu'avait eu et qu'avait encore le patron pour l'eau-de-vie mêlée de café. Torcaille n'était pas un vert-de-gris, mais il n'appartenait pas à une moindre race, ayant une parenté avec le célèbre corsaire boulonnais, marié à

une Delpierre, et qui changeait de bateau de guerre comme un grand cavalier change de cheval, également redouté des Anglais, qu'il commandât la *Brillante*, le *Furet,* l'*Enjôleur*, l'*Adolphe* ou l'*Étoile*. L'arrière-neveu ne faisait la course qu'au poisson, mais il la faisait rude et sans répit. Depuis Belle-Isle-en-mer jusqu'à la mer d'Irlande, depuis les Sorlingues jusqu'à Ymuiden, tout le long des côtes d'Angleterre et d'Écosse et jusqu'au port de Lerwick, qui est la capitale des Shetland, pas une fille d'auberge qui ne se vantât d'avoir servi à boire au patron Torcaille. Lourd et majestueux, chaussé de bottes où un enfant de six ans fût entré tout entier, le visage tavelé, boutonné, encadré d'une barbe rousse que ponctuaient de virgules des mèches blanches tortillées, il était sans rival pour deviner l'heure, la profondeur, l'étroit goulet invisible entre les roches, où passe le poisson. Aucun de ses marins ne lui désobéissait, jamais. Il était manœuvrier, capable de reconnaître sa route, même dans le brouillard, sur toute mer où il avait passé. Torcaille ne disait pas beaucoup de paroles, mais il observait beaucoup, les choses et les hommes. C'est lui qui avait désiré d'avoir à son bord Gingolph Lobez.

X

LES FIANCÉS

Depuis le jour où la mère Lobez était venue, rue de Folkestone, demander la permission, pour son fils, de « causer » avec Zabelle, les jeunes gens étaient promis et promise, et la coutume du pays donnait à la jeune fille une place et des droits définis dans sa nouvelle famille. Lorsque la *Tour-d'Odre* était signalée, après un voyage d'une, deux, trois semaines, – il y a toujours des femmes qui guettent, avec des longues-vues, du haut de la Chapelle des pêcheurs, et il y a les camarades qui accostent, – Zabelle faisait chauffer du café mêlé d'eau-de-vie, ou d'un vieux rhum que Gingolph aimait bien, elle enfermait le mélange dans un cruchon qu'elle enveloppait d'un bas de laine, et elle descendait au port, sans faire toilette, portant la provision, et, du plus loin qu'ils pouvaient voir les pierres du quai où ils avaient coutume d'aborder, les marins reconnaissaient Marie, Joséphine, Véronique ou Zabelle. En hiver, ils buvaient pour se réchauffer ; en été, pour se rafraîchir. La consigne était sévère, d'ailleurs, et la relâche vite terminée. Torcaille reprenait la mer. Les amoureux n'avaient guère le temps de faire des promenades, et, sauf le mois de février, où la mer rend ses hommes, la *Tour-d'Odre* avait toujours son étrave au labour des courants et des lames. On trouvait cependant l'occasion, selon la saison, d'aller ensemble à Équihen, à Hardelot, dans la vallée du Denacre, dans les prés et jardins de la Colonne, ou encore à la chapelle de Jésus-Flagellé. La mère Lobez, le plus souvent, accompagnait « les enfants », toujours suivie d'une ou deux de ses grandes filles, qui, du coin de l'œil, épiaient les fiancés, et, les ayant vus rire ou se parler bas, devenaient aussitôt rêveuses, pour un temps. Il arrivait aussi que Gingolph fit quelques flâneries dans la ville, avec Zabelle, pour lui acheter un petit cadeau, ou s'il y avait un spectacle à voir, un défilé de cirque, un cortège officiel, ou la foire de la Saint-Martin, qui garnit de boutiques, de manèges de chevaux de bois et de jeux de montagnes russes, les espaces libres de la haute ville, aux deux côtés de la porte des Dunes.

Leur amour n'était guère que leur jeunesse tentée et retenue. Lui homme, elle jeune fille, ils avaient la permission de se voir librement, de se dire des mots tendres, de se tenir par la main, d'échanger un baiser au coin d'une rue ou d'une haie, et d'être, l'un pour l'autre, le rêve, la joie future, l'abri contre le mauvais temps de la mer et de la

vie. Mais c'était ce rêve-là, justement, qui tremblait quelquefois et perdait de sa beauté. Les pauvres l'ont comme les riches. Ils poursuivent la paix fuyante, la paix avec sa plénitude. Ils ne disent point les mots qui l'expriment, mais depuis l'origine, au long des siècles, ils ont tous espéré, et cru apercevoir, dans une autre créature humaine, l'idéal de la femme ou celui de l'époux. Et la plainte du monde est faite presque toute de leur déception autant que de leur mort. Gingolph avait plaisir à passer une demi-journée près de Zabelle, mais Zabelle aimait trop à rire. Dès qu'il était longtemps seul avec elle, à moins qu'il ne lui fit la cour, comme font les fiancés disant un peu plus qu'ils ne pensent, il avait le sentiment qu'elle s'ennuyait. Ce qu'il pouvait raconter de la pêche, de la navigation, des rivalités et des amitiés entre gens de mer, de sa vie, en somme, n'intéressait pas Zabelle. Il se disait : « Toutes les filles sont comme elle, les bateaux ne sont pas leur affaire », mais cela le peinait qu'elle n'eût pas même un peu de cœur pour le métier. « Combien gagneras-tu l'an prochain ? » demandait-elle, ou bien : « Le poisson s'est bien vendu ? est-ce que l'armateur a parlé de la prime ? » Elle se laissait chérir volontiers, mais il se disait quelquefois qu'elle eût souri tout pareillement à un autre, n'importe lequel, qui lui eût répété : « T'es jolie aujourd'hui, Zabelle ; toute la Beurrière doit être jalouse quand tu descends la rue ? Moi, je ne peux pas croire que j'aie pu gagner ton amitié. C'est comme si j'avais pris le poisson dont me parlait mon père, quand il avait bu, le poisson qu'il espérait prendre, et qui avait la tête en or, le corps en argent et les yeux en perle fine. Il y a tant de pêcheurs, au Portel et à Boulogne ! Il en faut, une chance ! » L'humble prière cachée dans ces mots-là, Zabelle ne l'entendait pas. Elle ne répondait pas : « Moi aussi, j'ai de la chance ! » L'homme reprenait le large et, dans la solitude des grands guérets de la mer, il se remettait à songer à la fille du patron Gayole, à la belle Vert-de-Gris qui avait accueilli la demande d'un pauvre pêcheur du Portel, et il avait son image devant les yeux, tandis que, dans le dur vent, la pluie, l'embrun, il halait, pendant cinq heures de nuit, les filets où les harengs s'étaient maillés. Cela repose les mains d'avoir l'esprit ailleurs.

Maintenant qu'il avait fait, pour la mère Lobez, le sacrifice de s'enrôler sur un vapeur boulonnais, il allait loin dans l'espérance. Lorsque le cambusier passait sur le pont avec sa bouteille d'eau-de-vie, et s'arrêtait devant Gingolph, le vieux Torcaille lui disait, sa moque vide à la main, magnifique, ayant déjà lampé les quinze centilitres qui constituent la part de chacun : « Celui-là, fais-lui bonne mesure, il est marin comme un margat », il voulait dire comme l'oiseau vorace qui pêche le plus de harengs dans les mers froides. Un jour même, il dit : « Marin comme moi ! » il ajouta seulement : « Comme moi maintenant que j'ai baissé. » Personne, dans l'équipage, n'avait plus d'endurance,

surtout personne n'avait son instinct très sûr pour deviner le temps prochain, ou la vitesse d'un courant, ou la présence du poisson. Les hommes embarqués avec Gingolph lui disaient quelquefois, par plaisanterie : « Eh bien ! Gingolph, avant que tu aies trente ans, tu commanderas la *Tour-d'Odre*, et ça fera un jeune patron avec un vieux bateau. » Ils faisaient plaisir à Gingolph. Mais il pensait aussitôt : « Zabelle n'est pas fière de moi. Je ne suis pas assez joli ! » Il disait vrai. L'espèce de beauté qu'il avait prise, en devenant homme, n'était point celle que pouvait admirer une fille élégante et, en toute chose, même dans son amour, dirigée par la mode. Gingolph, dans le temps de sa pleine jeunesse, et comme l'heure allait bientôt sonner de son service dans la flotte, de « faire son congé », était devenu un homme dont la poitrine était épanouie et tendue, comme la proue d'un bon bateau ; la taille était plus haute que la commune, et tout juste celle de Zabelle, le visage plein, rasé, à l'exception de la moustache blonde, les dents carrées et souvent à l'air, les yeux bien droits, bien fermes de regard, et tels que, comme la mer, pour un coup de vent ou un rayon de soleil, en un moment, ils changeaient de couleur. Il donnait l'idée de l'audace tranquille, et, quand il riait, de la finesse du guetteur de bêtes, dont la vie se passe à lutter et à ruser. Habillé de grosse laine, chaussé de bottes, la fameuse toque de loutre enfoncée sur la tête, il était un type magnifique de pêcheur des mers du Nord, d'autant plus que, au retour d'une campagne sur les côtes de Norvège, il avait laissé pousser ses cheveux, qui se relevaient en bourrelet tout autour du bonnet, et, vieillissant un peu le jeune Portelois, lui donnaient quelque ressemblance avec les pêcheurs des îles Lofoden. Il s'entendait mieux à naviguer qu'à danser, et c'est ce que Zabelle ne pouvait pardonner ; il n'avait pas la mine faraude de certains qui savent conter cent histoires, faire des tours de cartes et de passe-passe, amuser les femmes et les rendre envieuses du bonheur d'une autre. Parce qu'il était faible devant elle, deux fois il s'était laissé emmener dans des salles de bal où fréquentent les matelotes et les jeunes filles de Boulogne : elle s'était amusée, et lui, après avoir essayé de valser, sur les planches, avec Zabelle, il avait dû renoncer, et la voir, de loin, danser avec dix autres hommes, de ceux qu'il aimait le moins parmi les gens de mer. Zabelle avait une royauté à Boulogne, et lui il n'y ajoutait rien. On ne peut dire qu'elle ne l'aimait pas. Ses intentions étaient droites. Elle ne voulait ni le trahir, ni le quitter. Très jeune, plus éveillée que les filles de son âge, elle avait été flattée d'être recherchée par ce garçon. Mais on l'avait habituée à compter sur les hommages de tous, comme sur une dette. Son amour était une simple préférence qu'elle avait déclarée avant l'âge de raison. Elle n'entendait pas qu'il la privât de l'admiration dont cette Gayole, depuis l'enfance, était l'objet. Même quand elle se promenait avec Gingolph, son regard becquetait un peu partout. Elle n'avait pas ces yeux qui reviennent vite au fiancé, et qui sont encore

pleins de lui en regardant à côté.

Si on lui eût dit qu'elle n'aimait pas son promis de la belle manière qui est généreuse, et, autant que nous le pouvons, oublieuse de soi, elle eût été bien étonnée. Sans aucun doute, elle eût été capable, pour lui, d'un acte de grand dévouement. Elle l'eût soigné et veillé, s'il avait été atteint d'une maladie contagieuse ; elle se fût jetée à l'eau pour essayer de le sauver, si on était venu lui apprendre que Gingolph était tombé dans le port, à l'heure de la marée pleine. C'était le petit dévouement quotidien qui lui faisait défaut. Elle n'avait pas été habituée, chez elle, à beaucoup penser aux autres, et elle découvrait, avec surprise, qu'elle pouvait faire souffrir, car ses parents, depuis sa petite enfance, lorsqu'ils souffraient par elle, mettaient toute leur tendresse à ne pas le laisser voir.

La mère Lobez n'avait point leur faiblesse. Chaque dimanche, ou à peu près, Zabelle se rendait chez sa future belle-mère pour y passer l'après-midi. Si Gingolph était en mer, elle prenait le tramway, arrivait au Portel vers midi et demi, dînait à deux heures avec la famille Lobez, et ne rentrait chez elle qu'à la nuit. La coutume, – qui ne s'est point établie, en temps ancien, sans de belles raisons, – le veut ainsi. Zabelle, quand Gingolph n'était pas là, jouait aux cartes avec la mère Lobez, avec Jacqueline qui était maintenant une apprentie couturière, avec Jeanne la palombe qui commençait à grandir, ou bien elle se promenait, beaucoup moins loin que les jours où Gingolph menait la bande. Sans y manquer, elle assistait aux vêpres, dans la partie de l'église où sont quelques chaises libres, pour les étrangers ou les pauvres qui n'ont pas leur banc. De toute façon, elle avait l'obligation de causer avec la mère Lobez. Les deux femmes s'irritaient souvent l'une contre l'autre ; colère vive chez Zabelle, exprimée en paroles aussitôt dites que pensées ; regrets ardents chez la veuve Lobez, reproches qui s'adressaient aux parents bien plus qu'à la jeune fille. La mère Lobez disait à Zabelle : « Quel dommage que tu n'aies pas été élevée avec mes filles ! Tu serais meilleure. Il y avait en toi une femme étonnante qui ne fleurira pas ! » Au fond, elles s'aimaient et peut-être la mère Lobez avait-elle, sur le cœur de Zabelle Gayole, plus de puissance que Gingolph, timide quand il parlait d'amour et gauche quand il dansait.

Et ainsi les jours s'écoulèrent, jusqu'à celui où Gingolph reçut l'ordre de se rendre à Cherbourg, au dépôt des équipages de la flotte, pour y commencer le service de quarante-huit mois qu'il devait à l'État. C'était à la fin de mai, et le lendemain, exactement, de son anniversaire. Il alla porter l'avis à M. Gayole, qui fut ému du départ, et qui dit :

— Mon Gingolph, tu es un marin. Il y a longtemps que je l'ai dit. Mais je l'entends dire, après moi, toutes les fois que je descends au quai. Tu vas finir d'apprendre la marine pendant ton congé. Tu y vas de bon cœur, au moins ?

— Oui, maître Gayole ; seulement un peu de tourment, à cause…

— À cause de Zabelle ? Mon garçon, tu la connais : une fille qui a été élevée, je peux le dire, comme pas une. Aie pas peur ! L'absence les rend plus tendres. C'est comme madame Gayole : on peut se disputer au départ, on s'embrasse toujours au retour. Aie pas peur ! Je suis là pour veiller. Et puis, quand tu nous reviendras, dans quatre ans, j'ai l'idée de faire de toi le patron du *Dragon*.

— Je serai bien jeune encore !

— La jeunesse, c'est de la chance de plus qui s'ajoute aux hommes. J'ai un patron qui vieillit, je vas le garder tout de même, bien que la pêche ne donne pas assez depuis quinze mois. Mais quand Gingolph Lobez appareillera pour revenir à Boulogne, foi de Gayole, tu seras patron de ce bateau-là !

Il montrait l'image, accrochée au mur, du *Dragon* peint en gris.

Gingolph remercia, et, ayant été chercher Zabelle, qui était en visite chez une voisine, il convint avec elle qu'on passerait la dernière après-midi dans la vallée du Denacre, où il y a de plaisants estaminets avec des escarpolettes et des tables dressées sur l'herbe. En prenant congé de M. Gayole, Gingolph fut ému de sentir que le vieux patron lui serrait les deux mains, et les lui serrait de telle façon qu'il n'était pas possible de ne pas voir, dans un geste de cette vigueur, un serment d'amitié.

Le dernier jour vint vite, que Gingolph devait passer dans le pays de Boulogne. Le matin, il dit adieu à la maman Lobez, à sa Jacqueline, fille de quinze ans à présent, toujours maigriote, pâlotte, un peu pleurarde, qui ressemblait à une chèvre blonde, et qui rêvassait déjà des choses d'amour ; à la bonne Jeanne, dont le cœur était tout au moment présent, et qui ne vit point l'avenir, ni le retour dont on lui parlait, mais la séparation, et qui fondit en larmes ; à Louise et à Ludovic, plus jeunes, qui ne comprenaient pas grand'chose, et se laissaient embrasser, un peu plus rouges seulement que de coutume. On se quitta à la petite gare du tramway. Gingolph avait emporté un peu de linge, des souliers, des photographies, deux pots de confitures, et une ligne de l'ancien bateau d'Équihen, pour pêcher quand on aurait le temps, sur le bateau de guerre. Tout cela était enfermé dans un coffre noir, qui avait appartenu au père et que le nouveau marin de la Hotte alla déposer chez un ami, tout près de la gare.

À deux heures après-midi, Gingolph, Zabelle et madame Gayole

étaient en route pour se rendre dans la vallée du Denacre. Madame Gayole avait accepté, contrairement à son habitude et à ses propres serments, d'accompagner les fiancés, parce qu'elle avait envie de se promener et qu'elle se rappelait de bonnes parties qu'elle avait faites, naguère, dans les bosquets et les prés de ce Robinson de Boulogne. Mais elle portait, dans une assiette blanche recouverte d'une autre assiette et enveloppée d'une serviette, une friandise qu'elle préparait mieux que personne, à la Beurrière, une « tarte au papin », c'est-à-dire, dans une pâte légère, une bouillie épaisse mélangée de pruneaux. Ni elle ni Zabelle n'avaient fait toilette. Une chaîne d'or autour du cou, les boucles d'oreilles à deux pendentifs ronds, suffisaient à marquer le rang de cette grande belle femme qui marchait à côté de Zabelle, et Zabelle elle-même n'avait pas quitté le mouchoir bleu qui protège les cheveux contre le vent, et qu'elle jetait sur sa tête, le matin, et nouait sous le menton. Avant de partir, elle avait pris seulement, et épinglé sur sa robe noire, un châle léger, jaune orange à reflets plus pâles. Il faisait du soleil, en effet, et le soleil était vif, mais le vent demeurait aigre : des écharpes de brume, longues, très haut dans le ciel, rappelaient l'hiver dont elles étaient l'arrière-garde en fuite.

Les promeneurs passèrent devant la Colonne de l'Empereur, et, à droite, tournèrent par le chemin qui descend et qui mène au fond d'une étroite vallée. On quitta le chemin pour un sentier, et ce fut alors le paysage reposant et court que préfèrent les ouvriers des villes. On franchissait des ponts rustiques, on entrait dans un mail planté d'ormes étêtés, de « touses », comme disait madame Gayole ; on traversait une bande de pré serré entre deux pentes raides, buissonneuses, élevées, mais qui abritent contre le vent. Et ils sentaient la douceur de l'air qui ne bouge pas, ce marin qui vivait dans le vent, ces deux femmes que la tempête, soulevant les tuiles et loquetant les portes, éveillait si souvent, pendant trois saisons de l'année. Une maison, le *Café du deuxième moulin*, était bâtie à côté d'une chute du ruisseau. Dehors, il y avait des tables, des balançoires, et juste assez de buveurs attablés pour que madame Gayole eut l'impression d'être venue dans un endroit encore fréquenté : une famille d'ouvriers du faubourg de Brequerecque, – une dizaine d'hommes et de femmes, – fêtait le parrain et la marraine d'un enfant, paysans riches, venus d'un gros village, et que leur carriole attendait à la sortie de la vallée.

Madame Gayole avait une habitude de la visite chez les voisines, qui lui rendait facile la dépense du temps. Elle causa tant qu'on ne fut pas assis autour de la tarte au papin, les deux fiancés ne faisant guère que lui donner la réplique. Elle avait faim ; elle se mit à manger un morceau de gâteau, et Gingolph, chez qui grandissait, depuis midi, la tristesse du départ, écarta l'escabeau sur lequel il était assis et parla bas avec Zabelle. Il voulait faire des recommandations à cette Zabelle

qu'il savait faible, amoureuse des mots d'amour et donc en grand danger. Pour ne pas la blesser, – il avait bien réfléchi à ces choses, au large, dans les heures où le bateau est en marche, – il ne lui parlerait pas de la familiarité trop grande dont elle usait avec plusieurs jeunes hommes de la marine. Deux fois il avait essayé, dans le cours de l'année, de lui faire comprendre qu'elle devait être plus prudente ; mais que pouvaient les paroles contre cette vanité sensuelle qui se plaisait à tout hommage, et que Zabelle appelait son indépendance de caractère ? Exaspérée par les reproches, la jeune fille avait déclaré qu'elle n'admettait pas, chez celui qu'elle aimait, la jalousie ; elle s'était prétendue offensée : et lui, il avait promis de ne plus croire aux mauvais propos qui couraient sur les quais de Boulogne et dans les greniers où travaillent les ramendeuses. Non, il serait fidèle à sa promesse ; il ne se plaindrait pas. Seulement, il lui dirait tout de même, avant de partir, une autre crainte qu'il avait eue, une imagination mauvaise, qu'elle dissiperait d'un mot. Sans toucher à son verre de bière, tandis que les femmes mangeaient et buvaient, il écoutait monter son chagrin, attentif à cette peine de son âme et à la Zabelle qui, à sa gauche, toute rose de jeunesse dans la lumière dorée du soir, sans émotion apparente, contente, et abandonnant à son promis la main qui pendait le long de la chaise, embellissait la vallée et l'heure fuyante, si bien que les voisins de l'autre table n'avaient rien qui les intéressât plus que cette inconnue. Tous, ils écoutaient le peu qu'elle disait, et ils la regardaient comme un tableau de musée. Les écharpes de brume, là-haut, devenaient toutes dorées, et passaient comme des arcs tendus.

— Viens ! dit Gingolph. Il faudra partir bientôt.

Tous les yeux les suivirent, tous les cœurs les envièrent.

Elle se leva, souple, et, près de lui, dans le sentier qui passe devant la maison et vire à gauche, elle s'en alla, cherchant s'il n'y avait pas de fleurs à cueillir sur les haies.

— Je voulais te dire, Zabelle, que quand je me souviendrai de toi, sur les bateaux, demain, et après, pendant quatre ans, ça sera de toi avec tes dorures et ta coiffe.

— À ta fantaisie, Gingolph ! Je ne pourrais pas t'en empêcher, et puis, si je te plais ainsi, tant mieux !

— Tu me plais tant, que je voudrais que tu ne changes pas de mode, Zabelle, pour que je te reconnaisse mieux, quand je reviendrai.

— C'est-à-dire ?

— Promets-moi de ne pas faire comme d'autres filles de la Beurrière, qui se mettent à porter des modes de bourgeois.

Elle se sépara de lui, d'un pas, pour le mieux voir.

— Non, je ne te promets pas ! De quoi te mêles-tu ?… Tu ne m'as jamais vue coiffée d'un chapeau ? Je suis très bien, je t'assure, en chapeau, en corsage garni, en jupe plus longue que celles des filles de la marine. J'ai essayé… Et même, je t'avertis, puisque tu en parles, que, très probablement, je quitterai la coiffe…

— Ne le fais pas ! Ma mère, mes sœurs, toi, ça me ferait tant de peine que vous abandonniez !

Il disait « abandonniez », sans savoir au juste ce qu'abandonnent les femmes qui laissent périr les costumes anciens. Mais, avec le bon sens de sa race, il devinait qu'abandonner la mode qui ne change plus pour la mode qui change, c'est une ingratitude qui n'est jamais sans causes graves, ni sans conséquences. Il prit Zabelle par la taille, la serra contre lui, et dit :

— Écoute, Zabelle, il faut bien que tu le saches : toute ma jeunesse, elle est dans ta main…

Zabelle fit le geste de faire sauter quelque chose…

… – Dans tes patins,… dans la dentelle de ta coiffe…

Elle allongea le bout de son pied qui n'avait pas de patins, et elle se mit à rire tout haut.

— … C'est comme ta voilure, à toi ;… si tu la changes, je croirai que tu n'es plus la même, que tu ne m'aimes plus !

— Eh bien ! j'aurai au moins un moyen de te le dire, lorsque tu m'auras fatiguée avec ta jalousie !…

Ils firent un peu de chemin sans plus parler, ni l'un ni l'autre… Quelle réponse méchante ! Que lui avait-il dit qui pût mériter cela ? Quand on s'aime, est-ce qu'on peut accepter l'idée de ne plus s'aimer ?

Ils étaient au commencement d'un autre mail d'ormes : au delà du ruisseau, un pré montait, et, sur un écriteau, cloué au tronc d'un arbre, le propriétaire naïf avait écrit : « Défense d'entrer dans cette pâture, il y a une vache méchante. » Zabelle, qui regrettait d'avoir parlé inconsidérément, montra l'écriteau, et se mit à plaisanter.

Puis, voyant que Gingolph ne se déridait pas :

— Retournons ! dit-elle. Vous autres, du Portel, vous ne comprenez pas qu'on change une coiffe pour un chapeau ; ni qu'on rie, ni qu'on danse, ni rien, rien, rien !… Je suis contente que cela finisse, tu entends ?

Il entendait trop bien. Pour ne pas l'irriter davantage, il se retenait de répondre, et de pleurer. La mère, de loin, les regardait venir. Elle comprit que sa fille et Gingolph s'étaient disputés, et, sans rien savoir

au delà, elle dit :

— Une fois de plus, vous avez fait de la peine à ma jolie, Gingolph. C'est bien maladroit. Ma défunte mère m'avait appris ce proverbe : « Les mots avec lesquels on part sont ceux avec lesquels on revient. »

Pour rentrer à Boulogne, les promeneurs prirent une autre route que celle de l'aller. Zabelle causait avec sa mère, Gingolph marchait près du fossé, sans rien dire. À un moment où elle le considérait, un peu inquiète de ce silence, elle l'entendit qui répétait, pour elle seule :

— Zabelle, toute ma jeunesse elle est dans ta main.

Elle ne répondit rien, mais elle ne retira point, de son visage et de son regard, son âme devenue hésitante, attendrie un peu, et qui se souvenait des heures d'amour.

Ce fut un grand malheur qu'ils eussent pris, pour revenir, l'autre route, celle qui traverse, plus haut, la vallée du Denacre, et remonte vers la ville. Dans une des rues, presque dans la campagne encore, il y avait un bal public. On entendait le cornet à piston, le trombone et le violon, mal accordés, mais d'un entrain à faire danser un troupeau de brebis. Madame Gayole, bien qu'elle fut un peu lasse, dressa la tête, sourit, releva sa robe qui était cependant courte, et, les deux poings sur les hanches, en mesure, esquissa un pas de danse. Elle fit cela décemment, comme une dame authentique de la Beurrière voisine, sans insister, sans se trémousser, après s'être assurée que la route était déserte, à moitié obscure, et elle dit, s'arrêtant :

— Vous êtes tous les deux tristes comme des bonnets de nuit ! Ah ! quand j'étais jeune, je n'aurais pas pu entendre un flonflon sans entrer. Vous avez le temps : faites un tour de danse, mes enfants, ça vous mettra de belle humeur !

— Ma foi, je veux bien, dit Zabelle, ça me changera le sang !

— Non, dit Gingolph ; vous ne pouvez pas me demander ça : ma dernière demi-heure, dans un bal !

— Il y a quatre heures passé que nous causons ! Je n'ai plus rien à te dire. Toi non plus !

— Oh ! si.

Elle le regarda tendrement :

— Pour me faire plaisir ?

— As-tu tes souliers de lasting ? demanda madame Gayole. Oui, c'est bien. Ôte ton mouchoir ! Tape un peu ton chignon ; fais bouffer le bandeau gauche ! Tu es un amour ! À tout à l'heure ! Adieu, Gingolph !

Les deux jeunes gens entrèrent dans la salle basse, éclairée par deux grands becs de gaz, aux deux extrémités, et meublée seulement d'une

demi-douzaine de bancs mis bout à bout et qui faisaient le tour des murs. Le bal venait de commencer. Huit couples de danseurs, habitués de la maison, dansaient le premier quadrille ; quelques jeunes filles, assises sur les bancs, quelques jeunes hommes debout près de l'orchestre, au fond de la salle, attendaient : filles de la marine, – mais non pas les meilleures, – faciles à reconnaître, rieuses et dédaigneuses, le regard toujours prompt et aigu ; employées des magasins de Boulogne ; matelots, commis des maisons d'armement. Parmi les femmes, plusieurs n'étaient pas du monde de la mer : les hommes en étaient tous, plus ou moins. Gingolph et Zabelle se tenaient près de la porte, en pleine lumière, lui, les sourcils froncés, les mains dans ses poches, regardant les hommes qui regardaient sa promise ; elle tout épanouie, aussi maîtresse d'elle-même et désireuse de plaire que si elle venait là comme une invitée, parmi ses amies, le cœur libre et cherchant qui l'aimerait. Elle connaissait trois ou quatre des danseuses, et tous les jeunes hommes, qu'elle rencontrait le matin, en allant de la Beurrière à l'atelier de Capécure. Parmi ceux-ci, elle avait aperçu, avec ennui parce qu'elle craignait l'insolence de l'homme, Le Minquier, le mécanicien. Gingolph aussi l'avait vu. Un grand jeune pêcheur de Boulogne, un bel homme réjoui, riant de toute sa figure rasée, vint à Zabelle, et, d'un geste, familièrement, bonnement, l'invita, le bras tendu. Zabelle dit, par-dessus l'épaule :

— Vrai, tu ne veux pas, chéri ?

Gingolph ne répondant rien, elle s'élança sur le plancher, légère, au bras d'un marin qui ne savait que sauter, mais qui sautait en mesure. Les musiciens jouaient en fermant les yeux, à cause de l'aveuglante clarté du bec de gaz. Les couples de danseurs avaient dix manières de danser cette mazurka qu'ils appelaient « danse de caractère ». Les ombres se démenaient frénétiquement sur les murs, et s'allongeaient jusqu'au plafond, puis reprenaient forme humaine en se rapprochant du foyer de lumière. On entrait. La salle devenait bruyante. La poussière et la fumée des cigarettes formaient un brouillard blond qui décolorait les images, et les rendait lointaines. Zabelle, en passant, regardait Gingolph immobile, l'épaule touchant le mur, étranger dans ce lieu de plaisir. La danse terminée, et pendant que les musiciens changeaient le carton de musique placé devant eux sur un pupitre de fer, elle vint à lui. Elle traversait la salle, elle allait le rejoindre, lorsqu'un homme s'avança en diagonale, un joli homme mince, très souple, tous les muscles taillés en lanière, et qui avait, au-dessus de sa petite barbe blonde en pointe, le sourire le plus fat qu'on put imaginer. C'était Le Minquier, l'un des plus âgés des jeunes marins qui se trouvaient là, revenu, depuis deux ans déjà, du service. Il la salua, et l'invita pour le quadrille qui allait commencer. Elle était gênée ; elle regardait Gingolph. Personne ne dut bien comprendre ce qui se passa.

Ce fut rapide et presque sans paroles. Le solide pêcheur de la *Tour-d'Odre* sortit de sa poche sa main gauche, d'un simple mouvement de son pouce renversé montra l'autre extrémité de la salle, et murmura :

— Demi-tour !

L'insolente tête du Breton se tourna vers Gingolph. Il eut l'air de le découvrir et de s'étonner.

— Tu me commandes ?

Gingolph sortit lentement, de l'autre poche, sa main droite, et répéta, un peu plus haut :

— Demi-tour, et promptement !

L'homme haussa les épaules, mais obéit. Gingolph sentit qu'il avait puissance sur lui, à jamais. Zabelle, dominée elle aussi, par cette violence, peut-être même contente d'être débarrassée de Le Minquier, s'approcha du victorieux, et, lui mettant une main sur l'épaule, demanda :

— Tu as eu raison. Il est insistant, ce Le Minquier. Je ne fais plus qu'un tour avec Henneveux, – c'était le grand mousse de la *Belle-Chance*, – un mousse, ça ne te fâchera pas ! Il danse comme un ange ! Et puis je t'accompagne.

Gingolph n'a pas voulu répondre. Il a tant de peine, ce soir, et tant de colère, qu'il faut qu'il se taise. Un moment, il suit des yeux cette grande et élégante fille qui danse sans penser à mal, mais sans penser à lui non plus. Brusquement, il se détourne, et sort de la salle de bal. Il fait nuit. Gingolph court jusqu'à la gare. Il pense : « Je ne veux pas que Zabelle me rattrape ; je ne veux plus qu'elle me dise qu'elle m'aime. »

Quand elle est arrivée, dix minutes plus tard, le train était parti.

XI

L’ABSENCE

Un mois après le départ de Gingolph, la mère Lobez eut un grand chagrin. Elle perdit Désiré, qu’elle trouva mort, un matin, dans le berceau où avait continué de coucher l’enfant dont la tête seule s’était développée. Le petit était condamné. « C’est une délivrance », dirent les voisines. C’étaient aussi bien des sacrifices de moins, et bien des dépenses. Cependant, il fut pleuré comme s’il eût été le plus beau, et le plus cher. La mère demeura plusieurs jours sans parler, puis elle parla de toute chose, excepté de lui. Son maigre visage s’amaigrit encore ; autour de ses yeux, le cercle d’ombre s’élargit, et jamais plus il ne devait diminuer.

Il fallait être mère pour comprendre toute cette douleur. Zabelle, qui venait chaque dimanche au Portel, versa des larmes vraies, la première fois qu’elle vit le berceau vide, rangé le long du mur et loin du lit de Rosalie Lobez. Elle s’appliqua à ne point raconter les histoires de la Beurrière, dont elle était toujours abondamment fournie, elle calma les enfants qui faisaient trop de bruit dans la maison en deuil, elle s’entretint, à voix mesurée, des mêmes choses dont on s’entretenait au Portel, assista aux vêpres, et, après l’office, s’étant assise dans une chaise basse à grand dossier, près de la veuve qui lui parlait de Gingolph, elle s’endormit, lasse de tant d’effort. Les dimanches qui suivirent, elle fut surprise que rien n’eût changé, et que l’enfant fût autant pleuré que dans les premiers jours. On se promena un peu sur la route. On joua un peu aux cartes, avec les filles aînées. Elle s’ennuya. Ce n’était pas une inventive. Elle avait besoin qu’on l’amusât. Ces princesses de la pêche et de la marine, dans leur quartier de Saint-Pierre, si elles ont un moment de tristesse, comme il en passe, le voisinage les en délivre, « Voisine, ouvrez-moi ? Je viens me désennuyer avec vous. » Mais, au Portel, Zabelle n’avait point de relations. Elle devait vivre l’après-midi du dimanche, selon l’habitude des fiancées, près de sa future belle-mère, et de Jacqueline, et de Jeanne, et des petits. On riait, quelquefois, par besoin de rire, malgré le deuil, d’un rire qui gagnait tous les enfants autour de la table, et que la mère laissait décroître, sans qu’elle eût le courage encore de s’épanouir à la joie des autres ; le plus souvent, on ne savait que faire. Gingolph, naguère, emmenait tout le monde dans la campagne, ou au bord de la mer. Il avait un art pour varier les promenades et pour

trouver des jeux. Mais Gingolph n'était plus là. Juin passa, puis juillet, et toute la saison où les dunes sont chaudes sous les pins d'Hardelot. La maison devint moins triste, la mère Lobez comprit qu'elle devait s'efforcer d'être jeune encore, parce que les petits prenaient l'habitude de la regarder avant de rire, comme pour demander la permission. « Il ne faut pas ! disait-elle. Riez ! Faites du bruit comme au temps de Désiré ! » Elle pensait d'avance à ces dimanches, et à la manière dont elle occuperait l'après-midi, quand Zabelle serait venue. Elle préparait un laitage pour le dîner de deux heures, elle achetait un gâteau, bien que la vie, à présent, fût difficile. Le principal soutien manquait. La mère s'était remise à porter le poisson dans les villages, et il fallait souvent aller le chercher aux halles de Boulogne, car les canots de pêche qui abordent à l'épi du Portel, comme elle disait, « c'est des grands-pères qui vont prendre une friture, et pas autre chose ».

Malgré tout, dans ce Portel inconnu, dans cette maison pauvre, sans le fiancé qui en était l'orgueil et plus qu'à moitié le chef, Zabelle s'ennuyait.

Un dimanche de la fin de septembre, elle avait quitté le Portel avant l'heure accoutumée, sous prétexte de recevoir des parents de Calais, qui devaient rendre visite aux Gayole. En vérité, la promesse des Calaisiens n'était pas ferme, et Zabelle quittait sa belle famille parce qu'elle était excédée du tapage des enfants, de la chaleur qui emplissait la rue et pénétrait les murs, des parties de pandour qu'il avait fallu faire avec Jacqueline, Jeanne, la mère Lobez qui n'aimait guère les cartes, mais qui se pliait à l'usage. À cause du beau temps et des baigneurs, elle avait mis sa belle coiffe, celle qui était bordée de dentelles de Bruxelles, elle avait pris son ombrelle, et ses mitaines de soie de couleur crème, et son tablier de moire assorti. Tout le Portel en devisait sur son passage : des femmes, des pêcheurs, des retraités, des Parisiens la suivaient de l'œil, comme une barque qui a toute sa voile en lumière. Elle emmenait Ludovic, jeune gars de neuf ans bientôt, crépu, violent et tendre. Il avait demandé d'accompagner Zabelle jusqu'à Boulogne.

— Je la défendrai ! J'ai des pierres dans ma poche !

— Paix, mon dogue ! N'y a pas besoin.

— Alors, je lui achèterai des sucres d'orge. Dans ma poche, j'ai aussi deux sous.

La jeune fille passa le revers de la main sur les joues de son adorateur, dont les yeux se levèrent, tout brillants. Le soleil commençait à perdre de son aiguillon, mais il était haut encore, il étreignait toute chose, et ne permettait point à l'ombre de s'élargir au revers des talus et des murs. Le ciel était maillé de gris blanc. Un orage

éloigné mettait de la fièvre dans le sang des êtres jeunes.

— Il éclaire au-dessus d'Audresselles, dit Ludovic, mais nous avons le temps de gagner Boulogne, plus de dix fois. Vous marchez aussi vite que Gingolph !

Les promeneurs ne manquaient pas, baigneurs, marins, marchands, les uns qui venaient de Boulogne, les autres qui s'y rendaient. Tous deux, la grande jeune fille et le petit gars qui allongeait les jambes, ils allaient entre les maisons de cette rue Carnot qui est une pointe du Portel vers la ville. Déjà ils avaient dépassé la petite gare du tramway, ils marchaient entre les champs d'herbe et les champs de blé fauché, quand Ludovic entendit, derrière lui, un pas plus vif que celui des promeneurs. Il se détourna.

— Tiens ! Georges Le Minquier !

Zabelle fut contrariée ; elle essaya de marcher plus vite et d'échapper ; même elle déplaça son ombrelle, pour cacher son visage. Mais l'homme la dépassa un peu, et la salua.

— Quelle bonne chance de vous rencontrer, mademoiselle Gayole ! Voulez-vous me permettre de vous accompagner ? Et toi, Ludovic, failli mousse, le permets-tu ?

— Avec plaisir, monsieur Le Minquier, dit l'enfant, flatté qu'on eût pensé à lui.

— Je vous en prie, Le Minquier, dit tout bas Zabelle, laissez-nous. La dernière fois que je vous ai rencontré dans la salle de danse, vous vous rappelez que Gingolph n'a pas voulu…

— Que je danse avec vous ? En effet, et j'ai cédé. Je ne voulais pas qu'il y eût du tapage, et de la gêne pour la plus belle fille de Boulogne, car vous pensez bien que je n'avais pas peur… Mais ce n'est pas elle qui m'a écarté, c'est lui… Puisque vous êtes seule, à présent, vous me devez bien une petite réparation… J'ai eu de la peine…

— Oh ! pas longtemps ! Vous ne manquez pas de danseuses, à ce que j'entends dire.

— Cette Beurrière est toujours la même, dit le mécanicien en relevant sa moustache, elle a le goût de l'amour, elle ne parle que de ça… Des danseuses, j'en ai des douzaines, c'est vrai, mais voyez comme je suis : il n'y en a qu'une qui compte, pour moi, et quand je la retrouve, par hasard, elle ne veut pas même que je marche sur la route, à côté d'elle.

Il oubliait de dire que le hasard, il l'avait préparé, et que, depuis une heure, il attendait Zabelle. Les mots qu'il disait avec une voix nuancée, en caressant sa barbe toute rousse dans le soleil, les mots tendres avaient une puissance sur le cœur de Zabelle. Ils le pénétraient

jusqu'au fond, comme pénètre la pluie dans les terres fines et remuées. Elle se sentait toute molle du plaisir d'écouter. Et elle attendit, muette, et marchant la tête haute, qu'un groupe de commerçants de la paroisse Saint-Pierre, – la lingère qui fait le trousseau des matelotes accompagnée de son frère et d'une amie, – l'eussent croisée sur le chemin. Ces gens, qui la connaissaient de vieille date, la voyant avec Ludovic, n'eurent pas l'air étonné que Le Minquier fît route avec elle, et, au passage, la saluèrent comme de coutume.

— Mauvais garçon, dit-elle, vous ne cherchez qu'à enjôler. Restez donc avec nous jusqu'à l'*Ave-Maria*, mais après, vous me laisserez.

L'homme leva sa casquette, comme il avait vu faire au théâtre :

— Mademoiselle, on vous le jure !

Puis, prenant dans sa poche un paquet de cartes postales illustrées qu'il avait achetées, en prévision, dans une épicerie du Portel, il le remit à l'enfant qui marchait à droite de Zabelle.

— Tiens, Ludovic, amuse-toi aux images !

Et aussitôt, plus libre, se tenant près de Zabelle qu'il dominait d'assez haut, bien que la jeune fille fût de belle taille, il baissa la voix, comme s'il avait reçu la permission d'oser davantage.

— Vous êtes, je le vois, meilleure que vos compagnes ne le disent.

— Qui ça ? Marie Libert ?

— Je ne nomme personne. Elles racontent que vous êtes vive et qu'il ne fait pas bon être votre ennemie…

— Ah ! mon Dieu ! pour si peu ! Deux ou trois attrapades par hiver, pendant que nous travaillons au grenier. Ces Porteloises n'ont pas de défense…

— Vous n'avez plus le droit d'en dire du mal. Et ce petit Gingolph, qu'en faites-vous ?

— Pourquoi petit ? Il est de ma taille.

— Simplement parce que j'ai la moitié de la tête de plus que vous. Où est-il ?

— À Toulon encore.

— Je suis sûr qu'il vous écrit de jolies lettres ?

Elle le regarda : au coin des lèvres relevées de Le Minquier, sous la moustache mousseuse, elle vit ce sourire dont elle n'avait pas l'habitude, et qui la troubla, et la fit rougir. De qui rougissait-elle ? Et de quoi ? Les lettres de Gingolph, celles de Zabelle, tout cela se valait bien. Jusqu'alors, elle n'y songeait guère.

— Il m'écrit, quand il a le temps ; il est comme moi : il aime mieux

causer.

— Bah ! peut-être qu'il se civilisera au service. J'en ai connu, qui étaient plus embarrassés que lui, en arrivant sur les bateaux, pour tenir un porte-plume, et qui finissaient par écrire comme des commissaires de la marine : un Creusotin, par exemple, un engagé, vous le devinez, que j'ai rencontré dans l'Océan Indien…

Il contait à merveille. Il commença une histoire qui fit rire Zabelle, et il voulait la faire rire. De la bordure d'herbe de la route, une alouette se leva, et monta en tournant, chanteuse dès qu'elle n'eut plus peur.

— Bon présage ! dit Le Minquier. Chez nous en Bretagne, on dit que les alouettes aiment la beauté, et que ce sont les jolies filles qui les voient le plus longtemps dans l'air. La voyez-vous ?

— Oh ! oui !

— J'en étais sûr. Et maintenant ?

— Encore un peu. Elle a plus de chant qu'elle n'est grosse !

— Ah ! mademoiselle Zabelle, vous voyez que la Bretagne a raison : moi, un marin, pourtant, je n'ai pas l'œil assez clair. Non, vraiment, ce Gingolph a trop de chance !

— Flatteur ! Vous y revenez !

— Sans doute. À Boulogne, quand on parle de vous, savez-vous ce qu'on dit ?

— Bien des menteries, je le sais déjà.

— Non pas : on dit que vous devez avoir vos raisons, et qu'on ne connaît guère, pour préférer ce Portelois, mais que lui, sa chance est incroyable.

— Ceux qui parlent ainsi feraient mieux de se taire : ça doit être des jaloux.

— Il n'en manque pas.

— Si vous en connaissez, Le Minquier, dites-leur donc qu'on les voit venir.

Elle le regarda de nouveau. Elle vit les yeux ardents et caressants d'un homme passionné, et qui ne croyait pas à la sévérité de Zabelle Gayole. D'instinct, elle se sépara un peu de lui. Le sang de son corps de vierge lui monta au visage. Elle se sentit injuriée, et dit, mécontente :

— Mais sans doute. Je ne comprends pas ce qu'il y a de risible…

On arrivait à l'*Ave-Maria*. Le Minquier ne répondit pas. Mais le sourire léger ne quitta pas le coin de ses lèvres, et Zabelle, qui s'était retournée vers la ville toute proche, comprit que les yeux doux et

cruels continuaient de l'envelopper, et elle descendit la pente, la tête bien levée, et le cœur battant. Quand ils furent en bas, tous les trois, ce fut Zabelle qui arrêta la troupe. En touchant le sol de sa ville, elle reprit pleinement possession d'elle-même, et, de l'air le plus naturel :

— Allons, mon petit Ludovic, rends les images à monsieur Le Minquier. Retourne au Portel. Tu as été un bon compagnon…

Elle se tourna vers Le Minquier :

— Je n'en dirai pas autant de vous !

Lui, il savait bien que les reproches ne comptent guère quand ils viennent en adieu. Il prit l'air le plus conquérant ; il s'inclina, comme il avait vu faire, lorsque, à bord des navires, dans les ports, les officiers recevaient des visites.

— Donnez-moi la main : on s'embarque après-demain pour Grimsby !

Elle ne tendit pas la main.

— Au revoir quand même, jolie matelote !

Et il s'en alla en sifflotant, sans se retourner. Ce fut Zabelle qui le suivit du regard, jusqu'à ce qu'il fût devenu un passant lointain, au bout de la rue. Ludovic la tirait par le bras, et elle ne s'en apercevait pas, elle ne répondait rien :

— Embrasse-moi, Zabelle, avant de partir !

Elle se pencha enfin, baisa au front l'enfant qui vit bien qu'on ne faisait point attention à lui, et qui s'en alla, triste, non regardé.

L'automne vint. Plus d'une fois, le second mécanicien du *Dragon*, voyant passer Zabelle sur le quai, s'avança vers elle, trouvant un prétexte :

« Ah ! mademoiselle Zabelle, une commission à faire à monsieur Gayole, si vous aviez la complaisance ? » Elle ne refusait pas de s'arrêter et de causer un moment avec lui. Mais toutes les fois qu'il la regardait, elle avait un petit regret ensuite, de n'avoir pas continué sa route. Ils étaient plusieurs qui plaisantaient volontiers avec cette Gayole, et, dans le matin maussade, quand elle était en vue, pendant plus de cinq minutes il y avait de la gaieté dans les propos des hommes et de la flamme aux yeux des jeunes. Mais un seul lui faisait peur, et cependant elle s'arrêtait.

Georges Le Minquier avait six ans et demi de plus qu'elle, et six ans de plus que Gingolph. C'était un homme aux traits menus et jolis, de taille haute, souple d'allure, de l'espèce qui sera toujours maigre, et dont les muscles plats saillaient à chaque mouvement, sous la peau blanche. Né dans un bourg voisin de Saint-Malo, fils d'un ancien

marchand forain établi sur le tard comme ferblantier, il était, physiquement et moralement, un étranger dans la marine de Boulogne. Mais ce qui lui valait peu de crédit parmi les marins, n'était pas toujours pour lui nuire auprès des filles et des femmes du port. Personne ne savait mieux amuser, retenir, attendrir même une de ces belles Boulonnaises qui ont le goût de la conversation, et l'habitude, comme des Espagnoles, d'avoir un cavalier servant. Elles disaient bien : « C'est du bourgeois, les gens de la chaufferie », mais toutes n'y mettaient pas le mépris dont était animé, par exemple, le patron Gayole, lorsqu'il parlait des mécaniciens et des soutiers. L'éducation de Le Minquier avait été plus complète que celle des pêcheurs. Élève de l'école primaire, en Bretagne, jusqu'à treize ans, puis, de treize à seize ans, élève de l'École pratique d'industrie de Boulogne, d'où sortent beaucoup de mécaniciens, il avait, de plus, continué de lire, n'importe quoi, au hasard d'une curiosité souvent malsaine, et s'était fait une réputation d'esprit fort et hardi. Dans les tentatives de grève, plusieurs fois, il avait eu son rôle, celui des parleurs qui flattent l'ouvrier, le décident, et se retirent lorsque l'action commence. Gayole ne l'eût pas laissé inscrire sur le rôle d'équipage du *Dragon*, si Le Minquier n'avait eu, d'ailleurs, la réputation d'un praticien habile. Tel était l'homme qui, patiemment, guettait Zabelle. Pour lui, elle n'était pas seulement la plus jolie fille de Boulogne, mais une conquête profitable. Sans doute, le harenguier ne rapportait pas beaucoup d'argent à son propriétaire, mais le mécanicien attribuait au patron la malchance du bateau, et, ignorant le véritable état des affaires de Gayole, il se disait qu'un gendre jeune et avisé, commandant le *Dragon*, ou choisissant le nouveau patron, aurait un sort enviable.

Un soir qu'elle l'avait vu seulement passer près d'elle et la saluer au retour du travail, sous la pluie d'hiver que le vent couchait, Zabelle prit une feuille de papier et écrivit à Gingolph : « Dis-moi donc que je suis jolie ? Tu me parles beaucoup de la mer et de la Chine, tu ne me parles pas de moi. J'ai besoin de compliments. » La réponse finit par venir, mais après combien de temps ! Et quand Zabelle la tint entre ses mains, elle eut le sentiment que c'étaient là des tendresses fanées, qui venaient trop tard et sur commande, et elle s'irrita contre ce fiancé qui ne la défendait pas. Hélas ! il était loin, il ne savait rien, et si quelque pensée de jalousie, le souvenir, par exemple, du dernier soir à Boulogne, traversait son esprit, il l'écartait comme une tentation. La distance avait fait son œuvre, la privation exaltait ce cœur tendre : à mesure que le temps s'écoulait, Gingolph aimait Zabelle d'un amour plus fort et plus timide. Aux heures difficiles, il évoquait l'image de la fiancée. Elle l'aidait à vivre honnêtement, et il comptait les jours qui le séparaient de cette joie infinie : revoir les yeux et le rire de Zabelle Gayole.

Comme tous les jeunes marins des côtes de la Manche, il avait d'abord passé trois mois au dépôt des équipages de la flotte, à Cherbourg, puis, envoyé en détachement à Toulon, il avait été, dès le mois de novembre, embarqué pour la Chine. Ses camarades, si on les avait interrogés à son sujet, auraient répondu : « Gingolph Lobez, matelot de pont sans spécialité, bon garçon, bon marin, bien noté, ne raconte pas souvent ses affaires, reçoit beaucoup de lettres, n'en écrit guère. » C'était, en effet, tout ce qu'on pouvait dire, quand on ne connaissait pas son âme. Il attendait le bonheur qui, pour lui, s'appelait Zabelle. Ses correspondants, c'étaient la fiancée, la mère, les sœurs, Ludovic pour quelques petits mots ajoutés aux lettres de la mère. Assurément Zabelle n'écrivait pas de longues lettres : « Ça n'est guère une femme de plume », disait-il. Mais il ne se passait pas de mois sans qu'il reçût, des mains du vaguemestre, l'enveloppe bleue sur laquelle, de sa haute écriture de dame malhabile, elle avait tracé le nom de Gingolph. Il n'en demandait pas plus. Pour lui, et pour tant d'autres, les lettres étaient douces à recevoir, et précieuses, et dignes d'être baisées en cachette, si elles annonçaient : « La santé est toujours la même » ; si elles se terminaient par la formule qui fait sourire les matelots envoyés en Extrême-Orient et leur prouve qu'ils ont près d'eux une tendresse invisible, mais présente, sensible, à laquelle on parle et qui écoute : « Ton amie pour la vie », ou encore : « Ton affectionnée Zabelle ». A-t-on besoin d'en écrire plus long, quand on s'aime d'amour, et de semblables paroles ne suffisent-elles pas pour redonner courage, et pour qu'un pauvre gars de pêcheur portelois vive ensuite tout un mois dans un rêve rajeuni ? Lui, il répondait de petites lettres, bien mal « moulées », qui se terminaient par : « Je t'embrasse dur », ou plus souvent des cartes postales, choisies pour leur image, dans les boutiques de Shanghaï, de Hong-Kong ou de Nagasaki : une porte de ville, une jonque avec son aile pesante, un temple, une maison de thé bâtie au milieu d'un étang, et où abordent, se tenant et marchant sur la passerelle fleurie, trois marins de la marine française.

La mère Lobez, si peu savante qu'elle fût, et gênée par de grosses gerçures qu'elle avait aux mains, écrivait au contraire de longues lettres.

Elle possédait un don de mettre les choses en ordre et de les raconter. Et les événements ne manquaient pas ! Sans parler de la famille, au sujet de laquelle une mère n'est jamais à court, elle avait toute la chronique du Portel : des fêtes, des retraites, une procession, des fiançailles, des mariages, des baptêmes, des morts. Lui, là-bas, il cherchait avidement ce qu'elle pouvait dire de Zabelle. La mère Lobez n'en disait que de petits mots : « Elle est venue dimanche… Toujours belle mine et belle humeur, la demoiselle de la Beurrière… Je lui ai fait compliment ; elle a été si contente ! à ce moment-là, c'est toi bien

sûr, mon petit gars, qu'elle regardait dans mes yeux. »

Jamais elle ne se plaignait. Cependant les visites, longtemps régulières, et de chaque dimanche, devenaient moins fréquentes. Zabelle s'excusait. Elle donnait, pour prétexte de son absence, tantôt la mauvaise santé du père Gayole, tantôt la rigueur de l'hiver, ou la chaleur de l'été. Les mois passaient. Il vint un jour où Gingolph commença de parler, dans ses lettres, de la fin de cette longue campagne d'Extrême-Orient, et du congé de deux mois qu'il viendrait passer au Portel. Ce serait en février et mars, probablement. Personne, dans le poste, n'avait pu le renseigner. Ces choses-là ne dépendent pas d'un matelot de pont sans spécialité. Mais il aurait sa feuille de route dès le retour à Toulon : cela ne faisait aucun doute. La dernière lettre, timbrée de Shanghaï, était la plus joyeuse qu'il eût écrite. Il calculait la date d'arrivée du transport qui le rapatrierait ; il donnait rendez-vous à Zabelle et à des camarades du Portel et de Boulogne : « Enfin, ma chère maman, elle vient donc, la grande joie à laquelle je n'ai pas cessé un seul jour de penser, depuis que je suis parti : je vais revoir Zabelle, et je n'aurai plus, en la quittant, que quinze mois de service à faire ! »

Presque au même moment où cette lettre était remise à la mère Lobez et lue à toute la nichée rassemblée, un matin que le vent d'hiver se reposait d'avoir tant soufflé, et que les invalides de la mer, voyant le soleil clair, se risquaient dehors, M. Gayole, accompagné et soutenu par madame Gayole et par Zabelle, s'était rendu à l'extrémité de la jetée de Boulogne, pour attendre l'arrivée du *Dragon*. Il avait eu de la grippe et des étouffements, et une convalescence lente. Mais cet air vif, cette lumière, cet horizon par où l'on s'en va, cette image grandissante du bateau harenguier, signalé depuis une heure, et qui revenait du large de Fécamp, ranimaient le vieux patron et rappelaient en lui l'espoir qui n'était jamais loin. Il alluma sa plus grosse pipe. Il se tenait entre sa femme et sa fille, appuyé sur la rampe de bois qui tourne autour du môle. Zabelle jugea le moment favorable pour présenter une demande importante qu'elle avait promis de faire. Debout, ses deux longues mains posées à plat sur la poutre, le regard et toute l'âme enveloppant le navire qui s'approchait, elle demanda :

— Ils ont enfin une bonne pêche, ceux du *Dragon* ?

— Oui, ils me l'ont fait dire par un camarade : sept cents mesures de hareng !

— Vous êtes toujours content de Georges Le Minquier ? C'est un homme entendu, n'est-ce pas ? Et que vous avez eu le temps d'apprécier !

— Remarquable ! dit madame Gayole, soutenant sa fille.

Le bonhomme, le cou enfoncé dans le tricot de son gilet, la veste de

toile gonflée en arrière, répondit :

— Pourquoi me dites-vous ça, les femmes ? Ça vous regarde, la marine ?

— Non, papa, je ne m'y connais pas, mais j'entends les gens causer sur le port.

— On entend tout ce qu'on veut, sur le port.

— Ils disent que Georges Le Minquier devrait bien être nommé chef mécanicien, à la place de Thomas qui vous lâche, et qu'il saurait bien vous faire, lui, des économies de charbon.

— Ouais, obtenir plus avec moins ! Il suffit qu'un homme soit un peu faraud pour que vous le croyiez capable, les femmes ! Eh bien ! pour une fois, je suis de votre avis, et j'ai envie de prendre Le Minquier pour diriger la machine.

— C'est gentil ! Papa, je vous remercie pour lui !

La grosse drague à vapeur sortait, sifflant et beuglant avec une telle puissance, et si près des trois promeneurs du matin, que Gayole, redressant l'avant-bras, mit ses doigts dans ses oreilles, et que, par-dessus le père toujours courbé, Zabelle put dire à sa mère, sans être entendue de lui :

— Allez-y !

— Joseph, reprit madame Gayole, – elle ne donnait le prénom que quand elle était intimidée, et d'habitude, elle disait : Gayole, – tu sais que je ne déteste pas causer avec les uns et avec les autres…

Le patron leva les épaules, tandis que, de ses yeux bigles, il observait la pyramide de fumée du *Dragon* étendue sur les eaux, jusqu'à l'horizon.

— C'est l'opinion de tout le monde que Le Minquier a de l'avenir…

— Si je le nomme chef, il n'en aura plus ! ah ! ah ! ah !

— Ça dépend : on peut toujours monter, d'une manière ou de l'autre. C'est un homme plaisant, et qui se présente bien, et qui a de l'éducation…

Un grognement de Gayole fut interprété par madame Gayole comme un encouragement à continuer.

— Quelqu'un dont une femme peut être fière…

Il y eut un silence ; la mer, au pied du môle, coulait dans les goémons et sur les charpentes noires.

— J'ai pensé, plus d'une fois, qu'il aurait été un parti pour Zabelle… je n'ai jamais compris le choix qu'elle a fait… N'était-elle pas trop jeune ? Une marmousette : plus de cœur que de raison… Peut-

être…

Elle attendit un moment, surprise que son mari ne bougeât pas, ravie, rendue audacieuse.

— Peut-être qu'il est temps encore…

Gayole, pesant de ses deux mains sur la rampe, se redressa, et, d'une pièce, il se tourna vers sa femme :

— Temps encore !

— Mais oui : elle n'est pas mariée !

— Temps de tromper, n'est-ce pas ? Temps de manquer à sa parole ? Temps de changer un marin contre un homme de chaufferie ? Non, par exemple, ça ne se fera pas ! En voilà des idées !

Il saisit la main de Zabelle.

— Heureusement, petite fille, que toi, tu n'as rien dit ! Toi, tu l'attends, ton Gingolph ! Il va venir, ton col bleu ! Il sera content et toi aussi ! Ça me rappellera ma jeunesse, quand j'espérais après cette femme-là, qui vient de dire des bêtises. Si on m'avait dit qu'elle me lâchait, j'en aurais fait un scandale !… Morguenne ! tu as eu tort de parler, madame Gayole !…

Il était rouge de colère ! Il avait la bouche ouverte pour continuer son reproche. Mais il fut interrompu. Sa femme, dignement, sans le regarder, sa belle tête aux bandeaux noirs levée, agitait le bras au-dessus de la mer :

— Bonjour ! bonjour !

Un coup de sirène apprit à toute la ville que le *Dragon* rentrait au port. Le vapeur gris, fatigué par la route, toutes ses tôles écorchées, balafrées, rouillées par endroits et par endroits montrant leur derme de minium, gouvernait droit au milieu des jetées, refoulant la marée baissante, deux bras d'écume blanche tordus à son étrave et ne la quittant point. Il avait du hareng partout : dans les caisses de bois de sapin arrimées sur l'avant, dans les cales, dans les bacs établis le long du bordé et qui luisaient comme s'ils étaient remplis de pièces de cent sous neuves. Des débris de poisson et de charbon tachaient le pont, de l'avant à l'arrière. Les vingt hommes d'équipage étaient à leur poste. Sur la passerelle, le vieux patron malchanceux, fier du hasard qui l'avait servi, enleva sa casquette en apercevant les trois personnes groupées au bas de la tour du feu de port. On entendit monter, sur les poutres de la jetée, la vague soulevée par l'hélice, et à l'arrière, là où les yeux de Zabelle cherchaient, la porte du poste des mécaniciens s'ouvrit, et, un instant, la tête jeune de Georges Le Minquier apparut, inquiète et saluant d'un signe bref. Très vite la distance augmenta, les visages s'estompèrent, les hommes ne furent plus que des silhouettes

en mouvement, et une seule image continua de vivre et de diminuer dans les yeux de Gayole : celle du bateau qui ralentissait, inclinait à gauche et, prudemment, s'enfonçait parmi les harenguiers ses frères et jetait ses amarres par-dessus le talus des quais.

Et Gingolph revint. Il revit Zabelle, mais ce ne fut pas la grande joie qu'il avait rêvée. Zabelle se montra distraite, distante ou inquiète, selon les jours. Plusieurs fois, elle manqua aux rendez-vous donnés. D'autres fois, elle abrégea les promenades auxquelles, Gingolph le voyait bien, elle ne prenait plus le plaisir des premiers temps ; elle parut se plaire à soutenir des idées qu'elle savait qu'il ne partageait pas ; elle eut l'attitude et le langage d'une jeune fille libre de tout engagement plutôt que d'une fiancée. S'il se plaignait, elle répondait : « Tu vois bien, j'étais trop jeune quand tu m'as fait promettre de me marier avec toi. » Il tâchait de rire, mais la bouche seule obéissait, et elle s'allongeait, tandis que les yeux s'emplissaient de larmes. Le soir, retiré au Portel dans la chambre de la mère, et avant de gagner le grenier où il avait repris son lit d'autrefois, il disait sa peine à la mère Lobez, qui connaissait bien les cœurs des hommes et des femmes. Elle l'écoutait, en reprisant des bas à la lumière d'une lampe à essence, et, à cause de la difficulté du travail, elle était si courbée que Gingolph ne pouvait voir son visage ; il remarquait seulement que, sous le tricot de laine pendu aux aiguilles, les mains se joignaient par instants, et que les doigts tremblaient. « Elle me méprise, lui disait Gingolph : parce que je ne sais pas causer, ni chanter, ni danser, elle n'a point de fierté de moi ! Pourtant je suis fort ! – Oui, mon petit. – Je navigue depuis mes douze ans et même plus longtemps, et tous ceux qui m'ont vu naviguer m'ont dit que je faisais honneur au métier. – Sans doute. – Je ne crains aucun homme pour souquer sur un aviron, ni pour embarquer un filet par mauvaise mer, ni pour reconnaître le hareng qui passe entre deux eaux, ni pour nommer les phares, et les îles, et les roches, et tous les bancs sournois, et tous les courants d'eau vive, depuis le Gris-Nez jusqu'aux Sorlingues. – Oui, mon petit. – Et même plus loin que les Sorlingues, dans la mer d'Irlande où mon père a pêché. – Oui, encore. Tout le monde te rend la justice que tu es un parfait marin, et moi je dis, de plus, que tu es une âme droite. – Alors, maman ? – Il ne faut pas la brusquer ; je crois qu'elle se fera peu à peu, à toi, à moi, à nous tous. Il y a des jours, tiens, quand elle vient ici, qu'elle est aimable comme une belle chatte et pas faraude du tout, et bonne pour moi autant qu'une de mes filles. » Puis, voulant empêcher qu'il ne s'enfermât dans la peine d'amour, elle lui parlait d'avenir, elle soulevait l'âme, comme elle avait, jadis, soulevé tout l'enfant qui criait. « M'est avis disait-elle, que tu arriveras haut dans la marine, mon Gingolph. Si tu as un commandement, plus tard, tu choisiras tes

hommes ; même à Boulogne, on en trouve qui ont de la religion ; tu pourras peut-être naviguer comme faisaient nos grands-pères du Portel qui mettaient toujours Dieu dans leur travail. Il faut des voyageurs qui bénissent le monde. Suppose, qu'en entrant dans les ports, ou seulement quand tu aperçois, du pont de ton bateau, la pointe d'un clocher, tu dises : « Bénissez le monde et moi ! » Tu ne vois pas, sans doute, ce que tu fais, mais, quelque part, des frères se réconcilient, des femmes obtiennent de sortir de leur péché, des enfants revivent, qui allaient mourir. Et c'est la prière d'un passant qui a conduit leur cœur ou guéri leur misère. »

Grâce à la mère Lobez, Gingolph prenait patience. Pendant le mois de février, où les navires se reposent, et où les capitaines et les patrons embauchent les hommes, il ne rencontra pas une seule fois Le Minquier, qui était allé en Bretagne. Mais, la jalousie le tenaillant, il s'était expliqué avec Zabelle, au sujet du nouveau chef mécanicien. Elle n'avait pas hésité. « C'est vrai ; il est de mes amis, mais comme plusieurs autres de la marine. Il me salue ; à l'occasion, il me dit un mot, quand je rentre du travail, mais jamais je ne l'ai reçu chez moi, et je n'ai pas besoin de dire que je n'ai pas été chez ses parents : il n'en a pas. – Mais maintenant qu'il va être chef de la chaufferie, il ira chez toi, Zabelle ! – Il viendra parler au père : quel mal y vois-tu ? »

Il fallait bien se taire, puisqu'elle ne voulait pas comprendre. Ayant tout essayé, pour que Zabelle redevînt telle qu'elle était avant le départ, confiante, gaie, amoureuse, il dit un soir à la mère Lobez : « Je crois, selon ce que vous m'avez dit, qu'elle ne reprendra toute son amitié avec moi que lorsque nous l'aurons amenée dans notre maison, maman, et, qu'elle n'aura plus, autour d'elle, des gens qui la conseillent mal. J'ai encore un mois de congé : eh bien ! je vas naviguer, et gagner de quoi lui acheter une plus belle montre, pour le temps de nos noces. » Il navigua, en effet, et pêcha tout un mois. Le dernier jour, comme il avait fait ses adieux à Zabelle, et qu'il était triste, la mère Lobez lui dit :

— Elle ne nous ressemble guère !

Mais elle n'eut pas plutôt prononcé ce mot trop dur qu'elle le regretta, et jusqu'à l'heure où le grand fils remonta dans le grenier, pour reprendre son vêtement bleu, son grand col et son béret de marin de la marine de guerre, elle répéta sous des formes qui variaient :

— Aime-la bien ! Il y a des femmes, il suffit d'un jour : et d'un mot : elles vous aiment pour l'éternité ; d'autres, il faut les conquérir tous les jours, avant le mariage et encore après. Elle est peut-être comme cela. Aime-la toujours bien !

Et il partit.

Après le départ de Gingolph, qui retournait à Toulon, Zabelle reparut au Portel, le dimanche, mais plus rarement. Les visites qu'elle y faisait n'avaient évidemment d'autre raison que l'opinion publique, qu'il fallait ménager. L'été s'écoula : plus de promenades, plus de confidences faites, le dimanche, à la pauvre Lobez, qui avait espéré d'avoir près d'elle, pour élever ses enfants, une sorte de seconde mère et de grande amie. Jacqueline, Jeanne, Louise elle-même, commencèrent à s'inquiéter pour Gingolph.

— C'est peut-être les parents qui ne veulent plus la laisser aller, mes enfants. Ils vont la perdre, songez donc !

À la fin de l'automne, la belle grande Boulonnaise revint encore au Portel. Dans un panier, elle apporta des gâteaux, des rubans, un bateau en bois, pour les enfants. Elle fut douce, grave un peu, elle accepta de monter jusqu'au château de Fringhen, qui est sur une grande colline, un peu avant Saint-Étienne, et, quand elle fut de retour, dans la nuit déjà, elle ne se hâta point de reprendre le tramway, mais, assise sur une chaise basse, attirant, l'une après l'autre, Jacqueline, Jeanne, Louise, dans l'angle de la chambre où il n'y avait plus que ses yeux levés qui fussent luisants, elle les interrogea : « Que feras-tu quand tu seras grande tout à fait ? Il faut aider la mère. Elle est une bonne femme. Surtout, ne va pas te louer à la ville, car elle resterait seule !… » Les enfants plus jeunes ne comprirent pas ce qu'elle faisait. Jacqueline, l'aînée, devina, mais elle enferma tout dans son cœur silencieux.

Zabelle Gayole ne revint plus dans la maison de la mère Lobez.

Que faire, ma pauvre Lobez ? Ô femme qui aviez pitié de l'enfant ! L'avertir ? Qu'aurait-il résolu, lui si violent, si loin du Portel et de l'épaule où l'on peut se cacher pour pleurer ? L'avertir de quelle trahison, d'ailleurs ? N'est-ce pas trop aisé de calomnier une femme, une riche, une belle ? Demander : « Qui vient chez elle ? » n'est-ce pas en dire bien long, lorsque celle qui parle est la mère Lobez, une veuve dont on sait la prudence ? Et cependant, comment le laisser revenir, lui, le cher enfant, tout plein d'espoir, lorsque Zabelle, peut-être, avait cessé de l'aimer ? Elle souffrit, et finit par songer : « Que le malheur parle donc ! moi, je me tairai ! »

Elle n'avait pas tort de s'alarmer. L'amie de Gingolph, la belle grande matelote qu'il avait quêtée autrefois, qu'il avait suivie dans les prés de la Colonne, la fiancée que la mère Lobez avait été demander, toute tremblante, aux parents, Zabelle, aimait un autre homme, qui la courtisait depuis des années. Libre, après le départ de Gingolph, devenu, depuis sa promotion aux fonctions de chef mécanicien, une sorte de personnage, dont la présence ne pouvait étonner chez le patron Gayole, il pouvait aisément rencontrer la jeune fille soit sur le

quai, lorsqu'elles rentrent en troupe du quartier de Capécure, soit chez elle. Il voulait la séduire. À quoi bon raconter cette histoire de Zabelle adulée, amusée, oublieuse, et coupable ? C'est l'éternelle histoire : des compliments, des privautés bientôt, un cœur qui se défend mal parce qu'il a plus d'amour-propre que d'amour. Le Minquier, pour voir Zabelle, choisissait les matinées ou les soirées où le vieux Gayole, descendant au port, s'attablait, dans un café, avec le patron du *Dragon* qui rendait ses comptes, ou avec des pêcheurs de ses amis. Gayole, peu apercevant, n'aurait pas découvert lui-même l'intrigue et les assiduités de Le Minquier. Il en fut averti. Un soir, trois mois à peine avant le jour où Gingolph devait achever son congé et rentrer définitivement à Boulogne, le patron de la *Tour-d'Odre*, le grand Torcaille, qui avait trop bu, ce qui était l'ordinaire, annonça à son ami Gayole que Le Minquier, devant deux témoins, s'était vanté d'épouser Zabelle. Ce fut un soir de tragédie. Toute la maison de la rue de Folkestone sonna des éclats de voix du bonhomme qui criait : « Les femmes ! vous perdez mon honneur ! Je ne veux pas ! » Dix fois de suite, avec une colère que l'eau-de-vie rendait plus redoutable, il défendit à sa femme et à Zabelle de recevoir Le Minquier ; il déclara qu'il avait donné sa parole, qu'il ne la reprendrait que si Gingolph lui-même renonçait à Zabelle, et le lui disait, à lui patron Gayole. Et l'émotion fut si vive, chez ce vieux brave homme, qu'il faillit mourir dans la nuit.

Les voisins se taisaient encore, et peut-être savaient-ils peu de chose. La mère Lobez n'apprit point par eux le malheur de son fils. Mais, un matin d'avril, qu'il faisait doux dans les rues abritées, elle connut tout de même le chagrin dont elle voulait douter.

Ayant fini de balayer les deux chambres du rez-de-chaussée, de laver les assiettes qui avaient servi pour la soupe, et d'attacher, avec l'aide de sa seconde fille, sur des fils de fer tendus dans la cour, une foule de pièces de linge lavées la veille, elle se reposait, assise près de la fenêtre, et regardait dehors. C'étaient ses vacances, après les grandes fatigues. Elle souleva le rideau, se recula, joignit les mains :

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Elle revint aussitôt à la fenêtre, et l'ouvrit si précipitamment que Jeanne, de la cour, demanda :

— Qu'est-ce que vous voyez donc de si curieux ?

Ce qu'elle voyait ! Au milieu de la rue, venant de la rue principale et se dirigeant vers la mer, elle venait d'apercevoir Zabelle, qui la regardait, Zabelle qui avait un chapeau. Elle se souvint tout de suite de ce que cela voulait dire. Et, penchée en avant, les mains jointes de nouveau, elle contemplait la jeune fille par qui son fils et elle-même avaient déjà tant souffert. Zabelle était si pâle, elle avait l'air si triste

que la mère pensa : « Elle n’a pas eu le courage de dire autrement qu’elle n’aime plus mon enfant ! »

La jeune fille marchait à pas lents, dans la rue à peu près déserte. Elle allait dépasser la maison des Lobez. La mère, levant une de ses mains, fit signe : « Viens ! » Zabelle hésita. On la vit s’arrêter, comme celles qui se sont trompées de route et qui vont retourner en arrière. Puis elle s’avança résolument, elle vint là où l’on appelait. La fenêtre était basse ; le visage levé de Zabelle se trouvait à la hauteur de la poitrine de la mère Lobez ; le chapeau de rubans chiffonnés qu’ornait une petite plume noire avait été déplacé par le vent ; Zabelle tenait ses grands yeux fixés sur les yeux de Rosalie Lobez ; elle demeurait sans parole, à cause de tout le passé, et si blanche que c’était pitié de la voir.

La mère se pencha encore, pour que Zabelle entendît seule, et elle dit :

— Ma pauvre fille chérie, qu’est-ce que tu as fait là ?

Puis elle rentra vite, vite, n’en pouvant plus, se tenant avec effort au bois du lit de Jacqueline.

— Vous êtes malade, maman ? Qu’avez-vous ? C’est quelque chose de la rue qui vous a fait mal ?

Jeanne accourait. À son tour, elle se pencha. Tout au bout de la rue, du côté de la mer, elle reconnut une grande Boulonnaise, marchant bien, qui s’éloignait, et qui avait, sur la tête, un chapeau noir, surmonté d’une plume que le vent défrisait et rebroussait.

XII

LA VENTE DE CHARITÉ

En avril, madame Gayole et sa fille reçurent une carte d'invitation pour une vente de charité. Chaque année, en hiver ou au printemps, elles en recevaient de semblables. On n'avait garde, dans la société boulonnaise, d'oublier les dames de la Beurrière, riches presque toutes, presque toutes généreuses, et dont le passage, dans la salle de la vente, n'était ni sans profit, ni sans gaieté.

À cinq heures, la petite Julie Mortier arriva, levant d'un doigt son épaisse voilette, d'où sortirent des lèvres qui riaient, des yeux qui riaient, un nez tout rouge.

— Mesdames, je vous annonce madame et mademoiselle Gayole. Je viens de les laisser au bas de la rue du Temple. Les deux nouvelles du jour sont qu'il fait un vent affreux, et que mademoiselle Gayole a un chapeau.

— Il y a beau temps qu'elle porte des plumes ! répondit une petite personne en noir, qui vendait au comptoir de la parfumerie, à droite de l'entrée.

— Son pêcheur portelois est-il revenu ? Il paraît qu'il a été demandé par Torcaille, pour être second à bord de la *Tour-d'Odre*.

— Il a navigué autrefois sur la *Belle-Chance* : on voit bien que ce n'est plus son bateau.

— Que voulez-vous dire ?

Plusieurs réponses lui vinrent d'un groupe de dames, acheteuses et vendeuses, qui n'achetaient plus et ne vendaient pas, mais causaient non loin de la porte. Il y avait, parmi elles, des femmes d'armateurs et la femme d'un gentilhomme campagnard, venue du fond du Boulonnais.

— Il trouvera sa place prise… La belle Zabelle témoigne d'une préférence marquée pour un chef mécanicien, un Breton qui ne vaut rien… Vous ne saviez pas cela, chère madame ?

— Non, nous vivons retirés. Mais je m'étais dit, plus d'une fois, connaissant les deux fiancés : ménage d'éperviers, la femelle est plus forte que le mâle.

— On ne sait pas encore la fin. Le marin n'arrive que dans quelques semaines. Et je ne suis pas de votre avis : il est joliment bâti, et de première habileté dans son métier. Je l'ai rencontré, sur les quais, lorsqu'il est venu passer à Boulogne deux mois de congé, l'an dernier. Moi, je le plains : c'est la fille que je ne comprends pas.

— Moi non plus : pourquoi l'appelle-t-on toujours la belle Zabelle ? Est-elle si jolie que cela ?

— Mais regardez-la donc, chère madame, la voici qui entre. Il n'y a personne ici qui puisse lutter avec elle, pas même moi ! Pauvre chère Zabelle !

Tout le monde regarda la vénérable mademoiselle du Haut-Berger qui venait de parler de la sorte et qui passait, haute, voûtée, emmitouflée, son visage de vieux chanoine serré dans des capelines, des châles et des cache-nez, ses yeux bleus pleins de malice et d'oraisons, les lunettes relevées sur le front. Et tout de suite on se détourna. Les vendeuses se détachèrent du groupe pour inviter les arrivantes.

— Madame Gayole, une visite à la papeterie ?

Zabelle, déboutonnant sa jaquette de drap soutachée et doublée de soie, dit, du bout des lèvres, avec une assurance de grande dame :

— Merci, j'écris très peu.

— Au comptoir de la parfumerie ?

— Je ne sens qu'un peu le poisson, madame : c'est mon père qui le pêche.

— Les layettes ?

— Pour plus tard, si vous voulez bien.

Elle avait dit cela très vite, en relevant ses cheveux que le vent avait ramenés sur son visage. On souriait. Les jeunes filles, les jeunes femmes, quelques messieurs qui demeuraient une partie de la journée dans la salle Sainte-Beuve, sous prétexte qu'ils avaient aidé à organiser la vente, observaient cette matelote de vingt-trois ans, nippée avec un goût sévère, chapeautée mieux qu'on ne l'eût cru, et dont le visage aux longues lignes avait tant de caractère et de passion.

Zabelle s'approcha cependant du comptoir de papeterie. Sa mère, magnifique dans un costume noir, coiffée de la coiffe auréolante, chargée de tout l'or de ses noces et des cadeaux successifs de son mari, la suivait : mais on pouvait lire, dans la physionomie de madame Gayole, que la belle période de la vie était passée, et que l'enviable prospérité avait reçu de secrètes fêlures.

— Que choisis-tu ? demanda-t-elle. Toi qui n'écris guère, tu ne lis

pas davantage… Tenez, mademoiselle, un livre de comptes, c'est son affaire.

— Ou un livre d'images, riposta la vendeuse, en voici un qui a beaucoup de succès : il vient d'Alsace.

Zabelle prit l'album, mouilla son pouce ganté, et tourna quelques pages.

— Combien pour une dame de Boulogne ?

— La baronne de Baincthun sort d'ici, elle a payé le même six francs.

— C'est donc dix francs pour une matelote, dit Zabelle en mettant une pièce d'or sur la table du comptoir.

Elle donna le livre à porter à sa mère, qui trouva la mission naturelle. Toutes les deux regardées, appelées de tous côtés, centres de petits groupes qui les enveloppaient, riaient avec elles, et s'ouvraient pour les laisser aller au comptoir voisin, elles firent le tour de la salle, achetant peu d'objets, mais au prix royal. Elle était vaste, cette salle Sainte-Beuve, et jolie en ce moment. Autour des murs tapissés de rouge, des tables chargées d'objets, des étagères, des pyramides de fleurs et de feuillages, un buffet, servaient de cadre à une réunion mondaine nombreuse et sans cesse en mouvement. Les plumes et les fleurs des chapeaux, des rubans roulés en coques ou libres au vent, des dentelles, des yeux vifs, des lèvres ouvertes, des noms, des appels, des sourires, passaient au-dessus des amateurs qui avaient trouvé le moyen de s'asseoir, et de quelques vieilles dames, présidentes d'œuvres, tassées sur des chaises, la robe noire faisant le rond, les bandeaux gris bien nets sur les tempes bien ridées, femmes déjà entrées dans la puissance et le crépuscule de la mort, et dont le visage pourtant s'illuminait de jeunesse fugitive quand elles disaient : « Bonjour, petite ! Adieu, ma belle ! » Devant elles, dans l'espace libre, sur le parquet, tout le Boulogne qu'elles connaissaient, les environs, les lointains de la province close, se promenaient, causaient, flirtaient, en groupes vite dénoués et renoués. Des châtelaines, qui n'avaient pas encore acheté la robe d'été ou le chapeau de printemps, observaient, à travers le face-à-main, les modes nouvelles portées orgueilleusement par madame Harel-Dimieux, la femme très brune du grand industriel, et, avec une indifférence apparente, un détachement délicieusement joué, par madame Demoutiers, la femme très blonde et jolie de l'armateur. Des colonnes carrées, revêtues de glaces, soutenaient une galerie qui faisait, à la hauteur du premier étage, le tour de la salle, et, de là-haut, venait un bruit de voix, de porcelaine heurtée et de pas sur les planches. On prenait le thé. Sur la balustrade en bois découpé vert et rouge qui bordait la galerie, deux jeunes filles accoudées, toutes les

deux éclatantes de teint, les cheveux ondulés et frissonnants de reflets d'or, se penchaient, relevaient la tête avec des inflexions de colombe, et médisaient à voix basse, leurs visages se touchant presque, des promeneurs de l'assemblée mouvante qui se tenait en bas.

Madame Gayole et Zabelle, fêtées partout, ayant acheté plus d'objets qu'elles n'en avaient eu le projet, appelaient un mousse qui passait dans la rue, et, sur ses deux bras tendus en console, entassaient livre, lainages, tablier, gerbe de fleurs.

— Viens, petit !

Les gens du monde, qui avaient acheté moins de choses, suivaient de l'œil ce page des deux matelotes, chargé de dépouilles.

— Elle complète son trousseau, disait M. d'Ostrohove.

— Pour laquelle de ses noces ? demanda sa femme.

Cependant Zabelle était arrivée au dernier des comptoirs, et elle n'avait qu'à traverser la salle pour retrouver la porte. N'ayant plus d'argent, lasse d'avoir causé avec plus d'effort que d'habitude, elle laissait sa mère aux prises avec une vendeuse du comptoir de confiserie, qui la comblait de berlingots et de caramels, car le mari était assureur et cherchait à se faire bien voir de l'armateur du *Dragon*.

— Tu ne veux pas des bonbons, Zabelle ?

— Non, merci.

— C'est la première fois de ta vie que tu en refuses.

Comme elle était là hors de la foule, et qu'elle échappait à la curiosité, et par conséquent à l'obligation de feindre et de jouer un rôle, Zabelle, tournée vers la muraille, les paupières à demi fermées, ne pensait plus à tout ce monde dont le murmure l'enveloppait. La jeunesse s'était retirée de ce jeune visage. Quelqu'un voyait la souffrance de Zabelle. Une main prit la main de la jeune fille, et une voix, que les voisins ne pouvaient pas entendre, murmura :

— Pauvre chérie ! Pauvre chérie !…

Zabelle tressaillit. À ses pieds, dans l'ombre de cette partie reculée de la salle, et protégée encore par les tentures du comptoir, mademoiselle du Haut-Berger s'était retirée, lasse probablement de tant de politesses à recevoir et à rendre. Elle n'eut d'autre réponse qu'un signe de tête et un battement de cils de Zabelle. Mais cela voulait dire : « Vous, je vous aime bien ; je ne vous redoute pas : voyez, je ne cherche même pas à cacher mon angoisse. »

Madame Gayole passa près de sa fille, l'emmena. Et la grande coiffe rayonnante disparut de la salle, et recommença de palpiter dans le vent du détroit.

Rentrée chez elle, Zabelle enleva son chapeau, et ses cheveux abondants, soulevés comme un courant de la mer, furent délivrés, et elle redevint une femme de ménage qui préparait la soupe du soir. La mère était allée, dans les bas quartiers de la ville, demander une prolongation d'échéance au banquier de M. Gayole. Dans la cuisine, qui prenait jour sur l'étroite rue perpendiculaire à la rue de Folkestone et qui ne recevait le soleil qu'une demi-heure le matin, en été, il faisait sombre. Zabelle s'assit près de la fenêtre, après avoir mis la marmite sur le feu, et elle commença de peler les légumes amoncelés dans une assiette creuse à ses pieds. Elle était seule, mais elle ne pouvait plus l'être tout à fait, à cause des images qui la tourmentaient : le passé, l'avenir prochain. Elle grattait la peau terreuse d'une carotte, elle coupait en morceaux une pomme de terre, et le couteau s'arrêtait : « Que vais-je devenir à présent ? Je ne dépendais que de moi-même, et rien ne se faisait, ici, que par moi. Maintenant, je me suis mise sous la dépendance d'un homme. Je ne puis plus ne pas faire ce qu'il veut. Gingolph, je l'ai laissé ; mais l'autre, je voudrais le laisser que je ne le pourrais pas… Elle avait raison, à la vente, mademoiselle du Haut-Berger : pauvre Zabelle !… » Elle entendit qu'on ouvrait la porte de la pièce de réception, à côté, puis qu'on marchait vers la porte de la cuisine. Elle dit tout haut :

— C'est vous, Georges ?

Le Minquier poussa la porte de la cuisine, et entra, découvert et correct dans sa tenue de drap bleu. Il affectait de s'habiller comme les sous-officiers de la marine de guerre. Quand il entra dans cette pièce sombre, il sembla que ses yeux clairs y apportaient de la lumière. Zabelle sourit faiblement, puis redevint grave, sans un mot. Ils se mettaient d'accord, instinctivement : leurs âmes s'étaient tâtées de loin ; elles ne pensaient point aux mêmes choses, leur inquiétude n'était point la même, mais elles avaient une hâte pareille de sortir de l'humiliation présente.

— Eh bien ! Zabelle, le père a-t-il consenti ? Depuis la dernière visite, avez-vous parlé ?

— Une fois, en vain. J'ai défense d'y revenir.

— Vous désobéirez, j'espère ?

— Oui, Gingolph revient dans un mois.

— Moi, je pars tout à l'heure, et nous ne sommes pas accordés.

— Vous retournez dans la mer d'Irlande ? Combien de temps ?

— Quinze jours au moins, trois semaines peut-être. Si j'allais oublier de revenir avec le *Dragon* ?

Elle leva sur lui ses yeux inquiets.

Pouvait-on savoir ce que pensait ce Breton, chez qui l'ironie était une forme souvent de la colère ? Il avait tout un mouvement d'idées dans l'esprit, tandis qu'il énonçait une chose comme celle-là ; elles défilaient dans le ciel changeant de ses yeux ; il revivait son roman avec Zabelle, il inventait une fin sans la vouloir. Et Zabelle supportait qu'un homme comme lui parlât de ne pas revenir. Elle avait peur de lui. Il le savait. Il jouissait secrètement de se sentir maître de cette fille, la plus réputée de la Beurrière, et elle lisait cette joie insultante, claire parmi d'autres sentiments et des pensées qu'elle ne pouvait deviner.

— Ne perdons pas de temps, dit-elle, mon père peut revenir. Comment plaisantez-vous quand vous voyez que je suis malheureuse ? Vous ne comprenez pas ? Non ?

Elle laissa le couteau tomber dans l'assiette, secoua ses mains, se leva, et, devenue plus pâle :

— J'ai peur, dit-elle, j'ai peur que nous ne soyons obligés d'avancer les noces.

Le Minquier cessa de se moquer. Il fit une grimace qui signifiait : « Voilà un ennui de plus, et nous n'en manquions pas ! »

— Eh bien ! dit-il, avouez-le à votre père : il consentira tout de suite !

Elle s'emporta, et les bras croisés, les yeux durs, vint à lui :

— Vous ne savez pas ce qui s'ensuivrait, et, si mon père me battait ou me chassait, vous ne seriez pas là pour me défendre, n'est-ce pas ? Cela vous est égal que je supporte toute la colère et toute la honte ? En vérité, vous n'avez pas de cœur ! Pourvu que tout arrive selon votre volonté, peu vous importe quand les autres souffrent. Si vous ne les voyez pas, il vous est indifférent qu'ils souffrent !

— Mais non, Zabelle !

— Je vous connais à présent ! Vous accepteriez que je perde ma réputation, – et c'est déjà fait à moitié, – si vous deviez profiter de la honte où je serais tombée. Pourvu que vous soyez marié au plus tôt, avec une fille riche comme moi, peu vous importe qu'on dise de moi…

— La vérité…

— Je n'ai pas d'abri en vous, Georges Le Minquier ! Allez-vous-en donc ! Le *Dragon* siffle. Allez-vous-en !

Elle s'était détournée et penchée au-dessus du fourneau. Mais elle ne faisait que changer les choses de place, soulevant la marmite et la replaçant sur le feu, écartant une casserole où mijotait un ragoût.

Le Minquier, cependant, lui mit la main sur l'épaule, et elle ne le repoussa pas. Elle avait eu peur vraiment qu'il ne partît, et cette

familiarité autoritaire la rassura. Elle s'écarta seulement au bout de quelques instants, se baissa, revint vers le fourneau, et versa dans la marmite les légumes coupés en morceaux, tandis que l'homme disait :

— Ne vous emportez donc pas ! Je ne cherche qu'une chose : vous donner de la décision pour que notre mariage soit résolu. Les camarades se moquent de moi. On ne cause pas encore de vous, non ; mais bientôt on en causera : il faut que vous obteniez le consentement de votre père, ce soir !

— Je l'aurai… Allez-vous-en. Je suis malheureuse à cause de vous, à cause de moi, et j'ai peur qu'il ne rentre.

Elle était là immobile et inutile, comme celles qui n'ont pas le sentiment de la minute présente. Le Minquier, d'un bras, lui entoura le cou, la fit se pencher en arrière et l'embrassa plusieurs fois, et, comme elle essayait de se redresser, il l'embrassa encore, pour montrer qu'elle était bien à lui.

— Nous voilà donc amis, dit-il. Écrivez-moi des nouvelles par le 2201, qui nous suivra. Adieu, Zabelle !

Et le bruit de pas sur le plancher de la seconde salle, puis le battement de la porte d'entrée se mêlèrent à des cris de gamins qui se poursuivaient dans la partie de la rue qui descend en cascade vers le port. Puis plus rien. De nouveau la solitude, mais pas le plus petit réconfort. Cette visite de l'amant, du mari de demain, a laissé Zabelle désemparée. La maison est dure, à présent, pour celle qui fut longtemps adulée, que les dames de Boulogne traitent comme une reine de la pêche, que les voisines jalousent encore ! La mère, qui a fini par apprendre la conduite de sa fille, s'est montrée d'autant plus indignée qu'elle-même a été plus imprudente, et elle a déclaré qu'elle ne recevrait jamais Le Minquier avant le mariage ; le père ne sait rien, et on a raison de redouter qu'il n'apprenne qu'un mécanicien du *Dragon* est devenu l'amant de sa fille ; Le Minquier exige qu'on hâte le mariage, et peu lui importe le danger auquel Zabelle s'exposera peut-être, et la colère qui ne l'atteindra pas, lui, car le bateau a quitté le port.

— Eh bien ! dit la mère en rentrant, j'ai obtenu ce que ton père s'était vu refuser. Il est heureux de m'avoir ! Le banquier accepte que le découvert demeure tel jusqu'à la fin de juin ; il a même payé la fourniture de bière et d'eau-de-vie pour le voyage d'Irlande. Est-il revenu, ton père ?

— Pas encore.

— C'est vrai : on l'entendrait faire son sabbat !

Le patron Gayole ouvrait la porte presque au même moment. Il

tenait un journal à la main.

— Les nouvelles d'Irlande sont bonnes, dit-il. Le 3317 a pris tout ce qu'il a voulu de barils de maquereaux. Si le *Dragon* en fait autant, ça nous relèvera.

Le couvert était mis ; par la fenêtre entrouverte, l'air de la rue se mélangeait avec celui de la cuisine, chaud et fumeux, et cela voulait dire que l'été commençait. M. Gayole avait faim. Il aimait le bœuf aux pommes de terre et aux choux, longuement mijoté, qui lui fut servi. Les choses parurent favorables à Zabelle. Au milieu du dîner, la jeune fille, qui était assise face à la fenêtre près de la table carrée, entre son père et sa mère, se décida à livrer l'assaut définitif. Le patron Gayole lui ayant fait le reproche de ne pas manger, elle répondit :

— Je ne mange pas parce que j'ai une permission à vous demander.

— La même ?

— Oui.

— Tu sais que je ne souffrirai point de mouillage dans ma famille. Tu n'as pas honte ? Un Breton !

— Breton si vous voulez : la mer est à tout le monde !

— Un homme de la chaufferie !

— La marine, aujourd'hui, est-ce que ça n'est pas de la mécanique ?

— Un caractère qui me déplaît !

— Si je n'en veux pas d'autre !

Gayole avait toujours un œil qui n'obéissait pas. Il loucha effroyablement, tourna sa chaise du côté de Zabelle, froissa dans sa main énorme sa serviette, et, la jetant sur la table :

— Et que fais-tu de Gingolph, un marin, celui-là, et à qui j'ai dit oui, moi, Gayole ?

— Je lui ai écrit que j'avais changé.

— Eh bien ?

— Il n'a pas voulu me croire. Il veut me revoir. Il croit que je reviendrai à lui.

— Il a raison !

Madame Gayole répondit :

— C'est impossible, Gayole ! Zabelle ne peut plus, à présent…

Comme si le vieux patron avait attendu cette diversion pour laisser éclater sa colère, et comme s'il était content de se venger des trop longues obéissances de sa vie, il se leva, il jura, il devint écarlate, et, mettant le poing sous le menton de sa femme :

— Ça se fera pourtant, ce que je vous dis ! Tu m'as mené, Joséphine, mais je te mène à mon tour ! Tu voudrais que ce Gingolph ait été son promis pendant plus de deux ans avant son congé…

— Moi, je n'y suis pour rien.

— Suffit ! Moi j'y suis pour quelque chose, moi le père, et Zabelle pour le reste ! Tu crois qu'elle l'aura cajolé, embrassé au su et au vu du quartier, et qu'elle aura passé trente-six dimanches chez la mère Lobez, au Portel, et qu'avec un bout de billet, parce que ma fille a changé d'idée, tout sera fini, rompu, cassé, sans que le pauvre petit camarade ait rien à dire pour se défendre ? Non ! et non ! et non !

Les coups de poing assénés sur la table marquaient la violence de l'homme et sa résolution. Les deux femmes aussi s'étaient levées, et, l'une près de l'autre, dans l'ouverture de la porte qui faisait communiquer la cuisine et le salon, elles attendaient, attentives aux gestes et aux mots, ce qui allait être fait et être dit. Madame Gayole voulut s'avancer vers la fenêtre pour la fermer.

— Reste là ! cria-t-il. Je veux qu'on m'entende de la rue, quand je dis que ça ne se passera pas comme ça, dans la famille d'un Gayole, d'un Vert-de-Gris, comme tu m'appelles. Ah ! tu aimes pourtant ça, qu'on sache que tu es une Vert-de-Gris ! Il ne suffit pas de faire ta glorieuse, Joséphine ! Le Vert-de-Gris, c'est moi ! Le Vert-de-Gris ne fait pas de sottise aux braves gens, il ne fait pas de tort à un homme sans lui dire pourquoi ! Zabelle dira à Gingolph pourquoi elle ne veut plus de lui !…

Elles étaient si troublées qu'elles ne répliquèrent point.

— Car, moi aussi, j'ai reçu une lettre ! continua Gayole, – et Zabelle eut un mouvement du doigt, pointant vers son père, comme pour dire : Voilà le destin qui parle ! – Ton promis a eu raison de me prendre pour juge. Il demande à te voir…

— Je ne peux pas…

— À te voir ailleurs qu'ici, où le bruit des paroles sort par les fenêtres, où les femmes savent qui entre et qui s'en va, et le temps qu'a duré une visite. Il entend que tout le monde soit de la partie, comme si on allait en pèlerinage : les femmes, et lui, et moi. Vous causerez. Et, si vous ne vous entendez plus, on dira, au moins, que vous vous êtes quittés honnêtement. Tu y seras, Joséphine Gayole, ma femme, je l'ai promis à Gingolph !

— C'est ce qu'on verra !

— Toi, Zabelle, c'est ma volonté que tu y viennes. Et puis…

Il s'arrêta un instant.

— … Moi aussi, j'ai des choses à lui dire, et même des choses que je lui dirai à lui tout seul !

Zabelle s'était retirée dans la première salle. Sur la commode elle prit une capeline de laine et en couvrit ses cheveux.

— Où vas-tu ? demanda la mère.

Mais la jeune fille ne répondit pas, et elle descendit la rue, dans la chaleur des façades encore chaudes, et dans le froid qui tombait des premières étoiles.

XIII

CHEZ MADEMOISELLE DU HAUT-BERGER

Zabelle marchait vite, elle fut bientôt dans le quartier commerçant de la basse ville. Parmi les employées de magasin qui sortaient à cette heure-là, elle passait inaperçue. Elle qui, d'ordinaire, s'arrêtait devant les étalages, elle tenait les yeux levés vers l'ouverture des rues, où la poussière faisait de grands halos autour des becs de gaz et montait dans le ciel décoloré. Elle pensait à l'homme qui naviguait dans ces demi-ténèbres, pour qui les rivages avaient déjà disparu, et aux difficultés qu'il lui laissait à résoudre.

Ayant gravi la haute colline de Notre-Dame et pénétré sous la porte des Dunes, elle se trouva sur la place Godefroy-de-Bouillon, au carrefour des très vieilles rues de la cité fortifiée. L'une des mieux conservées est la rue du Puits-d'Amour qui aboutit aux remparts, et que bordent des hôtels plus ou moins déchus, quelques-uns loués par étages, d'autres habités par quelque bonne famille boulonnaise, silencieusement fière du portail ouvragé, des balustrades en fer forgé, et des fenêtres régulières noblement encadrées de pierres en saillie.

Une des plus vastes de ces maisons appartenait à mademoiselle Noémi du Haut-Berger. Elle avait été réparée à l'intérieur, rebâtie en quelques points, reliée à des constructions élevées dans le jardin, et le tout était adapté au service du prochain. Toutes les œuvres de Boulogne y tenaient leur conseil : les enfants en retard y venaient apprendre le catéchisme ; les malades s'y faisaient soigner au dispensaire ; les jeunes ouvrières passaient l'après-midi du dimanche dans les salles de patronage ; dans d'autres salles, on travaillait pour les pauvres ou pour la décoration des églises ; une bibliothèque de 80.000 volumes fournissait des lectures saines à Boulogne d'abord, au reste de la France ensuite. On rencontrait là des matelotes, bien souvent. Mademoiselle du Haut-Berger les connaissait presque toutes et aimait à recevoir leur visite. Grande dame et fine dame, venue de Normandie dans le Boulonnais, elle avait été acceptée par la Beurrière, après longue expérience, comme une amie à qui on peut tout dire, tout demander. Elle tutoyait beaucoup de dames matelotes, étant l'aînée, ayant assisté au mariage, souvent préparé à la première communion, reçu la confidence des peines secrètes, donné un conseil, prêté de l'argent, montré son amitié. Les mots ne lui faisaient pas peur, le mal

lui faisait de la peine, le moindre bien lui redonnait courage. Ses larges oreilles avaient tout entendu. Ses longues lèvres qui riaient si jeunement, et qui auraient pu être si médisantes, avaient seulement de la repartie, ce qui plaisait fort aux dames matelotes. Ses petits yeux regardaient droit. Elle arrivait toujours enveloppée de ouate, de châles superposés, de capelines, d'écharpes, les mains emmitouflées et portant une chaufferette, car elle souffrait de rhumatismes aigus : peut-être se soignait-elle trop, mais elle se soignait sans se plaindre.

Madame Gayole était venue, anciennement, au moment de l'achat du *Dragon*, trouver mademoiselle du Haut-Berger. Zabelle connaissait le chemin de la maison et le son de la sonnette. Elle entra, et, précédée de Maximilien, le vieux valet de chambre, qui disait : « Je ne sais pas si mademoiselle va recevoir, je lui ai dit de ne pas le faire, elle a de la bronchite, elle vient de rentrer très fatiguée de la vente », Zabelle Gayole traversa l'antichambre, puis la cour, et pénétra dans le « bureau » de mademoiselle du Haut-Berger, une pièce où les papiers amoncelés sur deux tables, les boîtes de carton empilées le long des murs et contenant des documents utiles aux œuvres ou des brochures pieuses, laissaient à peine la place pour loger un fauteuil, une chaise et un petit secrétaire d'acajou. Quand la vieille demoiselle entra, pareille à une poupée habillée d'une pelote de laine, elle plissa les paupières, et, par-dessus ses lunettes d'or, examina la visiteuse qui était debout près de la chaise, dans le demi-jour. Ses joues ridées en arc, où vivait encore une trace du teint normand, se retirèrent et s'enflèrent en sillons sous la poussée des lèvres qui s'allongeaient :

— C'est ma grande Zabelle, que j'ai aperçue tout à l'heure et qui me revient ! Dieu ! que tu es gentille, même sans le fer à cheval ! Tu as du chagrin ?

— Du grand.

— De ce que ton père ne veut pus que tu te maries à ton idée ?

— Oui…

— Oui, mais… d'autre chose encore, je vois bien… Difficile à dire ?…

Les yeux fins, d'une surprenante lumière bleu tendre, cessèrent de rire ; les lèvres redevinrent toutes plissées ; le visage se pencha vers l'épaule, et la commisération s'y peignait déjà : aucune mère n'eût été plus prompte à la pitié. Zabelle, trop franche pour se dérober, tenait fixés sur elle ses yeux sombres, ses yeux durs. Elle la laissait lire peu à peu. Elle l'aidait.

— Tu as été danser à la Carotte ?… Non ? Tu as été aux Quatre-Moulins ? À l'Anguille bleue ?…

— Bien pis : j'ai lâché mon promis.

— On me l'avait dit.

— Pour un autre, vous comprenez ! Seulement le second, c'est pas comme le premier…

— Tu l'aimes mieux ?

— Je l'ai aimé trop. Vous comprenez ?

— Oui. Ma pauvre petite !… Tiens, assieds-toi, tu es lasse.

Zabelle, qui jusque-là avait regardé en face mademoiselle du Haut-Berger, quand elle entendit qu'on ne la grondait pas d'abord, mais qu'on la plaignait, comme elle avait beaucoup de peine dans le cœur, plus encore que d'orgueil, se mit à pleurer, et elle cacha son visage dans ses deux mains gantées de mitaines de soie. Elle pleurait abondamment, toutes les vannes ouvertes. La vieille fille la laissa pleurer un bon moment, et se recueillit, comme si elle priait. Et, sans doute, priait-elle. Puis elle dit, d'une voix basse, sans éclat, sans couleur, qui ne pensait pas à elle-même :

— Vous vous engagez trop jeunes, mes pauvres chattes ; vous vous faites faire la cour, et cela vous est doux. Et puis vient le service. Mon Dieu, comme c'est long, quatre années, quand on ne sait pas écrire des lettres, qu'on ne reçoit que des petites cartes postales, par-ci, par-là… On avait l'habitude d'être complimentée, n'est-ce pas, de sortir ensemble, de danser, d'être à moitié mariée… On écoute un autre homme qui est là, pendant que le fiancé est au loin… Le service est une grosse épreuve pour nous autres, les pauvres petites matelotes au cœur tendre… N'est-ce pas, ma Zabelle ? C'est ça ?

Entre les doigts, un souffle répondit :

— À peu près. Et puis il chantait bien ; il était drôle !

— Si drôle que tu pleures à présent. Vous aimez rire comme des Espagnoles, à grande gorge ; vous ne vous demandez pas ce que ça vaudra, la chanson, pour nourrir la famille. On oublie tout, même le bon Dieu. Et cependant le cœur est bon, la foi est au fond. Dis-moi, Zabelle, ma petite enfant, est-ce que Gingolph sait que tu l'as abandonné ?

— Oui : il ne veut pas y croire.

— Il t'aime trop !

— C'est comme si on lui disait que sa mère l'a rejeté. Il demande que je le revoie une dernière fois. Comme si c'était possible…

— Tu as peur de l'autre ?

— Ni de l'un ni de l'autre : mais le supplice, n'est-ce pas, pour lui,

pour moi…

— Que dit le père ?

— Contre moi. S’il savait ce que vous savez, je serais peut-être morte à présent. Il vient encore de faire une scène…

— Et tu es venue dire ta peine à ta vieille amie ?

Zabelle posa ses mains sur les genoux de la vieille fille. Son visage était rouge, tout l’orgueil de ses yeux était tombé, et il n’y avait plus, devant mademoiselle du Haut-Berger, qu’une grande enfant malheureuse, qui sanglotait.

— Tout cela n’est ni beau, ni bien, ma pauvre Zabelle… Mais tu me demandes de te servir, n’est-ce pas ? Je connais le monde : sans cela, tu ne serais pas ici…

Zabelle fit un signe, de sa tête penchée, pour dire : « Vous avez bien deviné. » Puis, se redressant :

— Si vous décidiez mon père à donner son consentement, que je vous remercierais !… Ne pas être obligée de dire à Gingolph que je ne l’aime plus !… Là, en face !

— J’irai demain. Il faut que tu te maries vite… J’obtiendrai, je crois que j’obtiendrai…

— Vous êtes bonne !

— Mais si ton père veut absolument que Gingolph te parle et essaye de t’attendrir, tu n’as pas d’autre moyen de te tirer d’affaire, ma pauvre Zabelle… Tu accepteras cela en expiation… Tu ne peux pas tout dire à ton père comme à moi. Il aurait bien raison de t’injurier, de te battre, de te rouer de coups !…

En même temps, celle qui avait, toute sa vie, gardé son cœur contre toute pensée impure, attira la pauvre matelote, la serra contre ses châles, ses pèlerines ouatées, ses capelines, et l’embrassa.

— Ne pleure plus comme ça. Tu vas perdre tes yeux, et il faut que tu les conserves. Ne te désespère pas. Sois seulement repentante. Dieu pêche à toutes les profondeurs, ma Zabelle, ça ne le gêne pas : il peut aller prendre tout au fond une pauvre araignée de mer, comme toi, et la ramener à la surface… J’irai demain.

Elle se leva. Quand elle passa, avec Zabelle, devant la porte de la pièce qu’elle avait fait transformer en oratoire, elle s’arrêta un moment et s’inclina. Zabelle en fit autant. Ce ne fut qu’un geste à l’unisson. Puis elle dit :

— Je ne pleurerai plus, que devant Lui et devant vous.

Le mot, pour la vieille fille, fut aussi doux qu’une citation à l’ordre

du jour pour un soldat.

Les promesses sont souvent dures à tenir, même celle de ne pas pleurer. Zabelle, tant qu'elle fut sur la montagne de Notre-Dame, ne put arrêter ses sanglots, si bien qu'un ouvrier, la voyant, lui dit :

— Faut qu'elle n'ait pas peur de s'enlaidir la goule, pour pleurer comme elle fait !

Mais elle ne pleurait plus quand elle entra dans le quartier de Saint-Pierre. Chez elle, personne ne lui demanda d'où elle venait. Ses parents étaient dans la chambre, au premier.

— Chut ! dit la mère, en apercevant Zabelle qui était montée à tâtons. Le père a été malade, dès que tu as été partie, très malade… Cela va mieux…

Le patron, couché dans le grand lit, enfoncé dans les oreillers et les couettes, faisait signe, des paupières : « Oui, j'ai été très malade, et le mal n'est pas loin de moi. » Ses grosses mains tailladées, qui avaient tenu la barre de tant de chaloupes contre la tempête, reposaient moitié sur le drap, moitié sur l'édredon, et elles avaient peur d'un petit mouvement. Il respirait péniblement. Pour lui, l'émotion avait été trop forte ; une crise cardiaque s'était déclarée, et madame Gayole n'avait pas eu d'illusion : tout de suite elle avait compris que le danger pourrait être écarté, mais qu'il resterait voisin, désormais, et que la paix de la maison était finie.

Le lendemain, mademoiselle du Haut-Berger vint rendre visite au patron Gayole, qu'elle trouva assis dans un fauteuil, devant la fenêtre ouverte, fumant malgré l'interdiction du médecin. Il avait encore son regard de commandement, quand il répondait, ne remuant guère que les yeux et la main qui tenait la pipe : « Oui, mademoiselle, non, mademoiselle. » Rien ne put le faire renoncer à cette entrevue demandée par Gingolph. Avait-il confiance que Zabelle pourrait revenir à son promis ? Il le disait. Mais il disait aussi :

— Lorsque tous deux ils se seront expliqués, si Zabelle continue de refuser ce pauvre gars, l'autre pourra venir. Ça sera bien du chagrin pour moi et de la honte aussi : mais il pourra venir.

Et un mois s'écoula.

XIV

LA PARTIE DE PLAISIR AU CAP GRIS-NEZ

Le surlendemain du retour de Gingolph, les deux familles, par la volonté du vieux patron Gayole, devaient faire un pèlerinage à la Vierge du Cran-aux-Œufs, près du Cap Gris-Nez. Qui dit pèlerinage, en ces occasions, dit bien souvent aussi partie de plaisir. On se promène, on dîne dehors, on cause par couples ou par groupes. Mais les pèlerins de cette soirée-là n'avaient pas tous le cœur joyeux.

Madame Gayole ayant déclaré qu'elle ne paierait point les frais d'une promenade qu'elle faisait malgré elle, son mari, sur ce point, avait cédé. La pauvre Rosalie Lobez, grâce aux économies que Gingolph avait rapportées de Toulon, et à la générosité de Jacqueline, déjà passablement achalandée, avait pu louer une charrette de mareyeur, qui devait attendre les voyageurs sur le boulevard Sainte-Beuve, au détour, là où finit la Beurrière et où commence la mer.

La voiture fut la première au rendez-vous, à trois heures après-midi, car plusieurs des pèlerins avaient dû faire la demi-journée. C'était une charrette construite pour transporter les mannes de poisson, et sur laquelle on avait installé deux rangs de chaises de cuisine se faisant vis-à-vis. Dix minutes avant trois heures, le conducteur qui chassait, à coups de plat de paume retentissants, les mouches déjà nombreuses autour de la grosse jument boulonnaise, aperçut toute la famille Lobez qui se dépêchait, sachant bien qu'elle n'avait pas le droit d'être en retard. La mère ne portait point sa broche en doublé, et c'était un grand signe.

— Quelle jolie mine ! dit l'homme en serrant la main de Gingolph. Le service ne t'a pas nui ! Mais comme tu es sérieux, ce matin !

Gingolph avait la mine rose et décidée, et cette sorte d'allégresse physique qu'on remarque souvent parmi les marins de la flotte, quand ils sont d'honnête race. Mais on ne voyait pas s'ouvrir ses lèvres sur ses dents carrées. Il avait repris le costume des pêcheurs, sans toutefois jeter, par-dessus son jersey de laine bleue, la blouse de toile cachou. Sa petite toque de loutre, bien usée, le coiffait encore. N'était-elle pas un témoin du passé ? Et, autour de lui, qui ne bougeait plus, et qui regardait la route par où les Gayole allaient venir, ses sœurs et son frère se promenaient et causaient librement, comme ceux qui croient qu'ils vont s'amuser. Jacqueline était là, mince, fiérote, pâlotte, les

yeux et le sourire toujours en mouvement, sous cette coiffe monastique du Portel, qu'elle aurait volontiers échangée contre un chapeau si les pratiques le lui avaient permis. Elle savait bien que l'amitié n'était plus la même entre son frère et Zabelle ; mais déjà elle songeait, pour elle-même, à des noms et à des images, et à des paroles qu'on lui avait dites tandis qu'elle revenait de sa journée. Quelle petite place ont les amours des autres, dans un cœur qui commence à aimer ! Jeanne aussi était là, toute ronde, joyeuse pleinement, pleinement ignorante de ce que Gingolph pouvait souffrir, et Louise, la dernière fille, encore enfant, courtaude, rougeaude, le visage épais encadré de deux tresses de cheveux grosses comme des queues de rat, et Ludovic enfin, mousse à présent à bord d'un bateau de Boulogne, gamin crépu, ardent, qui, dans le tramway, avait fait le bruit de trois hommes, ne cessant de remuer, de chanter, de tambouriner des airs sur les vitres branlantes.

À trois heures dix, Gingolph frémit et se redressa ; la mère, secrètement, se signa sur le cœur : les Gayole venaient, Zabelle étant au milieu, entre madame Gayole en grande toilette et tous ses bijoux dehors, et le patron, roulant, soufflant, biglant, vêtu de gros drap brun, et déjà faisant signe : « Je vous ai vus ! bonjour ! » Zabelle ne portait plus la coiffe ni la capeline : elle s'était coiffée d'un chapeau de paille noire, garni d'une torsade de ruban et d'une aigrette. Résolument, comme elle faisait toute chose, elle regardait Gingolph, pour voir s'il avait changé et de quel air il l'accueillerait : mais le cœur lui défaillait, et elle était obligée de regarder la mer, un moment, avant de revenir à son fiancé d'autrefois. Cinquante pas, trente pas, dix pas : elle ne levait plus les yeux, et semblait occupée à rattacher son châle que la marche avait déplacé. Gingolph lui tendit la main.

— Bonjour, Zabelle !

Elle serra le bout des doigts, mais l'âme n'y était plus. La jeune fille tournait à demi le visage du côté des jetées par-dessus lesquelles on voyait les mâts et les cheminées des navires qui, rencontrant la mer, prenaient leur balancement. Gingolph avait pensé, depuis des semaines, qu'elle l'attirerait à elle, après ce premier bonjour, et qu'elle dirait : « Embrasse-moi ! » Non, pas encore. Elle ne lui donnait, après tant de lettres de supplication, d'autre signe d'amitié que celui-ci : d'avoir accepté l'invitation de la mère Lobez. C'était déjà quelque chose, oui ! Et il crut bien faire de le marquer. Il dit :

— Je te remercie d'être venue. Comme ça, on pourra causer.

M. Gayole parlait à haute voix avec la mère Lobez et les enfants. Madame Gayole se mêlait à la conversation, voulant qu'il y eût un peu de bruit et que Zabelle pût répondre librement. Zabelle ne répondit que d'un geste évasif et d'un mot :

— À quoi bon ?

— À s'entendre. On ne s'entendait pas, de très loin ; maintenant qu'on est tout près, Zabelle, ça va peut-être changer ?

Elle secoua la tête. Elle leva les yeux sur lui, et elle vit tant d'amour malheureux qu'elle les détourna vite. Des promeneurs passaient, venant de la plage avec des enfants.

— La voiture attend, dit-elle. Pour rire ou pour pleurer, on sera mieux là-bas.

Et, emmenant sa mère et son père, elle les fit asseoir sur les deux premières chaises du côté droit de la voiture, avec Jacqueline, qui était la plus proche de son âge. Les autres Lobez montèrent aussi et s'assirent à gauche, moins Gingolph, qui s'aperçut qu'il n'avait point de place au milieu des siens et qui s'approcha du brancard, pour se hisser près du conducteur. Il sentait bien qu'il ne fallait pas faiblir, et, en s'asseyant sur la planche qui allait d'un montant à l'autre, il dit, comme s'il était d'humeur à plaisanter :

— Je prends le quart sur la passerelle !

La forte jument, dont la croupe luisait au soleil, partit bon train, et longea la plage. Il faisait un temps aigre et ensoleillé : l'hiver était dans le vent, l'été dans la lumière. Après la plage, on monta la côte de la falaise. On causait, on voulait causer, d'un côté à l'autre de la charrette. Pour plusieurs, l'excursion était un voyage. Les enfants seuls ne faisaient point effort pour parler.

De la hauteur du fort de la Crèche, toute la côte et ses belles anses jusqu'au Cap Gris-Nez, et ses trois villages apparurent dans le soleil : Wimereux, qui est bleu, Ambleteuse, qui est blond dans les sables, Audresselles, qui est rose. Presque tous les voyageurs, amusés par le cahotement de la voiture et par la grande brise qui leur soufflait au visage l'odeur des foins, se soulevèrent de leur banc, et plusieurs dirent : « C'est d'ici qu'on la voit bien ! » Mais ils ne parlaient ni de la campagne, ni d'une des maisons groupées sur les plages en guirlande et qui s'attachent au Cap comme au mat pavoisé, où le feston s'accroche et s'interrompt pour reprendre : ils parlaient de la colonne de la Grande Armée qui se lève, à droite, parmi des arbres, et qui porte au sommet l'Empereur en empereur romain. Zabelle ne se détourna pas, elle pensait au jour où Gingolph, tout jeune, avait suivi jusque-là une charrette chargée de filets et une matelote assise au sommet, et qui riait de si bon cœur. Gingolph non plus ne dit rien. Mais il se tint, un moment, de travers, et il parut intéressé par ce coin de pays que la charrette eut bientôt dépassé. La mère Lobez, malgré elle, trouvait quelque plaisir à se sentir emportée au trot d'un bon cheval. Elle jugea que le voyage n'avait pas duré longtemps, lorsque le conducteur arrêta

la voiture, et commanda : « Descendez, c'est là que je vais mettre ma jument à l'abri. Heureusement vous allez la laisser reposer ! Ne revenez pas avant six heures ! »

Dans l'échancrure de la falaise, sur la pente de gauche, et abritée un peu contre les plus mauvais vents, un de ces nombreux retraités dont c'est l'ambition de vendre à boire et de boire avec les clients avait édifié, jadis, une maison. Le successeur était connu des pèlerins d'aujourd'hui. On lisait, au-dessus de la porte : « Café de la Terrasse, chez Bedlé Boutoille. » Déjà les enfants, madame Gayole, Zabelle marchant comme une pêcheuse et sans trébucher sur les galets, descendaient vers la plage qui était là, à moins de cent mètres, large bande de cailloux de couleur foncée, avec des pierres blanches, çà et là, fleurissant la bordure du pré sombre de la mer. Rosalie Lobez suivait, relevant ses cottes. Le père Gayole et Gingolph avaient fait le tour de la jument et, par politesse, défait les guides et tenu les brancards pendant que le conducteur tirait la bête par le mors.

Il avait espéré, le patron Gayole, qu'à ce moment-là, et pour descendre à la plage, Zabelle attendrait Gingolph, se mettrait à côté de lui, aurait enfin une attention, ce qu'il avait coutume d'appeler une politesse, pour ce pauvre enfant, qui, tout le long du chemin, sous prétexte de regarder le paysage, se détournait et regardait le chapeau garni de rubans et les yeux qui étaient en dessous, et qui ne se levaient pas. Mais, quand il vit qu'elle avait pris les devants, avec Jacqueline, et que déjà, toutes deux, elles étaient presque au bas de la pente, il comprit son erreur. Il eut grande pitié. Il voulut retarder l'heure où, il n'en doutait plus guère, Gingolph allait souffrir. La pensée lui vint aussi que, peut-être, les femmes en priant auraient leur cœur changé.

— Gingolph, dit-il, m'est avis que nous devons laisser les femmes descendre et faire leur pèlerinage. Nous allons faire le nôtre.

— Où çà ?

— Au Cap. J'ai des choses à te dire, moi aussi.

Et comme il parlait haut, une voix vint d'en bas, du milieu des rochers, et elle disait :

— Il a raison. Va, Gingolph ! Je ne bougerai pas d'ici. Tu as bien le temps de me retrouver !

Gingolph ne vit plus, bientôt, que la mère Lobez qui, avec précaution, marchant sur les galets de la pente, cherchait à rejoindre le gros de la troupe. Il était pâle comme si déjà Zabelle lui en avait dit beaucoup plus. Gayole passa devant lui.

— Le mieux, c'est de faire ce qu'elles veulent, dit-il. Viens, mon garçon ?

Ils remontèrent quelques pas, et prirent le sentier de douaniers, qui suit la crête de la falaise, Gayole en avant, sa vieille poitrine tendue au vent, Gingolph faisant des gestes avec les bras et les épaules, l'un et l'autre tournés vers la mer qui était, au-dessous d'eux, traversée de courants et de longues moires d'écume. Un murmure s'élevait de ces eaux en marche. On aurait pu dessiner les côtes en demi-cercle de Douvres, dont la tranche crayeuse sortait au loin des brumes, devenait éclatante en son milieu, et rentrait peu à peu dans le mauve de l'horizon.

Les femmes et les enfants étaient, depuis longtemps, assis en rond, leur prière faite, devant la statue de la Vierge abritée dans un renfoncement de la falaise et encadrée de plantes retombantes, lorsque les deux marins arrivèrent à l'extrémité du Cap. En avant du phare, il y a un jardin, dont les pauvres plates-bandes sont protégées par des haies taillées d'épine-vinette, et par un mur. Gingolph et M. Gayole se tinrent debout, le dos appuyé au mur, devant la mer lumineuse et divisée en mouvements contraires. Tous deux, ils se souvinrent du jour où, sur le mont Saint-Étienne, ils avaient causé de la marine, pour la première fois. La ressemblance des jours était si grande que le vieux Gayole n'eut pas besoin d'exprimer le commencement de son idée, et qu'il dit seulement, les deux plis de sa grand'goule étant tirés par la tristesse et tombant vers la terre :

— Il en a passé, du temps, depuis ce moment-là ! Tu en as vu des pays ! Raconte-moi un peu ton congé ? As-tu connu un commandant qui se nommait d'Esprévieux ?… Non ?… Un premier maître qui avait nom Wilmotte ?… Non encore ?… C'est dommage. Raconte tout de même.

L'un près de l'autre, lentement, ils firent le tour du sémaphore et du phare, Gayole interrogeant, et le jeune homme répondant, mais Gingolph n'avait point le cœur aux récits d'Orient et d'Occident, il ne disait de paroles que juste ce qu'il en fallait pour ne pas blesser son ancien, le père de Zabelle. Gayole hésitait à toucher la grande douleur qu'il avait près de lui. Et c'était tout son secret. Ils revinrent à l'endroit où la mer coule autour du cap arrondi. Gayole vit que la lumière diminuait. Il mit la main sur l'épaule du compagnon.

— Tu vas être second de la *Tour-d'Odre*, et bientôt, si la chance ne te quitte pas, tu seras patron. J'aurais voulu t'avoir à bord de mon *Dragon*.

— Et quelqu'un n'a pas voulu ?

— Quelqu'un, c'est moi, Gingolph ! Pas un autre ! Je ne sais pas ce qui adviendra de nous, en vérité, parce que la pêche est mauvaise, presque toujours. Les autres vapeurs prennent du poisson, mais pas

nous. J'ai voulu monter et faire mon prince, et voilà que je descends…

L'aveu était dur. Le vieux Gayole remua les lèvres un moment, sans plus rien dire d'intelligible, comme s'il parlait à la mer dans une langue convenue, puis il se raidit contre l'émotion.

— Suffit. Tu seras patron d'un autre vapeur que le mien. Tu es un marin, tu es un homme : j'ai idée que tu auras tes belles chances, comme j'ai eu les miennes…

— Je commence par les mauvaises, maître Gayole.

— Non, ce n'est pas parce que tu n'embarques pas sur mon bateau à moi que tu réussiras moins bien ; je te l'ai dit, dans le temps, la mer est une bougresse qui sait remercier ceux qui s'occupent d'elle.

En disant ces mots-là, il s'aperçut qu'il disait une maladresse. Il pensa à une femme qui ne remerciait pas Gingolph. Et il cessa de parler. Un grand goéland approchait au vol, ramant contre le vent, au-dessus de la falaise, le ventre illuminé par le soleil, la tête mobile entre les ailes et cherchant la proie.

Une même détresse s'était emparée du cœur des deux hommes ; mais, chez le père Gayole, elle était causée par la honte, par la pitié, par la colère. Est-ce qu'ils pouvaient quelque chose pour ramener une fille comme Zabelle ? Que feraient-ils l'un et l'autre pour lui changer le cœur ? Ils répondaient en même temps : « Rien, rien ne peut l'attendrir, si vraiment elle a aimé et qu'elle n'aime plus. » Pendant la route, ils étaient restés silencieux à cause de cette douleur, qu'ils sentaient toute voisine, et qu'ils avaient peur d'exciter en parlant. Et, maintenant, l'un d'eux avait trop parlé, et la douleur s'était montrée sur le visage des hommes. Le vieux, dont le sang avait subitement changé de vitesse, passa la manche de sa veste sur son front, et dit :

— M'est avis qu'il fait chaud.

Et comme le jeune ne répondait pas :

— Viens, que je te montre un endroit, au bas du Gris-Nez, où il y a un tourbillon.

Ils n'avaient que peu de pas à faire, pour atteindre l'extrême bord de la crête herbue. La pente, très raide, très longue, était verte jusqu'aux roches noires, en bas, rongées par l'éternel courant. Gayole eut peur que Gingolph ne se laissât rouler sur cette pente, volontairement, et il passa le bras sur les épaules du jeune homme. Il ne pensait plus déjà au tourbillon que la marée forme au-dessus des fosses qui sont là, cachées. Il dit :

— Faut pas te faire trop de peine, Gingolph. Elle est jeune. Elle peut te revenir.

— Vous avez vu comme elle me méprise ! Elle ne m'a pas embrassé, moi qui reviens !

— Je t'ai défendu souvent, mais elle ne m'écoute pas. Les femmes de chez nous, elles ont trop d'esprit pour nous. On gagne peu de chose en leur parlant.

— J'espérais qu'elle me retiendrait, au pèlerinage, ou qu'elle viendrait avec nous : elle m'a laissé aller.

— C'est une peine pour moi aussi, une grande. Je suis tout seul de mon avis, à la maison, parce que la mère a pris le parti de sa fille, naturellement. Moi, j'étais fier de toi, j'avais mis ma confiance en toi, et tu ne l'as pas trompée.

— Monsieur Gayole, je ne pense qu'à lui, à l'autre, qui a l'amitié de Zabelle.

— Il est faraud, vois-tu ! Il vaut cent fois moins que toi ; mais, les femmes, qui peut savoir leur cœur, tant qu'elles ne sont pas vieilles ?

Le jeune homme, qui n'avait point regardé Gayole jusque-là, se tourna vers lui, et, visage contre visage, les yeux terribles, devenu très pâle :

— Est-ce qu'il est son amant, dites ?

Le vieux patron tira Gingolph par le bras et l'entraîna hors de cette étroite bande de gazon, où le danger de la pente pouvait attirer le jeune homme. Il reprit le sentier, il eut soin de marcher à droite, de peur d'accident. Et, faisant sa voix persuasive, autant qu'il le pouvait, il répondait, par petites phrases :

— Comment dis-tu ces choses-là ?… Comment peux-tu croire ?… Une fille qui a été élevée avec soin, j'en réponds !… Tu t'emportes injustement…

Mais il ne parlait point avec l'assurance qu'il eut fallu. Gingolph sentait la colère lui fermer les poings.

Ils firent, côte à côte, une centaine de pas sans rien se dire avec des mots. Mais ils se comprenaient tout de même : Gingolph, de sa main droite, massait, étreignait, et paraissait vouloir écraser sa main gauche. Il regardait devant lui. Ce fut Gingolph qui reprit :

— Dites, monsieur Gayole, quel tort ai-je fait à Zabelle pour qu'elle me trahisse ?

— Si tu le demandais à elle-même, mon pauvre gars, je ne sais pas si elle pourrait te le dire, car je n'en connais point !

Ils marchaient sur l'herbe rase ; les pâtures des falaises, inégales, par endroits ravinées, étaient désertes autour d'eux ; la mer, comme il arrive souvent au coucher du soleil, dormait dans la lumière et

respirait doucement. Le vieux patron de pêche tendit le poing.

— Regarde-la qui s'endort : si on dirait que c'est celle que tu connais comme moi ? Nos filles, tant qu'elles sont jeunes, lui ressemblent : ça câline et ça se fâche, ça change de cœur et de figure, et pourtant, le fond est bon : c'est d'elle qu'on a sa joie comme sa peine, elle qui tient nos familles, et sans quoi personne ne vivrait.

Il fit encore un peu de chemin.

— Gingolph, ma fille ne sera pas riche, comme tu pouvais le penser. J'ai fait des pertes ; j'ai bu un peu ; mes affaires ne vont pas bien ; ma maison…

Les mots venaient difficilement, et c'était une douleur aussi qui parlait.

— Ma maison, c'est comme mon bateau : je ne sais pas si nous pourrons la garder. Tu vois : il ne faut pas tant regretter Zabelle… Tu peux avoir plus riche que nous, à présent.

— Je la veux !

— Si elle s'est déprise de toi ?

— Elle ne me l'a point dit ! Je veux qu'elle me le dise !

— Mon pauvre garçon, tu cherches donc ta peine ?

— Je vais lui parler, et tout de suite.

— Je ne voulais pas que ce fût chez moi.

— Je comprends bien, monsieur Gayole : mais le café de la Terrasse n'est pas chez vous… Elle est là… Elle doit regarder la falaise pour voir si je ne reviens pas.

— C'est jeune, Gingolph ; tu as raison de la regretter, mais c'est jeune : ne lui fais pas de mal…

— Jamais autant qu'elle m'en a fait.

Et, sans rien ajouter, ni l'un ni l'autre, tout leur esprit imaginant la rencontre, la vivant, la redoutant, ils hâtèrent le pas vers la plage. Zabelle s'y trouvait encore. Après avoir fait halte, assises sur les galets, devant la grotte de la Vierge, et regardé jouer les enfants, et causé de choses nombreuses, aussi prévues et médiocres que celles dont s'occupe le monde, les trois femmes s'étaient réunies dans une salle de l'auberge, où elles avaient mangé un goûter préparé à Boulogne, et arrosé avec le café de M. Bedlé Boutoille. Puis, ne sachant que faire, elles étaient revenues sur la plage, mais sans s'écarter autant de la maison. Jacqueline, qui prendrait ses vingt ans dans quelques mois, Jeanne elle-même un peu lasse, avaient cessé d'être soutenues par l'idée que cette journée était une journée de fête. Elles éprouvaient la

gêne du désœuvrement, l’ennui de l’inaction, et l’inquiétude de ce que les hommes allaient leur annoncer, au retour du Cap. Qu’avaient-ils pu se dire ? N’était-elle pas étrange, la conduite de Zabelle ? Le soleil déclinait et la tristesse du soir commençait à peser. Sur des pierres amoncelées, secouant leurs robes que le sable avait pénétrées, toutes cinq elles s’étaient groupées étroitement, dans l’ouverture de la falaise, et elles regardaient la mer où la lumière diminuait. Elles disaient des mots, par politesse, mais sans prendre goût, on le voyait bien, à aucun autre sujet que celui qui n’avait point été effleuré. Tout le monde savait, toutes les grandes, que l’heure était venue. Les longues mains fines de Zabelle, par moment, se glissaient entre les galets, saisissaient un brin d’herbe poussé à l’abri de la pierre, et l’arrachaient. Seuls les enfants, c’est-à-dire Louise et Ludovic, continuaient de s’amuser, de crier, de troubler la solitude de ce lieu où déjà les âmes n’étaient plus. Ils se poursuivaient sur la plage ; ou bien, remontant le couloir pierreux entre les falaises, ils observaient le plateau onduleux et vert, dans la direction du Gris-Nez, et dégringolaient en criant :

— On ne voit rien !

Une fois encore ils escaladèrent la pente, et redescendirent presque aussitôt :

— On les voit ! Ils arrivent !

Deux femmes devinrent très pâles : Zabelle Gayole et la mère Lobez.

Déjà le patron Gayole, au sommet de la falaise, se penchait et appelait :

— Zabelle ? Viens tout de suite !

Elle ne fit aucune résistance, elle n’eut pas d’hésitation. Elle se leva, bellement, disposa par étages les tours de sa chaîne d’or, qui s’étaient serrés en collier étroit, et tandis que sa mère, la veuve Lobez, Jacqueline et Jeanne la suivaient du regard, elle prit le milieu du ravin, et, s’appliquant à mettre le pied sur les pierres solides, elle commença de monter à la rencontre de Gingolph qui descendait. Ils se trouvèrent vis-à-vis l’un de l’autre, un peu au delà de la maison de Betoille. Zabelle s’arrêta la première, et demanda :

— C’est pour que je te parle que mon père m’a appelée ? Depuis quand as-tu peur de moi ?

— Depuis que je te connais.

Gingolph répondit cela très bas. Elle se mit à rire, comme si ç’avait été un compliment. Ses longues fines lèvres restèrent un moment allongées. Lui, il les regardait avec douleur.

— L’endroit n’est pas choisi, reprit Zabelle. Viens chez Betoille.

Et, comme Betoille sortait de la maison, elle ajouta :

— Mettez donc la jument à la voiture, monsieur Betoille, il se fait tard.

La porte de la salle où on avait goûté demeurait ouverte. Zabelle et Gingolph entrèrent. Il y avait encore, sur les tables, des tranches de gâteau dans des plats de faïence, des verres, des tasses vides où on avait bu le café. La jeune fille avait repris quelque maîtrise d'elle-même. Elle choisit sa place, en plein jour, face à la fenêtre, dans l'angle que formaient deux tables, s'assit sur une chaise, se renversa un peu en arrière, et demanda :

— Cause, à présent ! De quoi te plains-tu ? Que ce soit vite fait !

Gingolph, devant cette belle fille si sûre d'elle-même, et qui le regardait, non plus en riant, mais grave, impérieuse, décidée à tout, hésita. Il avait toujours subi le pouvoir de la beauté et de l'intelligence de cette Gayole. Il avait été un amoureux timide. Il eut envie de lui crier : « Je sais que tu me trahis. Ne me réponds rien ! Ne parle pas ! Tu es plus habile que moi en paroles. Adieu ! » Mais la colère était trop forte. Gingolph était debout, à contre-jour, dans l'espace libre où, l'hiver, on mettait un poêle.

— Est-ce que c'est vrai, ce qu'on m'a dit ?

Elle ne le quitta point des yeux pour répondre.

Elle pâlit encore seulement. Elle resta à demi étendue sur la chaise, et elle dit :

— Oui, probablement.

— Tu oses me dire cela ? à moi ?

— Puisque tu me le demandes !

— Gueuse, j'aimerais mieux que tu mentes ! Tu reçois Le Minquier ?

— Parfaitement. Il est mon ami d'aujourd'hui, comme tu étais mon ami d'hier. Voilà tout.

— Voilà tout ? Et la promesse que tu m'as faite ?

— Je ne suis pas mariée : j'ai le droit de changer.

— Et les cadeaux que tu as reçus ?

— Je te les rendrai.

— Et toute ma vie que j'ai dépensée pour toi, est-ce que tu me la rendras ?

— Tu en aimeras d'autres, toi aussi. Moi, c'est fini, tu entends, fini, fini ! Tu pars demain ? eh bien ! bon voyage !

Il resta plus d'une minute sans parler. Le chagrin le rendait muet. Il dit enfin :

— Ah ! mauvaise et sans cœur que tu es ! Tu crois que tu seras heureuse ?

— C'est bien mieux ! Je le suis !

Elle se leva, elle s'approcha. Et voici, tout à coup, que les yeux de Zabelle s'étaient emplis de pitié. Elle dit, de sa belle voix grave, qui prenait les âmes :

— Tu as tort de m'injurier. Tu peux me regretter, je te le permets. J'aurais voulu t'aimer comme j'aime l'autre à présent. Je n'ai pas pu, je t'assure. Je ne l'ai pas compris d'abord, et ç'a été mon grand tort. Et puis, Gingolph, tu as eu ta grande faute aussi, celle de me quitter pendant quatre ans. Tu comptes ça parmi nos années d'amour, mais tu comptes mal. On s'est quitté trop longtemps.

— Pour le service ! Est-ce que je pouvais ?…

— Les filles de mon sang, nous autres de la Beurrière, nous avons besoin d'être chéries. Nous n'avons pas vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre ans, pour qu'on ne nous fasse pas la cour. Quand tu as été parti, je me suis trouvée trop seule. Je n'étais pas ta femme. J'ai écouté un homme qui m'a plu. Il vaut mieux que ce soit avant qu'après. Nous avons le sang qui nous secoue les veines, tandis que nous sommes jeunes. J'aurais pu être moins franche, mais je ne cache jamais rien.

L'homme, appuyé en arrière, de ses deux mains, à la table, dit à voix basse :

— Assez, Zabelle !

Elle vit qu'il fermait les yeux, pour ne plus voir ce visage cruel et si proche. Il souffrait trop. Il avait l'air d'un mort, les paupières abaissées, les joues blanches, la tête rejetée en arrière.

— Je dis ce que d'autres cachent. Nous ne sommes pas comme les mijaurées du Portel, nous autres. Il est temps de nous quitter. Je te dis ce qui est. Va de ton côté, et moi du mien : Mon pauvre garçon, j'en aime un autre.

— Gare à lui !

Gingolph cria si haut que les vitres sonnèrent comme si le vent d'hiver les secouait. Il se détourna, il était déjà près de la porte. Zabelle l'avait saisi par le bras ; elle essayait de le retenir ; elle disait :

— Ne te venge pas sur lui, surtout ! Venge-toi sur moi !

Mais il se débarrassa, d'un seul mouvement de son bras. Il apparut sur le seuil. Il avait les deux poings sur le front, il descendit la petite cour, vers le creux de la ravine. Et il criait de sa grosse voix, comme

s'il avait été sur sa passerelle de commandement ; il criait sans rien voir, sans savoir où il allait :

— Oh ! Zabelle ! Oh ! Zabelle !

Dehors, autour de la maison, dans la nuit commençante, les deux parents Gayole, la mère Lobez, les trois sœurs, le petit Ludovic, attendaient, près de la voiture attelée, inquiets de ce qui se passait entre Zabelle et Gingolph. En voyant l'homme, ils s'écartèrent. Personne ne l'arrêta, pas même la mère. Personne ne lui dit : « Je te plains ! » Ils étaient dans le trouble qui suit l'annonce d'un grand malheur, même prévu. Aucun d'eux ne se jeta au-devant de lui. Gingolph remonta le ravin, reprit le chemin qui, à une petite distance, rejoignait la route. Mais, à peine était-il sorti du voisinage de la falaise, qu'il sortit du chemin, entra dans la campagne herbue, et s'éloigna, dans la direction de Wissant. Une voix cria :

— Gingolph ! Tu embarques demain ? Reviens ? Tu embarques ?

Mais elle se perdit dans l'air. C'était celle de Rosalie Lobez, qui avait retrouvé son esprit.

Déjà Gingolph était hors de la cour et du ravin.

Il n'avait pas encore fait cinq cents mètres sur le haut plateau du Gris-Nez, que Zabelle sortit de l'auberge. Elle descendit le perron, droite, recoiffée avec soin, et remettant les mitaines qu'elle avait quittées sur la plage. Pour répondre aux questions muettes de ces deux familles qui l'attendaient, elle vint à sa mère et dit seulement :

— Nous sommes au complet pour le retour ; montez la première, maman, c'est votre droit.

L'opulente madame Gayole, que sa robe de soie préoccupait, se mit à l'abri derrière le dos du conducteur, songeant que la pluie pourrait tomber, et que le vent venait de Boulogne. Après elle, tout de suite, ce fut Zabelle qui prit place. La mère pensait qu'elle aurait des confidences immédiates de sa fille. Mais non. « Viens près de moi », avait dit Zabelle à Jacqueline Lobez. Le vieux patron s'était mis le dernier, du côté droit. La famille Lobez, moins Jacqueline, s'assit du côté gauche. Et l'on partit. La mère Lobez tenait, sur ses genoux, une serviette, dans laquelle étaient enveloppés les restes du gâteau. Elle coulait un regard, de temps en temps, vers Zabelle, afin de surprendre quelque chose des secrets que la belle fille cachait. Elle ne connaissait que la douleur de son fils, déjà ancienne, et le mot que tout le monde avait entendu : « Oh ! Zabelle ! Zabelle ! » Elle se demandait : « Où va-t-il ? Que lui a-t-elle dit ? Lui qui part demain matin ! » Elle n'osait pas interroger. Pour faire bonne contenance et n'être mêlée à aucune conversation, Zabelle, dès que la voiture avait commencé de rouler, s'était penchée vers Jacqueline, et, le bras serrant la taille de la

couturière, causait à voix basse. Elle avait l'air de la prendre pour confidente, mais, en vérité, ce qu'elle disait n'était qu'un bavardage de femme énervée, auquel l'autre, flattée, répondait abondamment. La chaleur des courtes terres passait par bouffées, et, par bouffées plus longues, le vent des eaux immenses qui luisaient dans le soir. Elles luisaient, ternies, du côté où l'Océan remplit cette veine de la Manche, par des nuages qui montaient en draperie. Le ciel était tendu de noir, jusqu'à la hauteur où les yeux se lèvent sans effort, quand on regarde devant soi. Les phares s'allumèrent. Celui du Cap Gris-Nez commença de promener son double pinceau de lumière sur le détroit et sur les étendues où les deux familles, à présent désalliées, ennemies secrètement, étaient groupées et serrées dans la voiture du marchand de poisson. Ni la mère Lobez, ni madame Gayole, ni son mari, ne tentaient de dissimuler les sentiments qui les animaient. Aucun ne voulait engager une conversation, aucun ne pouvait se taire. Les mêmes mots, comme des refrains, avec des soupirs ou des gestes de colère, le long de la route, étaient emportés par le vent, et il ne semblait pas que les autres voyageurs les eussent entendus.

Joséphine Gayole, la mère, les yeux courroucés, rendant à la veuve Lobez les œillades qu'elle en recevait, disait :

— Il n'y a point d'alliance d'une Boulonnaise et d'un Portelois. Ça n'est pas chanceux. Je l'ai toujours dit.

La mère Lobez disait :

— Où va mon pauvre gars ? Où est-il à présent ?

Le vieux Gayole répétait :

— Moi qui lui avais expliqué toute la mer, le flot, les poissons, la manière de reconnaître l'hareng ! Et on peut dire qu'il comprenait, et qu'il sera un patron comme Boulogne n'en a pas beaucoup !

La nuit descendait, et les enveloppa. Le bruit des lames sur les rivages montait par-dessus les falaises et coulait sur les terres. Il devenait plus fort au passage des vallées, où le lit des ruisseaux coupe la muraille de glaise. Alors tous les parents, cahotés dans la voiture, écoutaient la longue plainte. Les enfants ne l'entendaient pas.

XV

LA NUIT

Vers le haut du bourg de Wissant, qui est fait de maisons clairsemées de marins et de paysans de falaises, bourg sans abri, il y a une ferme, entourée de murs bas, par-dessus lesquels on voit les fumiers, les poules, le cheval s'il est attaché au pilier de la grange, et les hommes s'ils sortent. Derrière la maison, les propriétaires, gens de perpétuel souci, ont planté un verger. Mais la mer est trop proche, l'hiver trop long, le vent trop dur. Le village penché vers la mer, très doucement, n'a pas la permission d'avoir un arbre, et seuls, les blés font, sur les champs, une ombre qui dure peu. Le reflet des grandes eaux et leur voix habitent ces terres. Gingolph va chez ce terrien, dont le fils est marin sur les bateaux de Boulogne. Il heurte à la porte, et l'homme vient, une chandelle à la main.

— Qu'as-tu Gingolph ?

— Je suis venu au Cap, avec les femmes et le beau-père, et je suis si las que je ne peux m'en retourner.

— T'es un peu saoul ? Je comprends. Veux-tu un lit ? Le fils aurait été content de te voir. Il est en mer.

— Ça vaut mieux, la mer ; c'est la terre qui est mauvaise. Oui, donnez-moi un lit.

On le mène dans une pièce basse, pleine d'outils et de sacs, où, sur quatre pieds équarris et un cadre de planches, une paillasse et un matelas sont posés. Gingolph se jette sur le lit, s'enroule dans une couverture, et songe en pleurant. Il pleure, lui, l'homme qui se moquait des attendrissements des femmes, et qui est dur au mal physique. Il revoit, par brusques apparitions qui se succèdent sans ordre, toute l'histoire qu'il avait crue heureuse, et qui revient à lui, maintenant, pour le tourmenter. Zabelle Gayole le reçoit, tout enfant, dans la maison de la rue de Folkestone ; elle passe, assise, sur les filets tannés ; elle est coquette ; elle rit ; elle dit des mots d'amour et des mots drôles ; elle coud son trousseau de mariée… En ce moment même, il croit entendre frapper à la porte de la chambre ; il se redresse : « Est-ce toi ? » Si elle avait eu du regret ? Si elle avait, – quelle fille de ressource, et entreprenante, et qui n'a peur de rien ! – refusé de partir, et cherché son ami à travers la campagne ; si elle allait entrer, disant :

« Tout ton chagrin, chasse-le ; j'ai été seulement coquette avec l'autre, mais toi, tu es le mari de demain, et tu me pardonnes déjà, n'est-ce pas, mon Gingolph ? » Le loquet de fer use l'encoche. Personne n'entre. La douleur d'être abandonné s'approfondit avec le temps : « Pour qui travailler ? D'où viendrait le courage, en mer, si personne sur la côte n'attendait l'homme, et ne le remerciait ? S'il n'y avait plus des bras pour s'y jeter, une ménagère, une amie, une maison à soi ? » La grande nuit couvre la campagne. La marée doit être basse. Elle commencera bientôt de monter, et le vent qui secoue la porte vient chercher le marin. Le souvenir de sa mère ne quitte pas non plus Gingolph. « Voilà celle qui comprend tout, et qui guérit de tout. » Dans cet abandon par une femme, il sent qu'une autre femme peut le secourir, la très pure, la désintéressée, la chargée, la pâle Rosalie Lobez, qui n'a eu pour cette Zabelle que des attentions et une tendresse voulue. Une autre image encore habite cet esprit, malade de douleur, qui revit tout le passé. Lui, le voleur de femme, l'étranger, l'hypocrite, le parleur inutile, Gingolph l'aura quelque jour à portée de la main. Peut-être, un jour, le rencontrera-t-il sur le quai. Les deux bateaux partent avec la marée. Là où ailleurs, il faudra que le misérable ait son compte.

Gingolph s'exaltait à imaginer son ennemi abattu, criant grâce, et roulant à la mer. « C'est la justice ! Meurs donc, canaille ! » Ses poings se serraient et il frappait le châssis de bois, qui geignait sourdement. Bon débarras ! Si Zabelle ne revenait pas à son fiancé, il y aurait, tout de même, une vermine de moins au port de Boulogne.

La fièvre galope dans les veines de l'homme désespéré. Une seule idée calme un peu cette révolte et cette peine, un seul visage.

Il y eut un long gémissement du vent ; les navires à la voile, sur le détroit, devaient être inclinés. Gingolph rejeta la couverture, sortit dans le jardin, et alla réveiller son ami, qui dormait dans la grande chambre, à l'autre bout de la maison.

— Je suis attendu au jour, il faut que j'embarque ; il faut aussi que je revoie maman. Menez-moi à Boulogne : ça sera un grand service que vous m'aurez rendu.

Dans la nuit noire, un quart d'heure plus tard, entre les prés et les blés, sur le haut plateau balayé par le feu du Gris-Nez, une lanterne courait, suivant la côte. Le cheval était une puissante bête, trotteur primé dans les concours, et qui, sans un arrêt, de la même allure régulière, remontait le vent. Bien longtemps avant l'aube, Gingolph, que son ami avait conduit jusqu'au sommet de la rive gauche de la Liane, marchait sur le chemin familier qui, tant de fois, l'avait porté. Il était moins de trois heures du matin, lorsqu'il se trouva devant la porte de chez lui, dans la rue qui tourne et descend vers le port. Nulle part, aux fenêtres d'aucune de ces maisons pareilles, il n'y avait de lumière.

Le vent soulevait des tuiles désorientées, sur le toit voisin, et les faisait claquer comme les patins d'une femme qui va au marché : clic ! clac ! clac ! Pauvre fils, quelle était l'âme qui pensait à toi ? Quelle solitude ! Au moment de frapper à la porte, il fut tenté de s'en retourner sans avoir vu la mère. À quoi bon ? Où était la consolation possible ? Que pourrait la veuve Lobez ? Les choses étaient finies. La pauvre femme n'avait-elle pas assez de tracas, pour qu'on eût pitié d'elle ? En avait-elle porté, de la misère d'enfants ! Non, il fallait être un homme, s'en aller sans attendrissement, faire dire par un mousse du port de Boulogne : « Le fils s'est embarqué ce matin, il est en bonne santé », ou bien envoyer une carte postale, d'un des cafés du quai. Gingolph fit trois ou quatre fois la distance qu'il y a entre la maison et l'endroit où la rue tourne, puis il revint délibérément, et il frappa du doigt, aussi légèrement qu'il put, – à cause des petits, – le bois de la porte : il venait de s'apercevoir qu'il avait oublié son couteau.

À peine avait-il frappé, qu'il entendit un souffle de voix, net et prudent, qui répondait :

— Je vais ! je vais !

Des pas glissés suivirent la voix.

— Est-ce toi, Gingolph ?

— Oui.

— Va, je ne dormais pas !

Et elle ouvrit la porte.

— Prends garde, à cause des petits. Viens ! Est-ce à pied que tu es venu ? N'es-tu pas trop fatigué ?

Il était content, maintenant, d'être entré.

Ils passèrent devant la porte de « la belle chambre » où dormaient, dans des lits de bois, cadeaux de Gingolph, les trois sœurs, Jacqueline, Jeanne et Louise. La mère écouta en passant, et, n'entendant rien, poursuivit sa marche, de son pas muet.

— Elles étaient si inquiètes hier soir, les petites ! Il était plus de minuit, je les entendais causer de toi !

La maison, le vent, la marée, la veuve Lobez, tout s'était ému. La seconde porte du corridor ouvrait sur la pièce moitié moins grande que la belle chambre, et qui servait de cuisine. C'est là que couchait la mère. Le plus loin possible de la chambre des filles, près de la porte qui communiquait avec la cour, la mère fit asseoir Gingolph. Et, quand elle l'eut près d'elle, elle attira cette grosse tête jeune, et, de ses deux mains croisées, la serra contre sa poitrine.

— Pauvre enfant bien-aimé, toute la nuit j'ai prié pour toi, afin que

tu n'entres pas en tentation de vengeance contre lui et contre elle…

Qui lui avait appris que Gingolph était ainsi tenté ? Et qu'il cédait ? Et qu'il avait résolu de se débarrasser de l'autre ? Il ne répondit rien, et elle vit ainsi qu'elle ne se trompait point.

— C'est une épreuve de foi qui t'est envoyée, et à nous aussi. On était tous heureux. Et voilà que la croix nous est offerte. Dieu veut voir si tu es capable de te vaincre, et de pardonner…

Elle entendit, tout près de sa poitrine, la voix du fils qui disait :

— Non !

Elle n'eut point l'air de s'émouvoir, mais elle le laissa se redresser, s'appuyer au dossier de la chaise, et fermer les yeux, comme il faisait quand il était enfant et qu'elle le grondait.

La lampe à essence, posée en arrière sur le fourneau, ne donnait qu'une flamme bleue, haute d'un ongle, et qui tremblait et n'éclairait point.

— J'ai pensé à elle des centaines et des milliers de fois ; j'ai eu le temps, quand tu étais en mer, depuis des années. Les premiers temps qu'elle venait ici, je ne pouvais me faire à ses manières. Ça n'était pas à cause de son argent que je trouvais qu'elle n'était pas faite pour des gens comme nous. Je n'aimais guère sa façon de me dire : « Eh bien ! mère Lobez, quand nous serons mariés, lui et moi, ça sera la plus jolie fille de Boulogne et le plus beau gars du Portel qui seront en ménage ! » Il aurait fallu dire : « le meilleur fils du Portel », je t'aurais reconnu. Mais elle avait une rage d'être belle, d'entendre un compliment, même de moi ; elle ne vivait point tout simplement, comme nous, dans la maison. J'avais du mal à la supporter. Et puis, peu à peu, – vois comme nos idées changent ! c'est comme des feuilles qui poussent ! – j'ai compris qu'elle n'avait d'orgueil que pour sa beauté, mais aucune fierté de sa richesse ; pas de mépris pour nous qui sommes pauvres. On ne le sera pas toujours, je le sais bien, puisque tu seras patron, mais on ne peut dire encore que nous sommes des riches, n'est-ce pas ? Sais-tu que c'est joli, pour une jeunesse comme elle, de ne pas regarder à l'argent ?… Pourquoi es-tu si mauvais que tu ne me réponds rien ? Et que tu restes là, les yeux sur le carreau, comme s'il y avait écrit dessus le carreau l'histoire de ton avenir ?… Je me suis mise à l'aimer. Je l'attendais avec plaisir le dimanche. Elle aurait pu trouver des amusements plus grands que de causer ou jouer avec mes filles et avec une vieille femme comme moi. Je le devinais bien, ce qu'elle pensait. Cependant, elle a mis longtemps avant de céder ; elle a eu du courage ; il a fallu que tu fasses ton service : alors, elle n'a pas eu la force… Tiens, Gingolph, je me suis dit souvent que si Zabelle avait été ma fille, elle aurait été une fille si mignonne que personne n'aurait rien

eu à lui reprocher. Elle a été élevée comme une reine : voilà son plus grand tort. Il lui a manqué d'être du Portel.

— Faites pas son éloge, maman : je ne la déteste pas !

Il s'était levé, trouvant l'atmosphère étouffante, lui qui arrivait du grand vent. Il se dirigea vers la porte de la cour, l'ouvrit, et une vague d'air froid roula dans la pièce. Puis il revint s'asseoir près de la mère, qui lui prit la main, et la garda.

— Gingolph, il ne faut plus l'aimer. Tu n'aurais que de la peine de plus. Gingolph, il faut pardonner à celui qui t'a trahi.

— Non, par exemple !

— Notre-Seigneur le demande. C'est bien dur : mais tu ne dois pas entrer dans ton bateau avec de la haine. Tu ne dois pas être en péché contre ton prochain : c'est lourd dans les bateaux. Je ne vivrai pas, pendant tout le voyage, si tu ne me promets pas de ne pas faire de mal à l'homme…

Il se taisait. Elle reprenait sa gronderie maternelle. Une longue habitude des livres de prières lui avait donné un certain nombre de formules qu'elle répétait ; son cœur y mêlait l'argument de la tendresse. Elle priait son enfant d'avoir au moins pitié d'elle.

Dans la cour, on voyait confusément, dressés contre le mur, le filet à crevettes dont se servait la mère Lobez, des perches, des petits tonneaux, une selle pour laver. Au-dessus de l'arête du mur, il y avait le ciel, qui était encore sans clarté, d'un gris aussi triste que celui du mur.

Rosalie Lobez tenait toujours dans ses mains les mains de son enfant. Elle l'adjurait de ne pas la laisser dans l'angoisse, de lui répondre. À présent, il regardait l'ouverture de la porte, béante sur la cour et sur le ciel. Et il se mit à dire :

— Une fille à qui j'ai été fidèle comme à une mariée !

— C'est ça : pleure, mon enfant !

— Un fille qui faisait de moi tout ce qu'elle voulait !

La mère serra la main de son fils pour l'encourager.

— Une fille pour qui j'aurais donné ce que j'ai gagné, et ce que je gagnerai toute ma vie !

Il avait des larmes qui coulaient sur ses joues. Et il fallait qu'il souffrît bien pour pleurer. L'Angélus du matin sonna et il y avait déjà des âmes en prière. Les cloches en trois coups piqués, puis en sonnant à la volée, disaient la gloire de la Bénie entre toutes les femmes. La mère Lobez baissa la tête après le son de la cloche. Gingolph dit :

— Voici le jour qui paraît !

Au-dessus du mur, les intervalles entre les nuages étaient devenus clairs. Gingolph s'avança dans la cour, et monta sur un tonneau. Par-dessus les cours voisines, entre deux toits de la rue en pente, on apercevait un coin de mer.

— La mer devient claire, dit le marin, les phares vont s'éteindre.

Une porte lointaine, violemment attirée, claqua dans le quartier.

— C'est Gélin le Corbeau qui part pour la pêche, répondit la mère.

Un moineau se posa sur le mur, étira ses ailes, et s'envola. On entendit la voisine qui pompait de l'eau, et qui manœuvrait le levier avec autant de vigueur qu'un homme ; puis tout se tut un moment ; puis une sonnette menue, assez lointaine, sonna dans le matin clair. Rosalie Lobez dit :

— Voilà que notre cousine Marie Libert ouvre au laitier. La chère âme ! Elle sera bientôt à la première messe.

Gingolph regarda un long moment la trouée par où venait la lumière du jour, il descendit de son tonneau, soupira, et dit :

— Sois contente, la mère : je ne le chercherai point. Mais n'en demande pas plus : qu'il s'écarte de moi !

— Je le savais, Gingolph, que tu reviendrais de ta colère. Reviens encore, et que ça ne soit plus que de la peine !

Et elle se mit à préparer la soupe.

Le quai est long, depuis le pont Marguet jusqu'à la fin des appontements. La *Tour-d'Odre* était amarrée là, presque en tête de tous les bateaux de Boulogne. La marée la soulevait en mesure et, peu à peu, rapprochait le pont du niveau du quai. Mais il s'en manquait encore de plusieurs mètres, qu'on pût passer sans échelle de l'un à l'autre. La cheminée fumait. Il y avait une femme, arrêtée auprès de l'échelle de fer : c'était une mère, qui attendait son enfant attardé dans un des cabarets du port. Elle soufflait encore, et passait sa main sur ses tempes décolorées, à demi couvertes par un grand mouchoir noir à fleurs rouges, noué sous le menton : car elle avait porté, – depuis quelle maison de la Beurrière ? – une paillasse étroite, couleur lie de vin, qui reposait là, sur tranche, devant elle, et qui s'appuyait au bas de la robe. Elle avait l'air d'une pauvre petite mère épuisée. Gingolph se rappela la mère Lobez, celle d'autrefois, au retour des longues traînées dans les bourgs, quand elle rapportait les paniers vides.

— Eh bien ! la mère, qu'attendez-vous ?

— Mon fieu Papegay qu'est core à boire ! N'êtes-vous pas le

second ?

— Oui.

— Tâchez de lui avoir plus de quatre-vingt-seize francs par mois. Ce n’est pas beaucoup. On est sept là-dessus, et il boit.

— Ma bonne, je ne peux rien. Quand je serai patron, je ne dis pas non : l’armateur prendra mon conseil.

— Être patron, monsieur Gingolph, voilà le bonheur !

Il la considéra un moment, et il avait des yeux si désespérés qu’elle sentit dans son cœur le voisinage d’une grande douleur. Et lui, quand il vit qu’elle ne faisait plus l’aimable avec lui, mais qu’elle avait une pauvre frimousse de mère apitoyée, dont la mâchoire va déclinant et dont la joue se creuse, il dit :

— Il y a un bonheur qui vaut mieux : c’est d’avoir le cœur en paix.

Elle répondit :

— Je l’ai toujours eu.

— Vous avez de la chance !

— Mon pauv’ jeune homme, faut être méchant pour vous faire souffrir. C’est-il une jeune ?

Il n’eut pas la puissance de répondre.

En ce moment, un marin d’une vingtaine d’années arriva. Il était tout courbé sous le poids de deux sacs de toile blanche et d’un paquet noir qu’il avait jetés sur son dos, et qu’il tenait par leurs gueules plissées et ficelées. D’un coup d’épaules, il se débarrassa de son fardeau, salua Gingolph d’un vague salut militaire, mit le pied sur la grosse pierre de granit qui bordait le quai, et, visant une place libre, sur le pont du bateau, à l’arrière, près d’un vieux Boulonnais qui fumait sa pipe, il lança dans le vide le premier sac, qui s’aplatit sur le plancher, puis le second, puis le paquet de cirés qui rebondit et roula jusqu’au bordé, puis la paillasse. Après quoi : « Au revoir ! m’man ! » et lestement il tourna sur ses talons, se baissa, d’une main saisit le premier échelon de l’échelle de fer, et descendit. La mère hocha la tête :

— Il en faut des hardes, pour la pêche de l’hareng !

Elle s’éloigna, ayant regardé l’enfant qui ne la regardait plus.

Les yeux de Gingolph étaient levés du côté des maisons hautes du quartier de la Beurrière. Quelques-uns des pêcheurs occupés à décharger le poisson avaient fait un geste de la main : « Bonjour ! » Et lui, d’une baissée rapide du menton, sans même essayer de reconnaître ses amis, il avait répondu : « Merci ! Bonjour ! » Quelques-uns disaient

entre eux :

— Il a bonne mine, pourtant ! Il va être second. Ce que c'est, tout de même : la fortune ne le réjouit pas.

Il se demandait si une épreuve terrible ne lui serait pas imposée : voir Zabelle arriver, Zabelle venue pour l'autre.

À onze heures, l'équipage était au complet : vingt hommes et trois mousses. Le patron Torcaille donna l'ordre de larguer les amarres, fit siffler la sirène, et, entre les quais de Boulogne, doucement, à la vitesse de cinquante tours, le vieux vapeur harenguier partit pour son destin.

Le *Dragon*, en arrière, appareillait, lui aussi.

XVI

LA BELLE NAVIGATION D’UN HOMME EN PEINE

La *Tour-d’Odre* faisait route au nord-nord-est, presque sans changement de direction, et elle trompait les prévisions des vieux marins de Boulogne qui estimaient que le bateau se rendait aux Orcades, ou aux Shetland, à la pointe de l’Écosse. Torcaille avait son idée. La machine, usée, ne donnait pas la vitesse qu’elle avait donnée, dans sa jeunesse. La mer était devenue dure dès le second jour, et on ne faisait pas plus de huit milles à l’heure. Les hommes, indifférents à la route, observaient les navires qui passaient au large. C’étaient leurs livres. À d’énormes distances, ils reconnaissaient la nationalité d’un bateau, la lourde proue d’un hollandais, la taille plus petite d’un anglais, la lettre qui désignait un port d’attache de Norvège ou d’Allemagne, et, à petits mots, ils échangeaient des souvenirs qui variaient peu, sur les escales, les monuments des villes, les avaries qui avaient obligé des bateaux encore vivants, ou déjà démolis et dont le souvenir seul vivait, à relâcher dans un port des mers septentrionales. On avait du bon temps. On se préparait aux rudes heures de pêche. La fraîcheur du vent augmentait, et les hommes, par-dessus leur tricot, mettaient leur court sarrau de toile, quelques-uns leur veste de peau ou leur ciré, comme en hiver. La deuxième nuit, on vint réveiller Torcaille et Gingolph, qui dormaient au-dessous de la chambre de timonerie.

— Maître, on voit beaucoup de bateaux à l’avant !

Les deux hommes se levèrent, et montèrent, par la petite échelle, dans la chambre de veille, qui communiquait avec la passerelle.

En avant, la mer était couverte de feux verts et de feux rouges, peu élevés au-dessus de l’eau, et de feux blancs qui luisaient dans la mâture de misaine. Il y en avait jusqu’à l’extrême portée de la vue, jusqu’à la distance où ils paraissaient aussi menus que des étincelles de mica dans le sable des plages. Ils formaient des constellations en mouvement. Presque tous ces bateaux, dans l’ombre qui buvait leur fumée ou cachait leur voilure, marchaient, traînant le chalut. La mer du Nord, avec ses vagues courtes, les secouait, les faisait se lever et s’abaisser, et c’était une fête nocturne d’une prodigieuse étendue, une illumination balancée par les houles. Plusieurs des chalutiers, ici et là, s’arrêtaient et relevaient leur filet. Alors le pont resplendissait et devenait comme incandescent, à cause de la lumière des lampes à acétylène ou des

lampes électriques pendues au-dessus de la grande poche qui rapportait les poissons, les coquillages, les goémons et les herbes des hauts fonds ; des reflets enveloppaient le navire, et l'ombre des voiles ou de la cheminée coupait leur nappe mouvante. De loin, c'était bien, comme Gayole l'avait dit à Gingolph, une ville avec ses lignes de feu, ses arabesques, ses places carrées ou rondes, et son nuage au-dessus, plus pâle que la nuit. Mais quand on traversait la flottille, comme faisait la *Tour-d'Odre*, on voyait que ces bateaux étaient en réalité fort séparés les uns des autres, et qu'ils suivaient des routes en tous sens. Pillage qui ne cessait pas le jour, et que la nuit rendait plus ardent. De grandes gueules de filet, terminées par des planches que la force de résistance de l'eau maintenait ouvertes, des gueules de trente mètres de large, des chaînes de fer ou des ralingues de cordage ratissaient les plages du Dogger Bank, et, d'autre part, de toutes les profondeurs de la mer, tout ce qui a vie rampait, nageait, se hissait, montait du fond des ténèbres, indéfiniment, vers ce haut plateau où les eaux sont moins froides, et où les œufs peuvent éclore.

À chaque moment, le harenguier était contraint de changer sa route, à causes des navires qui coupaient la ligne du nord-nord-est. Il reconnaissait des compagnons pirates de toutes les nations ; il lui arrivait de passer si près d'un chalutier vidant sa poche de mailles, que le reflet du pont mouillé passait dans la mâture comme un rayon de soleil, et qu'on voyait luire la barbe mouillée des hommes accroupis en cercle autour de la grande machine affalée sur le pont. Les marins de la *Tour-d'Odre* passant au ras des chalutiers reconnaissaient l'espèce des grands poissons que les pêcheurs, les deux bras tenant la bête par les ouïes, jetaient dans les glacières de la cale : « C'est une morue ! C'est un colin ! un chien de mer ! » Torcaille et Gingolph, côte à côte, veillèrent pendant deux heures, puis, en arrière, l'aspect de la grande ville de lumière se reforma, diminua, et s'évanouit dans les brumes.

Ce voyage continua. On ne voyait pas le *Dragon* qui avait pris sans doute une autre direction. Torcaille, perclus de rhumatismes, la poitrine détraquée, conservait l'humeur qui lui avait valu une popularité parmi les marins de la région boulonnaise. Il disait :

— Tu trouves pas ça beau, le Dogger Bank ? Tu ne dis rien ! Je l'ai traversé rien que pour le plaisir. J'aurais pu l'éviter.

Gingolph répondit :

— Il y a des jours pour tout.

L'autre leva les épaules.

À peine le bateau était-il sorti du banc, le temps changea. La lumière qui était belle, aux premières heures du jour, s'obscurcit par degrés, sans qu'on pût dire d'où venaient les nuages. Le vent soufflait

de l’ouest, mais les brumes montaient de partout à la fois. Il y avait du vent et il ne ridait pas la mer ; il y avait de la lumière et elle n’éclairait pas ; il y avait des lames et le harenguier demeurait droit. Temps mystérieux ! La brume s’épaississait et puis elle recevait un peu de jour, on ne sait par quelle fenêtre, puis ces clairières disparaissaient, et le crépuscule jaune n’avait plus de déchirure. La mer peu à peu devint dure ; elle sautait sur l’avant. Les hommes avaient mis le ciré. Ils ne parlaient pas. Ils recevaient la pluie fine, froide, qui engourdit, énerve et rend comme sans idée. La sirène du petit vapeur soufflait et meuglait toutes les trois minutes, et rien ne donnait une idée d’abandon comme cet appel jeté dans les solitudes, et auquel pas un écho ne répondait. L’homme de guet, sur la passerelle, n’apercevait qu’une étroite bande de mer agitée, où se tordaient, et s’enfonçaient, et remontaient en s’épanouissant, des courants souples, rapides, d’une eau jaune ou livide comme si les profondeurs de la mer avaient eu leurs fumées aussi. L’absence de luisant était comme une absence de joie. On travaillait sans hâte, on n’avait ni force, ni goût de plaisanter, ni appétit. Seule, la bière du bord diminuait aussi vite que d’habitude. Le baril installé à l’arrière recevait de fréquentes visites. Torcaille grognait et n’éloignait personne. Il fallait, presque chaque jour, remplacer le fût vide par un fût plein. Seul, Gingolph, qui était cependant porté sur la boisson, tout comme d’autres, ne buvait pas. « Que peut-il avoir, ce grand jeune gars ? se demandait le patron. Un gaillard qui vient d’achever son service ! » Et il cherchait dans sa tête peu imaginante, et il ne trouvait pas. Deux jours durant, on voyagea dans la brume. À la fin du second, la *Tour-d’Odre* sortit du coton. Elle se trouva sous un ciel haut, qui ne ressemblait plus du tout au ciel de Boulogne ou du Havre. Au lieu des lourds nuages, débordants de soleil ou de pluie, qui montent et voyagent dans le bleu de France, on voyait, au ras des eaux, une ligne mauve, dentelée, d’un même ton, qui semblait peinte sur une toile. Le ciel, au-dessus d’elle, était d’un vert très fin et pareil à celui des tiges qui ont grandi dans les caves. Puis l’azur commençait, traversé de longues écharpes, d’un violet plus sombre que celui de l’horizon, et qui enveloppaient le monde visible, de l’est à l’ouest. La lumière était partout sans force. Le jour se prolongeait bien au delà des limites ordinaires. Depuis combien de temps le soleil était-il couché ? On sentait que c’était la nuit à quelque chose de mort sur la mer et dans le ciel. Mais on avait aussi l’impression d’un état de clarté durable, suffisant, établi pour des desseins mystérieux. Pour quelles floraisons ? Pour quels voyages ? Dans l’immense paysage, aucun appel d’une note ardente. La surface de la mer, fouettée par un vent glacé, se levait en lames clapotantes, mais la pointe de ces sillons croulants n’avait ni écume, ni reflet, ni transparence, et le bateau s’avançait, à son allure médiocre, sur une mer couleur de métal, – et sous un ciel clair, léger, varié, mais

impuissant à faire briller la mer.

— Neuf heures du soir, dit Torcaille : Ouvrez les panneaux, et mettez la tézure dehors !

Il voulait tenter la chance et commencer la pêche. D'après ses calculs, à l'estime, il était entre les Shetland et la Norvège, plus près de cette dernière, à l'endroit où la mer du Nord s'ouvre dans l'Océan. La grande parole était prononcée. La *Tour-d'Odre* stoppa, et le bateau se laissa dépaler par le vent. Tous les hommes étaient en mouvement, le patron au milieu d'eux. On avait ouvert les panneaux des cales, à l'avant, où reposaient, pliés, les trois cents filets attachés les uns aux autres, qui composaient la tézure et qui dérouleraient leur ruban sur sept kilomètres de longueur ; le panneau où était lové le cordage qui servirait à tirer l'appareil et que les marins appellent l'aussière ; l'autre panneau encore, où l'on serrait les barils de bois qui ont une anse, les « quarts à poche », destinés à flotter et à maintenir cette toile d'araignée où le hareng viendrait se mailler. La conduite du bateau fut laissée à Gingolph. Le patron se réservait de diriger la mise à l'eau du filet. Vingt minutes après l'ordre donné, le premier morceau de filet apparaissait sur le pont ; deux hommes, vivement, le liaient à l'aussière, à l'aide des cordes libres dont il était armé ; d'autres hommes accrochaient, de distance en distance, à l'aussière, un des quarts à poche, et les premiers mètres de la tézure, soutenus par les hommes qui mettaient leurs gros doigts dans les mailles, passèrent par-dessus la lisse de bâbord. Ils coulèrent sur le flanc du bateau, atteignirent le niveau des lames. Un premier quart à poche fut lancé par Balard. Bientôt le filet prit son équilibre, et demeura perpendiculaire, par vingt brasses de profondeur, dans les couches invisibles de la mer. Le bateau se laissait dériver sous le vent, avec sa voile d'artimon établie. La tézure se déroulait, les quarts à poche tombaient à l'eau presque régulièrement, le vent soufflait plus aigre, et, rarement, la machine était obligée de battre arrière pour remettre dans l'alignement le bateau qui obéissait au gouvernail d'avant. Sur la mer, les petits barils, à égale distance, se démenaient comme de gros oiseaux nageurs, qu'on ne distinguait bien qu'au moment où la crête des houles les soulevait et les portait en l'air. La lumière s'était affaiblie, le ciel était devenu d'un jaune de froment mûr ; bientôt il passa à l'orangé, puis, par degrés, on le vit pâlir, en même temps que les bandes de brume se dessinaient moins nettement, et il fut bientôt livide, d'une teinte verte, fanée, exténuée, qui devait durer jusqu'à la fin de la courte nuit.

Sur le pont, le père de mousse, Balard, avait allumé deux lampes à acétylène, qui suffisaient à éclairer les travailleurs. Torcaille n'aimait pas la dépense. Les pêcheurs, les uns dans le demi-jour, et les autres

dans l'ardente lumière des lampes, se courbaient pour saisir le filet et le tirer de la cale, se redressaient pour passer au voisin la poignée de mailles qu'ils tenaient ; d'autres saisissaient l'aussière, et y attachaient, nouant vite les cordes et serrant le nœud d'un effort brusque, tantôt le filet avec les barsouins, tantôt les quarts à poche avec les bandingues : tous travaillaient en mesure, en économisant les mouvements. Ils parlaient peu. De temps en temps, des cales où plusieurs dépliaient les filets, un cri partait : « En douceur ! » Cela voulait dire que les roies étaient emmêlées. Les hommes se relayaient, et ceux de la cale, par exemple, remontaient sur le pont après le trentième filet mis à l'eau, ce qu'ils appelaient une tournée. La *Tour-d'Odre* s'en allait ainsi, lentement, sur la mer froide, dans la nuit d'été des régions septentrionales. Il n'y avait aucun feu de navire à l'horizon.

Il était plus de minuit lorsque le dernier quart à poche fut lancé par-dessus bord. Alors le bateau, retenu par l'aussière, demeura ancré à sa tézure qui flottait entre deux eaux, sur des milliers de mètres dans l'ombre, en avant. Pour que le roulis ne fût pas trop fort, le mât de misaine avait été amené de 45 degrés. Les heures de repos étaient venues. Les hommes se retirèrent dans le poste d'avant, et disparurent dans l'escalier qui s'ouvre au pied du mât de misaine.

Gingolph n'avait pas quitté le pont. Il n'aurait pu dormir, malgré la fatigue, et il se promenait, à tribord, en regardant venir et passer les houles noires qui levaient le navire par l'avant, puis par l'arrière, et tiraient, l'une après l'autre, sur le filet qui, lentement, dérivait sous la poussée des courants. Il songeait à Zabelle. Pensées qu'il aurait dû chasser ! C'étaient les mots tendres qu'elle lui avait dits, et il se rappelait le ton de ces mots-là comme s'il les entendait dans le vent de la mer du Nord, – ah ! durable musique, douceur qui ne passez point et qui feriez mieux de mourir ! – et aussi d'autres mots, les derniers, si cruels. Toute sa vie tenait entre ces mots d'amour et ces mots de mépris. Il lui semblait qu'il n'avait commencé à vivre que le jour où cette grande Zabelle l'avait regardé comme elle ne regardait personne autre dans ce temps-là. La gueuse ! Avait-on obéi, travaillé, épargné pour elle ! Et la mère Lobez, qui avait perdu tant de soins et de temps pour apprivoiser cette fille de Boulogne et la marier avec le Portel ! Peut-être qu'il aurait fallu, tel jour, faire ceci, et dire cela, et être moins faible ? Mais alors, qu'aurait-elle fait, elle si dominatrice ? Il y avait eu pourtant des femmes, et souvent même, qui avaient regardé Gingolph d'une certaine manière. Et il avait ri d'elles, à cause de Zabelle, oui, beaucoup à cause de Zabelle Gayole. Il s'enfonçait dans le rêve sans fin. La mer était obscure entièrement. Les parties livides du ciel, les prairies mortes avaient des étoiles brouillées et comme endeuillées. Un homme seulement veillait sur la passerelle. Le battement de l'eau contre les tôles, la plainte du mât de misaine qui

geignait dans son emplanture, le souffle du vent qui tirait un son de fifre des haubans ou du treuil, enveloppaient la *Tour-d'Odre* d'une musique qui s'en allait mourir, éparpillée, sur la mer déserte.

Gingolph s'était approché de la caisse de la machine, et se tenait appuyé aux tôles. Sa conscience, habituée aux examens par la mère Lobez, ne s'enfermait pas dans la peine et cherchait, contre elle et contre lui-même, l'assistance promise… Il songeait : « J'ai voulu la mort de Le Minquier, c'est mal. Le Maître a souffert plus injustement que moi. Il a pardonné, à moi-même il a pardonné plus qu'on ne m'a fait, quoique l'injure soit grande ! » Il se rappelait des phrases de sermon, et d'autres lues dans des livres de piété. Mais il avait du mal à s'y tenir.

Une lumière moins verte commença à paraître à l'orient, entre les nuages, et l'ombre fut rajeunie : un jour naîtrait bientôt dont la lointaine annonce était là. Gingolph, ayant soif, alla chercher, dans une cachette où il la serrait, la moque qu'il remplissait de bière au tonneau, et il but. La douleur l'empêchait de rester en repos. Il recommença la promenade sur le pont, et monta sur la passerelle. Le vieux Cantagrel, Cantagrel le Loup, était de quart.

— Tu ne dors pas ? Tu es donc malade ?

— Oui, des idées.

Cantagrel parla de Boulogne et de la pêche. La mer l'accompagnait du frémissement de ses lames, qui ne cessaient point de presser la vieille coque d'acier et de tâter les parois avec leurs pointes, pour voir s'il n'y avait pas de fêlure. Un instant l'homme s'interrompit pour dire, comme s'il avait récité une leçon :

— Navire à l'ouest-sud-ouest, coupant notre ligne.

En effet, à l'extrême horizon, une lumière blanche, une lumière verte, annonçaient le passage d'autres marins, probablement de pêcheurs qui cherchaient, eux aussi, la route du grand banc de harengs. Gingolph eut la certitude que c'était le *Dragon*. Le navire disparut au nord-ouest. Et la clarté vivante, qui précède de longtemps le soleil, apparut entre les écharpes de brume toujours passantes.

Alors les hommes, bâillant et s'étirant, remontèrent sur le pont ; Balard ralluma les lampes, toutes celles qui étaient mises à sa disposition ; le pont resplendit, au-dessus de la mer toute noire. Torcaille fit signe de se hâter. On prépara le bateau pour la récolte. Six hommes lavèrent le plancher à grande eau : six autres établirent des moulinets parallèles, des rouleaux de bois sur lesquels le filet, tout à l'heure, allait passer avant de redescendre dans le bateau ; d'autres apportèrent et arrimèrent, le long du bordé, des pelles pour ramasser le hareng ; les mousses, sur le panneau de la première cale, disposèrent

des morceaux de lard qu'ils avaient enveloppés dans un papier de journal, et des pommes de terre qu'ils venaient de peler pour les aînés. Pendant une demi-heure, le pont de la *Tour-d'Odre* fut de nouveau désert. Les marins, dans le poste d'avant, faisaient cuire leur dîner et mangeaient. Deux seulement, qui avaient sans doute embarqué leurs provisions, fumant une pipe, penchés par-dessus la lisse, essayaient de pêcher une morue ou un colin.

Il devait être deux heures du matin, quand l'équipage et le navire furent tout parés pour la levée du filet, dont le bout forain était si loin, si loin dans les ténèbres ! Gingolph et Balard, qui étaient forts tous deux, se tenaient le long de la lisse, pour tirer les premiers et embarquer le filet ; deux secoueurs, à côté d'eux, élargiraient la nappe et feraient se démailler le poisson ; six hommes de mât, au milieu du pont, les mains dans les mailles brunes, aideraient de loin les embarqueurs et feraient tourner le filet qui descendrait dans la cale, où quatre marins l'attendaient, pour le lover et pour prendre encore les poissons oubliés. Le reste des hommes se tenaient à l'avant, pour détacher les quarts à poche et les cordages qui liaient le filet à l'aussière.

Tout à coup, le cabestan commença de tourner, des bouffées de fumée blanche sortirent de tous les tuyaux de la vieille machine ; l'aussière, raidie, passant par la première évidure de l'avant, glissa sur le pont et descendit en spirale dans la cale ; le premier baril apparut, fut détaché de l'aussière et jeté dans un coin, en arrière ; les embarqueurs se penchèrent, le bout de l'immense tézure arriva en travers, ruisselant, glissa sur les rouleaux, et, sous le feu des lampes, tandis que la *Tour-d'Odre* avançait tout doucement, commença de couler, ruisseau de mailles que tous les hommes interrogeaient. La première roie n'avait pas pris un poisson.

— La robe est noire ! grommelait Balard.

— Attends qu'elle s'argente ! répondit le voisin.

— En voilà ! crièrent des hommes à l'avant.

En effet, sur la pente du filet qui sortait de la mer, un trait, comme une paille d'or, brilla, puis deux, puis dix, puis cinquante dans un court espace. Les embarqueurs soulevèrent le panneau avec précaution, puis l'étendirent, et, dans la clarté vive, les poissons, démaillés par une brusque secousse, tombèrent sous le filet ou sautèrent en l'air, au milieu d'une gerbe de gouttes d'eau éclatantes comme eux. Les hommes de mât allongèrent plus avidement leurs doigts pour tirer sur les mailles ; les figures devinrent contentes : la proie était là, vivante encore, la grande fatigue des hommes ne serait pas inutile. Cependant, les bancs ne devaient pas être formés ; le filet bientôt continua de

sortir sans ramener autre chose qu'un ou deux poissons, et des méduses transparentes, et des goémons apportés par les fleuves sous-marins. Au bout de deux heures, lorsque Torcaille donna le signal de s'arrêter pour reposer l'équipage, les bacs disposés le long des parois contenaient quelques milliers de harengs.

— Tu vois, dit-il, que je ne me suis pas trompé de beaucoup. Il y a de l'hareng. Il ne grouille pas. Il n'est pas tout levé : mais il y en a… Tu souffres donc, que tu n'as pas l'air content ?

— Oui, dit Gingolph.

— C'est le coffre qui te fait mal ?

— Oui, et le cœur avec.

Le patron n'était pas d'un esprit subtil. Il ne comprit pas qu'il s'agissait d'une peine de cœur, et il répondit :

— Faut prendre un grand verre de rhum chaud, ce soir en te couchant.

Cette nuit-là, le second resta au poste d'embarqueur qu'il avait choisi, plus longtemps qu'aucun homme ne l'eût fait, et il était tout blanc de fatigue et de froid quand la dernière bouée à pavillon, marquant le dernier panneau de la tézure, fut hissée à bord.

Il se passa quatre jours, qui furent de médiocre pêche. Quatre fois les sept mille mètres de filet descendirent à quarante mètres au-dessous de la surface de la mer, et, quatre fois, avec grande fatigue, on les retira, puis le poisson fut disposé en couches et salé dans des barils en bois de hêtre, cerclés de bouleau, qui tenaient chacun de sept à huit cents harengs. Il était aisé de compter les prises : elles ne permettaient pas de rentrer à Boulogne. Pendant ces quatre jours, la *Tour-d'Odre* s'était rapprochée de la côte d'Écosse, faisant route au sud-ouest. Le patron ne décolérait plus. Il disait : « Je suis trop vieux ; la chance me quitte, comme une fille qu'elle est. » Dans la cabine, au-dessous de la chambre de timonerie, quand il retrouvait le second, il se plaignait de mal commencer sa dernière campagne. Gingolph étudiait la mer. Ce fut seulement vers le soir du cinquième jour, – le harenguier continuait sa route au sud-ouest – qu'il dit à Torcaille :

— Maître, regardez l'oiseau : je le cherche depuis la sortie du Dogger Bank.

— Un margat !

— Vous pouvez tendre. Faites stopper !

— Pour un seul oiseau ? Tu es jeune !

— Non, j'ai étudié l'eau : il y a du hareng.

Le vieux leva sa casquette, et dit, secouant sa grosse tête avinée :

— Alors, commande selon ton idée.

Il considéra avec suffisance et moquerie ce jeune pêcheur, qui paraissait très sûr de ce qui est prodigieusement incertain. Mais quoi ? Aussi bien tendre là que plus loin. L'ordre fut donné d'arrêter la machine. À cent mètres par bâbord, on pouvait voir, posé sur l'eau, un oiseau plus gros qu'un goéland, mais de même ligne et de même allure, qui avait la tête jaune serin, le corps blanc et le bout des ailes noir. Il nageait, le cou enfoncé dans les plumes gonflées du poitrail, n'observant plus les vagues, mais cette chose énorme, fumante, arrêtée. Lorsqu'il entendit tomber les premiers quarts à poche et les premiers plis du filet, il pagaya résolument, montra sa queue courte, et disparut dans le désert des houles.

Gingolph faisait tendre la tézure en travers d'un courant, reconnaissable au clapotis de l'eau qu'on eût dite griffée par le vent. Il ne soufflait pourtant qu'une brise légère et partout égale. Des bulles graisseuses, par grappes, flottaient. Des lueurs phosphorescentes, à de grandes profondeurs, glissaient dans le sens du courant. Les hommes qui travaillaient se montraient les uns aux autres les signes de la mer, et ils discutaient les chances de la pêche. Comme ils avaient commencé à tendre les filets de bonne heure, ils eurent fini au moment ou la nuit prenait possession du monde. Mais ce n'était point une nuit pareille aux autres. Et les hommes ne pouvaient dormir. Plusieurs, après que la *Tour-d'Odre* eut pris son poste de veille, au bout de son ruban de filet, descendirent dans le poste, et essayèrent de se reposer, car ils étaient rompus de fatigue. Mais ils avaient beau fermer les yeux, le sommeil ne venait pas. Une moitié de l'équipage s'était couchée sur le pont ou sur la caisse de la machine. La mer était tout à fait apaisée. Elle n'avait point de lames courtes, mais un balancement de beau temps, presque une bonne humeur de mer du sud. À de longs intervalles la surface se soulevait ; une colline d'eau en mouvement, et dont la crête ronde allait, en ligne droite, de l'Écosse aux côtes de Norvège, passait sous le navire, et faisait se plaindre le mât de misaine, car l'autre ne se plaignait jamais. À peine si les hommes sentaient le roulis, qu'on eût dit fait pour un berceau. Ils bâillaient. Gingolph, les voyant étendus sur le pont, serrés en grappe à l'extrême pointe du bateau, d'abord leur avait crié : « Que f…-vous ici ? On couche dans le poste ! » Mais, à regarder la mer et le ciel, il avait compris pourquoi ses compagnons ne dormaient pas. Le ciel, du côté du pôle, était tendu de rayons en éventail, inégaux, d'un rose vif, et qui ne restaient pas en place. Leur pointe se raccourcissait ou s'allongeait ; d'autres fois, la lame entière s'effaçait, et reparaissait à droite ou à gauche, doublant la puissance d'une autre raie lumineuse. La mer reflétait cette aurore boréale. Une mystérieuse illumination traversait aussi ses abîmes. On ne voyait ni traînées de feu, ni goutte d'or roulant sur les pentes des ondulations

régulières ; toute l'étendue était bien sombre, pesante, d'une tristesse morne : cependant, une vie secrète remuait dans les profondeurs. Autour du bateau, dans le rayon où le regard pouvait pénétrer, des lueurs passaient, rapides et enveloppées d'une si profonde nuit, qu'elles éclairaient seulement leur route, qu'elles n'étaient qu'un mouvement visible, on ne savait de quel être ou de quelle multitude d'infiniment petits ; parfois, elles laissaient derrière elles un sillage ; parfois, comme si la lumière n'était pas assez forte pour diviser les eaux saturées d'ombres, on devinait seulement, dans les profondeurs noires, une nappe coulante qui portait en elle un rayonnement, comme si des bancs de sable, avec leurs grains de mica, coulaient entre deux eaux. Les nerfs des hommes les plus robustes étaient frémissants. Un pouvoir inconnu tenait les paupières ouvertes et rendait songeurs les esprits. C'est à peine si, par moment, on entendait le frissonnement de la vague traversée par l'étrave, ou le frôlement d'un bout de filin, que le vent appliquait contre le pavois.

Ils étaient là, étendus dans leurs vêtements de travail, le vieux Balard le mal peigné, Montador dont la tête était ronde comme un oignon, Malfoy, sauvage qui avait les épaules d'un géant et la taille d'un fantassin, Hars le barbu, Papegay, Cantagrel le loup, Henneveux, tout jeune, Gournay, dont le visage était beau, le grand mousse qui faisait semblant de dormir ; il y avait aussi le chef mécanicien, qui se tenait à l'écart, assis, les bras appuyés sur une bitte. Il était le seul dont la figure ne fit pas, dans l'ombre, une tache pâle. La poussière de charbon, l'huile, la sueur, couvraient sa peau d'un enduit qui coulait par endroits. Gingolph restait assis sur la lisse de bâbord, et le plus souvent il regardait la mer.

— Ces temps-là, dit une voix, ça fait peur à l'hareng. C'est trop clair pour son goût : il plonge. C'est aussi mauvais que la lune. Voilà mon avis.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, blanc-bec ! T'as donc pas vu la mer ce soir ? Elle a des étoiles en dedans. L'hareng est bien obligé de passer au travers.

Gingolph reconnut, au son de la voix, que le premier qui avait parlé était Henneveux, et le second Hars le barbu, un homme qui parlait peu, et qu'il fallait une grande hérésie, une forte indignation pour tirer de son mutisme.

Trois hommes fumaient, à l'endroit où ils étaient pressés et protégés par l'angle aigu de la proue. Le feu d'une des pipes, excité par une aspiration plus violente, illumina la face carrée de Balard le père de mousse, et on entrevit des lèvres qui s'ouvraient de côté.

— Moi, dit Balard sentencieusement, si j'avais été à la place de

Gingolph, je n'aurais jamais accepté de commander la mise à l'eau, parce qu'un patron c'est un patron ; l'armateur ne lui en voudra pas d'une mauvaise pêche, tandis que si on dit qu'un futur patron n'a pas de chance en choisissant son heure et son endroit, eh bien ! la note en restera.

— Je parie pour une bonne pêche ! dit un homme.

— Moi aussi ! Moi aussi ! Et alors, retour à Boulogne, mes amis !

Celui qui était appuyé sur la bitte, à tribord, jeta un seul mot :

— Non !

— Et pourquoi ? On ne va pas rester un mois en mer ?

— Parce qu'il n'y a plus de charbon.

Des grognements répondirent. Quelqu'un demanda :

— Qui a dit cela ? C'est encore la chaufferie ? Pourquoi ne prend-elle pas ce qu'il lui faut de charbon ? La mer en mange, on le sait depuis longtemps.

Puis, avec la mobilité d'humeur qui est, chez plusieurs, une forme de la bravoure, trois des marins dirent ensemble trois phrases différentes :

— Va pour les ports anglais ! Qu'est-ce que ça fait ? Tu voudrais embrasser ta femme, Papegay : ça sera pour l'autre semaine !

Et il y eut des rires, puis un silence long. La fatigue commençait à avoir raison de leurs nerfs.

— Et vous, Gingolph ? Ça ne vous fait rien de retarder d'une semaine ?

— Non. Au contraire.

C'était la voix du grand mousse qui avait interrogé Gingolph, la voix chantante et riante. Elle continua :

— Est-ce bien sûr ? Quand on revient du service, il y a des gens qu'on aime à revoir…

Mais Gingolph quitta la lisse, et vint au gamin, en criant :

— Tais-toi, mousse !

Le mousse, qui s'était redressé à demi, vit dans l'ombre au-dessus de lui, très rapprochée, la figure d'un homme en colère, et il entendit une voix qui fit sonner sa poitrine comme la peau d'un tambour :

— Ne te mêle pas de mes affaires ! Tais-toi !

Le second se redressa, voyant que personne, dans le groupe, ne s'avisait de plaisanter, et il se dirigea, lentement, du côté de l'arrière.

Alors le mousse se pencha vers Balard :

— Balard, pourquoi m'a-t-il parlé comme cela, le second ? Il n'a pourtant pas bu ?

— La peine, ça fait quelquefois l'effet de l'eau-de-vie, mousse, et il vaut mieux que les jeunes ne s'en occupent pas.

— Tu sais ce qu'il a ?

— Non : c'est des femmes, bien sûr.

L'ordre de tirer la tézure ne fut donné qu'à quatre heures du matin. Le jour était déjà vif. Des nuages légers, formant un réseau dont les mailles étaient gris clair, s'avançaient en avant-garde, et, derrière eux, au nord, l'horizon était sombre, et de teinte uniforme. Le cabestan fut vite en mouvement, et, dès que les premières brasses de filet parurent, des cris de joie s'élevèrent : « Vive Gingolph ! En voilà, du poisson ! On a pris tout le banc d'harengs ! » Les filets étaient couleur d'argent ; une maille sur dix retenait par les ouïes un hareng qui se débattait encore ; les poissons coulaient d'un bord à l'autre, sur le pont mouillé et gluant ; ils remplissaient les bacs établis le long des parois ; on avait ouvert, pour les y jeter, les panneaux des glacières. Et le filet, tendu par des mains joyeuses, continuait de monter des profondeurs de la mer. Tous les hommes étaient enveloppés par cette moisson vivante. Ils l'attiraient, ils la secouaient avec emportement sur le sol de leur bateau. Pour eux comme pour les faucheurs de blé, l'attente avait été longue, il avait fallu embaucher des ouvriers, préparer les outils et les greniers. Pour eux aussi la richesse avait grandi secrètement, et, tout à coup, mûre, bonne à manger, elle s'était élevée jusqu'aux eaux voisines de la surface, où les hommes peuvent la saisir et l'emporter. Et cela ne durerait qu'un temps. Aussi, quelle âpre poursuite ! Ils étaient excités. L'un des mousses ne cessait de passer au milieu d'eux, de descendre dans les cales, de porter ici et là des moques de bière qu'ils buvaient d'un trait. Torcaille exultait. Vers quatre heures du matin, un autre cri s'éleva du pont de la *Tour-d'Odre* : « La baleine ! » À moins de cinquante mètres du bateau, et venant sur lui, on venait de voir un baleineau, reconnaissable à ses deux jets de vapeur, à son aileron, à sa queue horizontale. Il suivait le filet, happant les harengs qui tombaient ; en approchant du bord, il plongea, une masse noire, longue, coula en biais sous le bateau. Les pêcheurs avaient vu, plusieurs fois, les baleines autour des harenguiers, et toujours, comme l'avait raconté le vieux Gayole, ils avaient reconnu qu'ils étaient au milieu même du banc de poissons. Les récits des rencontres semblables se croisaient en l'air. On travaillait dans l'ivresse du jeu, comme des joueurs qui ne cessent de gagner ; comme des chasseurs qui tirent les grandes bandes d'oiseaux sur les grèves. On regardait Gingolph, qui avait repris sa place d'embarqueur.

« Bravo, Gingolph ! Tu as l'œil ! Ta fortune est faite ! » Mais il répondait à peine. Personne ne lui demandait plus : « Pourquoi ne ris-tu pas ? » Chacun respectait la douleur inconnue. À neuf heures, quand le dernier filet eut été embarqué et lové dans la cale, quand les hommes, exténués, mouillés de sueur, leurs habits ruisselants d'eau de mer, s'arrêtèrent, il fallut décider ce qu'on ferait de l'énorme quantité de harengs qu'on avait pris. Torcaille dit : « Salez tout ! Le bateau a presque son plein : mais on va chercher du charbon chez les Anglais. » Les hommes se mirent, avant midi, à saler le poisson ; la mer avait grossi ; à petite distance, une colonne d'eau, soulevée par un tourbillon, courut sur la mer. Et quelqu'un dit :

— Voici la sorcière qui va chercher le vent !

Dans l'après-midi, le bateau piqua droit à l'ouest. En quel point de la vaste mer se trouvait-il, et quelle côte surgirait devant son étrave ? Le patron ni les marins du bord ne le savaient. Ils naviguaient à l'estime. La terre d'Angleterre, ils ne s'en approchaient que rarement ; ils avaient débarqué, ici ou là, pour réparer une avarie, faire des provisions de charbon ou de vivres : mais leur habitation était au large ; ils étaient les vagabonds de la pêche hauturière et lointaine. Quand on verrait la côte, il serait temps de chercher à reconnaître un port ; s'il n'y avait pas de port en vue, on était sûr, en descendant vers le sud, d'en trouver un.

Une heure après le départ, Torcaille et Gingolph observaient l'horizon, du haut de la passerelle, quand Gingolph dit :

— Je vois la terre.

Des yeux ordinaires ne voyaient qu'un bourrelet de brume, de hauteur égale, qui enflait et semblait retenir le réseau des nuages tendus sur le ciel, comme font les vieux filets à harengs, qui servent de lest aux filets nouveaux. Torcaille lui-même ne voyait rien. Mais bientôt, Gingolph ajouta :

— Je vois une blancheur, un peu à bâbord, et des montagnes derrière.

— Est-ce un phare ?

— Plutôt une église, ça diminue par en haut.

Ils se penchèrent l'un et l'autre, leurs grosses mains appuyées sur la carte marine des côtes d'Écosse. Les vitres de la chambre de timonerie les abritaient ; derrière eux, Montador tenait la roue du gouvernail ; les hommes nettoyaient le pont, à cause de l'Anglais, et pour que la *Tour-d'Odre* fît honneur à la pêcherie de Boulogne, quand on entrerait chez le voisin. La mer devenait dure. Même avec les jumelles du bord, Torcaille ne distinguait pas encore la blancheur. Il disait :

— C'est peut-être Peterhead ; il y a comme ça un clocher blanc, à Peterhead. Regarde bien !

Gingolph, debout à l'extérieur, appuyé contre la paroi de la chambre, refusait les jumelles que Torcaille lui tendait : « Ça me gêne pour bien voir », disait-il. Les deux mains à plat, au-dessus des sourcils, les traits tendus par l'effort secret de tout le corps qui aidait la puissance des yeux, il tâchait de saisir les contours de cette blancheur que défendaient, contre lui, le mouvement de la mer, la distance et la brume. Plusieurs minutes s'écoulèrent ; les deux mains descendirent.

— Je reconnais la côte. Nous avons le cap sur Aberdeen. Le clocher de Peterhead n'est pas aussi mince que celui-là.

En effet, la *Tour-d'Odre* se dirigeait sur Aberdeen, et ce que Gingolph avait vu, c'était une des nombreuses pointes de granit blanc, clochers, clochetons, aiguilles faisant la gerbe, et qui dominent la ville.

Le vieux Torcaille admirait ce jeune homme, et il dit, après tout l'équipage :

— Tu feras un vrai patron, Gingolph, déjà il n'y en a guère qui pourraient t'en remontrer.

Puis, voyant que Gingolph hochait la tête et ne répondait pas, il reprit :

— Seulement, tu as plus de peine que le monde ne peut te faire de joie.

XVII

ABERDEEN

Torcaille avait fait entrer lui-même son bateau, par une pluie serrée qui rendait difficile la manœuvre, dans l'estuaire coudé de la Dee. Il connaissait le chenal ; il savait qu'on doit prendre les deux tours l'une par l'autre, et il était venu s'amarrer dans le port de marée, en face des grands hangars couverts en tôle gaufrée, où, chaque matin, les chalutiers d'Aberdeen apportent et étalent le poisson. Comme le jour, en cette saison, mange les heures de nuit, on voyait encore clair. Mais il était trop tard pour traiter, ce soir-là, de la fourniture de charbon. Les maisons de commerce étaient fermées. Gournay, qui avait appris à parler anglais pendant ses quatre ans de service, devait accompagner Torcaille le lendemain matin, dans Market Street, et faire renouveler la provision de la *Tour-d'Odre*. Quelques hommes seulement descendirent à terre. Gingolph n'était pas du nombre. Mais quand ces jeunes revinrent à bord, vers onze heures de la nuit, il entendit ce qu'ils racontaient aux camarades demeurés sur le bateau, et qui demandaient : « Quoi de beau dans la ville ? »

— Deux bateaux de chez nous, l'un qui fait du charbon, comme nous, l'autre qui a une avarie grave, le *Dragon*.

— Où est-il, le *Dragon* ? demanda Gingolph.

— À quai, le long de la rivière Dee, un peu plus bas que le second phare. Il n'a pas pu aller plus loin.

Gingolph descendit dans la chambre, et il avait le cœur tout enveloppé de pensées mauvaises. Pendant que Torcaille, rompu de fatigue pour avoir, tout le jour et tout le soir, lutté contre le mauvais temps, ronflait dans la couchette en face, il se disait : « J'ai trop de colère quand je pense à lui. Je ne devrais pas essayer de le retrouver. Je le sais bien que je ne devrais pas. » Mais il sentait qu'il céderait. Le vent soufflait violemment, et la pluie, qui avait commencé de tomber vers sept heures du soir, cinglait, par grandes rafales, les planches du pont et les vitres de la chambre de timonerie, au-dessus. C'étaient les deux voix de la nuit, dans ce port de pêche extrêmement peuplé, le vent, la pluie ; elles avaient fait taire toutes les autres ; à cause d'elles, qui avertissaient les plus audacieux, les chalutiers ne prenaient pas la mer.

Au jour, le mauvais temps n'avait pas cessé. Torcaille sortit avec Gournay ; les compagnons s'en allèrent, presque tous, boire sous prétexte de visiter la ville, et quelques-uns, qui en menaient d'autres, connaissaient déjà des maisons dont les arrière-boutiques étaient des bouges véritables. Ils avaient mis leur suroît, boutonné d'un seul bouton, et sans passer les manches, par-dessus le tricot de laine bleue. Leur carrure faisait se retourner quelquefois les Écossais, qui estiment les épaules solides. Les gars de Boulogne en étaient fiers, et ils accentuaient alors le roulis de leur allure, sous la pluie, le long des maisons qui, toutes, ont l'air d'être neuves, étant bâties en moellons d'un granit blanc, éclatant et poudré de mica. Ils visitèrent le quai Waterloo, les chantiers de construction, la plage qu'ils comparèrent à celle d'Équihen pour la longueur, puis, prenant le tramway, ils remontèrent les belles avenues, bordées de tant de monuments à coupoles, à tourelles et à clochetons. Elles étaient désertes. Un gamin les conduisit dans Duthie-Park, où ils admirèrent les gazons et les arbres, et les premiers massifs de fleurs qu'on commençait à aventurer en plein air. Enfin, ayant franchi la rivière, sur le pont Wellington, ils trouvèrent, à l'entrée du faubourg de Torry, habité par des pêcheurs, et qui est bâti en étages parmi les érables de Norvège, sur la rive droite de la Dee, une taverne où ils mangèrent, se séchèrent, et jouèrent longuement. Quelques-uns s'endormirent de fatigue sur les tables. Et le jour continua d'être froid et fumeux, sous les nuées qui passaient en tumulte.

Or, voici que vers cinq heures après-midi, à l'heure où, dans les jours calmes, la lumière diminue de chaleur et augmente de magnificence, le ciel eut d'étroites rivières de clarté, entre les nuages dissociés qui formaient des îles mouvantes. Le vent n'avait pas cessé de souffler en tempête, mais la nappe de pluie était rompue, et le ciel, partout où les fragments de nuages ne l'assombrissaient pas, était jaune doré. Les tombereaux n'amenaient plus de charbon à la *Tour-d'Odre* ; le soutier avait même balayé le pont, et fait disparaître les traces de houille autour des ouvertures par où elle avait été versée. Gingolph, qui avait surveillé l'opération, s'habilla, mit sa vareuse bleue et sa casquette de drap à visière vernie, et il sauta du bord sur le quai. Il eut assez vite fait de longer jusqu'au bout le bassin de marée, et de s'engager dans South Market Street. C'est la grande rue du port. Tout ce quartier appartient aux marchands de charbon, aux marchands de poissons et de salaisons, aux fabricants de glace et aux constructeurs de navires. Chaque magasin, chaque usine rappelait le port de Boulogne à l'esprit de Gingolph.

Bientôt l'évocation fut plus complète et elle devint cruelle. Un groupe de femmes sortit d'une maison d'armement ; elles étaient cinq ; elles se donnaient le bras. Et déjà les souvenirs étaient là, et le cœur se

gonflait dans la poitrine. Toutes, elles avaient un cotteron bleu, de grosses bottes pareilles à celles des marins, un tablier blanc, et, comme la journée de travail venait seulement de finir, elles n'étaient pas coiffées. Elles marchaient dans la boue, elles trouvaient doux l'air froid qui ne sentait plus la morue. Quatre portaient, sur la tête et sur les épaules, un châle écossais, et, sous l'étoffe qui faisait toit au-dessus du front, on voyait des mèches brunes ou des mèches blondes, tordues autour des bigoudis. Ce n'était pas le vendredi, le soir où l'on rencontre le sweetheart. Mais la cinquième, celle qui se tenait au milieu, comme la gloire, une grande fille qui regardait devant elle l'avenir en joie, n'avait sur la tête ni châle ni bonnet, mais ses cheveux d'un châtain clair et luisant, séparés au milieu, rejetés au-dessus de l'oreille, retombaient sur son dos, librement. Et ils étaient si jeunes qu'au-dessus de son front ils formaient une petite vague, avec un reflet doré qui changeait à la marche. Gingolph attendit les femmes et les regarda passer. Toutes cinq elles tournèrent vers lui leurs yeux, et leur bouche qui s'ouvrait pour parler ou pour rire, et lui, il eut une si grande douleur d'avoir revu l'image, incomplète et étrangère, de Zabelle Gayole, qu'il dit : « Je le chercherai ! »

Il continua devant lui, vers le sud, passa le pont jeté sur la rivière, et reconnut, de loin, le *Dragon*, amarré à l'arrière de deux vapeurs chalutiers peints en gris, qu'il connaissait également, pour les avoir rencontrés en mer, des chalutiers du service de Sa Majesté Britannique, la *Seamew* et la *Sea Flower* qui pêchent pour les équipages des bateaux de guerre. Il aurait pu, après le passage du pont, suivre le quai de la Dee, s'approcher du *Dragon*, par l'arrière, et appeler le chef mécanicien. Mais il y avait peu de chance que l'homme se montrât. Gingolph prit la seconde rue, parallèle à la Dee, et la remonta jusqu'à l'extrémité. Elle aboutissait à une sorte d'esplanade, de place pavée, bordée par le fleuve qui s'élargissait en cet endroit. Les trois bateaux, les deux premiers de front, le troisième à la suite, dans le courant de la mer montante, bordaient la place, dans le sens de sa largeur, d'une bordure sombre. Les ponts des vapeurs s'élevaient au-dessus du niveau des pavés. Personne ne travaillait ou ne se promenait sur la place. Personne ne semblait veiller sur les deux chalutiers et le harenguier, sauf un homme, assis à l'avant de la *Sea Flower*, et qui raccommodait une chemise. Gingolph sortit de la protection des maisons, traversa l'esplanade, et continua de suivre le quai de la Dee. Il y avait là, à droite, un groupe de maisons, après lesquelles on ne voyait plus que quelques constructions isolées, et une rive dénudée, montante, ouverte à la marée et au vent du large. Il chercha où il pourrait entrer, et lut, sur les murs de la dernière maison : *Tom Warren's Bar*. Nulle part il ne pourrait mieux observer le quai et la route qui vient des plages et des villages de la côte. Si Le Minquier sortait du bateau ou voulait y

rentrer, on le verrait bien. Le couloir qui séparait en deux la maison était ouvert. Gingolph entra. À sa droite, un magasin d'approvisionnement pour les pêcheurs du quartier, un joli magasin, où il y avait un homme qu'il salua de la tête ; à gauche, du côté de la mer, une salle qui lui parut trop grande pour lui seul, puis, au fond, une toute petite salle. Il poussa un peu plus la porte, qui s'était à moitié refermée, et il n'avait pas l'épaule droite engagée dans l'ouverture, qu'un buveur se leva, puis, se courbant, voulut passer sous le bras de Gingolph.

— Trop tard ! dit le second en l'arrêtant, et en le rejetant sur le banc scellé dans la muraille. Ah ! tu ne t'attendais pas à moi, Le Minquier ! Moi non plus ! Tu es là comme un rat pris… Tu grinces des dents… Tu as les yeux fous… N'aie pas si peur !… Tire ta main de ta poche ! Pas de couteau ! Tu entends ?…

Par-dessus la petite table en fonte, il se penchait, étendant ses deux bras qui pouvaient se refermer sur l'homme. Celui-ci faisait semblant de rire. Il tira sa main de sa poche, et la posa sur la table.

— C'est cela, dit Gingolph, mais ne ris pas non plus, je te le conseille. J'ai le cœur malade à cause de toi, je ne veux pas te voir rire.

Le Minquier était fourbe, mais il n'était pas lâche. C'est à peine si sa figure perdit un peu de son air d'impertinence et de défi. Ses lèvres remontaient encore vers ses oreilles, et ses oreilles mobiles remuaient, et ses yeux luisaient de haine, quand il répondit :

— Tu as appris que Zabelle Gayole m'aimait mieux que toi : je le sais, car je suis allé lui dire au revoir, le soir où tu es resté dans les rochers du cap Gris-Nez. S'il plaît à une fille qui n'est pas mariée de m'aimer, c'est qu'elle a des raisons. J'avais plus d'instruction que toi, mon pauvre.

— Elle t'a servi à mal faire.

— J'avais de meilleures façons : Zabelle m'a préféré.

— Ne parle pas d'elle ! Je ne lui en veux pas autant qu'à toi. C'est toi, le mauvais ! Tu savais qu'on était heureux. J'étais son promis depuis ma jeunesse. Et elle ne me méprisait pas, non, avant de te connaître.

Le Minquier continua de braver Gingolph.

— Nous nous marierons, voilà le sûr : le père Gayole a consenti.

— Ce n'est pas vrai !

— Reste en mer un peu de temps, et quand tu arriveras…

Le coup de poing qui fut frappé sur la table arrêta le persiflage. Gingolph était devenu très rouge ; le sang galopait dans les artères de

son cou.

— Ne parle plus, Le Minquier, écoute-moi ! Tu m'as fait tant de mal qu'aucun homme sur la terre ne m'en fera jamais autant.

— J'ai voulu…

— Tais-toi ! Tu n'as plus qu'à te taire ! Pour que j'aie la force de ne pas me venger, j'ai prié tout le temps que j'ai été en mer. Pour que je ne me venge pas, il faut que la pauvre mère Lobez ait demandé ta grâce… Écoute encore : je ne sais pas comment je ferai pour ne plus aimer Zabelle.

— À ton aise !

— Mais toi, je sais que je ne pourrai plus te voir…

— Vraiment ?

— Non, et voilà mon ordre ; écoute-le mon ordre !…

La voix de Gingolph restait sourde, il était penché, ses yeux ne remuaient plus.

— Tu ne m'approcheras jamais ! Tu iras d'un côté quand j'irai de l'autre ; tu me laisseras toute la largeur du quai lorsque je sortirai de mon bateau, ou que j'y rentrerai… Sans cela, je te le dis : tu es mort !…

Le mécanicien se dressa, un bras levé. Gingolph se sentit menacé. D'instinct, il para avec sa main gauche, au hasard, et poussa un cri. La lame d'un couteau avait pénétré entre deux doigts. Le Minquier s'était effacé le long du mur, avait rouvert la porte, et disparaissait dans le corridor. Gingolph se jeta à la poursuite. Il entendit, derrière lui, le patron du bar qui accourait au bruit. Et certes, Le Minquier était agile. Mais les fortes jambes de Gingolph avaient une incroyable puissance d'élan. Il gagnait sur l'autre qui essayait de traverser la place, il lui coupait la route des bateaux amarrés, il l'obligeait à faire un détour, il le pressait, il le réduisait à suivre l'extrême bord de la Dee, il tendait les bras. Tout à coup Le Minquier fit une feinte, s'arrêta, et sauta dans le vide. Gingolph cria : « Rejoins ton bord par tes propres moyens ! » Sur les bateaux de la flotte anglaise, deux marins riaient, et se préparaient à lancer une amarre à cet homme qui nageait, tout habillé. Sur le pas de sa porte, le patron de Tom Warren's bar se demandait ce qu'étaient devenus ses deux clients. Gingolph considérait sa main blessée, qui saignait. Il s'avança jusqu'à la bordure de granit du quai, secoua sa main au-dessus de la mer. Il suça le sang : une plaie, de la largeur de la lame du couteau, allait de l'articulation de l'index à celle du médium. Dans sa poche, il prit le gros mouchoir de coton repassé par la mère Lobez, enveloppa les doigts malades, les serra, et revint vers le café. Des voix le hélèrent. Sur le quai, six marins de la *Tour-*

d’Odre chantaient, se donnant le bras, trois par trois. C’étaient Cantagrel le Loup, Hars, Henneveux qui avaient l’air égaré, Malfoy, Montador et Gournay.

— Qu’as-tu à la main ? dirent-ils en voyant le sang qui avait traversé d’étoffe.

— Je me suis fait mal avec mon couteau… Entrez chez Tom Warren… J’ai besoin de me remonter. Toi, Gournay, demande du café et de l’eau-de-vie, comme à Boulogne, et explique-lui que c’est moi qui paierai.

Le beau Gournay, qui parlait un peu plus qu’il n’était nécessaire, pour bien montrer qu’il savait la langue du pays, traduisit la formule et ne fut pas compris.

— C’est bien simple, monsieur Tom Warren, reprit Cantagrel le Loup, on demande une bistouille !

Et comme l’Écossais n’entendait pas mieux, Cantagrel mit ses mains en porte-voix, et cria :

— Une bistouille ! Le surnom du patron de la *Tour-d’Odre* : Bistouille ! Allons, vite !

Le « barman », bon enfant, souriait de l’exubérance de ces Méridionaux de Boulogne. Ayant compris, enfin, parce que Gournay avait recommencé la traduction, il apporta, non ce qu’on lui demandait, mais sa liqueur à lui, une bouteille de whisky, avec un siphon et des verres. Les sept hommes entrèrent dans la première salle à gauche du couloir, celle qui a deux fenêtres, l’une qui donne sur le port, l’autre qui ouvre sur l’embouchure de la Dee et sur la haute mer. En vérité, ils pouvaient se croire sur leur navire, dans cette lanterne bâtie à l’entrée du port d’Aberdeen. Le reflet de l’eau et la clarté du ciel entraient par les deux grands hublots. Le vent venait sans obstacle là-contre et heurtait les murailles.

— Qu’as-tu à la main ? Voyons ! dis-le donc ?

Gingolph eut beau affirmer qu’il s’était coupé en ouvrant son couteau, ils n’en crurent rien.

Malfoy, Montador et Gournay s’étaient assis sur le banc le long du mur, en dessous de la fenêtre qui regarde vers le large, et chacun, à côté de soi, avait posé le verre plein de boisson gazeuse.

Les autres compagnons entouraient le second de la *Tour-d’Odre* assis au milieu de la salle, devant la table où le patron avait mis la bouteille de whisky. D’un groupe ou de l’autre, des questions furent faites à Gingolph, et il y répondait d’un mot juste et vite trouvé, lui qui n’avait pas bu. Il avait, sur ses compagnons, l’étrange ascendant de l’homme à jeun sur les esprits troublés. Il était, parmi eux, comme un chef qui

entend les propos de la foule, mais qui n'attache de prix qu'à ses propres pensées.

— Gingolph, t'as pas vu la ville ? T'as pas bu : aussi t'as l'air triste ! Nous pas.

— Quelles maisons et quelles rues, Gingolph ! Tu n'en as pas idée !

— Nous avons été dans un tramway, le nez en l'air tout le temps, à cause des monuments qui sont hauts !

— Une ville clochetée comme pas une !

— Qui est propre et brillante !

— Qui a toutes ses façades en pavé !

— Qui est blanche comme le neuf !

— Qui ressemble à une Bretagne toute nouvellement bâtie !

— Oui, figure-toi des clochers partout, des tours, des guérites, une dentelle de pierre au-dessus d'une école qu'ils appellent l'Université, tout cela en granit ! On ne connaît pas de gens qui travaillent le granit aussi bien que les gens d'Aberdeen. Regarde d'ici !

Gingolph répondit, du même air triste :

— Je vois d'ici toute la broderie de la ville !

Et il leva son verre qu'il vida jusqu'au fond.

En effet, par la fenêtre en face, il pouvait apercevoir, sur le ciel où volaient des nuages tourmentés, toutes ces flèches de granit qui forment, au delà des cheminées des usines, une ligne pleine de pensée.

— Gingolph, nous avons rencontré la musique du régiment : les hommes jouaient du biniou comme les Bretons, mais ils avaient un commencement de robe : c'étaient pourtant des gars superbes.

— Gingolph, on a trinqué avec des chaluteurs d'ici, au café qui est près du pont, là-bas. Ils ont essayé de nous faire comprendre ce qu'ils disaient. Pour signifier qu'ils prenaient beaucoup de poisson, dans la mer d'Aberdeen, ils ouvraient les deux bras, tiens, comme ça…

Et, comme Gingolph ne semblait intéressé par rien, ils demandèrent :

— Dis-nous alors ce que tu as fait ? Depuis que tu es parti de Boulogne, tu ne parles plus, tu ne ris plus !

— J'ai du chagrin. Je ne peux pas vous le dire. Vous le saurez toujours assez : mais je peux vous dire une histoire.

Il versa de nouveau du whisky dans son verre, et, ayant porté le verre à ses lèvres, il regarda la splendeur qui allait mourir dans le ciel, d'abord en face de lui, et ensuite à droite, par la fenêtre qui ouvrait sur

le large. Puis il dit, les six compagnons l'écoutant avec un grand effort, le cou tendu, et parfois un petit contentement, parce qu'il disait des choses de leur monde :

— J'ai connu un homme qui était trop beau pour faire un marin. Sa mère le disait : « Il est trop beau ! » À cause de cela, les capitaines ne l'aimaient pas, et les patrons ne l'aimaient guère. Mais toutes les femmes le regardaient. Il fit la pêche, un peu de temps, et après ce temps-là, on ne le vit plus. Ceux qui étaient jaloux de lui le cherchèrent, par cent questions qu'ils faisaient aux marins des vapeurs et des voiliers qui venaient dans le port. « Ne savez-vous rien de lui ? Un si beau, à ce que disent les femmes, qu'on ne peut le voir sans se récrier ? Vous, de la grande marine, l'avez-vous rencontré ? » Mais tous répondaient qu'ils n'avaient rien vu de pareil. Ça n'est pas étonnant : il était allé chez les Russes, de là il avait passé chez les Esquimaux, et enfin dans une île qui avait des bords de glace taillée et dont il devint roi. Les habitants étaient des pêcheurs et de fins marins, tous et toutes. La Reine savait mener à la godille un canot chargé. En hiver, ils vivaient pauvrement, vous comprenez ? Mais l'été c'est beau partout, jusque sous le pôle qui a une manière de rire, comme Torcaille quand il a bu, ce qui lui arrive souvent.

Il leva son verre, et il dit :

— Buvez à la santé de celui dont je raconte l'histoire !

Les verres furent levés, il y eut un remuement de bottes, lasses d'être étendues. Le vent secouait les fenêtres.

Gingolph reprit :

— Le Roi faisait comme tous les rois, qui vont se promener avec leur Cour, et faire des parties fines. Le beau pêcheur, un jour que l'île était aimable, s'en alla au bord de la mer, et descendit dans un canot, avec deux jeunes seigneurs qui savaient aussi bien ramer que lui. L'envie qu'il avait de tenir un aviron, lui aussi, le faisait se lever sur le banc d'arrière, et s'étirer. Mais les gens de la Cour, qui regardaient du rivage, n'auraient pas compris. Et il se rasseyait en soupirant et regardant la mer qui était claire, brillante, mouvante à peine. Quand vous retirez de l'eau, au bout de la ligne, une vieille de roche, vous savez que chaque partie de son corps est d'une couleur différente, et que tant que le poisson vit, il est habillé comme un paon. La mer, qui est vivante, avait de même toutes les couleurs. Le Roi la regardait, il voyait, dans le fond, des grottes, des jardins, des forêts, des gazons comme ceux des prés normands avant que l'herbe ne soit en graine. Voilà qu'il aperçut, tout à coup, pas très profond, une femme qui le regardait et qui l'appelait. C'était au bout d'un cap de l'île, un peu en tirant vers la plage, à l'abri du courant et du vent. La Cour était à

s'amuser dans les rochers, bien loin.

» — Sapristi ! enfants, dit le Roi, j'ai envie de me baigner !

» Ils n'avaient pas le droit de dire grand'chose, puisqu'il était le Roi. Et donc, il enlève son manteau de laine brodé, sa couronne, son jersey, et il plonge dans la mer. Il nageait bien. En moins de dix brasses il est près du fond. Tout bougeait autour de lui, naturellement, mais il reconnaissait, à l'entrée d'une caverne décorée de coquillages, la femme qui l'avait appelé. Il reconnaissait sa tête levée, son menton fin, ses cheveux blonds, qui n'étaient pas plus collés par l'eau que si le vent avait soufflé entre eux. Quand elle le vit tout près, le beau Roi, elle lui jeta les bras autour du corps, et il sentit qu'elle le mordait à la poitrine. Oh ! pas bien dur ! Il ne voulut pas se fâcher, mais tout de même, il se débarrassa d'elle, il remonta, car il y avait bien trois minutes que durait la plongée.

» — Votre Majesté n'est pas malade ? demandèrent les deux seigneurs. Elle est pâle comme de la farine.

» — Non, non, messieurs, ne vous inquiétez pas.

» Ils ne remarquèrent pas que le Roi s'était détourné, pour passer son jersey, et ils revinrent à la côte. Le Roi essaya de rire, quand il revit la Reine, mais il avait de la peine à ne pas montrer sa tristesse. Sa femme lui fit faire une soupe au hareng, avec beaucoup d'oignon, comme il l'aimait : mais il ne mangea que deux cuillerées. Et il s'en alla, de maladie lente, de trop penser à la femme de la mer. Il ne pouvait plus vivre : la garce lui avait mangé le cœur.

À peine eut-il fini l'histoire que Gingolph cria :

— Ma main me fait mal. Buvez encore à ma santé !

Ils burent encore. Ils regardaient Gingolph comme des gens qui viennent d'apprendre une nouvelle, et qui demeurent un moment étonnés, se demandant : « Comment cela se peut-il ? » Dans leur esprit engourdi par l'alcool, l'idée que cet homme avait été abandonné par sa fiancée pénétrait lentement. Cantagrel le Loup, un des anciens, hocha la tête, et dit, comme s'il faisait une confidence à ses compagnons assis en arrière :

— C'est son histoire qu'il raconte.

Gournay, d'un geste de la main, lui ordonna de ne pas continuer. L'image de Zabelle leur devint présente à tous. Elle était là, jolie et rieuse, la Boulonnaise, et ils sentaient leur cœur qui lui disait bonjour. Dans le grand silence le vent continuait de souffler. Il ébranlait la maison. Par la fenêtre de l'est, Henneveux, en se levant, aperçut la mer qui avait toutes ses crêtes blanches, la mer qui fauchait les deux rives de la Dee, avec ses lames lancées contre les berges, ces lames étalées,

frissonnantes, tournantes, comme s'il y avait eu une moisson à faire. Il dit :

— On ne pourra pas partir cette nuit.

Mais Gingolph le fit taire.

— Est-ce que c'est Henneveux qui commande ? Non ! c'est Torcaille. On fera ce qu'il dira. La vie ! la mort ! est-ce que ça ne vous est pas égal ?

Tous, ils étaient excités par le whisky. Et ils approuvèrent Gingolph, parce qu'ils ne voulaient plus parler de Zabelle Gayole, la grande fille de la Beurrière de Boulogne, qui faisait tant souffrir, ce soir, le cœur de Gingolph l'abandonné.

XVIII

CELUI QUI VOYAIT LE FOND DE LA MER

Torcaille avait donné l'ordre de partir, vieil homme que les clameurs de l'équipage pas plus que celles du vent n'intimidaient. Depuis l'enfance il était en lutte avec le mauvais temps. Quant à l'insolence des matelots, aux réflexions à demi-voix, aux menaces de grève, il n'avait commencé à les connaître que sur le tard, et lorsque la vigueur de son poing avait déjà faibli. À présent, sa colère s'exprimait en paroles, en jurons et en gestes. Il ne frappait pas, il ne rompait pas les engagements, il ne recourait point à la justice étrangère : mais il maintenait son commandement, et jusqu'à présent les hommes avaient plié. La *Tour-d'Odre* avait quitté Aberdeen à minuit.

Contrairement aux prévisions, elle ne faisait pas route au sud ; elle pointait en haute mer, et retournait dans les parages où Gingolph avait fait une si belle pêche. « J'aurai ma chance, moi aussi ! pensait Torcaille ; je reviendrai chargé de hareng jusqu'à la lisse de mon bateau ; en une seule nuit je peux faire le plein. » Au petit matin il était à plus de cinquante milles au large, dans une mer démontée. Tout le jour il continua de naviguer, sans changer la route, et, à l'heure où commence la courte nuit d'été, les bras croisés sur les toiles qui protégeaient la passerelle, il dit au second :

— Faut mettre la tézure dehors !

— N'essayez pas ! Il y a trop de mer !

— Je te dis qu'il le faut ! Je suis venu retrouver ton hareng. Ça fera deux victoires : une pour toi, une pour moi, une pour le jeune, une pour le vieux !

Gingolph montra les nuages échevelés, chargés d'une pluie qui ne tombait pas, et entre lesquels la lumière s'éteignait.

— Voilà trois jours qu'ils galopent, répondit Torcaille ; la tempête est usée.

— Je ne m'y fie pas !

— Je te dis qu'il le faut !

— C'est bien.

Et, se baissant, les deux mains faisant pavillon, Gingolph cria :

« Allume les lampes ! Ouvre les panneaux ! On met dehors ! » tandis que le patron, rentré dans la chambre de timonerie, diminuait la vitesse et, changeant la route du vapeur, présentait l'étrave de la *Tour-d'Odre* aux lames déjà lourdes de nuit et poussées par le vent du nord.

Mais le filet commençait à peine à couler par-dessus la lisse, que les hommes, et Torcaille peut-être avec eux, s'aperçurent de l'imprudence qu'on venait de faire. Ils étaient à leur poste ; la lumière des lampes leur taillait une cage dans l'ombre crépusculaire ; ils plaisantaient parce que, malgré l'habitude, ils avaient du mal à garder l'équilibre. Le patron se tenait près du gouvernail d'avant ; Gingolph, à côté de lui, lançait en mesure les quarts à poche par-dessus le bord. Les lames, l'une après l'autre, poursuivaient le navire qui reculait à petite vitesse. Chacune à son tour l'atteignait, l'enlevait, l'étreignait en coulant sur les tôles, dépassait le centre de gravité, et, faisant basculer le harenguier, le laissait retomber, l'hélice tournant à vide, dans le creux d'une eau battue et affolée, que dominait déjà une colline en marche. Tous ces pêcheurs et les mousses eux-mêmes avaient l'expérience du gros temps. Ayant mis leur suroît, ils ne s'étonnaient plus de rien. Cependant la violence de la bourrasque augmentait. Toutes les deux ou trois lames, l'eau, coupée par l'avant, se dressait, jaillissait en deux colonnes jusqu'au-dessus du pont, et là, prise par le vent qui fauchait toute la mer, aplatie, formée en plaques luisantes comme l'acier, traversait horizontalement la *Tour-d'Odre*, de l'avant à l'arrière, heurtant les câbles, la cheminée, la passerelle, les portes des postes d'équipage, et les hommes qui recevaient cette douche glacée dans le dos, sur la poitrine, ou en plein visage, et en demeuraient un moment étourdis ou aveuglés. Gingolph se détournait quelquefois pour voir la couleur de la nuit. Tout à coup, le navire présenta le flanc à la lame, le pont fut couvert d'eau, trois hommes roulèrent jusqu'à la lisse ; des cris s'élevèrent : « Eh ! Torcaille ! Barrez ! Que faites-vous ? » Le patron, affolé, fit signe que le navire n'obéissait pas. Le vent avait sauté subitement du nord au sud. La *Tour-d'Odre* s'inclinait sous la poussée de la rafale et de la mer.

— Bâbord toute !

Le hurlement de Torcaille domina le bruit de canonnade d'une vague énorme heurtant le navire en plein travers et couvrant tout le pont. Balard qui, de la chambre de timonerie, commandait le gouvernail d'arrière, mit toute la barre à bâbord, et le bateau acheva de tourner. En même temps, les hommes se précipitaient sur les filets et coupaient les mailles ; d'autres coupaient l'aussière. Mais, au moment où la *Tour-d'Odre*, séparée ainsi de la partie de tézure qu'on avait jetée dehors, libre de ses mouvements, reprenait sa route, l'hélice s'arrêta. Torcaille, Gingolph, Cantagrel le Loup, Mars, deux autres

encore, coururent à l'arrière, se penchèrent par-dessus la lisse et, quand le navire se leva, virent que l'hélice était engagée. Un morceau de filet, avec le cordage de manœuvre, avait été attiré, roulé, feutré par elle, et l'immobilisait. Le vapeur ne pouvait plus se servir de sa machine. Il devenait une épave. La voix de Torcaille sonna de nouveau :

— Fermez les panneaux !

Difficilement, sous les paquets de mer qui s'abattaient autour d'eux et sur eux, les hommes fermèrent les ouvertures, et, un par un, s'accrochant à tout ce qui pouvait les retenir, se réfugièrent dans le poste d'équipage. Les mécaniciens n'avaient pas quitté la chaufferie. Le dernier des marins qui s'aventura sur le pont, ce fut, comme il convenait, le patron Torcaille. Il avait fait signe à Gingolph : « Adieu ! Va avec les autres, mon enfant ! Je suis désespéré ! » Seul, il suivait le bord de son bateau, tantôt porté en l'air et serrant la lisse de ses deux bras, tantôt couché le long du pavois, recevant les torrents d'eau qui coulaient sur le pont, heurté par les pelles à harengs, par des planches détachées, par des bouts de filin manœuvrés par la tempête et qui fouettaient le navire. Peu à peu, avançant d'une longueur d'homme à chaque effort, il atteignit le milieu de la *Tour-d'Odre*, et se jeta dans l'escalier de la passerelle. C'était le salut, jusqu'au moment où le navire coulerait. En haut, Balard tenait à deux mains la roue du gouvernail, et les yeux terribles, à demi fou, essayait de donner une direction à cette masse qui n'avait plus d'élan et n'obéissait plus. Quand Torcaille arriva, ils faillirent se battre, l'un voulant prendre le poste de manœuvre, et l'autre le garder. Balard céda. Torcaille se pencha, prit, dans une poche de cuir clouée à la paroi, une bouteille d'eau-de-vie, et la but à moitié, sans décoller les lèvres du goulot.

— Prends le reste !

Alors, ayant confiance, résolu à tout, et il ne savait à quoi, debout, les mains sur la roue, son torse énorme penché, il commença de crier dans le cornet de cuivre qui communiquait avec la machine :

— Attention ! Quatre-vingts tours, en avant !

L'ordre fut répété, mais la machine refusa.

— Quatre-vingts tours, en arrière !

La machine refusa encore. Le patron se redressa. Et il se mit à manœuvrer la roue comme avait fait Balard. Le navire allait en tous sens, presque toujours en travers de la vague, il était couvert d'eau. Des pointes de lame crevèrent la vitre, juste en face de Torcaille, et lui, il cracha dans le vide, pour montrer son mépris, et il continua de gouverner son épave. Balard, couché à ses pieds, s'endormait de fatigue. Dans le poste d'avant, l'eau avait aussi pénétré ; elle frappait

les panneaux de bois de la porte ; elle giclait par les fentes, à chaque fois que la mer déferlait sur le pont, et, coulant le long des parois de l'escalier, s'amassait dans l'étroite cuvette que forment les coffres des marins, à cette pointe du bateau. Eux, les hommes, épuisés, n'ayant pas mangé depuis longtemps, ils étaient là au nombre de quinze, couchés sur les coffres ou dans les couchettes disposées le long des tôles, les unes au-dessus des autres. Ils dormaient ; ils fumaient ; ils essayaient de plaisanter ; quelques-uns, malades, vomissaient sur les paillasses. L'atmosphère était irrespirable, l'obscurité presque complète. On s'était jeté là comme on avait pu. On savait qu'il n'y avait rien à faire, et que, si on ouvrait la porte, le refuge serait inondé. Le bateau craquait, secoué en tous sens, pris de mouvements désordonnés. La peur grandissait chez les plus braves. Au bout de peu de temps, ils ne savaient plus depuis combien d'heures ils étaient là enfermés. Un homme, on croit que ce fut Henneveux, qui avait la voix jeune et chantante, commença une histoire, pour amuser les autres. Mais il s'interrompit sans que personne lui demandât de continuer.

— La tête me tourne ! dit-il.

Un des compagnons repartit :

— Quelle heure est-il ?

On vit une petite lumière dans une des longues boîtes de bois qui formaient la muraille de droite. Une voix répondit :

— Deux heures du matin.

Il n'avait pas achevé que la *Tour-d'Odre* pointa, droit en l'air. Les hommes crièrent. Puis elle fut précipitée, non pas l'étrave en avant, mais couchée sur ses tôles, dans un abîme qui parut sans fond. Elle se redressa malaisément, et à moitié. Une vague s'abattit contre la porte. On entendit l'eau qui jaillissait sur les barreaux de l'échelle et coulait en cascade. Il sembla à tous que le bateau était pris dans un tourbillon, qu'il tournait sur lui-même, et qu'il descendait. Quelqu'un se leva, et pataugea dans la mare en mouvement qui courait sur le parquet. Il se dirigeait, tâtant de la main les coffres, vers l'extrémité du poste, qui finissait en angle aigu, comme le navire lui-même. De dessous son suroît, il tira un porte-allumettes en métal, don ancien de Zabelle, et il dit :

— Mes enfants, c'est le moment d'allumer les cierges et de dire les prières !

Une flamme éclaira son visage qui n'avait ni pâli, ni changé d'aucune manière, et qui demeurait triste comme dans la taverne de Tom Warren. Des têtes sortirent de l'ouverture des couchettes. Il leva son bras, pendant que le navire plongeait de nouveau, ouvrit la petite chapelle vitrée que tous les patrons du Portel et les meilleurs de ceux

de Boulogne clouent à l'angle extrême du poste, et il alluma deux cierges de trente centimètres de haut, disposés à droite et à gauche d'une statuette de la Sainte-Vierge, et qui avaient été bénits avec elle, jadis, par le doyen. Les cierges brûlaient mal dans un air épuisé. Des formes se soulevaient des couchettes, très vagues, comme plongées dans la brume. La plupart des hommes étaient nu-tête, pas tous, ceux seulement qui avaient leur raison. Gingolph, appuyé en arrière à la table de l'équipage, récita le commencement de « Notre Père qui êtes aux cieux ». Les autres répondirent, songeant à Boulogne, ou au Portel, ou à rien. Il dit encore : « Je vous salue, Marie », et, quand il eut fini, il jugea que tout le devoir de prière était rempli. Un coup de vent ouvrit la porte. Les bougies s'éteignirent presque. L'air de tout le poste fut renouvelé. Le mousse loveur se jeta sur l'échelle, y grimpa, ferma les battants de bois, et de là-haut cria :

— On est f… ! Tous !

— À présent, continua Gingolph, je vas faire la quête pour l'église.

— Ça se doit, répondit une voix. On demandera leur part à ceux de la chaufferie, plus tard.

Les deux petits cierges éclairaient mieux la chambre triangulaire. Plusieurs des marins de la *Tour-d'Odre* étaient descendus des bancs ou des couchettes, et, les bottes dans l'eau, comme Gingolph, penchés, ils cherchaient, au fond des coffres, la pièce de monnaie qu'ils voulaient donner. Gingolph tendit la casquette qu'il avait à la main, d'abord au grand mousse que la peur tenait accroché à l'échelle, puis aux deux petits, qui dormaient dans la même couchette, à demi morts de fatigue, et qui ne virent pas même la main du quêteur et n'entendirent pas la voix qui répétait : « Donnes-tu, Pierre-Marie ? Donnes-tu, Jean-Baptiste ? » Puis ce fut le tour de Cantagrel le Loup d'être quêté. Le vieux pêcheur ne sortit de sa poche qu'une pièce de billon, parce qu'il était de bourse peu ouverte. La chaleur redevenait intolérable. Le navire tanguait à mort, et craquait si fort qu'on eût dit qu'il allait s'ouvrir en deux. Le second faisait le tour de la table ; il appelait les noms, afin de tirer les hommes de la somnolence où la plupart étaient plongés. Tous ils donnaient sans un mot. Quand il eut achevé sa tournée, il rassembla l'argent dans le creux de sa main, le versa dans son mouchoir à carreaux, et noua par-dessus les quatre coins.

— Je porterai ça avec Torcaille, quand on aura échappé !

Les mots tombaient dans les âmes lasses, et n'y faisaient point lever de réponse. Seulement, le grand mousse, qui avait regagné son banc, du revers de sa manche essuya ses yeux. Il y eut un grand silence des hommes qui écoutèrent la tempête.

— À présent, dit Gingolph, on est en règle ; il n'y a plus rien à

faire : si on jouait au pandour ?

Cette fois, les paroles du second eurent de l'écho.

— C'est cela ! Donne les cartes, Papegay : c'est toi qui les as serrées dans ton coffre.

Sur le navire en détresse, prisonniers de la mer, les hommes se mirent à jouer une partie de pandour. Les voix sonnèrent et se répondirent : on eût dit que le danger était passé. Non, il avait seulement duré. La *Tour-d'Odre* continuait d'être comme un écueil avancé quand monte la marée, couvert par chaque lame et ruisselant de toutes parts après qu'elle a passé. Les joueurs tombaient les uns sur les autres ; l'eau noire du poste leur sautait aux cuisses ; les cierges se consumaient ; par les fentes de la porte on commençait à voir la pâleur du matin. Et tout là-haut, au milieu du navire, dans la cage défoncée de la chambre de timonerie, qui décrivait un terrible arc de cercle, ou se dressait, et se cabrait, toutes ses fenêtres vers les étoiles, Torcaille, dessaoulé, mais constant dans sa pensée unique, se penchait au-dessus du cornet acoustique, et, sans savoir s'il y avait encore des mécaniciens pour l'entendre, criait : « Attention ! Faites route en avant ! »

Cependant Gingolph ne jouait pas. Lui et Balard qui était un vieux plein d'astuce, lui et Gournay que le péril exaltait, tous trois graves, pas plus malades que s'ils avaient cueilli de la bruyère sur la lande d'Équihen, ils se tenaient debout, accotés contre une couchette ou contre le placard aux provisions, dans la partie la plus large du poste, près du fourneau, et ils travaillaient. À l'extrémité d'un aviron taillé en épieu, ils attachaient, avec des ficelles, usant de nœuds compliqués et serrés tout du long, un couteau à virole, qu'un des hommes avait donné. Il fallut plus d'une demi-heure pour que le travail fût achevé. Puis, aux secousses qui n'ébranlaient plus de même tout le plancher, aux intervalles très courts pendant lesquels le vent soufflait moins fort, Gingolph jugea que le moment était venu.

— Assez de pandour ! À présent, on va sauver le bateau ! Venez aider à la manœuvre !

Le premier, il monta par l'échelle, et poussa la porte.

Ah ! la mer était noire dans le petit matin, et furieuse encore, et point lasse d'assaillir la *Tour-d'Odre* qui n'en pouvait plus ! Mais personne ne resta en bas. On eut de la peine à mettre un canot à la mer, et les trois hommes qui s'y jetèrent l'un après l'autre, en se laissant glisser le long des cordes, Gingolph malgré sa main malade, Gournay et Balard, savaient ce qu'ils risquaient : au péril de leur vie, ils voulaient attaquer et détruire cette masse de filet enroulée autour de l'hélice, et ils n'avaient d'arme qu'un couteau emmanché. Ce fut une lutte magnifique. Vingt fois on les crut écrasés par l'arrière du vapeur

que les vagues soulevaient et laissaient retomber ; on les vit lancés contre le bord, ou emportés au loin par le vent et par le mouvement de la mer. Les compagnons groupés, penchés, haletants, la tête dans les épaules, muets comme des cormorans posés sur la couronne de fer d'une balise, attendaient. Enfin, après longtemps, comme Torcaille commandait encore : « Faites route en avant ! » l'hélice se mit à tourner, et un grand cri s'éleva.

Quand Gingolph remonta sur la passerelle, la *Tour-d'Odre* faisait déjà route au sud. Le vieux patron lâcha la barre, et dit :

— Ramène le bateau, Gingolph : je ne suis plus bon à rien !

Il descendit dans la chambre et s'endormit avant même d'avoir quitté son suroît. La plupart des hommes en firent autant, et se couchèrent là où ils se trouvaient. Gingolph en mit deux à la barre, et appela le grand mousse, qui avait déjà dormi.

— Mets du suif au creux de la sonde !

En quel point de la mer du Nord la tempête et les courants avaient-ils entraîné le bateau ? À quelle distance des côtes ? Il fit stopper, jeta le plomb à la mer, et, courbé sur la lisse, à l'arrière, laissa la corde couler dans sa main. Le mousse était près de lui. Les vagues montaient jusqu'à toucher le bras de l'homme, mais elles ne passaient plus par-dessus le pont. Lentement, il laissa se dérouler la corde, comme un pêcheur qui attend la morsure du poisson. Mais c'était la morsure de la terre qu'il voulait sentir. Le plomb, bientôt, ne pesa plus. Gingolph fit remettre la machine en marche et retira la sonde. Elle donnait quarante-sept mètres de profondeur, le suif indiquait un fond de sable. Une demi-heure plus tard, la profondeur était moindre, et le fond, de coquilles brisées.

— Je crois que nous sommes en bonne route, dit le second ; mais je n'en suis pas sûr encore.

— Il faudrait voir la terre, répondit le mousse.

— Nous ne la verrons pas : voici la sale brume.

La clarté diminuait, la mer devenait molle, et commençait à fumer. En peu de temps la brume devint épaisse, et le vent tomba. L'équipage presque entier dormait. Gingolph veillait à tout, il tâtait le fond de la mer, toutes les demi-heures, et la *Tour-d'Odre* naviguait dans le jaune, en un point inconnu, sans que l'appel de sa sirène reçût aucune réponse. Vers le soir, le brouillard étant de plus en plus fort, les hommes s'inquiétèrent. Ils avaient dormi et mangé. Torcaille n'avait pas reparu. Ils s'approchèrent du second, assis près de la misaine, et qui examinait le plomb de la sonde qu'on venait de retirer.

— Enfin, où va-t-on ? demanda Henneveux, qui était la plus forte

tête parmi les jeunes. Il faudrait savoir où on va ? Il y a des anciens qui disent que le bateau sera bientôt échoué sur les côtes de Belgique, qu'on le voit à la couleur. C'est l'avis de Balard, et celui de Cantagrel.

Et comme Gingolph se taisait :

— Qu'as-tu à dire ? Ils en ont fait des marées, eux, ces vieux-là !

Gingolph releva la tête. Ses lèvres demeurèrent fermées. Il prit seulement une pincée de ce sable que le plomb avait ramené, la roula entre le pouce et l'index, et haussa les épaules, qu'il avait formidables. Ses compagnons n'insistèrent pas. Ils apprirent, l'instant d'après, qu'il était allé se reposer. Et alors ils pensèrent que cet homme silencieux savait des choses.

La nuit vint. L'inquiétude persistait. Un peu après minuit, Gingolph parla. Il dit, regardant la sonde qui venait de toucher le fond :

— On va entrer dans la Manche.

Et il changea la route, et diminua la vitesse. Dans tout le navire on connut aussitôt la nouvelle. Les compagnons se défiaient. Cependant, une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'un grognement énorme, à tribord, répondit au cri déchirant que poussait la sirène de la *Tour-d'Odre*. D'autres sirènes annoncèrent bientôt la présence, dans les eaux prochaines, de navires qui suivaient un chenal. On doubla les hommes de quart. La *Tour-d'Odre* coupait lentement la brume, avec son étrave qui oscillait à peine. Gingolph, qui ne quittait plus la corde, reconnut un trou de roches, par mer profonde, vers deux heures du matin ; peu de temps après, un plan de sable incliné, puis un talus qui se relevait rapidement : 19 mètres, 17 mètres, 13 mètres.

Alors, le second se mit debout pour mieux être entendu ; il assembla ses mains en cornet :

— Je m'y reconnais, mes enfants ! Nous sommes à la pointe du Colbart ! Roule au sud-sud-est !

Il faisait noir comme dans un four. Mais Cantagrel le Loup, qui passait près de Gingolph, ayant allumé une allumette et tiré plus de bouffées de sa pipe qu'il n'était nécessaire, observa que le second riait et se frottait les mains. Et il dit à ceux des compagnons qui dormaient à moitié, à l'avant, le long du pavois :

— N'y a pas de plus grande nouvelle depuis qu'on est parti de Boulogne : j'ai vu rire Gingolph Lobez !

Gingolph dit encore quelques mots, tous les quarts d'heure : « Fond de sable,… fond de sable à coquilles brisées,… fond de roches,… fond de roches et petits graviers… »

Les coups de sirène devinrent plus rares. Le brouillard laissa passer

la lumière du premier matin. Gingolph, qui s'était porté à l'avant, et penché au-dessus de l'étrave, aperçut une petite chose noire, dans le court rayon de la vue incertaine. Il fit ralentir. Les hommes dirent : « C'est une roche ! » Gingolph cria :

— Hé, là-bas ! Qui êtes-vous, les moineaux ?

La voix tombait comme vaine et sans timbre dans les brouillards. Elle dut mettre plus de temps que de coutume à atteindre la chose noire qui se balançait sur l'eau et qui changeait de forme à chaque seconde, à cause des reflets et de l'ombre. On vit une tête se dresser au-dessus d'une ligne sombre. Et une réponse vint :

— Jean Malfoy.

— De quel port ?

— Boulogne, parbleu !

— À quelle distance sommes-nous ?

— Tout contre, en plein dans le chenal.

Le bateau ralentit encore sa marche, et passa à toucher le canot.

Les hommes avaient entendu. Ils se levèrent. Ceux qui étaient loin accoururent. Tout l'équipage fut bientôt autour de Gingolph. « Quelle belle manœuvre ! – Moi, je pensais bien que ça finirait comme ça ! – Moi aussi ! moi aussi ! » Celui-là lisait le fond de la mer. Pas de cartes, pas de jour, pas de brevet de capitaine : il avait tout dans la tête. Ce Gingolph avait fait une chose étonnante ; ils le lui disaient, en lui serrant la main, les uns le tutoyant, les autres non. Le mousse loveur, qui avait cru la *Tour-d'Odre* perdue, sautait de joie par-dessus les cordages traînant sur le pont. Du haut de la passerelle, Torcaille enfin réveillé commandait :

— En avant, doucement !

L'étrave de la *Tour-d'Odre* entrait dans une eau jaune, tournoyante comme celle qui sort des passes étroites, et les tourbillons entraînaient de l'écume, des débris de bois et d'herbe. Les marins pensaient à la Liane. Ils aperçurent avec attendrissement des épluchures de légumes qui flottaient. Bientôt, on vit deux grands bras, d'un violet vague, tendus à droite et à gauche, et c'étaient les falaises de Wimereux et celles du Portel. Une dragueuse siffla pour avertir de son passage. Au-dessus des charpentes de la jetée de gauche, des morceaux de falaise, puis la croix de la chapelle des marins, puis le toit rouge de plusieurs maisons sortirent du nuage. Une vague d'air tiède, pleine du bruit de la ville, déferla sur le pont. Et les premiers rayons du jour illuminèrent la *Tour-d'Odre*.

La fatigue était si grande que, lorsque Gingolph fut arrivé chez la mère Lobez, il n'eut pas la force de raconter son voyage, ni de manger, ni de boire, mais il demanda son lit, s'y jeta, et s'endormit. Il dormit pendant vingt-quatre heures. Des amis vinrent le voir, l'armateur le fit demander : on ne put le réveiller. Au matin cependant, comme il se retournait, la mère Lobez, assise près du lit, passa la main sur le front et sur les joues du marin, comme s'il avait été le petit mousse d'autrefois, et elle l'appelait :

— Gingolph ? Gingolph ?

Il ouvrit les yeux, il commença de sourire, puis il reconnut sa mère, et il se détourna, et la douleur reprit possession de son visage.

— Ah ! ma pauvre mère, je croyais que c'était ma Gayole !

Elle eut le cœur percé d'une douleur vive. Ne sachant que répondre, elle embrassa son enfant :

— Qui t'a aimé comme moi ?

Mais cela ne le consola pas.

Entre eux, il y avait un secret, dont ils ne voulaient point parler : c'était la date du mariage de Zabelle. Tout Boulogne et le Portel savaient que la fille de l'ancien patron Gayole se mariait le 22 juin, qui était un mardi, avec le mécanicien Le Minquier. Gingolph le connut bien vite, mais il n'en parla pas. « Que ferons-nous ce jour-là ? pensait la mère. Il est capable de vouloir se rendre à Boulogne, pour la voir passer. Alors qu'arrivera-t-il ? » Lui, il se disait qu'il ne devait pas tourmenter la mère, en lui parlant du 22 juin, et qu'il faut que les hommes portent leur chagrin tout seuls. Elle pensait encore : « Si j'étais riche, je l'emmènerais bien loin ! Mais nous n'avons pas le moyen de voyager. Et la *Tour-d'Odre* n'est pas finie de réparer. »

Le matin du 22, avant l'aube, elle s'éveilla, et récita son rosaire, pour que Gingolph ne souffrît pas trop. Elle demandait : « Faites-moi souffrir ; mais pas lui. Il est moins bien fait que moi pour la peine du monde, je vous assure, mon Dieu, il pense moins à vous. » Elle s'habilla. Elle avait prévenu Jeanne, sa seconde fille, celle qui était simple comme une palombe, d'être prête de bonne heure, pour préparer la soupe et le café. Car Jacqueline, la couturière, n'aimait pas faire la cuisine, et Jeanne, qui allait atteindre dix-sept ans, était chargée, presque toujours, des besognes que refusait l'aînée. Jeanne se leva sans tarder, prépara la soupe et le café.

— Mets ton mouchoir de laine, pour sortir, dit la mère.

La mère Lobez était toute défaite de visage, quand elle demanda à Gingolph, qui descendait de son grenier :

— Veux-tu venir faire un tour de promenade jusqu'à Équihen ? J'ai

du monde à voir par là-bas.

Gingolph répondit simplement qu'il voulait bien, et elle fut déchargée d'une grande crainte. « Peut-être qu'il n'y pense pas », se dit-elle. Elle le regardait de côté, tandis qu'il marchait à sa gauche, et il n'avait pas « l'air d'y penser » en effet. Il était grave, comme de coutume ; il roulait sur ses fortes jambes ; il répondait posément aux questions et aux souvenirs que la mère et Jeanne multipliaient : « Te souviens-tu, quand tu étais mireur de goélettes ? Quand tu naviguais sur la *Reine-Marie* ? Et les soirs où le vent sifflait, quand nous logions dans le bateau sur la falaise d'Équihen, et que tu nous racontais des histoires de marine ? » Gingolph, une fois, répondit : « Je me souviens d'une veillée de Noël aussi, où j'avais chanté et quêté des sous, au quartier de la Beurrière. » La mère Lobez se hâta de parler d'autre chose. Il faisait un temps pur ; il y avait plus d'été dans l'air et sur les champs que la Manche ne le permet souvent. La mer se reposait. À peine son souffle frais se mêlait-il à l'air chaud qui se levait de la plage. Un flot sans force, dont le murmure était tout de même celui d'une grande voix, se brisait sur le sable. Lorsque les petites plages eurent été laissées en arrière, et que Gingolph eut devant lui l'immense faux recourbée de la plage d'Équihen, la mère Lobez s'arrêta et dit :

— Voilà où vous avez été élevés.

Tout de suite une autre pensée lui vint.

— Ton pauvre père n'a jamais navigué, lui, que sur la *Reine-Marie*. Il n'a pas eu d'avancement, la mort l'a pris.

Elle avait été appelée, la veille, par un commis d'une maison d'armement de Boulogne, et elle avait causé avec lui.

— Quelqu'un que j'ai vu, hier, m'a parlé de toi ?

Il fit cette réponse :

— Tout le monde parle de moi en effet. À l'heure même où nous sommes, je crois que tous les hommes et toutes les femmes de la marine, de Boulogne à Équihen, disent mon nom.

— Je me suis engagée pour toi, reprit-elle en essayant de rire. Oui, moi, la mère Lobez, j'ai répondu que tu accepterais les propositions de l'armateur.

— Lesquelles ?

— Il vient d'acheter un vapeur, en Angleterre. C'est toi qui commanderas le bateau. Il s'appelle d'un beau nom : L'*Empereur*. Demain, j'ai dit que tu irais voir M. Demoutiers.

— Pourquoi pas aujourd'hui ? Pourquoi pas, la mère ?

Il disait cela d'un ton si âpre, que la mère Lobez sentit mourir en

elle la belle joie qu'elle s'était promise, d'annoncer la nouvelle à Gingolph.

— Ce serait bon pour nous tous, mon enfant, dit-elle.

Gingolph continua de marcher sur la plage, les yeux devant lui, sans répondre. Tout à coup, il attira Jeanne, il la serra contre son cœur, comme il n'avait point fait depuis longtemps.

— Ah ! petite gueuse, est-ce que tu seras comme elle ?

Jeanne comprit tout de suite.

— Non !

— Est-ce que tu trahiras ?

— Non !

— Est-ce que tu feras souffrir ?

La souffrance est si dure aux jeunes que la jeune fille eut horreur de cette pensée.

— Non, mon Gingolph ! Je ne ferai jamais souffrir !

— À cette heure-ci, elle est mariée à celui qui ne l'a pas aimée le premier ! On s'était dit les premiers mots de notre amitié quand j'étais encore enfant. J'avais ton âge à peu près. Si ton cœur était pris, Jeanne, vois-tu ce que ça serait, d'être trahi ? Pourquoi l'ai-je connue ?

Il écarta de lui sa sœur, qui était en larmes et toute fière, dans le fond de son cœur, d'avoir été choisie par la douleur d'un homme. Puis il prit la main de Jeanne et la main de sa mère, et ils s'en allèrent ainsi, très loin sur la plage, au bord des garennes d'Hardelot, dans la partie sauvage où les bateaux n'abordent pas. Alors, tous trois, ils s'assirent sur la pente des dunes. Ils avaient la même physionomie, étant émus de la même peine. Ils s'imaginaient parfois entendre le son des cloches. Les rares passants qui de loin, le flot étant retiré, apercevaient cet homme entre deux femmes, pensaient : « Voilà un marin en bonne fortune ! » La mère Lobez disait :

— À présent au moins, tout est fini. C'est comme s'il y avait la mer entre vous.

— Dites pas ça : moi, je passe la mer. Il y a plus que la mer.

— Quoi donc ?

— Il y a toute ma colère.

— Hélas !

Rosalie Lobez ne voulut point juger plus longuement la colère de Gingolph, et elle continua :

— J'avais pris bien dur sur moi pour m'entendre avec la

Boulonnaise. J'avais fini par l'aimer, parce qu'elle n'était pas toute mauvaise, bien sûr. Mais ma tentation a toujours été ailleurs…

Gingolph, tous les cœurs ne sont pas légers comme le sien.

Il l'interrompit :

— Ne me parlez d'aucune.

La mère reprit, comme si elle pensait tout haut :

— Si tu avais vu Marie, le jour de la bénédiction de la mer, où elle a mis son beau costume, tout ce qui est arrivé ne serait pas arrivé… Je regrette la faute que j'ai faite, de te laisser aller par la ville…

— Que c'est loin de nous !

— Sais-tu qu'elle a eu, la semaine passée, un bel avancement ?

— Ne me le dites pas.

— Tu te rappelles la vieille Louise Wacogne, qui commandait les femmes du grenier de M. Grollier ? On l'a trouvée morte dans son lit, pas plus blanche que d'habitude, mais morte. Devines-tu qui on a choisi pour la remplacer ? Oui, Marie Libert, notre cousine. Contredame à vingt-cinq ans ! Voilà qui fait son éloge !

— Tant mieux pour elle !

La veuve étendit vers le Portel sa main sèche et usée, à travers laquelle on voyait le jour.

— Celui qui aurait son amitié, Gingolph, aurait la paix.

— Elle est pour d'autres !

— Il aurait un abri, une conseilleuse, ce que moi j'appelle une femme. Vois-tu, mon petit, rien ne vaut les cœurs d'ici.

Gingolph secoua la tête.

— Non, maman. Marie Libert et moi, on n'est plus fait pour se plaire.

— Pourquoi ?

— J'ai le goût salé, à présent… D'ailleurs, ne vous mettez pas en peine : ça ne sera ni elle, ni personne.

La veuve comprit qu'elle n'aurait pas gain de cause, au moins dans cette journée. Ils restèrent assis, tous les trois, devant la mer qui montait. Ils se taisaient. Ils la regardaient venir. Sans doute elle avait des histoires pour toutes les douleurs : quand Gingolph l'eut écoutée longtemps, il se sentit plus fort, et il dit :

— Rentrons ; demain, je reprendrai mon métier.

La mer ! Quand nous serons morts, n'est-ce pas, mon Dieu, vous nous rendrez la mer ?

XIX

LA BELLE NORMANDE

Dix-huit mois ont passé sur la douleur de Gingolph et sur les noces de Zabelle. La douleur de l'homme n'a guère changé, mais Zabelle n'est pas heureuse. Le père a été ruiné, il a dû vendre son bateau et la maison de la rue de Folkestone. Il n'est plus qu'un pauvre retraité de la marine, qui vit sur la limite extrême de la Beurrière, près de la paroisse de Saint-Martin, et qui descend de là, quelquefois, lorsque le temps est doux. Zabelle, trop intelligente pour ne pas lutter contre la misère, est devenue mareyeuse. Elle a loué un magasin et une grande cour, sur le port, derrière la halle. Il fallait un cautionnement : il a été avancé par mademoiselle du Haut-Berger. Zabelle achète le poisson à la criée et l'expédie au loin ; elle gagne pour élever son premier enfant, pour payer la toilette qu'elle n'a point cessé d'aimer, pour aider ses parents, qui viennent lui dire, l'un après l'autre : « Zabelle, toi qui es riche… » Mais, depuis les malheurs, le ménage n'est guère uni. Le Minquier a parlé de s'embarquer sur un long-courrier. On assure qu'il a reçu des propositions d'une Compagnie transatlantique étrangère dont les navires font escale à Boulogne. On dit de lui des choses qui sont fausses, d'autres qui sont vraies, et dont bien peu sont flatteuses.

Gingolph est au Havre, avec l'*Empereur*, retenu là-bas par une avarie. La première lumière du matin entre à peine dans la cuisine de Rosalie Lobez, et déjà la mère pense à lui. Voici le commencement de février. Il fait froid, il vente dur, la pluie tombée ne sèche plus. La campagne de pêche, celle du grand métier va finir. La plupart des bateaux sont déjà rentrés au port de Boulogne, et Gingolph ne peut tarder. Les curés et les vicaires marient tous les jours sauf le vendredi, dans l'église de Notre-Dame, dans celle de Saint-Nicolas, dans l'église surtout de Saint-Pierre, où les cloches ne cessent de sonner pour les noces des marins. Chaque matin les vieux landaus de la ville promènent les cortèges. On ne trouve pas une voiture à louer avant trois heures après-midi. La bourse des patrons, des simples matelots, des pilotes, des commis d'armement, est pillée par leurs femmes et leurs filles dont c'est la grande saison de paraître. Tous les bijoux sont sortis des armoires, et aussi les beaux fers à cheval, les robes et les mouchoirs de soie, et les chapeaux hauts de forme qui coiffent de fortes têtes habituées aux casquettes. Dans les cafés, surtout dans ceux de la banlieue, on entend, très tard, les disputes des hommes, le bruit

des cornets à piston, et des voix qui geignent : « Viens-t'en donc enfin ; il est temps de s'en aller ! » Le Portel, comme Boulogne, marie ses fils que la mer lui a rendus pour cinq semaines. Et Rosalie Lobez, dans sa maison non éveillée, se demande comment faire, pour que Gingolph ne voie pas trop, lorsqu'il sera de retour, ces jeunes ménages de la veille qui s'en vont, le mari donnant le bras à sa femme et parlant bas, le long des rues et des chemins. Il n'est point guéri, le pauvre gars, du chagrin que sa première lui a fait. Il ne prononce jamais son nom. Il se détourne quand elle passe, même très loin. La veuve Lobez n'a pas besoin de confidences pour connaître la souffrance de son enfant. Elle a toujours l'âme en prière et en songe pour quelqu'un des siens. Elle dit parfois : « C'est le cri de mes petits qui m'est resté dans les oreilles et qui m'éveille chaque nuit. » À présent les petits sont grands, ou demi-grands : elle a plus de mal à les consoler ou à les protéger qu'aux jours anciens, où il suffisait d'allumer la lampe, de faire boire le nourrisson, et d'allonger la main pour agiter le berceau.

Son Gingolph est au Havre qu'elle nomme toujours la Plata. Pendant qu'on répare son bateau, il monte sur le cap de la Hève. Le temps est meilleur qu'à Boulogne : il fait du vent et du soleil ensemble. Les vieux ormes plantés en lignes au sommet plat du cap, les vieux ormes qui forment un rectangle allongé, et qui abritent trois fermes, et des vergers, et des pâtures, ondulent au vent du large, bien qu'ils n'aient point de feuilles en cette saison. Gingolph monte seul, à pied. Il connaît là-haut un douanier retraité, dont la fille vend du lait aux étrangers. Il arrive au sommet de la falaise, d'où l'on voit la grande rade, toute en lumière, et au fond, quand on se détourne, le Havre rose et bleu, très bas, dans les fumées de son port. Mais le jeune patron de l'*Empereur* n'est pas venu pour le paysage. Il va vers la futaie qui ressemble aux remparts d'une ville ; il regarde, au delà du talus de cette forteresse et sur la ligne d'enceinte, une maison aux fenêtres cintrées, couverte en tuiles plates, décorée de panneaux de pierres de silex, pied-à-terre de gentilshommes ou de bourgeois du siècle dernier, et qui est devenu un logement d'ouvriers. C'est ce que les gens de la Hève nomment le Pavillon Tremblant. On entre par une barrière ; on passe sous la voûte des ormes ; on trouve une pommeraie et quelques tables dressées sur l'herbe. Gingolph s'assied. Il n'a point fait de bruit en ouvrant la barrière, et cependant on l'a vu.

Dans la pommeraie, il y a une belle fille qui étend du linge sur des cordes d'aloès ; elle a un col frais repassé, un tablier frais gaufré au bord, de beaux cheveux écartés et soufflés sur les tempes, et du même blond qui prend le cœur, depuis la racine jusqu'à la pointe du même blond. Elle va sagement, comme une fille appliquée au devoir, soigneuse de la maison. C'est à peine si, ayant accroché une chemise à la corde et quand elle se baisse pour prendre une autre pièce dans la

manne d'osier, elle jette un regard sur la table qui est là-bas et sur le nouveau client. Il ne vient pas grand monde chez le douanier, les jours ouvrables. Aujourd'hui, un seul homme, un marin, et si sombre ! Elle le reconnaît, vaguement, elle se rappelle qu'il est venu déjà, et qu'il l'a regardée, comme tant d'autres.

Elle a le cœur triste, elle aussi, parce que les hommes passent et ne l'emmènent pas. Le père, un brave homme pourtant, boit plus que le revenu de sa pension et de sa tonnelle. Il voudrait rogner sur la parure et la dorure. « Quelle idée ! Une fille unique et une si jolie ! Non vraiment, père, on ne s'entend pas : je veux bien servir, mais que je sois parée ! Ma défunte mère n'est plus à votre charge. Supportez-moi jusqu'au jour que j'attends. » Ni l'un, ni l'autre ne se contraint ; pas un sacrifice, et donc deux peines.

Le client est monté là pour être à la campagne, sur la falaise enveloppée par la mer. Il n'est pas difficile pour la verdure : un pré tondu, des rangs de pommiers qui ont de la mousse jusqu'à mi-corps, le reposent de la mer changeante. Il a encore le cœur bien irrité à cause de la trahison d'une femme. Ah ! l'insensé ! qu'il accepterait avec joie la première parole d'amour qui le vengerait du mépris ! Que lui a servi d'être riche ? de gagner douze mille francs pour la première année ? L'image de Marie, la Porteloise, a bien traversé son esprit quand la maman parlait d'elle : mais il y a des poissons aussi qui traversent les mailles du filet et n'y restent pas pris. Il ne pense guère à son bonheur ; il n'a que deux songes dans l'esprit : son malheur et le moyen d'humilier qui l'a humilié.

La belle fille est venue, en musant, son panier d'osier blanc à la main, et, la brise faisant voler son tablier, la belle fille, de l'autre main, le remettait en place.

— Vous ne voulez pas de lait, monsieur ?

— Non, ma jolie, vous parler seulement ! Dites-moi, quitteriez-vous bien la Plata, pour vivre en un autre pays, si le pays ne vous déplaisait pas ?

— Ce n'est pas le pays qui me décidera, c'est celui qui m'emmènera.

— Si c'était moi, que diriez-vous ?

La belle a bien regardé avant de répondre, ne sachant pas s'il plaisantait. Elle a pensé à des histoires de marins qui enlèvent les femmes et les emportent sur leurs bateaux. Elle a eu peur. Un homme qu'on connaît si peu ! Lui, il avait les veines battantes, et un air de se moquer et de l'admirer tout de même. Elle cherche la vérité, dans ces yeux qui ne sont point tout à elle, mais qui sont graves, qui pensent et qui effarouchent les femmes. Ah ! s'il voulait seulement rire de bon cœur, comme on l'aimerait tout de suite ! On lui a dit bien des

galanteries, à cette pauvre Margot, mais jamais de ce ton-là.

Elle lève les épaules, elle ne sait plus si elle doit s'en aller ou rester, elle a envie de pleurer.

— Je suis patron, à présent, dit l'homme, je commande un vapeur de cent tonneaux. Si tes cheveux dorés sont à toi…

— Tous ! regardez, et elle enlève son peigne.

— Si tes dents sont toutes à toi, et elle se met à rire.

— Si la couleur de tes joues est à toi !

— C'est le sang de mon cœur !

— Alors tu me consoleras d'une fille qui, ma parole, était moins belle que toi !

Donc, elle s'est assise à côté de lui. Entre elle et lui elle a mis son panier. Mais, par-dessus le panier, il pouvait l'embrasser et elle a tendu la joue. Pendant une heure ils ont causé. Et lui, tout le temps, il répétait :

— Je la ferai crever de jalousie ! Je veux qu'elle te voie toute la première. Je trouverai le moyen de la prévenir !

La Normande ne comprenait pas les mots qui passaient au large, dans les yeux du marin. Elle comprenait seulement qu'il n'était pas comme les autres, ni pour ce qu'il disait, ni pour ce qu'il cachait.

Et il dit enfin :

— Ma jolie poupée, je pars demain matin.

C'est ainsi, ou à peu près, que Gingolph promit le mariage à Margot la Normande, sur le cap de la Hève, dans la petite pommeraie qui touche au Pavillon Tremblant. La vérité est qu'il mit non pas une heure, mais une semaine à se décider, et qu'il fit plusieurs visites au douanier et à la fille, mais qu'elle, la belle blonde, ne se marchanda pas même une demi-heure, et qu'elle avait dit oui, dans son cœur, dès qu'il s'était nommé et déclaré patron d'un navire de cent tonnes.

La veille du jour où il devait partir pour Boulogne, ils eurent une dernière conversation près de la barrière du verger. Elle avait peur de lui, et ne le tutoyait pas encore.

— Pour m'en aller avec vous, sur le navire, je mettrai mon chapeau à plumes…

Il retira la main qu'il avait mise dans celle de Margot, et plissa le front.

— Surtout pas cela !

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai connu une femme qui a quitté sa coiffe, un jour, pour montrer qu'elle lâchait son promis. Non, Margot, il faut mieux faire… J'ai une idée,… une belle !

Il se mit à rire bruyamment, pour la première fois depuis qu'elle le connaissait.

— As-tu un costume de Normande ? un qui aurait de la dentelle ?

— Pas à moi ; ça n'est plus guère de mode en Normandie. Mais j'ai encore celui de ma mère ; il est plié dans mon armoire ; j'ai tout : la coiffe avec des dentelles comme d'une reine, et la couronne de myosotis…

— Ah ! mon petit cœur !

— Le cachemire, le devantiau, la jupe de droguet, et aussi la croix normande, qu'on attache à un velours…

— Assez, Margot ! Je n'en demande pas plus ! Mets tout ça dans ta cantine, et ne manque pas, demain matin !

— Pourquoi avez-vous l'air si dur, quand vous me dites des douceurs ? À demain, mon grand !

— Mon bateau est à quai, près de la chaussée des États-Unis.

Et il s'en alla lestement.

La réparation qui avait obligé le patron à demeurer une semaine dans le port étant achevée, Gingolph avait commandé le départ pour sept heures et demie du matin. Les hommes s'étonnaient, car on eut pu partir aussi bien deux heures plus tôt, et être à Boulogne avant le plein du flot. Déjà tout était paré sur le pont, les manches à air orientées, la machine sous pression, le timonier à son poste : Gingolph ne montait pas sur la passerelle, et n'ordonnait pas de larguer les amarres. Contre son habitude, il avait mis sa vareuse de molleton bleu et sa casquette de drap. Bien astiqué, les mains dans les poches, il se promenait sur le pont, observant les gens qui allaient et venaient, et, quelquefois, jetant un coup d'œil du côté des maisons du quai, baignées dans la brume et le soleil. À sept heures vingt-cinq, comme il venait de tourner au pied du mât de misaine, et reprenait sa marche vers l'arrière, il s'arrêta. Sa figure ronde devint fière et ses yeux brillèrent. Les hommes, dispersés sur le pont, regardèrent, et ils aperçurent une femme, grande et marchant bien, et du beau blond de Normandie, qui venait, parmi les ouvriers et les camions, ayant près d'elle un gamin qui portait une petite valise et un grand carton à chapeaux.

— C'est peut-être sa bonne amie qui vient saluer le patron ? dit Balard.

— Mais non, répondit Gournay, puisqu'elle a du bagage, c'est

qu'elle va s'embarquer.

— Pas chez nous, toujours !

Il avait à peine dit cela, que la Normande fit un signe à l'adresse de Gingolph qui levait sa casquette, et qu'elle tourna à angle droit, se dirigeant vers l'*Empereur*.

— Seigneur, dit le grand mousse, quelle belle dame qui vient pour nous !

Elle mit le pied, sans hésiter, sur la planche qui servait de chemin pour embarquer, et, d'un regard, du gouvernail à la proue, elle prit possession du navire, tandis que le patron s'inclinait et s'excusait gauchement :

— Prends garde ; c'est glissant ; ça n'est pas comme sur terre, ici.

Mais il ne lui donna pas la main, étant un peu fruste, et intimidé secrètement par ses hommes qui l'observaient. Seulement, il reprit sa voix de commandement, pour dire au gamin :

— Porte le baluchon dans ma cabine !

Dans sa cabine ! Le mot courut jusqu'à la machine, tandis que Gingolph commandait : « En route, doucement ! »

L'*Empereur* sortit du port. L'*Empereur* prit la haute mer. Les hommes chuchotaient : « Il a télégraphié à l'armateur hier soir. On n'a tout de même jamais vu ça : un patron qui a une femme à bord. Si on voyageait de nuit, où est-ce qu'il la logerait ? Comment va-t-elle manger ? C'est-il aussi dans sa cabine ? Elle a le pied marin ! Et une jolie goule, sûr ! Sauf qu'elle est de Normandie, elle n'est pas pour déplaire. » Il ventait une brise de l'ouest qui aidait plutôt le vapeur, et faisait route avec lui. Margot avait jeté une capeline sur ses cheveux, elle s'était assise derrière la caisse de la machine, et là, au chaud, pas trop au vent, une pelote de laine dans sa poche gauche, deux aiguilles dans les mains, elle tricotait, ce qui faisait dire aux hommes : « C'est pas une bonne amie, elle travaille. » Mais quand le patron eut fait le quart de midi, et remis le commandement à Balard, il descendit de la passerelle, et causa à voix basse avec la Normande, puis appela les hommes :

— Venez, enfants ! on dîne ici, aujourd'hui ! Elle vous invite.

Ils n'étaient pas tous empressés, se défiant de cette femme, et du ridicule qu'il y avait, selon eux, à naviguer avec une femme à bord. Mais quand le mousse eut apporté un chaudron plein de viande de mouton aux pommes de terre, et deux litres d'eau-de-vie blanche, ils s'approchèrent, les uns s'accroupissant sur les talons, les autres restant debout. Le temps était joli. Il y avait dix hommes autour de Margot la Normande, les autres étant à la machine, ou refusant d'obéir à une

politesse, et préférant manger seuls.

— Vous saurez, dit Gingolph, que mademoiselle Marguerite que voici est ma promise, que je l'emmène avec la permission du père, et que je l'épouserai devant le curé et devant le maire, avant un mois.

— On peut te faire compliment, dit Balard : c'est pas mal choisi.

Le rire de Margot s'en alla sur la mer, et les remercia.

Quand ils eurent mangé et bu, ils firent exprès de s'écarter, parce qu'on sait vivre, et qu'ils voulaient que le patron et sa promise pussent causer. Mais, à leur grand étonnement, Gingolph resta peu de temps auprès de celle qu'ils appelaient déjà la patronne, et il trouva des manœuvres à commander ou des inspections à faire, dans la cale aux filets, dans la machine, dans les soutes, dans la cale aux poissons, le poste d'équipage, jusqu'à ce que l'embouchure de la Candie, signalée par l'homme de quart, l'avertît de l'approche des côtes de Boulogne. Alors, revenant de la soute aux filets, où il avait constaté du désordre, il passa près de la cheminée et près de Margot. Il était si fort en colère qu'il ne vit pas la belle fille tournée vers lui, les yeux levés et les deux mains tombantes qui tenaient le tricot. Gingolph était déjà sur la passerelle.

Elle approchait, la ville de sa douleur. Tandis que les hommes préparaient le bateau pour l'arrivée, lui, il ne quittait plus des yeux ce bras de la digue Carnot, aussi mince qu'une raie de charbon tracée sur l'eau, et cette échancrure de la falaise où se tassent, abritées aux deux bords, puis répandues en éventail, les maisons de Boulogne. Il ressemblait à un capitaine qui va faire sa première entrée, et qui n'ose pas remuer. Déjà il apercevait, au ras de la ligne des falaises, les maisons d'avant-garde, et les autres, à la suite, qui sont la crête inégale de la ville. Ces dentelures légères, plus pâles que la terre, c'était le haut quartier des marins. Là il y avait une femme qui s'était jouée de lui, qui l'avait méprisé, mais qui l'avait aimé, tout de même, et non pas un moment, mais des années. Le cher visage qu'elle avait ! Ce n'était pas une poupée, mais une Française de la race ardente, qui a tant d'esprit, tant de cœur, tant de changement d'idées, que la flamme luit dans ses yeux. Et une douceur, quand elle voulait ! Le jour où l'on portait les filets dans les prés de la Colonne, lorsque Zabelle était perchée sur la voiture, son mouchoir bleu au vent, sa joue épanouie comme un bout de haie vive au mois de mai, quelle façon elle avait de dire : « J'irais comme ça au bout du monde ! » Les après-midi de dimanche, au Portel, dans les premiers temps, on eût dit qu'elle était déjà en ménage : douce avec la mère, gaie avec les sœurs et les frères, causant des affaires en femme capable de tenir les comptes, oui, et de diriger la dépense d'un bateau, donnant à chacun la part qui lui revient…

— Pardon, maître, on rase la terre de trop près !

— F…-moi la paix !

Quelles folies aussi pour elle ! À Grimsby, à Hull, au port de Bruges ou de Gravelines, on achetait des miroirs, des rubans, des peignes d'écaille blonde, on les donnait au retour, elle remerciait, et on avait la joie de la voir heureuse… Comment avait-elle pu trahir ? Mon pauvre Gingolph, tu as perdu, à l'aimer, tout le meilleur de ton cœur ; il est comme une noisette vide, comme une noix de coco dont elle a bu le lait. Ça ne revient pas. C'est ma jeunesse qu'elle a eue. La gueuse, je la ferai souffrir ! Elle pleurera, elle aussi !

— Maître, le courant nous drosse !

— C'est pas vrai !

— Mirez la pointe de la digue.

Le navire, en effet, mal barré, s'écartait de l'entrée du port. Gingolph le ramena dans la voie droite. Et, en barrant, il cria :

— Margot !

La jeune fille vint. Elle n'eut pas un regard de Gingolph. Elle vit des yeux fixés sur l'horizon, une mâchoire avançante, un cou tendu, un visage qui avait une expression de commandement. Et elle entendit une voix :

— Va te mettre aussi belle qu'une Normande peut être belle !

Elle n'eut pas le courage de rire, et elle descendit dans la cabine. Le grand mousse la précédait, disant : « Prenez garde, mademoiselle,… faut avoir l'habitude, pour descendre l'escalier du patron… »

Sur la côte, il y avait quelqu'un dont l'âme était déjà montée à bord. La mère Lobez se tenait au plus haut point du Portel, sur le glacis de la batterie. Elle avait près d'elle un mousse aux cheveux frisés, bien déluré, qui mirait à son tour les goélettes avec la longue-vue du père.

— Tu es sûr que c'est l'*Empereur*, Ludovic ?

— Je reconnais tout. Mais, par exemple, il vient par un mauvais chenal !

— Les plus mauvais sont bons pour lui ! Vois-tu ton frère ?

— Je vois un homme sur la passerelle.

— Personne autre ne commanderait l'entrée ! C'est Gingolph !

— Oh !

— Qu'y a-t-il ?

— Je vois aussi une chose, à l'avant, une chose blanche… Peut-être un morceau de voile, ou un oiseau qu'ils ont pris… Le bateau force de

vitesse…

— Il veut entrer au jour.

— Maman, vous n’avez qu’à courir vite au port de Boulogne, si vous ne voulez pas que l’*Empereur* y arrive avant vous !

Quand le harenguier de Gingolph Lobez entra au port de Boulogne, le soleil se couchait. L’*Empereur* s’avançait si lentement qu’on voyait tout de suite que ce n’était point par prudence. Il entrait seul, tout le chenal était pour lui. Cependant la grosse voix de la sirène appelait toute la marine ; elle allait parmi les harenguiers et les chalutiers, parmi les flobarts et les sloops, et tous les pirates au repos accrochés aux deux quais et pressés comme les pépins d’une figue fendue en deux ; elle frappait aux vitres de Saint-Pierre ; elle faisait s’ouvrir les portes des cafés ; elle faisait voler en rond les mouettes autour d’elle. Tout ce qui vivait de la pêche regardait et s’écriait : « C’est l’*Empereur* qui rentre ! Gingolph est sur la passerelle. Il a dû faire bonne pêche pour grogner pareillement ! Non ! regarde à l’avant, droit au-dessus de l’étrave ! Plutôt un peu vers nous… Qu’est-ce que c’est que cette femme ? Elle a les deux mains sur la lisse, et les yeux tout baissés. L’a-t-il fait sculpter comme une Sainte-Vierge pour mettre à son navire ? Elle a une coiffe blanche avec une couronne de myosotis ; elle a des bijoux d’or ; elle a un châle de noces comme les filles d’ici, mais qui est d’un bleu plus doux ; elle a un tablier gorge de pigeon ! Tiens, elle a remué les mains ! Elle dit bonjour à quelqu’un qui attend sur le quai ! Sûr, c’est Gingolph Lobez qui ramène à son bord une promise du loin ! »

Ils couraient pour la voir. Les marins de Norvège et ceux de Hollande, voyant de si belles couleurs et la blondeur des cheveux, se demandaient :

« Est-ce une de chez nous ? » D’autres disaient : « J’en ai rencontré deux toutes pareilles, un jour, au port de Rouen. »

Dès que Gingolph eut conduit son bateau à l’extrémité du port, près des écluses du pont Marguet, il donna la main à Margot pour monter sur le quai. Beaucoup de casquettes de laine saluaient la promise. Mais lui, il ne serra pas les mains qui se tendaient. Il était blanc comme ceux qui vont mourir, et, prenant les devants, marchant le visage fermé, sans voir personne, il laissa Margot avec la mère Lobez, qui n’était guère moins émoyée que lui. Elle était venue, la mère Lobez, parce que le fils l’avait demandée. Pour ne point le désavouer, elle avait pris la main de Margot, et, tout en marchant, et faisant des signes de tête aux gens qui la saluaient, elle lui disait des petits mots, elle l’emmenait vers le tramway du Portel. Mais, d’apercevoir son Gingolph qui ne se

détournait point, elle comprenait bien des choses.

— Dites, madame Lobez, pourquoi Gingolph va-t-il devant ?

— Pour nous faire la route, mon enfant.

— Il ne causait guère sur le bateau ?

— C'est l'habitude quand il commande.

— Il avait les yeux rouges quand il m'a pris la main ?

— C'est le grand air de la mer qui lui aura piqué les yeux.

Tout bas, la veuve disait :

« Voilà un devoir qui me vient. Elle est bien belle, la gueuse ! Mais c'est le cœur qui n'y est pas encore ! C'est si nouveau ! »

Un peu plus loin, voyant qu'il allait toujours devant, elle murmura :

« Pauvre petit ! »

Et un moment après :

« Mon Dieu, je le vois bien, il faudra que je continue d'être la mère, encore un bon bout de temps ! »

FINÀ propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2023

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Ce livre électronique est le fruit de la collaboration de l'*Association des amis de René Bazin* et de *Ebooks libres et gratuits* (YvetteT, PatriceC, FrançoisM, Coolmicro)

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Le texte, en patois, est le suivant :

Au guénel ! Par un p'ti treun
Ij' vous vois ben là tous les deux
O mingez d'el tarte et du gatiaux
O'n'm'in donnez pon un p'ti morciau
Au guénel. guénel !
Et toup, et toup, et toup !
Lavez vos écuelles
Et lequez, vos plats.
Si vos filles sont belles
On les mariera,
Si el'sout pon belles
On les laiss'ra là !
Et le bon Dieu pass'ra par là.
I dira qu'oktefélà ?
Ej'keul des violettes
Pou ces p'tits fillettes
Ej'ju du violon
Pou ces p'tits garçons.